This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 811,952

PROPERTY OF
The University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

2653

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN HISTORICO-PHILOLOGIQUE

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

PJ
7
.A28
v.2
no.1

Tome II.

1re LIVRAISON.

Avec trois planches lithographiées.

This volume is bound without no. 2

which is/are unavailable.

153

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN HISTORICO-PHILOLOGIQUE

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

PJ
7
.A28
Y.2
no.1

Tome II.

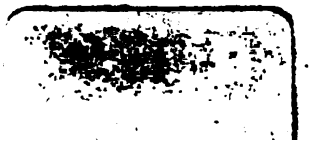
1re LIVRAISON.

Avec trois planches lithographiées.

St.-Pétersbourg.
Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences.
1857.

Se vend chez M. *Eggers* et *Comp.*, libraires, Commissionnaires de l'Académie, Perspective de Nevsky, № 12, et à Leipzic, chez M. *Léopold Voss.*

Prix: 55 Cop. arg. — 18 Ngr.



MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN HISTORICO-PHILOLOGIQUE

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome II.

1re LIVRAISON.

Avec trois planches lithographiées.

St.-Pétersbourg.
Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences.
1852.

Se vend chez M. *Eggers* et *Comp.*, libraires, Commissionnaires de l'Académie, Perspective de Nevsky, № 12, et à Leipzic, chez M. *Léopold Voss.*

Prix: 55 Cop. arg. — 18 Ngr.

PJ
7
.A28
V.2
no.1, 3-4

13 · 365370

CONTENU.

Page.

BÖHTLINGK. Ueber die Sprache der Zigeuner in Russland. Nach den Grigorjew'schen Aufzeichnungen mitgetheilt 1

BROSSET. Rapport sur quelques dons offerts à l'Académie 36

DORN. Die berühmtesten muhammedanischen Schönschreiber... 38

— Ueber die dem Asiatischen Museum seit dem Jahre 1850 zugekommenen muhammedanischen Handschriften 53

KHANYKOV. Note sur le yarligh d'Abou-Saïd-Khan conservé sur les murs de la mosquée d'Ani 61

BROSSET. Rapport sur les voyages exécutés sous les auspices du prince Vorontsov, lieutenant du Caucase, par M. Dimitri Méghwineth-Khoutsésov 69

— Inscriptions et antiquités géorgiennes et autres, recueillies par M. le colonel Bartholomaei, avec explication. (Avec 3 planches lithographiées.)..... 90

$\frac{19}{31}$ März 1852.

Ueber die Sprache der Zigeuner in Russland. Nach den Grigorjew'schen Aufzeichnungen mitgetheilt von OTTO BOEHTLINGK.

Wer Pott's ausgezeichnetes Werk «Die Zigeuner in Europa und Asien» mit einiger Aufmerksamkeit liest, wird bemerken, wie der berühmte Verfasser selbst keinesweges der Ansicht ist, dass durch seine Untersuchungen, die ein bleibendes Denkmal eisernen Fleisses, seltenen Scharfsinnes und grosser Gelehrsamkeit sein werden, die Sprache eines in fast alle Theile der Erde zerstreuten Volkes schon vollkommen erschlossen worden sei. Wir können zwar jetzt mit Sicherheit sagen, dass die Sprache der Zigeuner in Europa und in Asien, wenn wir das später Entlehnte absondern, indischen Ursprungs ist; wir sind aber für's Erste noch nicht im Stande anzugeben, welche von den zahlreichen sanskritischen Idiomen Indiens der Sprache der Zigeuner am nächsten komme. Wenn wir nun auch einräumen müssen, dass eine solche Bestimmung durch eine genauere Kenntniss der verschiedenen sanskritischen Sprachen Indiens zu der Zeit, als die Zigeuner Indien verliessen, in hohem Grade erleichtert werden würde; so können wir doch auf der anderen Seite auch nicht in Abrede stellen, dass die Lösung einer solchen Frage erst dann mit einiger Sicherheit wird gelingen können, wenn wir auch den ältern Zustand der Sprache der Zigeuner, die im Laufe der Jahrhunderte fern vom Vaterlande und in steter Berüh-

rung mit Sprachen anderer Völker Veränderungen erfahren haben muss, durch Vergleichung des jetzigen Zustandes der Sprache in allen Ländern, wo wir auf Zigeuner stossen, werden erschlossen haben.

Für die Vergleichung des Wortschatzes stand Pott ein sehr bedeutendes Material von verschiedenem Werth zu Gebot. Bei der Ordnung und Zerlegung desselben hat der Verfasser Gelegenheit gehabt, seine ungewöhnliche Combinationsgabe und seine vielseitigen Sprachkenntnisse an den Tag zu legen. Man hat ihm, wenn ich mich recht erinnere, vorgeworfen, dass er bei dieser Arbeit zu kühn verfahren sei. Wenn aber Kühnheit bei irgend einer wissenschaftlichen Untersuchung auf Nachsicht Anspruch zu machen hat, so ist es gerade hier der Fall. Die Zigeuner haben das aus andern Sprachen in reichstem Maasse entlehnte Gut nicht etwa bloss auf eine den Gesetzen ihrer Sprache entsprechende Weise umgeformt, sondern oft mit Absicht bis zur Unkenntlichkeit entstellt. Zieht man ausserdem noch in Betracht, dass die Heimath des fremden Gutes nicht immer in der unmittelbaren Nähe, sondern oft in fernen Landen, die der Zigeuner auf seiner Wanderung kürzere oder längere Zeit bewohnt hat, zu suchen ist, so scheint die Kühnheit bei der Prüfung des Wortschatzes sogar geboten zu sein.

Für die Vergleichung des grammatischen Baues der Sprache konnten nur die in dieser Hinsicht genauer untersuchten Idiome der Zigeuner Böhmens, Lithauens und Deutschlands in Betracht gezogen werden, da ein viertes gleichfalls wohlbekanntes Idiom, das in Spanien, seine grammatischen Formen denen der Landessprache völlig zum Opfer gebracht hat.

Nach Erscheinen der »Zigeuner in Europa und Asien« hat Pott selbst noch in zwei Zeitschriften Nachträge geliefert. Der eine, die Sprache der Zigeuner in Syrien betreffend, ist in Hoefer's Zeitschrift für die Wissenschaft der Sprache, I. S. 175 — 186 abgedruckt; der andere Nachtrag, der sich in der Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft, III. S. 321 — 335, befindet, theilt uns verschiedene interessante Nachrichten über die Verhältnisse, Sitten und Gebräuche der Zigeuner in der Türkei und andern Ländern

mit, berührt aber auch durch eine genaue Analyse einer Anzahl von Liedern die Sprache selbst und zwar das in Ungarn gesprochene Idiom.

Einen dritten Nachtrag, den wir hiermit der Oeffentlichkeit übergeben, verdanken wir dem Moskau'schen Bürger Michael Grigorjew, der vor Kurzem durch Hrn. Pogodin, Mitglied der 2ten Klasse der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, unserer historisch-philologischen Klasse eine Handschrift unter dem Titel Формы и Словарь Цыганскаго языка «Formen (-lehre) und Wörterbuch der Zigeunerischen Sprache» zu freiem Gebrauch gegen eine Geldentschädigung hat anbieten lassen. Wenn die Handschrift auch nicht gerade in der Gestalt, wie sie mir vorliegt, zur Veröffentlichung geeignet sein würde, so wird doch der Leser aus dem Material, das wir ihm mitzutheilen gedenken, ersehen können, dass der Verfasser mit Mühe und Sorgfalt gesammelt und, bei völligem Mangel an Hülfsmitteln auf diesem Gebiete, mehr geleistet hat, als man zu erwarten berechtigt gewesen wäre.

Wenn dieser Nachtrag nun auch wenig Neues darbietet (das übrigens auch noch der Bestätigung bedarf), so ist er doch insofern von Interesse, als er darthut, dass auch die bisher wenig gekannte Sprache der Zigeuner in Russland [1])

1) Ein Verzeichniss von 200 und einigen Wörtern nebst einer Uebersetzung des sogenannten Bacmeister'schen Aufsatzes findet man in Sujew's Reise. Der vollständige Titel dieses Werkes lautet: Путешественныя Записки Василья Зуева отъ С. Петербурга до Херсона въ 1781 и 1782 году. Въ Санктпетербургѣ, при Императорской Академіи Наукъ 1787 года. 4to. Das Wörterverzeichniss nebst den Sprachproben befindet sich S. 179 — 182. Pott, dem nur die deutsche Uebersetzung zu Gebote stand, schreibt den Namen des Verfassers fälschlich mit Sz, d. h. mit scharfem S. Das von Fleiss, Umsicht und grosser Belesenheit zeugende Werk von Danilowitsch über die Zigeuner, das ich nur in der russischen Uebersetzung von Ordynskij in dem von Bulgarin und Gretsch herausgegebenen Сѣверный Архивъ (Ч. XIX. S. 64 — 79, 180 — 195, 276 — 290, 384 — 403; Ч. XX. S. 73 — 86, 184 — 208) kenne, enthält eine sehr bedeutende Wörtersammlung und auch Paradigmen für die Declination und die Conjugation aber nicht etwa von dem Idiome der polni-

grammatischer Seite von den genauer erforschten Idiomen anderer Länder verhältnissmässig nur wenig abweicht. Um dem Leser die Vergleichung zu erleichtern, habe ich es für zweckmässig erachtet, überall auf das oben erwähnte Werk von Pott zu verweisen.

Bevor ich zur Mittheilung der Grigorjew'schen Aufzeichnungen schreite, will ich, um die sich darbietende Gelegenheit zu benutzen, den Leser auf eine interessante Stelle in einer georgischen Lebensbeschreibung des heiligen Giorgi vom Berge Athos, die nachweislich im 11ten Jahrhundert verfasst worden ist, aufmerksam machen. Sie betrifft, wie man zu glauben versucht sein möchte und wie man auch in der That schon geglaubt hat [2]), die Zigeuner. Den Nachweis und die hier folgende getreue französische Uebersetzung derselben verdanke ich unserm gelehrten Repräsentanten der armenischen und georgischen Sprache und Litteratur an der Akademie, Herrn Brosset.

---

schen, sondern von dem der ungarischen Zigeuner. Dieses Werk von Danilowitsch, das Pott nur dem Namen nach kennt, zerfällt in folgende Paragraphe: § 1. Die verschiedenen Benennungen der Zigeuner; § 2. Die Länder, in denen sie heut zu Tage angetroffen werden; § 3. Ihr erstes Erscheinen in Europa: § 4. Welche Gerüchte sie über sich ausspreugten und von ihren Geleitsbriefen; § 5. Die Körperbeschaffenheit der Zig.; § 6. Ueber die Nahrung der Zigeuner; § 7. Die Kleidung der Zigeuner; § 8. Die Wohnungen der Zigeuner; § 9. Erwerbsquellen und Beschäftigungen der Zigeuner; § 10. Die Ehe der Zigeuner und die Erziehung der Kinder; § 11. Krankheiten der Zigeuner, Tod und Beerdigungen; § 12. Die politische Verwaltung und ihre Selbstregierung; § 13. Die Religion der Zigeuner; § 14. Sprache und Künste; § 15. Der sittliche Charakter und die Fähigkeiten der Zigeuner; § 17. Die Herkunft der Zigeuner aus Aegypten; § 18. Die Herkunft der Zigeuner aus Indien; § 19. Welchen Schicksalen sie in Europa unterworfen gewesen sind; § 20. Die Mittel, die zur Verbesserung der Zigeuner angewandt worden sind; § 21. Die russischen Gesetze, die zur Verbesserung der Zigeuner erlassen worden sind. Die oben erwähnte Wörtersammlung und die Paradigmen, bei denen das Hindostanische zur Vergleichung herbeigezogen ist, beschliessen das Werk.

2) Brosset in seiner Histoire de la Géorgie depuis l'antiquité jusqu'au XIXe siècle, traduite du géorgien. 1re Partie, p. 388.

«Pendant que le roi Bagrat, serviteur de Dieu, était dans la ville impériale (Constantinople), il apprit une chose merveilleuse et entièrement incroyable, à savoir qu'il y avait une tribu de Samaritains, descendants de Simon-le-Magicien, nommés Atsincan (ⴰⵚⵉⵏⴽⴰⵏ), célèbre par ses sorcelleries et mauvaises actions. Or des bêtes féroces avaient l'habitude d'entrer dans le parc impérial et d'y dévorer les animaux réservés pour les chasses de l'empereur. Le grand empereur Monomaque, en ayant été informé, ordonna de faire venir les Atsincan, afin que par quelque moyen de leur sorcellerie ils fissent périr les bêtes qui détruisaient ses animaux de chasse.

«Ceux-ci accomplirent en effet l'ordre de l'empereur, et firent périr beaucoup de bêtes féroces. Le roi Bagrat, l'ayant su, ainsi que nous l'avons dit plus haut, manda les Atsincan et leur dit: «Apprenez-moi par quel moyen vous avez fait périr ces bêtes. — Sire, dirent-ils, voilà par quel secret nous avons réussi: nous empoisonnons de la viande et la déposons dans le lieu fréquenté par les bêtes féroces. Grimpant ensuite sur un arbre, nous appelons les bêtes en imitant leur voix; celles-ci nous entendent, se rassemblent, mangent la chair et meurent aussitôt. Toutefois les bêtes nées le samedi ne nous entendent pas et ne mangent point, mais elles nous disent: Si c'était bon, vous la mangeriez; mangez-en vous-mêmes. Puis elles s'en vont saines et sauves. — Tant que je ne l'aurai pas vu de mes yeux, dit le roi Bagrat, je ne le croirai pas.»

«Les Atsincan prièrent donc le roi d'amener une bête féroce, afin de lui faire voir la chose; et comme on ne trouva pas d'autre bête, le roi fit amener un chien, que l'on savait être né un autre jour que le samedi sus-dit, auquel on présenta de la chair empoisonnée Or dans ce temps-là le saint moine était auprès du roi, et ému d'une compassion intérieure, comme on l'a dit plus haut, pour l'image et la ressemblance de Dieu, non-seulement il éprouva ce sentiment de compassion, mais encore il fut rempli d'une ferveur divine, afin qu'il ne se fît pas de choses pareilles parmi les chrétiens et surtout chez les rois au milieu desquels il se trouvait.

«Ayant fait aussitôt le signe de la croix adorable sur la

chair gisant à terre, à-peine le chien en eut il mangé, il le fit emmener, comme pour qu'il ne tombât point mort. Mais quand on l'eut emmené, il n'en éprouva aucun mal. L'enchanteur, devenu impuissant, pria le roi d'envoyer le moine dans l'intérieur du palais et de faire venir un autre chien. Aussitôt que le saint fut parti, on amena cet autre chien, qui n'eut pas plus tôt mangé la viande empoisonnée, qu'il tomba mort. Tous donc comprirent que la précédente merveille était l'oeuvre du saint.»

Die Beschäftigung der Atsincan ist eine ächt-zigeunerische, der Name erinnert unwillkührlich zunächst an die griechische Form Τζίγγανος; dessenungeachtet nehme ich aus mehreren Gründen Anstand, dieselben mit den Zigeunern gleichzusetzen.

Zuvörderst muss eine so frühe Erwähnung der Zigeuner in Europa zur Vorsicht mahnen, da Kopitar's [3]) Vermuthung, dass Theophylakt, Erzbischoff der Bulgarei, mit seinen Σιχάνοι die Zigeuner bezeichnet haben könne, manche gerechte Bedenken hervorzurufen geeignet sein möchte. Die Namensähnlichkeit ist nicht zur Ueberraschung gross und der ungeheure Appetit der Zigeuner, so viel mir bekannt ist, nicht gerade sprichwörtlich geworden [4]).

---

3) Pott, *Die Zigeuner* u. s. w. II. S. 259.

4) Mein Freund Schiefner, dem ich die oben erwähnte Vermuthung Kopitar's mitgetheilt hatte, hat mir seine Ansicht über die Σιχάνοι des Theophylakt zu veröffentlichen gestattet. Da ich auf dieselbe ein grosses Gewicht lege, so theile ich sie hier verbotenus mit: «Die Ausgabe des Theophylakt, die Kopitar benutzte, ist hier nicht «aufzutreiben gewesen, so dass eine nähere Prüfung der Stelle unter«bleiben musste. Bedenkt man, dass die Zigeuner, welche Kopitar «hier in den Σιχάνοι wiedererkennen möchte, ihres Appetites wegen «wohl schwerlich berühmt gewesen sind, so möchte man auf die Ver«muthung kommen, dass hier Σιχανοί zu lesen sei. Ein anderer By«zantiner, Jo. Malalas in seiner Chronographia B. V. S. 114 Z. 21 (der «Bonner Ausgabe), erwähnt einen alten mythischen König der Insel Sici«lien Σίκανος, welche Form sich zu dem gebräuchlicheren Σικανός «ebenso verhält wie das seltene Σίκελος zu dem gewöhnlichen Σικε«λός (s. Dindorf in der neuen Ausgabe des Thesaurus von Stepha«nus s. v. Σικελία). Wie aber der Name der alten Bewohner Siciliens

Ein anderer Umstand, der mich veranlasst in den Atsincan nicht die Zigeuner zu sehen, ist der, dass die Georgier heut zu Tage die Zigeuner nicht Atsincan, sondern Boscha nennen. Herr Brosset erinnert sich überhaupt nicht, die Atsincan an einem andern Orte, als in jener oben erwähnten Lebensbeschreibung, angetroffen zu haben.

Legen wir nun einiges Gewicht auf den Anlaut im Namen Atsincan, den wir bei den verschiedenen ähnlich anklingenden Namen für die Zigeuner nirgends antreffen und den als zigeunerischen Artikel zu deuten auch nicht ganz rathsam wäre, so liegt die Vermuthung nahe, dass unter den Atsincan die als Sectirer in gar üblem Rufe stehenden Ἀθίγγανοι gemeint seien, die man übrigens mit den Zigeunern zusammenzustellen gleichfalls nicht ermangelt hat [5]).

«Σικανοί dichterisch statt Σικελοί gebraucht wurde, so ist es auch be-«kannt, dass die Sicilier mindestens schon seit Platons Zeiten durch «ihre Schwelgerei und Ueppigkeit übel berüchtigt waren. Zahlreiche «Belege geben die Paroemiographen. Wer hätte nicht von der σικελικὴ «τράπεζα gehört! Es wird also wohl auch bei Theophylakt Σικανοί «zu lesen sein.

5) Histoire du Bas-Empire, par Lebeau. In der neuen Ausgabe von Saint-Martin, T. XII. p. 442. Bei Genesius (Bonner Ausgabe, S. 31. Z. 4.) ist von einem Ἀθίγγανος μάντις die Rede. Ich füge noch eine Notiz über die Ἀθίγγανοι hinzu, die ich gleichfalls dem in der vorigen Note erwähnten Freunde verdanke: «Die Athin-«gani, welche in der Chronographie des Theophanes p. 413C neben «den Paulicianern und Manichäern genannt werden, kommen dort un-«ter Nicephorus im Jahre 810 vor. Jacobus Goar, der Pariser Her-«ausgeber des Theophanes, bemerkt von ihnen «eorum reliquiae ac «successores Italis Tzingari, nobis Boemi vel Aegyptii, quod ex Oriente «profecti in illas partes et inde versus nos penetrarint». S. Baronii «Annales ecclesiastici in der Ausgabe von Pagius T. XIII p. 461.» — Wie ich so eben sehe, erwähnt schon Landulphus Sagax, der Fortsetzer des Paulus Diaconus, der Athinganen. In der Baseler Ausgabe von 1569 der *Historiae miscellae a Paulo Aquilegiensi Diacono primum collectae, post etiam a Landulpho Sagaci auctae productaeque ad Imperium Leonis IIII id est, annum Christi DCCCVI, libri XXIII* erscheinen diese Sectirer auf S. 788, 790 und 791 unter den Namen von *Atingarii*, *Anthigarii*, *Atingani* und *Athigarii*. Peucer, in seinem *Commentarius de praecipuis ge-*

Verlassen wir aber die verdächtigen Zigeuner des 11ten Jahrhunderts und wenden wir uns jetzt zu der Sprache der ächten Zigeuner in Russland.

Ueber die Laute fasst sich Hr. Grigorjew sehr kurz. Die Sprache der Zigeuner, die beinahe zur Hälfte aus russischen Wörtern bestehe, könne füglich mit den russischen Buchstaben bezeichnet werden. Ein eigenthümlich zigeunerischer Laut bestehe aus der innigen Verschmelzung eines д mit ч, wobei das д vorwalte. Es ist das englische j gemeint, das im Russischen passender durch дж umschrieben worden wäre[6]). Eine grosse Vorliebe für mouillirte Consonanten scheinen die Zigeuner nicht zu haben, da sie, wie Hr. Grigorjew bemerkt, in entlehnten Wörtern e und ѣ fast immer durch э ersetzen; der Laut ё dagegen soll ihnen ganz geläufig sein. Dieses Letztere ist offenbar so zu verstehen, dass vor o mouillirte Consonanten häufiger auftreten. Wie wir später sehen werden, ist nicht nur ё, sondern auch я ein ganz häufig vorkommender Buchstab. Um allen Verwirrungen vorzubeugen, habe ich mich überall streng an die Grigorjew'sche Or-

---

neribus divinationum, Witebergae MDLXXII, führt *Attinganí* als den neugriechischen Namen der Zigeuner auf. Auf S. 160. *a.* heisst es von ihnen: «Vagatur hinc inde et genus quoddam impostorum, «squalida tetraque et deformi specie et habitu peregrino, quos recentes «Graeci Attinganos, nos Zigeunos nominamus. Creduntur ex Aegypto «primum et vicinis Aphricae partibus prodiisse, ubi incantationum at«que universim omnis generis praestigiarum et divinationum tantus est «usus, ut nihil nisi consultis vatibus suscipiatur, et magnus vatum nu«merus singulis diebus in foro publico, in compitis et pergulis, prae«stoletur consulturos: quod qui Alexandriae, Alcairi, quae Memphis est, «et in locis vicinis fuerunt, pro certo compertoque affirmant.» Auf diese Stelle verweist Danilowitsch.

6) Für das Syrjänische hat Hr. Sawwaïtow ausser дж (дж) und ч (ч) noch ein Zeichen д d. i. дч eingeführt. Ich muss offen gestehen, dass ich von diesem zusammengesetzten Laut mir eben so wenig eine Vorstellung zu machen im Stande bin wie von den Verbindungen чж und чз, die den russischen Sinologen ganz geläufig sind.

thographie gehalten; nur das müssige ъ am Ende der Wörter habe ich fortgelassen, das ь dagegen beibehalten.

Substantiv.

Geschlecht. Masculina lauten consonantisch, auf o (ё) oder auf einen i-Diphthong aus; Feminina auf и oder ы. Beliebter ist beim Masculinum die Endung o, das an consonantisch auslautende russische Wörter anzutreten pflegt: адо = адъ, тира́но = тиранъ, мо́сто = мостъ, кораблё = корабль, ковылё = ковыль. Dieselbe Endung erscheint auch nach i-Diphthongen: ра́ё (d. i. rajo) = рай, сара́ё = сарай. Russische Neutra auf я gehen in Masculina auf ё über: плéмё = племя, сѣ́мё = сѣмя. Die russischen Feminina auf а verändern weder die Endung noch das Geschlecht. Pott, I. S. 103. Einige entlehnte Wörter auf а (я) sind wie im Russischen sowohl Masculina als Feminina: тѐска = тезка, рёва = рева, со́ня = соня, гуля́ка = гуляка. Dass das ächt zigeunerische рундло́ *Greiner*, плакса nicht nur Masc., sondern auch Fem. sei, scheint mehr als zweifelhaft; eben so verdächtig ist das о in би́бо *Tante* und да́йоро *Mütterchen*.

Declination. Hr. Grigorjew stellt für das Zigeunerische die Casus der russischen Grammatik auf: Nominativ, Genitiv, Dativ, Accusativ, Instrumentalis und Präpositionalis.

Paradigmen.

A. Belebtes.

a) *Masculina.*

	Sg.		Pl.	
Nom.	ром,	хула́й	рома́лэ,	хулая́
Gen. Acc.	ромэ́с,	хула́с	ромэ́н,	хулэ́н
Dat.	ром,	хула́й	рома́,	хулая́
Instr.	ромэ́са,	хула́са	ромэ́нса,	хулаэ́нца
Präp.	ромэ́стэ,	хула́стэ	ромэ́нгэ,	хула́стэ [7])

7) Scheint ein blosser Schreibfehler zu sein: е und с so wie т und нг können sehr leicht verwechselt werden.

b) *Feminina.*

Nom. ромны́,	хуланы́	ромны́,	хуланы́
G. Ac. ромня́,	хулань	ромнэ́н od. ромнен,	хуланэ́н
Dat. ромны́,	хуланы́	ромня́,	хулань
Instr. ромня́са,	хуланя́са	ромнэ́нса oder ромненса,	хуланэ́нца[8])
Präp. ромняка[9]),	хуланя́кэ	ромэ́нгэ (sic),	хуланя́тэ (sic)

B. Unbelebtes.

Masculina.

	Sg.		Pl.	
Nom. Gen. Dat. Acc. Präp.	васт,	брэ́вно	васта́,	брэ́вны
Instr.	васта́са,	брэвно́с	востэ́нца,	брэвэ́нца (sic)

Ein Genitiv ist im Zigeunerischen gar nicht vorhanden: die Form, die man häufig dafür ausgegeben hat, ist ein possessives Adjectiv; Pott, I. S. 141. Die Form, die Hr. Grigorjew bei den belebten Gegenständen als Genitiv und Accusativ aufführt, ist nur Accusativ. Der Gebrauch des Genitivs für den Accusativ bei belebten Gegenständen im Russischen hat den Irrthum veranlasst. An einer anderen Stelle wird gesagt, dass der Gen. und Acc. Sg. bei unbelebten Gegenständen auf a ausgehe.

Ueber die zwei Endungen des Präpositionalis, den man richtiger Dativ genannt hat, s. Pott, I. 179 fgg.

Der Dativ des Hrn. Grigorjew ist gar kein Dativ, sondern ein Nominativ. Der Irrthum ist dadurch zu erklären, dass Präpositionen, die im Russischen den Dativ regieren, im Zigeunerischen meist mit dem, einen solchen Namen nicht verdienenden Nominativ verbunden werden; vgl. Pott, I. 285 fg. Später heisst es, dass der Dativ Sg. nicht selten die Endung э (bei Pott, I. 188. Endung des Locativs) und я an-

8) In der Folge finde ich nur die Endung вца; so z. B. хачкирдэнца ранэнца mit heissen Ruthen, чавэнца mit den Kindern.

9) Von дай — дакэ.

nehme und dass er da, wo er mit dem Nominativ scheinbar zusammenfalle, oft durch den Ton auf der Endsilbe sich von diesem unterscheide. So spreche man z. B. мэ дчáва кэ Филькá *ich gehe zum kleinen Philipp*, während der Nominativ Фи́лька (ein russ. Deminutiv) laute. Кхэрэ́ wird als Locativ übersetzt: zu Hause.

Ромáлэ ist nach Pott (I. 177.) ein Vocat. Pl. In der hier folgenden Grigorjew'schen Sprachprobe hat es aber den Anschein, als wenn diese Form auch für den Nom. und Acc. Pl. stehen könne:

аи́ дэн ромáлэ!
аи́ дэн чавáлэ!
ак адя́кэ ромáлэ!
ак адя́кэ чавáлэ!

O! gebet Männer!
o! gebet Kinder!
So die Männer!
So die Kinder!

Vom Vocativ sagt der Verfasser, dass er immer mit dem Nominativ zusammenfalle, mit Ausnahme folgender 3 Wortformen: дэ́влалэ Gott! (Боже) дя́дорo Väterchen! дя́йорo Mütterchen! Dieselben 3 Formen werden auch als Interjectionen aufgeführt. Дэвлалэ ist nun offenbar ein Plural, дя́дорo und дя́йорo dagegen Deminutivformen von дад und дай; Pott, I. 102. Die männliche Endung in дя́йорo haben wir schon oben als verdächtig bezeichnet. Ist es ein blosser Zufall, dass in allen 3 Formen der Ton auf der ersten Silbe ruht oder ist dieses wie im Sanskrit eine Eigenthümlichkeit des Vocativs?

Die weiblichen Nominative Pl. ромны́ und хулавы́ befremden, kehren aber beim Adjectiv und Pronomen wieder.

Dass bei Unbelebtem der Präp. (Dativ) keine besondere Form hat, sondern mit dem Nominativ zusammenfällt, ist, wenn begründet, bemerkenswerth.

Den Ablativ führt Hr. Grigorjew in den Paradigmen nicht auf, erwähnt aber desselben als einer besonderen Genitivform, die auf die Frage каты́р *woher* stehe. Beispiel: каты́р

ту дчáса? *woher kommst du?* э лавкатыр *aus der Bude* (лавка russ.); э бокхáтыр *aus Hunger*. Pott, I. 186 fgg.

Adjectiv.

Eine Unzahl aus dem Russischen entlehnter Adjectiva, die im Masc. auf o (ë), im Femin. auf a (я) ausgehen. Die Masculina fügen o an die unverstärkte Form des russ. Adjectivs, die oft in der Sprache nicht vorhanden ist; die Feminina fallen mit der unverstärkten russischen Form zusammen. Beispiele: бéло = бéлый, крáсно = красный, рыжо = рыжий, сúнё = синий, прéжнё = прежний, крáйнё = крайний; бéла = бéлая, жéлта = желтая, сúня = синяя

Declination.

Masc.

	Sg.	Pl.
Nom. Dat.	барвалó	барвалэ́
Gen. Acc.	барвалэ́с	барвалэ́н
Instr.	барвалэ́са	барвалэ́нса, хачкирдэнца
Präp.	барвалэ́стэ	барвалэ́ндэ

Fem.

Nom.	калы́	калы́
Gen. Acc.	кала́	калэ́н
Dat.	калы́	калэ́
Instr.	кала́са	калэ́нса
Präp.	калятэ	калэ́ндэ

Die Endung дэ im Präp. Plur. soll den Adjectiven eigenthümlich sein und der substantivischen Endung rə entsprechen (*sic!*). In den Sprachproben erscheint чорорэ́скэ als Dat. Sg.

Sehr beliebt ist beim Adjectiv wie beim Substantiv eine erweiterte Form auf орó Masc., орú Fem.: тэрнó jung, тэрнорó und тэрнорú sehr jung; барвалó, барвалорó. Der Nom. Plur. von тэрнорó ist тэрнорэ́, von тэрнорú gleichfalls тэрнорú.

Der zigeunerische Comparativ (*s.* Pott, I. S. 207 fg.) scheint nicht vorhanden zu sein. *Er ist heisser als Alle* übersetzt Hr. Grigorjew durch ёв сарэн (im Sinne des russischen Genit.) горячѣе (der russ. Comparativ); ёв са́мо (das russ. самый) хачкирдо́ ча́во heisst *er ist ein überaus heisser Knabe.*

Beispiel für die Congruenz des Adjectivs: хачкирдэ́нца ранэ́нца *mit heissen Ruthen.* Eben so beim Pronomen: пэскирэ́нца чавэ́нца *mit den eigenen Kindern*, мирэ́нгэ шпалорэ́нгэ *meinen Brüderchen.*

Zahlwort (Pott, I. 216 fgg.).

1.	екх	20.	биш
2.	дуй	21.	биш тэ екх
3.	трин	30.	тріе́нда
4.	штар	31.	тріе́нда екх
5.	пандчь	40.	штар-дэша́
6.	шов	50.	пандчь-дэша́
7.	эвта́	60.	шов-дэша́
8.	охто́	70.	эвта́-дэша
9.	эня́	80.	охто́-дэша
10.	дэш	90.	эня́-дэша
11.	дэшуе́кх	100.	шэл
12.	дэшудуй	200.	душэ́л
13.	дэштрин	300.	тришэ́л
14.	дэшуштар	400.	штар-шэ́л
15.	дэшупа́ндчь	500.	па́ндчь-шэл
16.	дешушо́в	600.	шо́в-шэл
17.	дешувта́	700.	эвта́-шэл
18.	дешухто́	800.	охто́-шэл
19.	дешуня́	900.	эня́-шэл

Das verbindende тэ kann auch fehlen: биш тэ екх 21 oder биш екх, шов-дэша тэ пандчь 65 oder шов-дэша пандчь.

Tausend wird durch барн́, das Fem. von барó *gross*, bezeichnet.

Екх hat nur einen Instr. екхас; дуй *zwei* hat folgende Declination: Nom. Dat. дуй, Gen. Acc. дуе́н oder дуй, Instr. дуе́нца, Präp. дуе́ндэ oder дуй. Uebrigens heisst es von den

Zahlwörtern, dass sie wie die Plurale der Adjectiva declinirt werden.

Die Cardinalia sollen auch die Stelle der Ordinalia vertreten (vgl. dagegen Pott, I. S. 226.). *Der zweite* wird durch вавир (Pott II. 52 u. aver) *der andere* wiedergegeben.

Pronomina.

Pronomina substantiva (Pott I. 229.): мэ ich, ту du, ёв er, ёй sie, амэ́ wir, тумэ́ ihr, іонэ́ sie.

Declination derselben.

Sing.

Nom.	мэ,	ту,	ёв,	ёй
Gen. Acc.	ман,	тут,	лэс,	ла
Dat.	мáнгэ,	ту́кэ,	лэ́скэ,	лáкэ
Instr.	мáнца,	ту́са,	лэ́са,	ласа
Präp.	мáндэ [10]),	wie im Dativ (sic).		

Plur.

Nom.	амэ́,	тумэ́,	іонэ́
Gen. Acc.	амэ́н,	тумэ́н,	іонэ́н (sic)
Dat.	амэ́нгэ,	тумэ́нгэ,	іонэнгэ (sic)
Instr.	амэ́нца,	тумэ́нца,	лэ́нца
Präp.	амэ́ндэ,	тумэ́нгэ (sic),	лэ́нгэ (sic)

Das *Reflexivum* wird nicht besonders aufgeführt. Die Verba reflexiva sind immer von пэ begleitet, das also dem regelmässigen Acc. pes (Pott I. 241) der andern Idiome entspricht. Der Dativ пэскэ erscheint in einer Sprachprobe.

Possessiva (Pott I. 237.): мирó, мири́ mein, meine; амарó unser; тырó, тыри́ dein, deine; атырó (sic) euer; лэ́скиро oder лэ́скро, лэ́скри sein, seine; лáкиро ihr (auf ein Fem. bez.); лэ́нгиро ihr (auf einen Plural bez.); пэ́скиро, пэ́скири reflex.

---

10) Auf die entsprechende Form für die 2te Person stösst man später: исы́н ли *тýмэ* парамаро? ist *dir* (bei dir) *Brod?* d. i. *hast du Brod?*

Миро wird folgendermaassen declinirt: Nom. Dat. мирó, Gen. Acc. мирэ́с, Instr. мирэ́са, Präp. мирэ́. An anderen Stellen erscheinen noch мрэ vor einem männlichen Acc. und der Dat. pl. мирэ́нгэ. Mit der Declination von мирó stimmt die von тырó, лэ́скиро, лáкиро (mit Ausnahme des Präposit., der лакиро lauten soll) und пэ́скиро überein. Die Feminina sollen gar keine Flexion haben. Амаро, атыро und лэнгиро werden zugleich für Plurale (sic) von миро, тыро und лэскиро angesehen. Die obliquen Casus sind wirkliche Plurale: Gen. Acc. амарэ́н, Dat. Präp. амарэ́нгэ, Instr. амарэ́нца.

Das *Demonstrativum* ада (Pott (I. 269.) wird in dieser einfachen Form nicht unter den Pronominibus aufgeführt. Im Wörterverzeichniss stösst man aber auf аддэвэс (Pott I. 270.) *jetzt*, eig. *dieser Tag*. Адавá wird durch это *dieses* übersetzt. Von ада abgeleitete Adverbia sind: адай *hier* (Pott I. 270.), адатэ́ (ein Dativ-Locativ, der bei Puchmayer *adarde* lautet; P. a. a. O.) *hier*, адарúк *hierher* (*von hier*, P. a. a. O.), адякэ *so*, *in der That*, *gewöhnlich*, mit der Negation: н'áдякэ *nicht so*. Vgl. ад'a *so* bei P. I. 260 u. die Partikel ke I. 248 fg.

Als *Demonstrativ* erscheint bei Hrn. Grigorjew das mit dem Substantivpronomen zusammengesetzte адаёв M. und адаёй F. Zu diesem zusammengesetzten Pronomen gehören die von Zippel aufgeführten obliquen Casus adaleskero u. s. w. P. I. 269. Ада erscheint auch in Verbindung mit dem Interrog.-Relat. саво: адасавó, адасавúй *ein solcher*, *eine solche*.

Interrogativa: кон *wer?* (P. I. 252.), со *was?* (P. I. 250.), савó, савúй *welcher? was für ein?* (P. I. 252), киций *wieviel?* (P. I. 254.). Савó und киций sind zugleich Relativa.

Declination von кон und со:

Nom.	кон	со
Gen.	конэ́с	сóскэ (sic)
Acc.		сос
Dat.	конэ́скэ	соскэ
Instr.	конэ́са	сóса
Präp.	конэ́стэ, конэскэ	сóскэ [11])

11) Hat auch die Bedeutung *weshalb?*

Кицн soll nur einen Präp. (кицнскэ) und сазо́ im Sg. nur einen Instr. (сазо́са) haben. Der Plural lautet: Nom. сазэ, Gen. Acc. сазэ́н, Dat. сазэ́нгэ, Instr. сазэ́нца, Präp. сазэ́ндэ. Das Fem. сази́ hat nur einen Instr. Sg. (сазни́са) und einen Präp. Pl. (сазни́ндэ).

Von den *Interrogativen* gebildete Adverbia: катыр (ein Ablat.) *woher?* кай *wo?* (ни кай *nirgends?*) карни́к *wohin?* коли́ *wann?* (коли — коли bisweilen — bisweilen, когда — когда), P. I. 254 fg.; сыр *wie* interr. relat. P. I. 251. (sar).

Короро́ *selbst*, P. I. 274.

Бут *viel* hat folgende Declination: Gen. Acc. бутэ́с, Dat. бутэ́скэ, Instr. бутэ́са, Präp. бутэ́; Pl. Nom. бутэ, Gen. Acc. бутэ́н, Dat. Präp. бутэ́нгэ, Instr. бутэ́нца.

Von сарэ *all* kann ich nur den Pl. сарэ́ belegen. Ничи́ *nichts* scheint die russ. Negation ни zu enthalten, da schon das einfache чи *nichts* bedeutet; P. I. 323.

Artikel.

Bei den Sprachproben bemerkt Hr. Grigorjew, dass о, э und andere Laute, die bisweilen vor Nominibus erscheinen, wahrscheinlich Artikel seien. Vgl. Pott I. 279 fgg.

Verbum.

Ich gebe zuerst die Paradigmen, an die sich dann einige Bemerkungen anschliessen mögen:

тэ сомэ́с sein.

Präsens.

Sg.	Pl.
1. мэ сом	амэ са́мас
2. ту сан	тумэ } са́нас
3. ёв сан	іонэ }

Präteritum.

1. мэ со́мас	} wie im Präsens
2. ту са́нас	
3. ёв са́нас	

Futurum.

1. мэ сóнас
2. ту сáнас
3. ёв сáна

} wie im Präsens

Imperativ.

Sg.	Pl.
Wie im Präsens.	амэ, тумэ, іонэ сам

тэ марэ́с schlagen.

Präsens.

1. марáва	марэ́са
2. марэ́са	марэ́са
3. мáрла	мáрна

Präteritum.

1. мардём	мардя́м
2. мардя́н	мардэ́
3. мардя́	мардэ́

Futurum.

1. лáва	лэ́са
2. лэ́са } тэ марэ́с	лэ́са } тэ марэ́с
3. лэ́ла	лэ́на

Imperativ.

2. мар	марэ́нте

тэ мэрáс sterben.

Präsens.

1. мэрáва	мэрáса
2. мэрэ́са	мэрáса
3. мэ́рла	мэрэ́на

Präteritum.

1. мэём	мэя́м
2. мэя́н	мэé
3. мэя́	мэé

Imperativ.

2. мэр мэрэ́нте

тэ хачкирдэс пэ sich verbrennen.

Präs. Fut.

1. хачкирда́ва		хачкирдэ́са	
2. хачкирдэ́са	пэ	хачкирдэ́са	пэ
3. хачкирдэ́ла		хчакирдэ́на	

Präteritum.

1. хачкирдё́м		хачкирдя́м	
2. хачкирдя́н	пэ	хачкирдэ́	пе
3. хачкирдя́		хачкирдэ	

Imperativ.

2. хачкирдэ́ пэ хачкирдэ́нте пэ.

Das Hülfsverbum *sein* zeigt sehr abweichende Formen; vgl. Pott I. 457 fg.

Für die übrigen Verba ergeben sich aus den vorstehenden Paradigmen und aus den Endungen, die der Verfasser für 47 andere Verba in einer Tabelle zusammenstellt, folgende Regeln:

Die 1ste Sg. Präs. geht immer auf ава aus; nur пере-яч hat пере-ячом und дчин — дчином (sic).

Die 2te Sg. Präs. geht auf эса aus; nur die Verbalstämme auf a fügen einfach ca an: дча́са *du gehst*, саса пэ *du lachst*, пра-стаса *du läufst*, хаса *du issest*, дингаса *du weckst* (Imper. динг), баraса *du singst*, пьяса *du trinkst*. Das с ist älter als das h bei Pott.

Einer 2ten Sg. auf a-ca entspricht eine 3te auf a-ла; einer 2ten auf эса eine 3te auf эла oder ла. Ла trifft man nur nach р und л an: марла, мэрла, пхагирла, ракирла, кэрла *er macht*, прискирла, чингирла, шумискирла, шуткирла; ухтылла, кхэлла; eine Ausnahme machen чорэла *er stiehlt* und кэрэла *er verdeckt*.

Die 1ste Pl. Präs. fällt mit der 2ten Sg. bis auf folgende Ausnahmen stets zusammen: мэрэ́са *du stirbst* und мэра́са *wir sterben*, пасёвэса *du schläfst* und пасёваса *wir schlafen*, шумискирэса *du lärmst* und шумискираса *wir lärmen*. Nach den Pott'schen Autoritäten hätte man überall aca erwartet; vgl. I. 467 fgg.

Die 2te Pl. Präs. fällt bei Pott immer mit der 3ten Pl., bei Hrn. Grigorjew dagegen mit der 1sten Pl. zusammen.

In der 3ten Pl. beruht der Wechsel zwischen den Endungen ва und эна auf demselben Gesetz wie im Sg. der Wechsel zwischen ла und эла. Eine Abweichung findet in folgenden zwei Verben statt: мэрла und мэрэна, чингирла und чингирэна.

Das Präteritum oder vielmehr Perfectum ist, wie Pott dargethan hat, eine Verbindung des Partic. Perf. mit dem Hülfsverbum *sein*. Die volle Form zeigt ein д, die geschwächte eine blosse Mouillirung des Endconsonanten des Verbalstammes oder ein j. Verbalstämme auf p (mit Ausnahme von мэр *sterben*), л und в haben д; ausserdem noch багадём, хохадём, лападём. In дчиндём *ich habe gelebt* und бэшендём *ich habe gesessen* tritt в bloss im Perfectum auf. Das Perf. von праста *laufen* heisst прастандыём.

Die 2te Sg. Perf. bei Grig. fällt mit der 2ten Pl. bei Pott zusammen. Die 2te Sg. geht bei Pott auf l aus; vgl. jedoch dijan und lijan I. 465, anjian I. 468, sungjan und pandejan I. 469.

Die 3te Pl. Perf. geht nach в auf длэ aus: пхэндлэ, шундлэ, дчиндлэ *sie haben gewusst* und *sie haben gelebt*, рундлэ, киндлэ. Bei Pott auch kerdle (I. 463), klistle (I 467), naschadle und gabbedle (I. 474.).

Die 2te Sg. Imperat. fällt entweder mit dem Stamme zusammen oder erhält noch ein э zur Endung: ухтыл *nimm*, традэ *jage*, пхурдэ *blase*, чингардэ *speis*. Лапа *finde* entspricht dem Perf. лападём, während die 2te Sg. Präs. лапэса lautet. Bisweilen erscheint auch в (эв) als Endung: дча oder дчав *gehe*, рув oder рунэв *weine*, латх oder латхэв *finde*. Die 2te Pl. Imp. втэ oder эвтэ scheint aus в тумэ (ihr) oder эв тумэ hervorgegangen zu sein. Die Endung в oder эв ist aber

die Endung der 2ten und 3ten Pl. Conjunctivi bei Pott. Sollte das н des Sg. auch etwa ursprünglich dem Pl. angehören? Von чингирава *ich reisse* lautet die 2te Pl. Imperat. bei Grig. чингирдэнте; дингарэнте von дингава *ich wecke* ist eine Frequentativ-Form; s. Pott I. 406.

Der Infinitiv endigt bei Grig. in der Regel auf ac oder эс, nur ganz ausnahmsweise auf ав; voran geht immer die Partikel тэ *dass, damit*. Die Endung ав gehört der 1sten Sg. Conjunctivi Präs., die Endung ac oder эс der 2ten Sg. Hr. Grigorjew hat indessen den Conjunctiv gar nicht erkannt. Ausser dem sogenannten Infinitiv habe ich aus seinen Papieren von diesem Modus noch folgende Formen zusammenbringen können: тэ двл о дэвэл *es gebe Gott*, тэ н'авэн ионэ *wenn sie nicht kämen*, тэ н'авэн ёв, ма бы (russ.) угаём (s das Wörterverzeichniss u. гаём) *wenn er nicht käme, würde ich weggehen*, тэ.камáн *damit sie lieben*, дэн *ihr* oder *sie mögen geben*. Auffallend ist es, dass der sogenannte Infinitiv in Betreff des dem c vorangehenden Vocals bisweilen nicht mit der 2ten Sg. Präs. übereinstimmt: пасёвэса *du schläfst* und тэ пасёвáс *schlafen*, камэса *du liebst* und тэ камáс (aber auch камэс) *lieben*, кэрэса *du bedeckst* und тэ кэрáс *bedecken*, лацэса *du findest* und тэ лацóс *finden*. Könnten diese eben angeführten Formen nicht vielleicht die 1ste Pl. Conj. sein?

Das Futurum beim 2ten Paradigma ist eine Verbindung des Präs. von лэ *werden* mit der 2ten Sg. Conj., die hier vollständig zu einem Infinitiv erstarrt zu sein scheint.

Eine 1ste Sg. Imperfecti scheinen die in der 3ten Sprachprobe erscheinenden Formen хáнас und мэрáнас zu sein; vgl. Pott I. 350.

Präpositionen.

адрó oder дро in (mit dem Acc.), nach; дрэ лавка in die Bude; s. Pott I. 299 fg.

кэ zu, P. I. 297. 15.

крúго bei — vorbei, мимо.

тэлу́ unter; von, über, de; P. I. 297. 13.

палó, für, nach: палó гудло nach Thee (gehen); P. I. 294. 7.

прэ́ auf, P. I. 292. 3.

вашь um — herum; über, de. Вашь дакэ́ von der Mutter (sprechen); P. I. 304. 28.

Die russischen Präpositionen kommen in Verbindung mit Verben überaus häufig vor.

Conjunctionen.

э und; тэ damit, dass, wenn; адя́кэ сыр dieweil.

Sprachproben.

1.

Эх (эхъ) дылынó, дылынó! Стеря́л (истерялъ) ту сарэ́ ловэ́, та (да) ничи́ на киндя́н пэ́скэ лачó! лачó! Мэ киндём пэскэ си́ния (синій) холовэ́, та (да) нашадём. Нэ óкэ еще (russ.) фэдыр! Адава́ еще фэдыр! Вашь адава тэ вычингира́в бы (russ.) ту́кэ хачкирдэ́нца роне́нца. Вычингирдя́ было (russ.) екх савó на́рто, та (да) мэ лэ́скэ крэ́пко (russ.) перцо (russ.) задыём.

O Narr, Narr! Verloren hast du alles Geld und hast dir nichts Ordentliches gekauft! Ordentliches! Ich habe mir blaue Hosen gekauft und (dieselben) verloren. Nun, noch besser! Dafür sollte ich dich mit heissen Ruthen streichen. Ein solcher Kühner hat (ihn) durchgeprügelt, ich aber habe ihm starken Pfeffer versetzt.

2.

Мэ дчáва чорóро!
мэ киндыём, мэ празыём [12]);
мэ бокхалó э трушалó.
Припасіём прэ кóчкица [13]),
бари́ ду́ма [14]) думискирдём:
мэ кай мáнгэ чорорэ́скэ
мрэ шерорó приклони́ти [14])?
Приклоню [14]) мэ мрэ шерорó ....

12) Russ. морозъ, altsl. празъ Frost.

13) Russ. кочка kleiner Erdhügel. Das slawische Deminutivaffix ица ist bei den Zigeunern sehr beliebt; vgl. P. I. 101.

14) Russisch.

Козе́лэно колэ́мбыцо,
э барвалори́ тумиски́рла,
э страхори́ [15]) чорорэ́с пошиба́ть [16]).

Ich Armer gehe!
Ich bin durchnässt, ich bin erfroren;
ich (bin) hungrig und durstig.
Ich habe mich an den kleinen Erdhügel gelehnt,
habe grosse Gedanken durchgedacht:
Wo mir Armen
Mein Köpfchen anlehnen [17])?
Ich werde mein Köpfchen anlehnen .....
— — die Eiche,
Das Lüftchen hat gesäuselt [18]),
die Furcht durchzuckt den Armen!

3.

чора́лыем чоро́ро
прэ чу́жо да́льнё мэ сторо́нка [19])
сыр заблу́дно [20]) бакроро́.
Мэ дча́ва кэ пэ́скири хуланы,
мэ дча́ва, мэ урня́ва;
чирикля́са [21]) ровняюся.
Нэ здоров, чоло́м [22]), мири хула́нори?

---

15) Russ. страхъ Furcht: davon ein zig. Deminutiv.

16) Russ. прошибаетъ.

17) Russische Construction.

18) Hr. Grigorjew übersetzt: «der Wind hat geweht, die Eiche hat Geräusch gemacht.» Zu козе́лэно колэ́мбыцо wird eine ganz eigene Bemerkung gemacht: «Im Zigeunerischen congruirt nicht selten, besonders im Munde alter Leute, das Verbum in seiner Endung mit den Nominibus. Noch mehr: dasselbe hat sogar Casus; in einem solchen Falle jedoch geht natürlich das Verbum in eine zur Conjugation (sic!) geeignete Form über.»

19) Russ. чужая дальная сторонка.

20) Russ. заблудиться sich verirren.

21) In der Handschrift: чири къ лэ́са.

22) Russ. здорово, челомъ (ergänze бью.)

сыр ту адатэ́ дчиндя́н
пэскирэ́нца чавэ́нца?
Колн́ ха́вас [23]), колн́ м на.
Тэ дэл о дэвэл мирэ́нгэ пшалорэ́нгэ!
тэ н'а́вэн іонэ́,
э бокха́тыр мэра́вас мирн́ чавэ́нца.

Ich armer bin verarmt
am fremden fernen Orte
wie ein verirrter Hammel.
Ich gehe zu meiner Hausfrau,
ich gehe und heile;
dem Sperling bin ich gleich.
Bist du gesund, (ich grüsse) mit der Stirn, meine liebe Hausfrau?
Wie hast du hier gelebt
mit deinen Kindern?
Bisweilen ass ich, bisweilen auch nicht.
Gott gebe (Gesundheit) meinen Brüdern!
Wenn sie nicht kämen,
ich stürbe vor Hunger mit meinen Kindern.

4.

ёв на па́рудя,
ёв на бн́киндя,
ёв прэ зал [24]) авья́
адро́ [25]) . . . . . .
Лэ́скри тэ́рны ромнорн́
призадумавши [24]).
Адро́ . . . . . .
сыр амэ́ндэ ту́са, тэрнорн́,
барэ граи адро́ . . . и адро́ . . . .

23) Хáвас hält Hr. Grigorjew für ein Verbum im Instr.; vgl. Anmerkung 18.

24) Russisch.

25) Der Verfasser bedauert, dass er hier und in der Folge hat Lücken lassen müssen.

Er hat nicht getauscht,
er hat nicht verkauft,
er ist in den Saal gekommen
in den .....
Sein junges Weibchen
in Gedanken.
In dem .....
Wie bei uns mit dir, o junges Weibchen,
grosse Pferde in dem .... und in dem ....

5.

Сыр мардэ Θедя́с!
И о (sic) гэрá и о (sic) вастá
перепхáгирдэ [26])!

Wie haben sie den kleinen Theodor geschlagen!
Hände und Füsse
haben sie zerbrochen!

Wörterverzeichniss.

Hr. Grigorjew hat ein kleines russisch-zigeunerisches Wörterverzeichniss mitgetheilt, das ich umgestellt und mit allen in Verlauf der Abhandlung vorkommenden Wörtern vermehrt habe. Die eingeklammerten Wortformen und Wortbedeutungen sind von mir herrührende Abstractionen. Die Reihenfolge der Buchstaben ist folgende:

а, э, и, ы, о, у; к, кх, г, нг, х; т, тх, д, н, с, з; п, пх, б, м, ф, в; ц, ч, дч, ш, j; р, л.

а = а.

ай́ ja, P. I. 318.
ак da, вотъ. Vgl. áкэ.
áкэ dort, тамъ; da hast du, на; P. I. 259. Vgl. óкэ.
атасá morgen, P. II. 288 (teissa).
ада s. Pronomen.
адрó, адро in (auf die Frage *wohin?*); von, über, о, объ; адрэ лавка in die Bude. P. I. 299 fg.

26) Die 5 folgenden Zeilen lasse ich weg, weil sie ganz russisch sind.

андрэ́ einspannen, впрягать (sic) Ist wohl ein Adverb; s. P. a. a. O.

(ав) Präs. 2. авэса; Prät. 1. авём, 2. авян, 3. ава; Inf. тэ авэ́с gehen, идти; авьи́ (oben ава) er ist gekommen; н'а́вэн er komme nicht; тэ н'авен ионэ́ wenn sie nicht kämen; авэ́ла genug, полно, будетъ. P. II. 52. fg.

аврн́ hinaus! вонъ, P. I. 301.

(ач) тэ ачáв umwerfen, валить.

э = ă.

э Artikel; und.

эня́ neun.

эвтá sieben.

о = o.

óкэ da. Нэ óкэ еще ѳодыр «ну вотъ еще лучше» nun, noch besser. Vgl. áкэ.

охтó acht.

и = i oder vielleicht ji.

исьи́н oder сын vorhanden. Исьи́н ли ту́тэ параваро? ist bei dir Brod vorhanden? (hast du Brod?) исьи́н ja.

и́мъё Euter; viell. russ. вымя.

ив Schnee, P. II. 67.

у = u.

ухтыл nimm; Präs. 2. ухтылэса, 3. ухтылла, 3 pl. ухтылна; Perf. 1. ухтылдём; Inf. тэ ухтылэ́с; тэ хтылэ́с fangen. Vgl. лэ und ucht'ilma «tactus, Gefühl» P. II. 73.

(ублав) тэ ублавэ́с hangen, hängen.

(урня) урня́ва ich werde heilen, полечу.

к = k.

ка s. Pronomina.

кагнъи́ Huhn, P. II 91.

кангли́ Kamm, P. II. 104.

кам liebe; Präs. 2. камэса; Perf. 1. камъём, 2. камъян, 3. камъя, 3 Pl. камъе; Inf. тэ камэ́с und тэ камáс (sic!) wünschen, lieben; тэ камáн (sic) damit sie lieben; тэ вкамэ́с (russ. Präp. въ) sich verlieben; P. II. 104.

карав koche; Präs. 2. каравэса; Perf. 1. каравъём; Inf. тэ каравэ́с; P. I. 428. II. 112.

кэ zu, P. I. 297. 15.

кэр mache; Präs. 2. кэрэса, 3. кэрла, 3te Pl. кэрна; Perf. 1. кэрдём; Inf. тэ кэрэ́с thun, arbeiten; тэ шуткирэ́с trocken machen; löschen (vgl. шутё); тэ шумискирэ́с (шумискирэса, -рла, раса; -рдём, -рдлэ) lärmen (шумъ Lärm); бари́ ду́ма думискирдём ich dachte grosse Gedanken (дума Gedanken) P. II. 111.

кэр verdecke; Präs. (mit Ausn. der 3 Sg. кэрэла) und Prät. wie beim vorhergehenden; Inf. тэ кэра́с.

кин kaufe; Präs. 2. кинэса; Perf. 1. киндём, 3te Pl. киндлэ; Inf. тэ кинэ́с; би́кин verkaufe; Präs. 1. бикнава; Perf. 3. Sg. би́кинда; Inf. тэ бикнэ́с; тэ выки́нэс (russ. Präp. вы) loskaufen. P. II. 103.

киндо́ nass; мэ киндыём ich bin nass geworden; P. II. 103.

кирко́ bitter; кирки́ (Fem.) Toback; выкурки. P. II. 109.

кок Onkel, P. II. 91.

кода́мбыцо Eiche.

кон wer? s. Pronomina.

ко́фо Vortheil, барышъ, P. II. 97 (kowa «Ding»).

кошыбна́скиро Schimpfer, ругатель, P. II. 120.

кородо́ selbst, P. I. 274 fg.

колы́ Brust; колынэ́скиро Kind (wohl Brustkind); P. II. 108.

куштык Gürtel, P. II. 119.

кфул Mist, дерьмо (sic!).

крали́ Kaiser, P. II. 123.

кри́го bei — vorbei, мимо.

кх = kh = ख.

кхангири́ Kirche, P. II. 150.

(кханд) тэ кханде́с stinken, P. II. 150.

(кхар) тэ кхарав rufen; тэ выкхарэ́с (russ. Präp.) herausrufen; P. II. 153.

кхэр Haus, Hof; кхэра́ zu Hause; P. II. 153.

кхэл spiele; Präs. 2. кхэлэса, 3. кхэлла; Perf. 1. кхэлдём; Inf. тэ кхэлэ́с; P. II. 155 fg.

(кхош) тэ кхошэ́с wischen, P. II. 156.

кхоро́ Hengst, P. II. 155.
кхорми́ Grützbrei, P. II. 155.
(кхув) тэ кхува́с flechten, P. II. 150.
кхуро́ braunroth (von Pferden).

г = g.

га́мо Kummet.
газдэ hebe auf; Präs. 1. газдава, 2. газдэса; Perf. 1. газдыём, 3te Pl. газдые; Inf. тэ газда́с.
га́дчо Bauer, мужикъ; га́дчэ (Pl.) Russen. Denselben Ehrennamen führt auch der Deutsche bei den Zigeunern; s. P. II. 130.
гарав verstecke; Präs. 2. гаравэса; Perf. 1. гаравъём; Inf. тэ гарава́с. P. II. 140.
гэём ich bin fortgegangen, auch угэём mit der russ. Präp. у; P. II. 138.
гэра́ Füsse.
гилы́ Lied, P. II. 140.
го́ды Verstand, P. II. 132.
го́длы (Ruf); тэ дав го́длы rufen; P. II. 133 fg.
голу́мбо Taube, P II. 101.
гудло Thee, P. II. 133 (süss, Zucker, Kaffee).
граи́ Pferd, грая Pferde; грасны́ Stute; грасто́ро Pferdchen. P. II. 143 fg.

х = ch.

ха iss; Präs. 2. хаса; Perf. 1. хаём; Inf. тэ хас; тэ захава́с (russ. Präp. за) dazu essen (?), zu Tode beissen (?), заѣдать. P. II. 157.
(хачкир) тэ хачкира́с brennen; хачкирдо́ heiss, muthig; тэ хачкирда́с verbrennen. P. II. 160 fg.
(хин) тэ хиив besudeln, P. II. 166.
хохав lüge, betrüge; Präs. 2. хохавэса; Perf. 1. хохадём; Inf. тэ хохава́с. P. II. 160.
холова́ oder (Pl.) холова́ Hosen, P. II. 169.
хула́и́ Hauswirth; хуланы́ Hauswirthin, Dem. хула́нори. P. II. 170.

т = t.

тахта́и́ Wirthshaus.

тэ und (wenn, dass, mit dem Conj.), P. I. 309 fg.
тэ́то warm, P. II. 283.
тэраха Stiefel.
(тэрдёв) тэ тэрдёвáв stehen, P. II. 287.
тэрнó m. тэрны́ f. jung; Dem. тэрнорó, тэрнорúн. P. II. 286.
тэлу́ unter; von, über, de; P. I. 297. 13.
(тыкно klein) тыкны́чавó (sic!) Kind, Knabe; vgl. чаво und P. II. 281.
тыкнорúн Koffer. Der Form nach ein Demin. Fem. vom vorhergehenden.
товэ́р Beil, топоръ, P. II. 284.
(тухачо) тэ тухачóс durch Dunst betäubt werden.
традэ jage; Präs. 2. традэса; Perf. 1. традём; Inf. тэ традэ́с; мэ протрадава (russ. Präp. про) ich werde jagen; тэ потрадэ́с ein wenig jagen, по-гнать; тэ втрадэ́с hineinjagen, в-гонять; P. II. 290.
(траца) тэ трашáс bange sein, bange machen; тэ трашáс пэ sich fürchten; P. II. 292.
трин drei; трiéнда dreissig.
тривúка Schuh, P. II. 256.
тромэ́ 10 Kopeken; тромэнáкиро Zehnkopekenstück.
трýпо Fratze, рожа; P. II 291 (Leib).
трушалó (durstig); мэ бокхалó э трушалó «я голоденъ и холоденъ» (erfroren, vielleicht nur des Reimes wegen); P. II. 292.
трушúл Kreuz, P. II. 293.

д = d.

дай Mutter; Dem. дáйоро (sic); P. II. 309.
дад Vater; Gott; Dem. дáдоро; P. II. 308.
(дашав) тэ удашавэ́с (russ. Präp. у) erdrücken, удавить, P II. 287.
дэ gieb; Präs. 1. дава, 2. дэса; Perf. 1. дыём; Inf. тэ дав und тэ дэс; тэ дэл о дэвэ́л gebe Gott; (3te Pl. Conj.) дэн; тэ дав гóдлы rufen; тэ отдэ́с abgeben, от-дать; тэ выдэ́с ausgeben, выдать; задыём ich habe (ihm) versetzt, за-далъ; P. II. 300.

дэвэ́с Tag; аддэвэ́с jetzt; пддэвэ́с (das russ. пол-) Mittag; P. II. 310.
дэвэл Gott, P. II. 311.
дэш zehn; дэшуе́кх eilf u. s. w. s. Zahlwörter.
дя Seele, P. II. 216.
дянг wecke; Präs. 2. дянгаса; Perf. 1. дянгаём; Inf. тэ дянга́в; P. II. 219 (dschangevava).
дыкх siehe; Präs. 2. дыкхэса; Perf. 1. дыкхъем; P. II. 304.
дыкхло́ Frauenkopftuch, косынка, P. II. 305. (Ist nicht aus dem deutschen *Tüchel* entstanden).
дыпыно́ Narr, Fem. дыпыны, P. II. 313.
дуй zwei.
дудчивэ́ beide, zusammen; P. I. 221. (duxene).
дро s. адро.
дром Weg, P. II. 318.

н = n.

на Negation, P. II. 320; навэ nicht da: нсы́н ли ту́тэ лове́? ist bei dir Geld da? (hast du Geld?) навэ nein.
нак Nase, P. II. 320.
(насвал) тэ насвалэ́с kränkeln, P. II. 323.
(наша) нашадём ich habe verloren, P. II. 324.
нашты́ unmöglich, P. I. 370.
на́рто kühn.
нэ Fragepartikel, a?
ничи́ nichts. Zus. aus russ. ни und zig. чи nichts; vgl. P. I. 323.

с = scharfes s.

са lache; Präs. 2. саса; Inf. тэ сас пэ (in Nachahmung des russ. смѣяться). P. II. 234.
сево́ s. Pronomina.
сапо́ ganz, all, P. I. 275.
со s. Pronomina.
сомно́ Schlaf, P. II. 235.
сык schnell, P. II. 226
(сыкав) тэ высыкавэ́с (russ. Präp.) anzeigen, выказать.
сын s. нсын.
сыр wie (Interr. Rel.) P. I. 251.

скамúн Tisch, P. II. 243.
(скир) прискир (russ Präp. при) füge hinzu, придай; Präs. 2. -рэса, 3. -рла; Perf. 1. -рдём.
(ста) дэ (gieb) прáста laufe, дэнтэ прáста laufet; Präs. 2. -стаса; Perf. 1. -ставдыём; Inf. тэ прастáс; прастабнáнгиро Läufling; тэ уштэ́с (sic) aufstehen; P. II. 244.

п = p.

паны́ Wasser, P. II. 343.
пандчь fünf; пандчáспри ein Fünfkopekenstück.
палó nach, P. I. 294. 7.
пасё schlafe; Präs. 2. пасёвэса; Perf. 1. пасьём; Inf. тэ пасёвáс; припасіём ich lehnte mich an, при-легъ; тэ запасёс заснать.
пасварó Seite, P. II. 364.
парамарó s. марó.
(пару) пáрудя er hat getauscht, P. II. 354.
парнó weiss, P. II. 359.
пэр Bauch, Magen, P. II. 356.
(пэр) тэ пэрэ́с fallen; тэ выпэрэ́с herausfallen, вы-пасть; P. II. 354.
пэрэ Verwandte.
пій trinke; Präs. 2. пьяса; Perf. піём; Inf. тэ пьяс; P. II. 342.
пирú Topf.
пор Feder; пырныча́ Federkissen; P. II. 357.
пушты́н Pelz, P. II. 367.
пшал Bruder, Freund; Dem. пшалоро; P. II. 383.
прэ auf, P. I. 292. 3.

пх = p-h = ph.

пхагир brich, verwüste; Präs. 2. -рэса; Perf. 1. -рдём; Inf. тэ пхагирэ́с; мэ испхагирава ich werde zerbrechen, изломаю; перепхáгирдэ er hat zerbrochen, перебилъ; P. II. 373.
(пханд) тэ пхандэ́с binden; тэ упхандэ́с verstecken, у-крывать; тэ отпхандэ́с öffnen, отворить; тэ пхандлэ́с zusammenbinden; P. II. 387.
пхабáй Apfel, P. II. 378
пхал Brett, P. II. 361.

пхэн sage, befiehl; Präs. 2. пхэнэса; Perf. 1. пхэндём, 3te Pl. пхэндлэ; Inf. тэ пхэнэ́с; P. II. 386.

(пхучов) тэ пхучовэ́с grossthun, чваниться.

пхурдэ blase; Präs. 2. -дэса; Perf. 1. -дыём; Imp. тэ пхурдэ́с; P. II. 382.

б = b.

бай Aermel, P. II. 424.

ба́кро Kalb; Hammel; Dem. бакроро́; P. II. 83. (vgl. batschera II. 430 u. batané).

бага singe; Präs. 2. багаса; Perf. 1. багадём, 1ste Pl. багандямъ; Inf. тэ багáс.

башады́ Guitarre, P. II. 426 u. baszovav.

баро́, бари́ gross; бари́ Tausend; P. II. 411.

барвало́ reich, P. II. 416.

бала́ Haare, P. II. 419.

баловáс Speck, Schinken, ветчина, P. II. 420.

бавва́л Wind; Dem. барвало̀ри́; P. II. 417.

бэк koche; Präs. 2. бэкэса; Perf. I. бэкъём; Inf. тэ бэкэ́с; P. II. 345.

бэнг Teufel; Dem. бэ́нглоро; P. II. 407.

бэш Jahr, палбэш (das russ. пол-) Halbjahr; P. II. 81.

бэш sitze; Präs. 2. бэшэса; Perf. 1. бэшендём; Imp. тэ бэшéс; P. II. 427.

би = वि: бичавэ́скиро kinderlos, бикхэрэ́скиро hauslos, бидэвлэ́скиро gottlos, тэ бикнэс (s. кин) verkaufen; P. I. 23.

(бистыр) тэ забистырэ́с (mit der russ. Präp. за) vergessen, забыть; P. II. 88. Enthält wohl die Präposition би; vgl. विस्मर्.

би́бо (sic) Tante, P. II. 405.

биш zwanzig.

бокха́ Hunger; бокхало́ hungrig; P. II. 396.

бут viel; на́бут wenig; P. II. 400.

брави́н Wein, P. II. 455 u. mol.

бришви́н Regen, P. II. 81.

м = m.

(макх) тэ макхэ́с schmieren; тэ вмакэс (mit к) einschmieren, в-мазывать; тэ замакхэ́с beschmieren, за-марать; P. II. 434.

мато́ Trunkenbold; тэ подмато́с sich öfters betrinken, подпивать; P. II. 439.
манушá Leute, P. II. 446.
мас Fleisch, P. II. 456.
мачó Fisch, P. II. 437.
мар schlage; Präs. 2. марэ́са; Perf. 1. мардём; Inf. тэ марэ́с; тэ марэ́с пэ sich prügeln (дадэ́с mit dem Vater); марибó Schlägerei; тэ замарэ́с einschlagen, забивать; zerschlagen, изломать; тэ вымарэ́с herausschlagen, выбить; P. II. 450.
марó Brod; марикло́ Pfannkuchen, блинъ; P. II. 440 fg.; памарó Kuchen, Brod.
мэ ich.
мэк lasse; Präs. 2. мэкэса; Perf. 1. мекъём; Inf. тэ мэкэ́с; тэ вымэкэ́с hinauslassen, вы-пустить; P. II. 434.
мэр stirb; Präs. 2. мэрэ́са; Perf. 1. мэёмъ; Inf. тэ мэрэ́с; тэ мэрáва dass ich stürbe; in Wahrheit; мэём ich bin gestorben; wehe; мэрáвас (in der 3ten Sprachprobe) ich stürbe; P. II. 448.
(мор) тэ морэ́с waschen (P. II. 442. morav ich wetze).
муй Gesicht, Fratze, P. II. 435.
мумылы́ Licht; P. II. 443. (moméli Wachskerze.).

ф = f.

фэдыр besser, P. II. 390.

в = w.

вангáр Kohle, P. II. 54.
васт, Pl. вастá, Hand, P. II. 86.
ваввр der andre, der zweite; P. II. 52. (aver «alius»).
вашь für, за, для; um — herum; über, de; P. 304. 28
вэс Wald, P. II. 85.
вурдэ́н Fuder, Wagen, P. II. 80.

ц = z.

(цов) тэ цовэ́с stellen, hineinlegen; aufzäumen; зацов stelle an, за-ставь; Präs. 2. зацовэса; Perf. 1. зацовъём; Inf. тэ зацовэ́с; P. II. 183 fg.

ч = tsch.

чай Tochter; Dem. чайóри; P. II. 182.

(чамуд) тэ чамудэ́с küssen, P. II. 193.

чáво Kind, Sohn; чавэ́ Романэ́ Zigeuner (Pl.); тыкнычавó (sic) Kind, Knabe; P. II. 181.

чáро Schüssel, Teller, Tasse, P. II. 198.

чáло sättigend, сытный, P. II. 201. (satur).

чингардэ speie; Präs. 2. -рдэса; Perf. 1. -рдём; Inf. тэ -рдэ́с; P. II. 196. Vgl. чунгардэ.

чингир reisse, haue; Präs. 2. -рэса; Perf. 1. рдём; Inf. тэ -рэ́с; тэ вычингáрдэс (sic) (russ. Präp. вы) durchprügeln (тýкэ dich); P. II. 209. Vgl. чин.

(чин) тэ чинэ́с schneiden; тэ исчинэ́с (russ. Präp. изъ) zerreissen, изодрать; тэ подчинэ́с ein wenig abschneiden, подрѣзать; тэ вычинэ́с ausreissen; P. II 207 fg Vgl. чингир.

чин Zunge, P. II. 215.

чив wirf giesse; Präs. 2. чивэса; Perf. 1. чивъём; Inf. тэ чивэ́с; тэ прочивэ́с vergiessen, про-лить; тэ вычивэ́с hinauswerfen, вы-бросить; P. II. 183.

(чирикло) чириклэ́са mit dem Sperling, P. II. 199. (Vogel).

чор stiehl; Präs. 2. чорэ́са; Perf. 1. чордём; Inf. тэ чорэ́с; P. II. 200.

чóра Bart, P. II. 200 u. czorav.

чóро Donner, P. II. 200 u. czirla (dewleskĕro tschiro).

(чоро arm) чорóро bettelarm, Bettler, чорáлыем ich bin arm geworden; P. II. 211.

(чунгардэ) тэ чунгáрдэс speien; тэ вычунгáрдэс (russ. Präp. вы) ausbrechen, vomere. Vgl. чингардэ.

чупны́ Peitsche, P. II. 181.

чурú Messer, P. II. 210.

дч = dsh = ǯ.

дча oder дчан gehe; Präs. 2. дчаса; Perf. fehlt (vgl. гэём); Inf. тэ дчас; тэ вдчас (russ. Präp. въ) hineingehen; тэ выдчас (russ. Präp. вы) hinausgehen; P. II. 212.

(дчив) Präs. 1. дчином (sic), 2. дчинэ́са; Perf. 1. дчиндём; 3 Pl. дчиндэ; Inf. тэ дчинэ́с wissen, erkennen; P. II. 218.

дчив lebe; Präs. 2. дчивэса; Perf. 1. дчиндём, 3 Pl. дчиндлэ; Inf. тэ дчивэ́с; тэ продчивэ́с verleben, прожить; P II. 217.
дчука́л Hund, дчукльі́ Hündin; P. II. 213.
дчув Laus, P. II. 214.

ш = sch.

шеро́ Kopf; Dem. шерорó; P. II. 221.
шэл hundert.
шело́ Strick, P. II. 231.
(шив) тэ шивэ́с nähen; тэ вышивэ́с ausnähen, вышивать; шув Nadel; P. II 236.
шилано́ kalt, Frost; P. II. 231.
шов sechs.
шукар wohl, gut, ладно; на́шукар schlecht; P. II. 223.
(шутё) тэ исшутёс (russ. Präp. изъ) austrocknen; тэ шуткирэ́с (s. кэр mache) trocknen; löschen; vgl. szuko trocken, P. II. 224.
шун höre; Präs. 2. шунэса; Perf. 1. шундём, 3 Pl. шундлэ; Inf. тэ шунэ́с; P. II. 221.
штар vier.
шту́ба Stube, Quartier.

я = ja, e = jä.

янгрусты́ Fingerring, P. II. 56.
(яч) переяч (russ. Präp. пере) höre auf, перестань; Präs. 1. -ячом, 2. -ячэса; Perf. 1. -ячём; Inf. тэ -ячэ́с; P. II. 49.
ярó Ei, P. II. 51.
я́ржо Roggen, Mehl; das russ. рожь.
екх ein.
екха́киро Auge. Ist vielmehr ein von екхі *Auge* abgeleitetes Adj. possess.; vgl. jek jagkakri blick «in einem Augenblick», P. II. 46.
ендэра́ка Frauenrock.

р = r.

ракир sprich, erkläre; Präs. 2. ракирэ́са; Perf. 1. ракирдём; Inf. тэ ракирэ́с; тэ рикирэ́с wahrsagen; P. II. 268.
раклоро́ Knabe, раклори́ Mädchen; P. II. 269.

рат Blut, P. II. 272.
(ран) ранéнца mit Ruthen, P. II. 266.
рой Löffel, P. II. 268.
рот Rad.
ром Mann, ромны́ Frau; Dem. ромнори́; Рома́ oder чавэ́ Романэ́ Zigeuner (Pl.); P. II. 275.
(ров) тэ ровэ́с weinen, heulen, P. II. 267.
рун oder рунэн weine; Präs. 2. рунэса; Perf. 1. рундём, 3te Pl. рундлэ; Inf. тэ руня́с; рундло Greiner, плакса.
руп Silber; рупово silbern; P. II. 274.
рув Wolf, P. II. 267.

л = l.

латх oder латхэн finde; Präs. 2. латхэ́са; Perf. 1. затхъём; Inf. тэ латхэ́с; лаца finde; Präs. 2. лацэса; Perf. 1. лацадём; Inf. тэ лацо́с (sic); тэ на́латцос (russ. Präp. на) finden; P. II. 332.
лав Wort, P. II. 321.
лачо́ hübsch, schön, lieb; P. II. 329.
(ла) Präs. 2. лэса; Inf. тэ лав oder тэ лэс werden.
лэ nimm; Präs. лэса; Perf. лыём; Inf. тэ лэс; тэ вылэ́с (russ. Präp. вы) herausnehmen; P. II. 327.
лывай Sommer, P. II. 322.
(лыдча) тэ лыдча́с führen, fahren; залыдчава ich werde bringen, завезу; тэ залыдча́с hinaufführen, взводить; тэ залыдчас hineintragen, внести; P. II. 333.
лон Salz, P. II. 336.
ловэ́ (Pl.) Geld, P. II. 335.
ловинó eine Art Bier, брага; P. II. 335.

—

Verbesserungen.

S. 23. Z. 11. Lies: ich fliege statt und heile.
S. 25. Z. 27. — fliegen — heilen. Полечу hat beide Bedeutungen, aber die hier gegebene passt besser in den Zusammenhang.

(Aus dem *Bull. histor.-philol. T. X. No.* 1 u. 2.)

$\frac{16}{28}$ Avril 1852.

Rapport de M. BROSSET sur quelques dons offerts a l'Académie.

Je suis chargé de l'honorable et très agréable commission d'offrir à la Conférence les publications suivantes, faites à la chancellerie et à la typographie du Prince-Lieutenant du Caucase.

1° Un portrait que l'on croit être celui de la reine Thamar, et qui a été relevé à Vardzia.

2° Un second portrait de la même princesse, dans un brillant costume, copié par le prince Gagarin sur les murs du couvent de Béthania, fondé, suivant le géographe Wakhoucht, par Thamar elle-même: au bas se lisait l'inscription géorgienne, qui se voit sur la lithographie.

3° Le Did-Moourawiani ou Histoire en vers du Grand-Mouraw Giorgi Saacadzé, personnage célèbre du XVIIe s., composé par Ioseb, évêque de Tiflis, petit-fils de Giorgi, publié et annoté par M. Platon Iosélian.

La Chronique Géorgienne que j'ai fait imprimer à Paris, en 1830, texte et traduction, et dont une nouvelle traduction se t rouve dans nos Mémoires, t. V, doit être, pour l'époque du Grand-Mouraw, ou le canevas en prose, ou l'abrégé du Did-Moourawiani.

4° Le livre de La Visite, par Timothée Gabachwili, archevêque du Karthli, contenant les voyages du personnage en

question, en 1755 et suiv., au mont Athos et à la Terre-Sainte, publié également et annoté par M. Platon Iosélian.

5° Les NN. de janvier et février du journal géorgien ცისკარი ou Заря, principalement rédigé par le prince Giorgi Eristhof.

Ces deux NN. renferment d'abord quelques poésies, puis la traduction d'une nouvelle de Marlinski, Мулла-Нуръ, ensuite la 2e partie du Voyage de Soulkhan-Saba-Orbélian en Europe, dans l'année 1713, enfin quelques notions sur des pratiques d'économie rurale et domestique.

J'ai été informé que, par ordre du Prince-Lieutenant, un exemplaire de toutes les publications géorgiennes faites à Tiflis sera adressé à l'Académie. On prépare maintenant une édition du Roman Amiran-Daredjanis-dzé, dont j'ai donné une notice dans le t. III du Bulletin Scientifique, p. 7.

(Tiré du *Bullet. hist.-phil. T. X. No. 4.*)

$\frac{16}{28}$ April 1852.

Die berühmtesten muhammedanischen Schönschreiber. Von B. DORN.

Unter den von der Wittwe des verstorbenen Abbaskuli Agha, Sekineh-Chanüm, der Akademie vor einiger Zeit dargebrachten Handschriften befindet sich auch eine in türkischer Sprache verfasste Abhandlung über die berühmtesten Schönschreiber des Islams. Sie führt den Titel: مناقب هنروران *Meisterschaften der Kunstfertigen* (Hammer-Purgstall übersetzt: *die Lobreden der Verdienstvollen*) und hat den Mustafa Tschelebi beigenannt Aali († 1008 = 1599), über den man in des eben genannten Gelehrten *Geschichte der Osmanischen Dichtkunst* Bd. III, p. 115 no. DCCCLXXXV ausführlichere Nachweise findet, zum Verfasser. Hadschi Chalfa kennt das Werk und nennt den Verfasser (*Cod. Rumänzov*): Mustafa Efendi el-Deftery الدفترى oder (*Cod. Schol. Asiat.*) Mustafa el-Deftery bekannt unter dem Namen: Aali el-Schaïr عالى الشاعر Aali der Dichter, (in unserer Handschrift عالى شهير) Dasselbe ist um das Jahr 995 = 1586 unter Sultan Muradchan III. ben Selim verfasst und enthält in fünf Abschnitten فصل Nachrichten über die I. (Kufy)-Schreiber des Koranes, II. die Nes-chy-Schreiber, III. die Taalik-Schreiber, IV. die Schreiber des links fallenden Nes-chy, V. die Maler, Vergolder, Verzierer, Buchbinder u. s. w., indem es im Ganzen

286 Künstler anführt. Im ersten Abschnitt finden wir die Namen Abu Bekr, Omar, Othman, Aly, Subair ben Awam زبير بن عوام, Aamir ben Mihdhar عامر بن محضر, Chalid ben Aaf عاص, Abban ben Aaf, Saïd ben Aaf, Abd Allah Arkam ارقم, Hantala ben Rebi حنظله بن ربيع, Ubaiy أبيّ ben Kaab, Thabit ben Kais, Schurahbil شرحبيل (in der Handschrift: Scherdschil شرجيل oder شبرجيل) ben Hasana, Mughaira ben Schaaba شعبة, Abd Allah ben Said زيد, Dschuhaim جهيم ben Ssalt, Chalid ben Walid, Aly ben Hadhramy حضرمى, Amr ben Aaf, Abd Allah ben Rewaha رواحه, Muhammed ben Muslim, Abd Allah ben Abd Allah ben Ubaiy, Ibn Masud, Mu'takib معتقب (einmal معيقيب) Ibn Abi Fatima, Said ben Thabit, Muawija ben Abi Sufjan; die beiden Imame Hasan und Husain.

Die zweite Abtheilung über ausgezeichnete Nes-chy-Schreiber نسّاخان خوش نويسان nennt folgende: Ibn Mukla, Aly ben Hilal, genannt Ibn el-Bawwab († 413 = 1022), Chodscha Dschemal-eddin Jakut († 667 = 1268), dessen Schüler: 1) Arghun Kamil كامل, ausgezeichnet in محقق, 2) Abd Allah Ssairefy صيرفى, 3) Jahja Ssufy, Meister in Sülüs, so wie 4) Mubarekschah Sujufy سيُوفى, in Raihany, 5) Mubarekschah Kutb, 6) Schaich Ahmed Suhrawerdy, trefflicher Schreiber in نسخ جلى und andern Schriftarten; Abd Allah Aschpus آشپز, Mahmud Siaweschy aus Schiras, Ibrahim Schah Tayib طيّب (al. طبيب), Asad Allah Kermany, Lehrer

des nachher zu erwähnenden Karahiſary; Murteſza Katib, Scheref-eddin Schamy شامی, Menla Aly Beg Tebrisy, dessen Schüler Menla Abd Allah, Menla Ala علا Beg Tebrisy, dessen Schüler Menla Jusuf ein Georgier; Baki Muhammed Buchary, berühmter Rika- رقاع Schreiber, Hadschi Makſud aus Rum, aber im Dienste des Baïsonkor Mirsa, Ahmed Rumy; ferner die sieben Meister von Rum: 1) Schaich Hamd Allah Amasy, dessen Sohn 2) Dehdeh Tschelebi Schaichsadeh, 3) Dschelal Oghli Muhy-eddin Amasy; sein älterer Bruder 4) Dschemal Amasy, 5) Ahmed Karahiſary, 6) Abd Allah Amasy, 7) Scherbettschisadeh Ibrahim; ferner: Mewlana Köseh کوسه Muhy-eddin, Abd Allah Krimy, ausgezeichneter Schreibkünstler in Nes-chy, Sülüs, Raihany, u. s. w. zur Zeit Sultan Sulaiman's, Selim's und Murad's; Derwisch Tschelebi Schaichsadeh, Katib Husam aus Gallipoli, vorzüglich ausgezeichnet in Sülüs-Dschely; Hasan Karahisarykuli, Rewany Muſlih-eddin Waiselü ویزه‌لو, Dawud Uskuby, Chair-eddin Meraaschy, Mahmud Tschelebi aus Adrianopel, Abd el-Rahman in Bosnaserai ansässig; Menla Nury zu des Verfassers Zeit; Diwaneh Memy دیوانه ممی, in allen sechs Schriftarten*) ausgezeichnet; der Schüler Abd Allah's,

*) Sülüs, Nes-chy, Taalik, Raihany, Muhakkak محقق, Rika' رقاع. Daneben aber werden noch folgende Schriftarten als gebräuchlich genannt: Nestaalik, Tschep چپ, Diwany-kirmasi und Deschty دشتی = وحشی — Beiläufig: als die vorzüglichsten Papiere werden genannt: 1) دمشقی 2) دولت آبادی 3) خطائی سلطانئ سرقندی 6) حریرئ سرقندی 5) عادلشاهی 4)

Derwisch Tschelebi, Schukr Chalifa شکر خلیفه, ein Schüler des Schaichsadeh; Schems-eddin Sehir ظهیر, Ibrahim Sultan ben Schahroch (817-834=1414-1430) der ganz gleich mit Jakut schrieb, so dass ihre Hand nicht zu unterscheiden war; Dschemal-eddin Husain Fachchar فخار aus Schiras.

In der dritten Abtheilung sind die Schreiber des Taalik und Nestaalik verzeichnet; Schriftarten, die im J. 802 = 1399 unter Baisonkorchan († 837 = 1433) aufkamen, unter dessen Regierung vierzig ausgezeichnete Schönschreiber gelebt haben sollen. In dieselbe Zeit wird auch der Ursprung des Goldsprenkelns und der Büchermalerei gesetzt. Dieser Abschnitt erwähnt folgende: den Erfinder Mir Aly, seinen Sohn Abd Allah, Dschaafar aus Tebris, Oberbibliothekar des Baisonkor Mirsa, und Schüler der ebengenannten, Mewlana Hafis Aly aus Herat, Schems-eddin Muhammed Kaschy mit dem Dichternamen Newaiy, den Sohn des Sultan Muhammed Asterabady Mewlana Muhammed, den Nischapurischen Seyid Mir Ssaniy میر صنیعی, Mewlana Schewky شوقی Jesdy, Babadschan باباجان, dessen Bruder Menla Faifzy فیضی, ferner Menla Schihaby شهابی, Mewlana Abd Allah aus Kaswin, Ischky عشقی aus Tebris, Menla Ajety آیتی, Menla Nasiky نازکی aus Tebris, Menla Ibrahim ebendaher; Menla Ibrahim aus Astrabad; Menla Ismaïl Nedschaty, Dost Muhammed Kuschwany کوشوانی, Muhibb-i-Aly Naïby نائبی, Mewlana Chodscha Mahmud aus Astrabad; alle diese waren Nestaalik-Künstler, und gleichzeitig mit Mewlana Dschaafar Tebrisy;

7) هندی 8) نظام شاهی 9) قاسم بیکی 10) حریری هندی
11) کونی تبریزی 12) مغیر

Menla Dschan Kaschy, ausgezeichneter Schikesteh-Schreiber, Mewlana Schir Aly, Katiby Muhammed Terschisy ترشیزی, der sich namentlich in Nischapur mit Nestaalik-Schreiben beschäftigte, dann aber aus Verdruss über den Umstand, dass ihm die Schönschreiberei des Mewlana Simy Nischapury im Weg war, sich zu dem Schirwanschah Schaich Ibrahim begab, und von da nach einiger Zeit nach Iffahan zu Chodscha Ssaïn-eddin صاین الدین ging. Er starb 839 = 1435 und ward in Astrabad begraben. Menla Simy سیمی aus Nischapur, in Meschhed wohnhaft, zeichnete sich durch seine schöne Handschrift, Farbenmischung für die Blätter, und Vergoldung aus. Er versah in Meschhed die Stelle eines Lehrers. Sein Schüler war der in Diwany und Malerei نقاشلق ausgezeichnete Abd-el-Hay. Emir Schahy Sebsehwary, ein eben so vortrefflicher Dichter, Musiker, Lautenschläger, als Schönschreiber, Vergolder und Maler, in hohen Gnaden bei Baisonkor Mirsa, eben so wie Mewlana Seyid سیّد Dschelal ben Afzud عضد, Chodscha Mahmud Sebsehwary, erfahren in allen sechs Schriftarten (897 = 1491), Mewlana Jahja Schaibek شیبك aus Nischapur zur Zeit Schahroch Mirsa's; Mewlana Ashar اظهر aus Tebris, der vorzüglichste Schüler des Dschaafar Tebrisy; Mewlana Sultan Aly Kaïny قاینی um 861 = 1456, der sich namentlich mit dem Abschreiben von Dschamy's Werken beschäftigte; Schaichsadeh Purany, Sultan Aly Meschhedy, der Sultan der Schönschreiber, im Dienste Sultan Husain Baikara's, der noch in seinem 63sten Lebensjahr gut schreiben konnte, was er in folgenden Versen selbst bezeugte:

مرا عمر شصت وسه شد بیش وکم

هنوزم جوانست زرّین قلم الخ

Mir ward das 63ste Lebensjahr verliehen,
Noch aber ist mein goldnes Schreibrohr jung u. s. w.

Seine Schüler waren: Muhammed Ibrischimy ابریشیمی, Sultan Muhammed Chendan خندان, Sultan Muhammed Nur, Ala-eddin Muhammed Sereh-i زرهٔ, Abdy Nischapury, Schah Mahmud Nischapury, zur Zeit Schah Ismaïl's I; Muhammed Kasim-i-قاسم Schadischah شادیشاه, Mir Haibet Ullah Kaschany, Menla Rustem Aly, aus Chorasan; Ghiyas-eddin Musehhib (der Vergolder), der vorzüglich in Goldschrift schrieb; Muhammed Suruschany سُروشانی, Makfud Aly Turk, Dschelal-eddin Mahmud, ein ausgezeichneter Schönschreiber Rum's; Sain-eddin زین الدین Mahmud, Pir Aly Dschamy, ein Freund Dschamy's, Mir Schaich Nur-eddin Purany, Abd el-Wahid Meschhedy, der unter Sultan Sulaiman nach Constantinopel kam. Sebs سبز Aly Meschhedy, Mir Chuby خوبیٔ Husainy, der ebenfalls unter dem genannten Sultan Constantinopel besuchte. Ein Schüler Sultan Muhammed Chendan's war Jary Schirasy zu des Verfassers Zeit. Ein Schüler des Schah Mahmud Nischapury war Mewlana Selim Nischapury um 990 = 1582; Hadschi Muhammed Tebrisy, der unter Sulaiman nach Rum kam, und in Brusa angestellt ward. Der Schüler des Muh. Kasim-i-Schadischah, Mewlana Aischy عیشی, Mewlana Muhy, der den vorigen noch übertraf. Sultan Mahmud Turbety تربتی, Muhammed Husain Bachersy باخرزی; ferner: Emir Muhammed Muïss-eddin, ein Schüler des Mir Haibet Allah, um 990 = 1582, sein Schüler Muhibb-i-Aly, Mewlana Mir Aly in Herat und Meschhed, ein Schüler des Sultan Aly Meschhedy (um 861 = 1456); im J. 945 = 1538 ging er aus Chorasan nach Mawarennahr; er war damals vor Altersschwäche nicht mehr im Stande zu schreiben und starb

957=1550 oder nach andern 951 = 1544 nach dem Chronogramm: میر علی فوت نموده. Er war einer der ausgezeichnetsten Schönschreiber. Mir Muhammed Bakir باقر, Chodscha Mahmud Ishak Schihaby, Mir Seyid Ahmed Meschhedy, Mir Husain Kulenghy کلنکی Buchary, Abd el-Chalik Bachersy, Mir Haider el-Husainy Buchary, Mewlana Malik Dailemy, Muïn-eddin Muhammed Scherify, Mir Muhammed Mafum معصوم Husainy Buchary † 970=1562, Mir Muhammed Samarkandy, Genosse des vorigen; Menla Hadschi Mirek میرك Buchary, genannt Muhammed Emin; Mir Doury دوری von Herat, genannt Sultan Bayazid Herewy † 986=1578, Muhamme-Husain Kaschmiry, Sultan Mahmud Buchary, Chod dscha Mahmud Siaweschany, Hamd Allah Chalchaly, Kasim قاسم Aly, Pir Muhammed, Mewlana Ismaïl, Mir Tschelmeh-i-Buchary چلمه, Mir Schaich ewwel (der erste) Kermany, am Hofe Baber Mirsa's, des Vaters von Humayun, beschäftigte sich in Kandahar mit Abschreiben in Nes-chy und Nestaalik; zuletzt noch Zeitgenosse des Mir Aly; Mir Schaich Sany ثانی (der zweite) Kermany, Mewlana Asad Allah Kermany, auch noch Zeitgenosse des Mir Aly, Babaschah Iffahany um 995=1586, Schüler des Mir Seyid Ahmed Meschhedy, einer der vorzüglichsten Kalligraphen; Schah Husain Schihaby, Schüler des Mahmud Ishak Schihaby. Muhammed Muhsin aus Herat, Schüler des Mir Seyid Ahmed Meschhedy. Menla Husain Aly, Muhammed Rahim Meschhedy um 990=1582. Mewlana Kaniy قانعی, Schüler des Seyid Ahmed in Meschhed; Muhammed Husain Tebrisy bildete sich nach Mewlana Ismaïl, Mir Haider und Seyid Ahmed Meschhedy, lernte aber nachher bei Mewlana Malik. Schah Muhammed Meschhedy, Menla Isa, um die Zeit des Verfassers; Kutb ed-

din Muhammed Jesdy, kam 994 = 1585 nach Bagdad, wo er mit dem Verfasser damals Deftardar daselbst, Freundschaft und Umgang pflog. Er hatte sich nach Makfud Aly Turk, Muïss-eddin und Malik gebildet, und war endlich bei Mir Haider Buchary gewesen. Sein Schüler Mir Muftafa lebte in Bagdad. Muhammed Taky تقی Merwarid, Grosssohn des Abd Allah Merwarid. Menla Mousaffir Aly, Menla Hidajet Allah, aus Ifahan; Katib Mehdykuli, Schüler des Mir Muïss-eddin. Iltschi Ibrahim chan, der im Jahre 990=1582 von dem persischen Schah Muhammed Chudabendeh an Sultan Selim geschickt wurde. Mewlana Muhammed Scherif, Behbud Schahinschahy zur Zeit Schah Tahmasp's. Menla Muhammed Rifza von Tebris, kam um 994 = 1585 nach Constantinopel, wo er hoch geehrt ward. Derwisch Husain Kaschmiry, Derwisch Husam حسام aus Bosnien, der vorzüglich sich in Damaskus mit Nes-chy und Taalik-Schreiben beschäftigte; Menla Kasim und Köle Kasim کوله قاسم. Der Anhang تذییل belehrt uns über die neu eingetretene Veränderung in der Taalik oder vielmehr Nestaalikschrift, welche Mir Aly Tebrisy erfunden hatte. Sie war vor ihm bis auf Sultan Aly unverändert geblieben, allein zwischen den Jahren 800 = 1397 und 860 = 1455 zur Zeit des Fürsten aus dem Hause Akkojunlu (des weissen Hammels) Sultan Jakub erlaubten sich Mewlana Abd el-Rahman Chuarismy, so wie dessen Sohn Mewlana Abd el-Rahim Enisy انیسی und dessen Bruder Mewlana Abd el-Kerim Padischah Aenderungen und fanden Nachahmung bei den Schreibern von Schiras. Ein Schüler des Enisy war Mir Afzud عضد Buchary, so wie Menla Aly Sultan, der unter Sultan Sulaiman nach Rum und Constantinopel kam, wo er sich eine Zeitlang aufhielt. Mewlana Asad Allah Kermany, Mewlana Muhammed Kermany, Menla Newisy نویسی † um 975=1567. Der Schüler des Aly Sultan: Miry Muftafa, Bruder des

Muhammed Awwad عوّاد (des Lautenschlägers). Miry starb in Daghistan, wohin er sich zu Osman Pascha, der damals von Seiten der Pforte daselbst Oberbefehlshaber war, begeben hatte.

Der vierte Abschnitt handelt von den Schreibern des Nes-chy, welches links fällt چپ نویسان und des Diwany. Der erste derselben war der Geheimsecretär منشی des Sultan Husain Baikara, Chodscha Schihab-eddin Abd Allah Merwarid Menla Chudadad Munschi, Chodscha Ichtiar اختیار, Munschi Menla Idris, Chodscha Derwisch, Munschi Abd el-Hay عبد الحی, Munschi Mewlana Nafir نصیر, Muhammed Kasim, Ibrahim el-Munschi, Mewlana Namy Sebsehwary, Chodscha Fachr-eddin Hakim حکیم, Mirsa Mirek kör میرك کور, Chodscha Abd el-Kadir, Kasim قاسم Beg Munschi, Mitraktschi Nafuh مطراقچی نصوح, Baba Jusuf, Katib Tadsch کاتب تاج; dessen Sohn Tadschsadeh Muhammed Tschelebi zur Zeit Sultan Sulaiman's; dessen Bruder Ismaïl Tschelebi, vorzüglich in Chefy-Diwany خفی دیوانی. Schüler des Muhammed Tschelebi waren: Ssaf Mufalli صافی مصلی Tschelebi, Ain عین Aly Tschelebi, Hudhud هدهد Aly Tschelebi, Husam Rumy, Binysadeh بینی زاده Muhammed Tschelebi, Oghlan Memy Tschelebi اوغلان ممی; Selisy سلیسی Ahmed Tschelebi Defterdar und Sünbül سنبل Memy Tschelebi.

Der fünfte Abschnitt giebt Nachricht von den Bereitern von Schreibmusterpapier (مقطعان, قاطعان), Malern, Vergoldern, Verzierern (طرّاحان), Buchbindern (مجلدان), Goldsprenk-

lern (زر افشانیان), Linienziehern d. h. solchen, die die Randeinfassungen anbringen (جدول کشان) und denen, welche verdorbene Handschriften wieder herstellen (وصّالان). *)

Von den ersteren (قاطعان) werden genannt: Abd Allah Kati قاطع aus Herat, sein Sohn Schaich Muhammed Dost, Senghy سنکی Aly Bedachschy بدخشی, dessen Sohn Mewlana Muhammed Bakir باقر, Fachry aus Brusa. Von den Malern مصوّران: Ustad (d. i. Meister) Behsad بهزاد der Ausbund der Maler, zur Zeit Sultan Husain Baikara's, und Schah Ismaïl's I; Pir Seyid Ahmed Tebrisy, der Schüler des Ustad Dschehanghir Buchary, Ustad Kunek کونك, Schaichzadeh, Schüler des Behsad, aus Chorasan; Agha Mirek aus Tebris, Mir Musawwir میر مصوّر aus Sultanija. Mirsa Sain el-Abidin aus Ispahan, Schüler des vorigen; Abd Allah aus Chorasan, Schüler des Schaichsadeh; Kemal Musawwir aus Tebris, Schüler des Mirsa Aly. Ustad Muhammed aus Herat, Ustad Siawesch Gurdschy (aus Georgien) Schüler des Hasan, Ustad Mihrab محراب, Sultan Muhammed Tebrisy, Schüler des Agha Mirek; sein Sohn Muhammedy Beg, Burdschy برجی Aly aus Ardebil, Muhammed Mumin aus Chorasan, Schüler des Muhammed Herewy; Mirsa Aly Tebrisy, Ustad Kasim قاسم

*) Die Erklärung des خط چپ, so wie der meisten der hier vorkommenden Kunstausdrücke verdanke ich Mirsa Alexander Kasembeg; in den Wörterbüchern finden sie sich nicht, wenigstens nicht in den mir zugänglichen.

Iraky, Ustad Husain Ghaswiny غزوینی (sic); Mir Nakkasch نقاش aus Iffahan, Vorstand der Gemäldegallerie نگارخانه des Schah Tahmasp; er kam unter Sultan Sulaiman nach Constantinopel, wo er hoch geehrt ward. Schahkuli Nakkasch, Schüler des Agha Mirek, Chodscha Abd el-Asis aus Iffahan, und Menla Aly Affar اصغر, (?اصغر) unter Schah Tahmasp; Ustad Welidschan ولیجان aus Tebris, Schüler des Siawesch, der zur Zeit des Verfassers nach Constantinopel kam. Von hohen Häuptern waren als Maler نقاش ausgezeichnet: Schah Tahmasp, der von Abd el-Asis, und Sultan Ibrahim Mirsa, der von Siawesch Unterricht genommen hatte; Sultan Owais Behadur und Mirsa Baisonkor.

Die vorzüglichsten Vergolder waren: Mir Afzud عصد Buchary, Menla Jary aus Schiras; der Schüler des Schahkuli und Vorstand des Malerhauses نقاش خانه Sultan Sulaiman's: Musehhib Kara Memy مذهب قره ممی; der Lehrer des Siawesch und Vorstand des Gemäldehauses نگارخانه des Schah Tahmasp: Ustad Hasan aus Bagdad; dessen Schüler Muhammed Aly aus Tebris, dessen Schüler Husain Beg aus Tebris. Der Bruder des Menla Kutb: Menla Scheref Jesdy, (auch trefflicher وصّال); Muhibb-i-Aly aus Tebris, Mirsa Musehhib ebendaher; Alidschan علیجان Schüler des Schahkuli; Ustad Kudret قدرت, (Ustad Schaaban Rumy شعبان رومی).

Ausgezeichnete Maler in der Türkei مصوّران رومیان waren folgende: Sinan Beg سنان بیك, in Venedig gebildet. Mastori (Maestro) Paoli ماستوری پاولی und Damian

دامیان, beide Europäer افرنجی; Schiblysadeh Ahmed شبلی زاده aus Brusa; Tadsch-eddin Ghirihbend کروبند unter Sultan Selim; dessen Sohn Husain Bali بالی in den ersten Zeit Sultan Sulaiman's; Kandschy قنجی Mahmud, Ustad Hasan Mifry, dessen Schüler; Ustad Ibrahim Tschelebi, Ustad Schaaban, Ustad Osman, Muhammed Beg, Schüler des Ghirihbend; Aly, Schüler desselben; Hasan Kaffali کفه لی, Reïs ریئس Haider genannt Nakkasch Haider unter Sultan Selim. — Folgt die Erwähnung des Mani.

Ausgezeichnete Buchbinder مجلدان in der Türkei waren endlich: Mudstellid-Baschi Muhammed Tschelebi unter Sultan Sulaiman. Dessen jüngere Brüder Husain Tschelebi und Muftafa Tschelebi; ferner sein Sohn Sulaiman Tschelebi. Persische Buchbinder: Mir Husain Ghaswiny غزوینی (sic); dessen Schüler Ssahhaf (Buchbinder) Kasim قاسم Beg aus Tebris; dessen Schüler Mirsa Beg ebendaher; dessen Sohn Muhammed Seman زمان aus Tebris Menla Kasim Aly, der zur Zeit des Verfassers nach Constantinopel kam. Er war ein Freund der Maler Husain Beg und Welidschan.

Solches sind die in dem oben erwähnten Werke angeführten Schönschreiber u. s. w. Ueber mehrere derselben findet man nähere Nachweise und ausführlichere Angaben in Chondemir's *Freund der Lebensbeschreibungen* حبیب السیر Bd. III. Auch die *Geschichte der Ssafiden**) (Asiat. Mus. No. 574, b.) giebt eine Liste der Taalikschreiber unter der Regierung Schah Ismaïls I, welche zur Vergleichung mit der oben mitgetheilten hier wiederholt werden mag. Sie nennt folgende Namen: Maulana Mahmud Siaweschany سیاوشانی, Mir

*) S. *Versuch einer Geschichte der Schirwanschahe*, Einleit. no. 21.

Seyid Ahmed Schemris شمع ریز aus Meschhed, Maulana Muhammed Husain aus Tebris, Mir Muïss معزّ Kaschy, Mulla Babaschah aus Iffahan; Mir Ssadr-eddin Muhammed, Sohn des Mirsa Scheref Kafzi-Dschehan Saify, Mirsa Ibrahim, Sohn des Mirsa Schah Husain aus Iffahan, Chodscha Ala-eddin Manfur Munschi, Mirsa Ahmed, Sohn des Mirsa Ata Allah; Mirsa Muhammed Husain, Sohn des Mirsa Schukr Allah; Mirsa Hasan Munschi, Ustad Behsad, Ustad Muhammed, Mulla Musaffir Aly, Mir Sain el-Abidin, Ssadiky صادقی Beg Efschar, Maulana Abd el-Dschebbar, Siawesch Beg der Georgier کرجی, Maulana Schaich Muhammed aus Sebsewar; Maulana Aly Afghar اصغر Kaschy, Mirsa Muhammed aus Iffahan, Maulana Hasan aus Bagdad, Maulana Abd Allah aus Schiras (oder Schuster?), Maulana Szemiry ضمیری aus Iffahan, Maulana Muhteschim محتشم, Maulana Wely Descht-i-Biafz ولی دشت بیاض, Chodscha Husain Senaiy ثنای, Mir Haider Muamma معما Kaschy, Melik Taifur (?) Andschedany طیفور انجدانی Maulana Daï داعی, Mir Walehy Kummy والهی قمی Maulana Fehmy Kaschy, Maulana Melik Kummy Maulana Hatim Kaschy, Mir Hufzury Kummy حضوری قمی, Mir Ssadry Rusbihan روزبهان aus Iffahan, Mirsa Hisaby Nasary حسابی نظری, Kafzi Nur قاضی نور aus Iffahan; Kasim Beg قاسم بیك der Turkmane, Maulana Husny حزنی, Hilaky هلاکی aus Hamadan, Musahhiry مظهری der Kaschmirer; Ferughy Attar فروغی عطار; Tabchy طبخی aus Kaswin; Sultan-i-Fukura سلطان فقرا, Ka-

ka-i-Kaswiny كاكای قزوينی, Schermy Kheyat شرمی خياط, Hafis Ahmed aus Kaswin, Hafis Dscheladschil جلاجل aus Bachers باخرزی, Hafis Musaffir aus Kum; Hafis Haschim aus Kaswin, Mirsa Muhammed Kemantscheh كمانچه, Ustad Muhammed Mumin Udy عودی*); Ustad Schahsuwar Tschehartary چهارتاری, Ustad Schems Schuturkuli شترقولی, Ustad Makfud Kemantscheh, Ustad Sultan Muhammed Tambureh طنبوره, Mir Husain Tambureh, Ustad Sultan Muhammed Tschenghy چنکی, Maulana Haider Kiffehchuan قصّه خوان, Maulana Muhammed Churschid Kiffehchuan genannt Ata Iffahany اتا اصفهانی.

Das *Asiatische Museum* besitzt eine bedeutende Anzahl von Schreibmustern, welche folgende Namen tragen: Mir Emad el-Hasany (a. 1601), Derwisch Aly (a. 1666), Osman el-Hafis (a. 1674), Omar Katib el-Saraiy (a. 1702), Abd Allah el-Wafaiy (a. 1730), Nury, Muhammed ben Omar, Ibn el-Schaich i. e. Hamd Allah ben Muftafa dedeh, Omar ben Husain, Ismaïl ben Aly, Muhammed Chodschasadeh, Serrinkalam s. Husam-eddin, Muftafa el-Ejjuby.

In der ehemaligen W. Ouseley'schen Bibliothek fanden sich Handschriften von Hasan Husainy el-Katib el-Schirasy (955=1548), Mikaly میکالی el-Buchary (861=1456), Abdy Kawam عبد قوام ibn Muhammed von Schiras, Mulla Redscheb ebendaher (1027 = 1617); Muhammed Taky ebend., Muhammed Sebsehwary (1010 = 1601),

*) Dieser und die folgenden Namen sind zwar den Schönschreibern angereiht; es scheint aber, dass es eigentlich Musiker und Erzähler waren. Vielleicht und wahrscheinlich ist die besondere Ueberschrift ausgefallen.

Jusuf ben Muhammed Merwy (920 = 1514), Baki Muhammed ben Mir Muhammed Andechudy اندخودی (1020 = 1611), Agha Hasan Aly aus Schiras, Muhammed Kasim قاظم aus Tebris.

Eine wahre Musterkarte von Schönschreibern und deren grösseren oder kleineren Arbeiten bewahrt die öffentliche Kaiserliche Bibliothek zu St. Petersburg, welche wie schon aus dem Cataloge ihrer morgenländischen Handschriften hervorgeht, in dieser Hinsicht alle bekannten Bibliotheken, wenigstens Europa's, übertreffen dürfte.

Noch anderweitige Nachrichten über den in Rede stehenden Gegenstand finden sich in Krafft's Catalog der Orr. Handschriften der orient. Akademie zu Wien, p. 5—6; Hammer's *Geschichte des Osmanischen Reiches* (s. Register: *Schönschreiber*), *Geschichte der Osmanischen Literatur* p. 1173 und in andern Schriften.

Da es nun nicht der Zweck dieser Bemerkungen war, eine vollständige Geschichte der muhammedanischen Schönschreiber bis zur neuesten Zeit herab zu geben, so überlasse ich es Anderen, dieselben weiter auszuführen und zu vervollständigen. Die berühmtesten Künstler sind jedenfalls genannt.

(Aus dem *Bull. hist.-phil. T. X. No.* 5).

$\frac{16}{28}$ April 1852.

Ueber die dem asiatischen Museum seit dem Jahre 1850 zugekommenen muhammedanischen Handschriften. Von B. Dorn.

Seit der Begründung des Bulletins bis zum J. 1848 sind die Erwerbungen des asiatischen Museums an muhammedanischen Handschriften regelmässig angezeigt worden; das J. 1849 brachte — ein seltener Fall in der Geschichte der Anstalt — kein einziges und wenn die Erwerbungen seit 1850 mit Stillschweigen übergangen wurden, so war daran vorzüglich der Drang grösserer Arbeiten schuld. Jetzt soll das Versäumte nachgeholt werden. Dass die Beschreibung der Handschriften kürzer gehalten ist als früher, rührt einfach aus dem Grunde her, weil die baldige Herausgabe eines vollständigen Cataloges der asiatischen Handschriften des Museums beabsichtigt wird. Die gegenwärtige Anzeige wird den Orientalisten fürs Erste genügen.

Das Jahr 1850 brachte folgende Bereicherungen:

1) تاريخ خانى Die Chanische Geschichte, d. h. die Geschichte von Ghilan, in einer von Herrn Kazimirski aus einer Pariser Handschrift besorgten Abschrift. Vgl. Sehir-eddin, Vorr. pp. 7 u. 45—46. Der Verfasser ist Aly Ben Hadschi Husain. (Persisch).

2) رسالهٔ سید محمد بن احمد الحسنی Abhandlung des Seyid Muhammed ben Ahmed el-Hasany, welcher im J. 1235 = 1820 den englischen Reisenden Claudius James Rich, کلادیوس جمس ریچ auf seiner Reise nach Kurdistan begleitete und in diesem, im J. 1237 = 1822 geendigten kleinen Buche die Beschreibung der Reise mittheilt. (Pers.)

3) Den vom Baron Guckin de Slane verfassten Catalog der in verschiedenen Moschee-Bibliotheken zu Constantinopel aufbewahrten Handschriften. Vgl. Journ. Asiat. IV. sér. 1846. T. VII, p. 100, in einer in Paris besorgten Abschrift.

4) Ulugh Bey's Astronomische Tafeln. (Pers.)

Jahr 1851.

5) کشف حقایق التنقیح [فی] التلویح الی Erläuterung zur Enthüllung der Wahrheiten des Werkes el-Tenkih oder Teftasany's Commentar zu dem berühmten von Ssadr el-Scheriyat verfassten Werke über muhammedanische Rechtslehre, betitelt: تنقیح الاصول (Arab.)

6) جامع عبّاسی der Abbasische Sammler, Inbegriff der muhammedanischen Rechtskunde von Beha-eddin Muhammed el-Amily. Vergl. *Catalogue des manuscrits orient. de la Bibl. Impér. publ.* no. CCXLVII, p. 238. Unvollständig. (Pers.)

7) Beschädigte Handschrift, die Folgendes enthält:

a) کتاب العبادات (Arab.)

b) Teftasany's grammatische Abhandlung الارشاد; der Anfang fehlt. (Arab.)

c) Den Anfang der grammatischen Abhandlung Issy's عزی (Arab.)

d) Eine Abhandlung über Prosodie und Metrik. (Pers.)

8) تاريخ كيلان Geschichte Ghilan's von Abd el-Fettah Fumeny فومنى (aus Fumen). Vergl. Sehir-eddin, Vorrede, p. 40. P. 2). In einer von einem hiesigen Tataren besorgten Abschrift. (Pers.)

9) كتاب فالنامهٔ بزرك Das grosse Rathbuch. (Pers.)

10) مجالس النفايس Die kostbaren Sitzungen, das bekannte biographische Werk Mir Aly Schir's oder Newaiy's. Vergl. *Catalogue* u. s. w. no. DLIII, p. 503. (Türk.)

11) حاشية شرح العقايد النسفية للخيالى Chialy's Glossen zu (Teftasany's) Commentar über die Grundlehren Nesefy's. Vergl. *ibid.* no XLVIII, p. 19. (Arab.)

12) هداية الحكمة Anleitung zur Weisheit oder Philosophie, d. i. Husain ben Muin-eddin el-Maibady's Commentar zu Athir-eddin Abahry's Isagoge oder Einleitung in die Philosophie. Vgl. *ibid.* no. CCXXX 1). (Arab.)

13) رستم نامه Rustemsbuch, Türkische Uebersetzung in Prosa der Geschichte Rustems nach dem Schahnameh. (Türk.)

14) شرح مجمع البحرين Commentar zum Zusammenfluss beider Meere. Dieses letztere die hanefitischen Rechtslehren behandelnde Werk hat den Sehir-eddin Ahmed ibn Thaaleb ثعلب el-Saaty الساعاتى († 694=1294) zum Verfasser. Der Commentator ist Abd el-Latif ibn Abd el-Asis ibn Emin-eddin. Seine Arbeit bietet ein vollständiges Handbuch der muhammedanischen Rechtskunde. (Arab.)

Jahr 1852.

15) Eine Abhandlung über verschiedene ältere und neuere Alphabete. (Türk.)

Die wichtigste Erwerbung ist die letzte, der Akademie in diesen Tagen zugekommene. Sie besteht in 24 meist

sehr gut erhaltenen arabischen, persischen und türkischen Handschriften, welche die Wittwe des verstorbenen Abbaskuli Agha Bakuchanov باكوخانوف*), Sekineh Chanüm سكينه خانم dem asiatischen Museum als Geschenk überschickt hat. Es ist dies zwar nur ein kleiner Theil der ganzen Sammlung, die sich in dem Besitze des erwähnten Abbaskuli befand, und deren Verzeichniss uns von Beresin in seiner Reise durch Daghistan (Путешествіе по Дагестану. Казань 1849. Приложеніе VIII) mitgetheilt worden, aber auch dieser Theil ist um so werthvoller, als er das Museum durch mehrere ihm bisher noch abgehende wichtige Werke bereichert. Die in Rede stehenden Handschriften sind die folgenden:

Arabische.

16) شرح خلاصة الحساب Commentar zu (Beha-eddin el-Hasany's) Hauptlehren der Arithmetik. Der Commentator, der seinem Werke, das er um 1076=1665 verfasste, den Titel حل الخلاصة لاعل الرسالة gegeben zu haben scheint, ist Ramadhan رمضان ben Abi Huraira هريره el-Dschesery el-Kadiry الجزرى القادرى. Vergl. *Catalogue etc.* no. CCXLIII, 1).

17) فريدة العجايب الخ Die Perle der Wunder u. s. w. von Ibn el-Wardy. Vergl. *ibid.* no. CXIV. Handschrift vom Jahre 1000=1591. (Cf. no. 39.)

18) مغنى اللبيب الخ Buch, welches dem Unterrichteten genügt u. s. w. Die berühmte Schrift Ibn Hischam's über arabische Syntax; abgeschrieben im Jahre 891=1486. Vergl. *ibid.* no. CLXXXIX, p. 178.

Persische.

19) تاريخ كزيده Die auserwählte Geschichte, das be-

*) S. einige nähere Nachrichten über ihn in den *Mélanges asiatiques*, T. I, S. 167.

kannte Handbuch der allgemeinen Geschichte von Hamd Allah Mustaufy Kaswiny. Vergl. *Das Asiatische Museum*, p. 659. Abgeschrieben im J. 1244=1828.

20) خلاصة الاخبار Der Kern der Geschichten von Chondemir. Vergl. *ibid.* pp. 205. 347. 382. u. *Catalogue etc.* no. CCLXXXII—III.

21) رياض السياحة Die Gärten des Reisens. Ein zwar in neuester Zeit von Ibn Iskender Sain el-Abidin el-Schirwany verfasstes geographisches Werk, das aber um so werthvoller ist, als der Verfasser einen grossen Theil der beschriebenen Länder aus eigener Anschauung kennen gelernt hatte. Ueber ihn hat Herr Staatsrath von Chanykov, der die Schrift سياحت نامه Reise-Buch nennt, sehr erwünschte Auskunft mitgetheilt in dem ersten Bande dieser *Mélanges* S. 556. Die Handschrift ist auf den Wunsch Abbaskuli Agha's von Muhammed Taky ben Muhammed Kasim قاسم im J. 1258=1842 in der Stadt Kuba verfertigt worden.

22) درة التاج لغرة الديباج Perle der Krone zu dem Glanzschein (Stirnhaar) des seidenen Gewandes, von Kutb-eddin Mahmud ben Masud el-Schirasy († 710=1310), ein encyclopädisches Werk, dessen Inhalt man in den *Wiener Jahrb.* no. 88 Anzbl. p. 17, angegeben findet. Vergl. Hadschi Chalfa s. v. — Die Handschrift ist am Anfang und Ende mangelhaft.

23) كشف الغرايب Enthüllung der Wunderbarkeiten, die Geschichte der Entdeckung und Beschreibung Amerika's, von Abbas Kudsy قدسی ben Muhammedchan Sany ثانی aus Baku, also dem ehemaligen Besitzer und Gatten der Darbringerin selbst verfasst im J. 1246=1830. Vergl. den 1sten Band dieser *Mélanges* S. 167.

24—27) Der 2.-3., 4., 5. u. 7. (خاتمة) Theil von Mirchond's

Raufzet el-Ssafa, Garten der Reinheit. Vergl. *Catalogue* no. CCLXIX—CCLXXXI.

28) Der zweite Theil des Tarich-i-Alemaraï Abbasy von Iskender Munschi. Er beginnt mit dem Jahre 1026 = 1616. Handschrift vom J. 1170 = 1756.

29) تاريخ اكبرشاه od. صحيفهٔ شاهی Eine Geschichte Akber Schah's, abgeschrieben im Jahre 1024 = 1615 von Muhammed ben Emin ben Ismaïl Iffahany in Kum. Im Anfang scheinen einige Blätter zu fehlen. Vergl. Das *Asiat. Museum*, p. 678, V., wo dasselbe Werk umständlicher besprochen ist.

30) Handschrift, die folgende Abhandlungen enthält:

a) Einen Commentar über die Ausdrücke, Redeweisen u. s. w. des bekannten Wein-Gedichtes قصيدة خمرية, von Omar ibn Aly ibn el-Faridh († 632 = 1234), vielleicht von dem bekannten persischen Dichter Dschamy. Vergl. Hadschi Chalfa, T. IV, p. 536—7, no 9459. Abgeschrieben 1219 = 1804.

b) Erklärung des Wortes نی in Dschelal-eddin Rumy's Mesnewy.

c) Desgl. Erklärung des Verses:

بدریای شهادت چون نهنك لا برآرد سر

تیمّم فرض کردد نوح‌را وقت طوفانش

Die beiden letztgenannten Erklärungen haben den eben genannten Dschamy zum Verfasser. Vergl. *Catalogue*, p. 373, 30).

d) سراج المنير Die erhellende Leuchte, eine ethische Abhandlung in zwanzig Abschnitten, لمعة Stralen genannt, über gute Sitten, Bescheidenheit, Milde, Gerechtigkeit u. s. w. von Ibn Schems-eddin Muhammed Scherif im J. 1030 = 1620 geendigt. Die Handschrift rührt vom Jahre 1219 = 1804 her.

Türkische.

31) سیر نبوی Lebensbeschreibung des Propheten (Muhammed); nach Hadschi Chalfa (Mus. Rumänz.): درة التاج فی سیرة صاحب للنهاج .1 العراج; vergl. edit. Flüge T. III, no. 4927, p. 201. und Hammer-Purgstall, Geschichte d. Osm. Dichtk. Bd. III, p. 204), von Waisy ویسی. S. *ibid* p. 203, no. MXIX.

32) ترجمهٔ الشفا فی شمائل صاحب الاصطفا Uebersetzung (des Buches betitelt:) die Heilung, über die Eigenschaften des Herrn der Wahl, d. h. des Auserwählten, unter Sultan Mahmud ben Muſtafa im J. 1201=1786 von Muhammed Lebby لبی(?) verfertigt. Der Verfasser des Originals ist Abu-l-Faſzl Ayadh عیاض ben Musa el-Kaſzi el-Jahſeby († 544=1149). Vergl. Hadschi Chalfa s. v. الشفا, wo der Titel so lautet: الشفا فی تعریف حقوق المصطفی.

33) Türkische Uebersetzung des Ibn el-Wardy. cf. no. 17.

34) کلشن خلفا Das Rosenbeet der Chalifen, von Nasmisadeh. Vergl. Eichhorn (Hammer), Geschichte der Literatur. Osmanen. p. 1272.

35) Geschichte der Propheten, vorzüglichsten Dynastien u. s. w. von Muhammed Ramafzansadeh. Vergl. *ibid.* p. 1176.

36) مناقب هنروران Die Meisterschaften der Kunstfertigen, von Muſtafa Tschelebi Aali, geschrieben um 995=1586, über die vorzüglichsten Schönschreiber u. s. w. der Muhammedaner. Vergl. den Auszug aus dieser Schrift zu Anfang des vorangehenden Artikels.

37) فتوحات الشام Die Eroberungen in Syrien, von Wakidy. Vgl. *Catalogue* DXXV. Der Uebersetzer hat sich nicht genannt.

38) تنقیح تواریخ الملوك Mark der Geschichten der Kö-

nige, von Hesarfenn. Vergl. *ibid.* no. DXX. Abschrift vom J. 1102=1690.

39) تاريخ سلطان سليم Eine Geschichte Sultan Selim's I. ohne Angabe des Verfassers. Abgeschrieben 1064 = 1653.

Diesen Handschriften waren folgende Constantinopolitanische Druckwerke beigefügt: 1) Die Geschichte Raschid's gedruckt 1133 = 1720. cf. Eichhorn a. a. O. 2) تحفة الكبار الخ Geschenk für Grosse, Geschichte der türkischen Seekriege, gedr. 1141=1728; vergl. *ibid.* p. 1272. 3) جهاننما Die Weltschau, von Hadschi Chalfa; *ibid.* p. 1273.

(Aus dem *Bull. hist.-phil. T. X. No.* 5.)

$\frac{16}{28}$ Avril 1852.

NOTE SUR LE YARLIGH D'ABOU-SAÏD-KHAN CONSERVÉ SUR LES MURS DE LA MOSQUÉE D'ANI.

Par M. N. KHANYKOV.

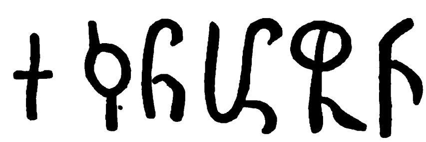
AVERTISSEMENT.

La grande mosquée d'Ani, dont j'ai donné un dessin très exact, d'après M. Abich, dans la Planche XXIV de l'Atlas de mon Voyage archéologique, porte plusieurs inscriptions, sur la paroi bien conservée de la muraille, à droite de la partie éboulée. La première, en langue persane, est taillée en relief, en caractères neskhi, entourée d'une bordure et forme dix lignes: c'est à celle-ci qu'est consacrée la Note que l'on va lire. Notre savant correspondant y avait joint un petit dessin de la mosquée, parfaitement semblable à celui qui se voit dans mon Atlas, et la copie même de l'inscription, par M. Kästner, habile dessinateur; quant au dessin, j'ai cru inutile de le reproduire, puisqu'il ne servait qu'à indiquer à l'oeil la place exacte des inscriptions; et la copie n'étant qu'une réduction des lettres, sans autre intérêt paléographique, il a paru également peu nécessaire de la faire lithographier.

La seconde inscription, tracée sous la précédente, est celle en caractères coufiques, qui a déjà paru dans mon Voyage, 3e Rapp. Excursion à Ani, p. 138, gravée sur bois, d'après une copie exacte, de M. Khanykov. Des trois textes formant

la dernière inscription, l'un est persan, à gauche, sur trois lignes, et incomplet ; le second, à droite, sur deux lignes, est géorgien, en caractères khoutzouri ; le 3e, sous les deux précédents, est arménien, en une seule ligne : ces trois textes se voient également dans mon 3e Rapport, *loc. cit.* p. 139, suiv. La date fournie par l'inscription géorgienne, diffère de plusieurs années de celle que donne la contrepartie persane, restituée avec tant de sagacité par M. Khanykov ; en effet, d'un côté on lit l'année 635 de l'hégyre, = 1237,8 de J.-C., et de l'autre l'année pascale géorgienne 450 = 1230 : la copie que je possédais alors ne permettait pas une autre explication. Mais déjà depuis longtemps j'ai reçu une autre copie, faite par M. Kästner, qui justifie entièrement la restitution de M. Khanykov et présente des chiffres complètement d'accord avec le nombre, en toutes lettres, du texte persan. Voici, pour plus de clarté, la forme même des signes renfermant la date géorgienne, d'après la nouvelle copie : la forme n'en est pas élégante, ni même, peut-être, tout-à-fait exacte, en tout cas ils sont reconnaissables.

Nouvelle copie.



Ancienne copie.

Ces signes doivent se lire ✝ႵႩႱႠ ႳႬჁ i. e. ქორონი კონსა უნჱ ; et signifient : «En l'année pascale 458 ;» un simple coup-d'oeil fera voir quelles sont les différences entre les deux copies. Quant au sens rectifié de l'inscription, désormais ce sera le suivant :

«En l'année pascale 458 (1238 de J.-C), moi l'atabeg «Zakaria, j'ai confirmé ceci.»

En somme le résultat de cette rectification, ne nous donne qu'un fait nouveau, l'accord entre les dates musulmane et géorgienne; et encore, comme l'année 635 de l'hégyre a commencé le 23 août 1237, tandis que l'année pascale géorgienne 438 commençait très vraisemblablement au 1er septembre, il ressort de-là que la triple inscription dont il s'agit doit avoir été tracée vers la fin de l'année 1238.

B.

«Dans la relation de mon excursion à *Ani*, insérée par M. Brosset dans son Voyage archéologique, à la suite de son troisième Rapport (1re livr. p. 121—150), j'ai signalé l'existence d'une inscription du temps d'*Abou-Saïd-Khan* sur les murs de la grande mosquée d'*Ani*, et même j'en ai donné quelques fragments. Le mauvais état de la copie de cette inscription que je possédais alors ne me permettait pas d'en publier le texte en entier, ni la traduction exacte, et j'ai dû me borner à dire que c'était évidemment un *yarligh*, par lequel on assurait à tous les sujets d'*Abou-Saïd-Khan* aide et protection contre toutes sortes d'oppressions et contre la perception d'impôts illicites. Maintenant, ayant reçu de M. Kaestner une copie exacte de cette inscription, je suis à même de compléter les renseignements que j'en ai donnés *loco citato*.

«Cette inscription est tracée au haut du mur occidental de la grande mosquée d'Ani, au-dessous se trouve l'inscription coufique que j'ai publiée à la page 138 de la relation citée, enfin plus bas l'inscription trilingue publiée à la page 139. Je transcris comme il suit le texte de la première de ces inscriptions:

الله لطیف بعباده

ابو سعید بهادر خان

درین وقت که اوز تختگاه پادشاهی روی زمین

برلبغ سلطان عالی علاء الدّنیا والدّین خلد ملکه

که از مشرق تا مغرب جهانیان در سایه مرحمت ومعدلت اوند حق تعالی حکم وفرمانش بزیادکی میرساناد

ودیکر حکم ما چنانست که خلایق تدفیربفرمان کرد دیوان سنّی قاهر اوست باهیچ افریده کم وپیش نتواند کرد

وبغیر از تمغا وباج براسیتی چیز دیکر نستانند واز هیچ افریده بعلّت قلان وثمادی غیره چیز نخواهند

چنانکه پیشتر ازین برین شهرانی ودیکر ولایات کرجستان بسبب قلان وثمادی وحوالات تاواجب قصریّه زیادتق

کرده بودند وزور رسانیده روی خرابی نموده ورعایا متفرّق کشته کذلك ایات شهر ولایت بسبب قلان . . . لیق ملك

واسباب وخانمان خودرا تمامت کذاشته ورفته همکیی ما نوشتند که حق تعالی سایه اعلی ازسر . . .

«Et je la traduis ainsi :

«Dieu, qui embrasse dans son immensité [1]) ses esclaves!

Abou - Saïd - Béhadour - Khan.

Dans ce temps, où (est) l'ornement [2]) de la capitale de la souveraineté de la surface terrestre le Sultan élevé, la grandeur du monde et de la religion ; que son règne soit éternel.

Yarligh.

(1e ligne) Comme depuis l'orient jusqu'à l'occident des mondes (tout) se trouve à l'ombre de sa clémence et de sa justice, que le Dieu tout-puissant exalte son pouvoir et ses commandements !

(2e ligne) Son autre ordre à nous est : les peuples qui se trouvent sous ses ordres ou se groupent autour du tribunal de son nom victorieux, ne peuvent faire ni peu ni beaucoup à aucun des êtres créés; [3])

---

1) Le mot لطيف veut dire à proprement parler «transparent, peu dense, raréfié ;» mais les théologiens orientaux lui donnent aussi le sens de «embrassant, comprenant, enfermant, contenant;» car d'après leurs idées sur les quatre éléments cosmiques, ils se contiennent l'un l'autre, d'après les degrés de leur densité réciproque : ainsi l'eau embrasse la terre, l'une et l'autre sont entourées d'air, et enfin tous ces trois éléments sont saturés, pénétrés et embrassés par la chaleur. Ainsi la fin du verset 15 de la XXXI Soureh du Qoran: انّ اللّٰه لطيف خبير ne doit pas être traduite, comme le fait le traducteur persan du Qoran, par: كه خدامهر بانيست اكاه ?, mais bien plutôt, comme l'ont fait MM. Kazimirski et Uhlman : *«car il est pénétrant et instruit de tout»* (K.) *«denn Gott durchschaut und kennt Alles»* (U.), ou, ce qui selon moi serait encore plus exact, par : *«car Dieu embrasse (comprend) tout et sait tout.»*

2) Cette signification du mot اوز doit être ajoutée à celles de: ingenious, clever, dextrous, the right hand,» que lui assigne Richardson. Dict. Pers. Arab. and Engl. 1806. pag. 132. T. 1.

3) Cette locution, si commune à-présent dans la langue persane, n'y a été introduite, à ce qu'il me paraît, que par les auteurs de l'époque

(3e ligne) ne peuvent percevoir aucun droit, en sus des *tamgas* et des impôts de douane, ne peuvent exiger d'aucun être créé, aucune autre chose, sous forme de *Qualan* [4]) ou de pot-de-vin. [5])

(4e ligne) Comme jadis dans cette ville d'*Ani* et dans d'autres provinces du *Gourdjistan*, sous prétexte de *Qalan*, de pots-de-vin et d'autres perceptions illégales, on commettait de grandes violences,

(5e ligne) et l'on opprimait beaucoup, elle commença à se ruiner, ses habitants se dispersèrent. De même les congrégations de la ville et de la province, à cause du *Qalan* et du . . *liq*, abandonnèrent

---

mongole; surtout elle était recherchée de Rachid-Eddin. Ainsi l'on trouve chez lui, dans différents endroits de son *Djami uttawarikh*: كه هيچ افريده از مقام خود نقل وتحويل نكند i. e. qu'aucun être créé ne bouge de sa place; هيچ افريده در چنان وقت بمن التفات نميكرد aucun être créé ne m'avait témoigné de la bienveillance à une pareille époque; هيچ افريده باستقبال من نيامده بود aucun être créé ne vint à ma rencontre etc. Surtout cette locution était estimée par les *mérzas* et les rédacteurs des pièces officielles, et cette coutume, qui est peu en usage maintenant, parmi les écrivains de fermans, s'est conservée jusqu'au temps des Seffévides: ainsi, dans une lettre patente donnée en 1014 de l'H. par Chah-Abbas, à l'évêque arménien du Qarabagh, nous lisons: وهيچ افريده بجماعت كشيشان ومتعلّقان او تعرض نرمانند et aucun être créé ne doit opprimer la congrégation des prêtres et ses proches (c.-à-d. les proches de l'évêque).

4) Le mot قلان est traduit chez Meninski par: Impositio, *aut* certa pecuniae solutio, quae in provincia *Schirwan* a subditis exigitur.

5) La signification propre du mot ثمادى est: une petite quantité d'eau qu'il est facile d'épuiser; mais on trouve entre autres dans le Qamous: المثمود رجل سئل فافنى ماعنده عطاءَ i. e. *Al masmoud*, l'homme qui annulle son avoir par des dons aux solliciteurs.

6) Il est évident que ceci ne pouvait être suivi que des mots:

(6e ligne) leurs biens meubles et immeubles et leurs maisons, s'en-allèrent (d'ici) et m'écrivirent tous: que le Dieu tout-puissant (n'ôte) [6]) pas l'ombre élevée, de dessus nos têtes.... !»

Cette inscription, tout inachevée qu'elle est, confirme positivement l'assertion que j'ai émise comme une conjecture, page 146 de mon excursion à *Ani*, que la chute finale de cette ville ne doit nullement être attribuée au tremblement de terre qui eut lieu en 1319, mais bien aux persécutions de ses habitants par les Persans et au peu de sécurité que présentaient les extrémités de l'empire des Mongols vers la fin de la dynastie Houlagouide. Le témoignage du *yarligh* est irrécusable; bien loin de mentionner le tremblement de terre comme une cause de la dispersion des habitants, il énumère une à une toutes les vexations qui les ont forcés à s'expatrier, et il ne me reste qu'à prouver que ce *yarligh* ne peut être antérieur à l'année du fameux tremblement de terre.

«J'observerai pour cela que le nom d'Abou-Saïd est suivi dans ce document du titre de *Béhadour*; or j'ai déjà eu l'occasion d'établir, dans le *Kavkaz* No. 27, 1851, par un passage du *Tarikhi Guzideh*, qu'*Abou-Saïd* ne prit ce titre qu'au mois de *Rebbi el-Akhir* de l'année 719 de l'H., qui correspond à la fin de mai et au commencement de juin de l'an 1319, l'ayant mérité alors par sa bravoure dans un combat livré par lui, près de *Soultanieh*, aux troupes de *Qourmouchi* et à celles des alliés de cet émir insurgé, les chefs du *Diarbekr*. *Hamdoullah Qazvini* dit expressément: ازان وقت باز منشورات يولچ جهانيان در ممالك محروس بدين توقيع مزيّن است c. à d. «Depuis ce temps les patentes indispensables aux humains (i. e. officielles), dans toute l'étendue du royaume bien

---

ما كم نكند, et la transcription du *yarligh* sur le mur s'est arrêtée là, faute de place, mais au fond on y a reproduit tout ce qui pouvait intéresser les habitants d'Ani.

gardé, sont ornées de ce titre.» Or il est peu probable qu'*Ani* soit juste la première ville à laquelle Abou-Saïd ait songé à donner un firman avec son nouveau titre, et il est beaucoup plus probable d'admettre que ce *yarligh* est postérieur à l'an 1319.»

N. Khanykov.

Tiflis le 7 (19) Mars 1852.

(Aus dem *Bull. hist.-phil. T. X. No.* 6).

$\frac{6}{18}$ Février 1852.

Rapport de M. BROSSET sur les voyages exécutés sous les auspices du prince VORONTSOV, lieutenant du Caucase, par M. DIMITRI MÉGHWINETH-KHOUTSÉSOV.

I. Des voyageurs géorgiens.

Plusieurs des motifs qui entraînent les hommes hors de leur patrie, pour explorer les terres étrangères, n'exerçaient aucune influence sur les anciens Géorgiens : par exemple, la curiosité et l'esprit de spéculation, qui naissent du désir d'acquérir des idées nouvelles, par la comparaison, ou d'étendre les relations commerciales, de faire naître et de satisfaire des besoins produits par une civilisation avancée. Les Géorgiens étaient trop peu instruits, par eux-mêmes, ils étaient trop étrangers aux travaux de l'industrie et se contentaient trop aisément d'un agréable commerce d'échange intérieur, pour se sentir portés aux courses d'investigation et de négoce.

Ceux d'entre eux qui ont quitté momentanément leur heureuse patrie l'ont fait ou par force, ou par esprit de religion, ou pour des expéditions à main armée. En trois mots, les voyageurs géorgiens n'ont été que des pélerins, des captifs ou des guerriers.

Sans remonter ici au voyage, quelque peu douteux, du roi Mirian à Jérusalem, au IVe siècle; au pélerinage plus certain de la famille du roi Gourgaslan en Terre-Sainte, 100 ans plus tard, nous savons qu'au Xe *s.* une foule de Géorgiens se rendirent en Grèce, les uns pour y profiter des faveurs de la cour impériale; d'autres, pour y étudier la théologie dans les couvents du mont Athos. Les pérégrinations de Giorgi-Mthatsmidel dans les mêmes lieux, à Jérusalem, à travers la Syrie, nous sont connues par l'intéressante histoire de sa vie. Au XIIe *s.*, suivant l'historien arménien Vardan, le roi David envoya 40 jeunes Géorgiens en Grèce, pour y étudier les sciences et les belles-lettres; et si, ce qui est probable, ces envois se renouvelèrent sous les règnes suivants, ce furent sans doute ces jeunes adeptes de la science hellénique qui préparèrent les beaux développements de la littérature nationale au temps de Thamar. De toutes ces pérégrinations il ne nous reste que le souvenir, contenu dans quelques lignes d'un historien arménien.

Quant au rayonnement des Géorgiens hors de leur pays, pour la guerre, les points extrêmes que l'on en connaît sont: au S. O., Trébisonde; à l'E., Gourgandj, dans le Khorassan, et les contrées du Daghistan, peut-être jusqu'à Derbend; au S., ils n'ont guère dépassé l'Araxe. Ainsi ils ne sont sortis des limites de leur nationalité que par moments et pour revenir bientôt jouir, derrière leur montagnes, du fruit de leur butin, et les récits de leurs expéditions n'ajoutent que fort peu de chose à la masse générale des connaissances géographiques.

Au XIIIe *s.*, époque de leurs plus brillantes conquêtes, comme aussi de leur annihilation par la foudroyante invasion des barbares de la Mongolie, beaucoup de Géorgiens connus exécutèrent le voyage de Boulgar et de Qaraqoroum, mais, moins diligents que leurs compagnons d'infortune, d'Arménie, ils ne nous ont transmis rien qui ressemble le moins du monde à l'intéressante relation du voyage du roi Héthoum, par Kiracos de Gantzac, publiée autrefois dans le «Courrier de Sibérie,» et plus tard dans le Journal Asiatique de Paris.

Le roi Wakhtang VI est un des Géorgiens qui ont le plus

voyagé, involontairement, sans doute, hors de la Géorgie: de Tiflis à Ispahan, et retour; puis de nouveau jusqu'aux frontières de la Perse, à Kirman, à Hérath; et encore, de Tiflis à S.-Pétersbourg, et enfin à Astrakhan, où il mourut, en 1737. Son cousin, le moine Soulkhan-Saba, est connu par ses voyages en Perse, en Italie, en France, en Turquie, enfin à Moscou, lieu de sa sépulture. Soulkhan est aussi le premier qui ait laissé la relation écrite de ses impressions de voyage, notamment de celui qu'il fit dans l'Europe occidentale, en 1713. Malheureusement, de cette Relation il nous manque la partie contenant la description de la France; il est du moins à présumer, que là on aurait trouvé autre chose qu'une fastidieuse énumération de couvents et de reliques, telle que celle qui rend si fatigante à lire sa tournée à Rome, à Florence et dans les grands centres de l'Italie [1]). On voit que cet homme, si remarquable d'ailleurs, n'avait en tête aucune idée ni d'arts, ni de sciences, ni d'industrie, ni même de politique comparée. Les grandeurs sociales, celles du luxe mondain ou religieux, sont les seuls objets qui aient attiré son attention.

En 1755,6, un autre Géorgien, Timothée Gabachwili, métropolite de Tiflis, exécuta un vaste pélerinage au mont Olympe, à la Sainte-Montagne, à Jérusalem, dans tous les lieux où la ferveur religieuse a jamais conduit ses compatriotes, et nous en a laissé une description, non sans mérite, dans son livre de la Visite, qui constate l'état des choses au milieu du XVIIIe s. L'original de sa relation, à ce que l'on assure, se trouve au Musée asiatique, dans la belle collection de manuscrits dont l'Académie a été gratifiée, en 1848, par Sa Majesté l'Empereur. [2])

Vers l'année 1789 Iona, évêque de Rouïs, partit pour Constantinople, visita le mont Athos, l'Asie-Mineure, et vint à Venise, d'où il se rendit à Suez et au mont Sinaï; de retour à Trieste, il traversa l'Autriche, se fixa pour quelques années

---

1) Cette partie de sa relation a paru dans les premiers NN. du Journal géorgien de Tiflis, de cette année.

2) Le Voyage de Timothée a paru cette année, à Tiflis, annoté par M. Pl. Iosélian.

en Moldavie et en Valachie, et écrivit une Relation de ses sept années de voyages non-interrompus ; après quoi il vint résider à Moscou et y mourut en 1821. Il est enterré au monastère de Pokrov. Son récit, quoique excessivement succinct, renferme pourtant des indications historiques, qui montrent qu'il ne resta pas étranger, comme son prédécesseur, aux mouvements qui se passaient autour de lui. Quoiqu'il soit difficile de préciser le but de son voyage, il est pourtant aisé de conclure qu'il mania les affaires de son pays auprès des puissances, et notamment auprès du gouvernement de l'Impératrice Catherine.

Il existe encore, dit-on, la Relation d'un voyage imaginaire dans les montagnes du Caucase, composée par feu le tsarévitch Ioané, homme très instruit. Son voyageur, un certain moine Iona, observe et décrit avec beaucoup d'entrain et de vérité les moeurs des tribus montagnardes, les couvents, les églises ; mais je n'ai jamais vu cet ouvrage.

Pour terminer cette énumération, il me reste à parler des voyages exécutés, en 1822, par un prince Awalov, encore vivant, je crois, à Moscou, et plus tard, par M. Nicolas Tchoubinov, tant en Egypte que dans la Terre-Sainte : il n'en existe pas de relation, que je sache. Enfin, en 1848, M Platon Iosélian s'est rendu au mont Athos, d'où il a rapporté plusieurs pouds de précieux manuscrits géorgiens, notamment la traduction originale de la Bible, par S. Ewthym, et quelques Biographies de saints, peu connues. Les autres résultats de ses observations ont été déposés dans le закавказскій вѣстникъ.

Il semble donc que, dans ces derniers temps, les Géorgiens aient secoué la langueur de leur climat, pour se retremper dans la civilisation de l'Europe. J'en connais un bon nombre qui, dans les 20 dernières années, ont visité l'Allemagne, la France et l'Angleterre. J'ai à parler aujourd'hui d'un jeune Géorgien, chaud patriote, doué d'un talent poétique remarquable, qui s'est voué à la recherche des antiquités de son pays.

II. Voyages de M. Dimitri Méghwineth-Khoutsésov.

J'ai déjà plusieurs fois entretenu l'Académie des excursions archéologiques entreprises en Géorgie par M. Dimitri Méghwineth-Khoutsésov, employé au tribunal de Gori, sous les auspices du Prince-Lieutenant du Caucase. Les beaux résultats de la première, imprimés dans notre Bulletin historico-philologique, t. VI, NN. 11, 12, 14, et à la suite du 6e des Rapports sur mon Voyage archéologique, ayant obtenu l'approbation de l'Académie, elle intercéda auprès du Prince-Lieutenant, pour obtenir que M. Dimitri pût continuer ses recherches dans plusieurs contrées non encore explorées. Sa prière ayant été favorablement accueillie, je fus chargé de dresser un Itinéraire et une liste des localités où l'on pouvait espérer une récolte d'antiquités plus abondante [3]). Mon plan embrassait, dans l'ordre de leur importance, les provinces restées turques du pachalik d'Akhal-Tzikhé, la Géorgie au S. du Kour et de la Ktzia, enfin l'Iméreth et la partie montueuse, au N., du gouvernement de Tiflis.

Maintenant qu'une partie de ce programme a été remplie, je crois devoir rendre compte à la Conférence des résultats obtenus et des matériaux rassemblés par M. Dimitri.

Je ne reviendrai pas sur la première excursion de notre voyageur, exécutée dans les derniers mois de l'année 1848, très riche en inscriptions datées, notamment du XIe s. Trois autres courses ont eu lieu, l'une en octobre 1849; la seconde, du 17 mai au 22 juillet 1850; le dernière, du 3 au 21 octobre de la même année. Outre les relations détaillées qui s'y rapportent, M. Dimitri m'a fait tenir:

1) Un fragment de l'histoire du couvent de Largwis, et, ce qui est plus curieux, des origines de la grande famille des éristhaws du Ksan; fragment traduit et déjà imprimé, qui forme la XXIe Addition à l'histoire ancienne de la Géorgie.

2) Un abrégé de l'histoire du roi Iracli II, où figure une lettre, très remarquable, écrite par ce prince à sa soeur Anna, pendant qu'il se trouvait dans l'Inde, au service de Nadir-

3) V. Mélanges asiatiques, T. I, p. 155.

Chah, en 1737 et années suivantes, lors de la campagne contre Delhi.

Mon Rapport se divisera donc naturellement en deux parties : les trois nouveaux voyages de M. Dimitri, et les matériaux divers.

Avant d'entrer en matière, je ne puis ne pas faire remarquer, qu'il serait peu équitable d'apprécier le zèle et la capacité d'un voyageur uniquement d'après la richesse et l'importance des résultats par lui recueillis. En effet, il en coûte autant d'efforts et de fatigues pour ne rien rencontrer de capital en fait d'antiquités, que pour mettre la main sur des trésors. Cette observation paraîtra d'autant plus juste, s'il s'agit de contrées déjà visitées avec soin, écrémées pour ainsi-dire, par une exploration à-fond, faite dans les conditions les plus favorables, avec des moyens qu'un voyageur ordinaire n'a pas toujours à sa disposition, et dont les localités les plus saillantes ont déjà livré leurs secrets.

Je suis encore obligé d'exprimer le regret, qu'au lieu de commencer par la visite de la partie méridionale ou turque du pachalik d'Akhal-Tzikhé, M. Dimitri ait d'abord dirigé ses pas vers l'Iméreth. En effet, les indications données par M. Koch, dans son second voyage, prouvent surabondamment que les plus belles antiquités géorgiennes se trouvent sur le haut Kour et dans le bassin du Tchorokh; il les a vues, il en indique la position, la topographie exacte, et mon Itinéraire en présentait l'analyse. En outre, les facilités qu'a rencontrées dans ce pays un voyageur allemand se seraient encore élargies pour un sujet russe, appuyé de la protection spéciale du Prince-Lieutenant. Pour le Somkheth, également, les cartes russes et la Géographie de Wakhoucht donnaient une masse de renseignements positifs, tandis que, comme je l'ai dit dans l'Instruction écrite, on ne pouvait que marcher au hazard dans l'Iméreth, ni les voyageurs précédents ni les traditions ne laissant pressentir vers quelles localités il faudrait se diriger.

Ignorant les circonstances qui ont déterminé le choix de M. Dimitri, je suis loin de vouloir prononcer un blâme, d'autant moins mérité que la relation de sa course en Iméreth

nous montre un temps bien employé, contient un bon nombre de matériaux neufs et curieux, et la preuve qu'en fait de monuments la plus grande partie de ce qui mérite ici d'être connu est maintenant mise à jour.

III. Deuxième excursion de M. Dimitri.

Dans la partie méridionale du district de Gori, qu'il n'avait pas vue en 1848, à Khidis-Thaw, M. Dimitri a trouvé une croix, réparée en 1796 par le Tsarévitch Pharnawaz, encore vivant aujourd'hui [4]), et qui, suivant la tradition, aurait été faite primitivement avec le bois du cyprès qui poussa à Mtzkhétha sur le lieu où était déposée la croix de Notre-Seigneur.

«La croix dont il est question, dit M. Dimitri, était d'abord déposée au village d'Akhal-Djouar, dans les domaines actuels de la famille Saacadzé, d'où elle fut portée dans l'église de Khidis-Thaw.»

Avant d'arriver au monastère de Crcon, dans le petit canton géorgien du Sadjawakhiano, notre voyageur passa auprès d'un tilleul auquel la tradition de la famille Djawakhis-Chwili accorde une vénération particulière; car lorsqu'un des membres de cette famille est grièvement malade, on est persuadé que si une branche du tilleul se casse, c'est un mauvais pronostique: aussi, en pareil cas, l'état de l'arbre est-il constaté chaque matin.

Tout près d'une église située sur la rivière Chab-Tsqala, le voyageur fit la singulière rencontre d'un ermite russe. Ce personnage, destiné d'abord au clergé, fut enlevé pour le service militaire. Après quinze ans de campagnes, il devint diatchok dans une église, et passa quinze nouvelles années dans cet emploi. Depuis lors il s'est voué à la prière et se soutient par son travail, en confectionnant de petits meubles, qu'il échange dans le voisinage pour de l'argent et pour les provisions nécessaires à son existance.

Plus loin, à Saourbis, M. Dimitri a visité l'église de S. Georges, avec inscription khoutzouri, de l'an 312, qui paraît

4) Mort à la fin de mars, de cette année, et enterré au couvent de S. Al.-Nevski.

avoir été construite par deux personnages, Ewsthaté et Cakha, complètement inconnus, mais qui semblent pourtant avoir vécu en 1092 plutôt qu'en 1624, époque où les Géorgiens n'avaient guère le loisir de construire des monuments: ce serait donc un édifice du règne de David-le-Réparateur.

La grande église de N.-D. de Métekhni a été visitée avec soin, et a fourni deux inscriptions particulièrement intéressantes : dans l'une, le roi Lonarsab dit que c'est lui qui l'a *bâtie* et est recommandé à Dieu ; dans l'autre, datée de l'an 1612, est mentionné le catholicos ...., fils de Iotham Amilakhor. Or l'histoire écrite, autant que je le sache, ne dit pas un mot de la construction de l'église de Métekhni, au bord du Kour, cela est vrai ; mais la place où se trouve l'inscription, une des pierres de la coupole, permet de croire, ainsi que le dit le voyageur, qu'un roi Louarsab fut, non le constructeur de l'église, mais du moins le restaurateur de la coupole même. Il n'y a dans la série des rois de Géorgie que deux princes du nom mentionné : le second, étranglé par ordre de Chah-Abaz Ier, en 1622, mourut si jeune, après un règne très agité, que je n'hésite pas à lui refuser une pareille attribution ; l'autre, au contraire, qui régna entre 1535 et 1558, y a bien plus de droits. Quant au cathôlicos *Nicolaoz* Amilakhor, qui siégea réellement entre 1676 et 1693, je discuterai, dans le récit du voyage, l'inscription où il est mentionné. Il en sera de même d'une inscription d'image, copiée dans une petite église tout près de Métekhni, singulière par sa rédaction, mais de la fin du XVIIe *s.*, et de plusieurs Mémento intéressants, relevés sur des manuscrits peu anciens.

Je termine cette première course par un trait d'histoire relatif au village de Gomi, où se trouve une petite citadelle, que recommande à l'attention un événement tragique, accompli au XVIIe *s.* «Quand Giji-Khan commandait à Tiflis, au temps de Chah-Abaz, dit le voyageur, on lui fit des rapports sur la beauté et les grâces de Khampherwan, soeur du thawad Giorgi Maghalachwili, maître de la maison du roi, qui avait conservé sa virginité jusqu'à 40 ans, vivant dans la pratique de la vertu et de la religion. Résolu de la prendre pour lui, le khan dépêcha quelque musulmans, et avec eux un cer-

tain Saba Orbélian. A cette nouvelle, Khampherwan se prit à dire : «Je me dévoue à la mort, plutôt que de me livrer à ce méchant impur.» En disant cela, elle serra avec ferveur une petite image de la Vierge, et la pria ainsi, avec larmes : «Très Sainte Vierge, reçois mon âme sans tache et délivre-moi des Agarians, qui sont venus pour m'enlever.» En même temps elle se précipita avec l'image, du haut de la citadelle, sur un rocher, du côté du Mtcouar, et, de cette hauteur de 60 sajènes, tomba évanouie et brisée. A la vue de cet incroyable événement, les musulmans et Saba, laissant la femme, revinrent en hâte à Tiflis. Cependant un certain Soloman Djawakhis Chwili, qui aimait sincèrement Khampherwan et désirait l'épouser, écrivit sur ce sujet des vers que le peuple du pays a conservés et répète encore de nos jours.»

L'hiver et le mauvais temps mirent fin à cette courte excursion, entreprise trop tard ; mais la plupart des matériaux historiques, mentionnés au commencement de ce Rapport, ont été réunis apres le retour du voyageur.

IV. Voyage de M. Dimitri en Mingrélie.

J'ai maintenant à rendre compte de la tournée de M. Dimitri en Mingrélie et en Iméreth, entre le 17 mai et le 22 juillet 1850, dont je continuerai à ne signaler que les résultats les plus saillants ; les détails de moeurs et les traditions y occupent une grande place.

A Kouthaïs, M. Dimitri eut l'occasion de vérifier de nouveau la date en chiffres indo-arabes, de l'an 1022, inscrite sur l'une des fenêtres de la cathédrale. J'insiste sur ce point, parce que les Géorgiens ont jusqu'ici refusé obstinément de reconnaître l'explication donnée à un point si curieux de leur ancienne histoire. Cependant j'ai eu l'occasion de faire ressortir cette circonstance, que sur deux autres monuments géorgiens, le couvent de Wéré et l'église de Tswimoeth, tout-à-fait contemporains de l'église de Kouthaïs, il existe très vraisemblablement des dates exprimées dans les mêmes chiffres, dont je n'ai pas réussi, malheureusement, à me procurer

de nouvelles copies [5]) : ce fait, et l'impossibilité où sont les Géorgiens de se rendre compte, avec leurs lettres, des signes numéraux qui se voient à Kouthaïs, a pourtant amené les compagnons de M Dimitri à conclure «que les signes en question doivent être arabes.»

Dans les archives du Tribunal de la même ville M. Dimitri a copié un document du plus haut intérêt et entièrement neuf : c'est une patente royale, sur parchemin, fixant le prix du sang des membres de la famille Awchandadzé à la somme exorbitante de 240,000 botinaours [6]) d'argent ancien. La cause d'une pareille faveur est de nature à la justifier. Le roi David - le - Réparateur, faisant construire Gélath, tomba du haut d'un mur et ne put se guérir des suites de sa chute, qu'en buvant du lait de biche, qui lui fut fourni par un des ancêtres de la famille sus-nommée. L'acte en question, le sixième de ceux de ce genre que j'aie jamais vus, a été plusieurs fois confirmé sous les rois postérieurs, et retranscrit par des copistes peu au fait des formules anciennes, en sorte que le libellé en présente bon nombre d'irrégularités : il est originairement du XIIe s., et la dernière confirmation et copie, du XVe s.

De Kouthaïs, le voyageur partit pour la Mingrélie, en suivant presque la même route que moi, et là, comme, jusqu'à ce moment, en Iméreth, il n'a vu, à peu d'exceptions près, que ce que j'ai vu moi-même. Je dois donc, dans ce Compte-Rendu, n'insister que sur les faits nouveaux, et, parmi ceux-ci, sur les plus remarquables.

Quelque riche et intéressante que soit la collection des inscriptions d'images que j'ai recueillies en Mingrelie, et insérée dans mes Rapports, pourtant elle n'est pas complète, et M. Dimitri a eu la bonne fortune de pouvoir y en ajouter quelques-unes, dont deux d'un intérêt local, trouvées par lui à Soudjouna. Ici encore il a assisté aux cérémonies des funé-

---

5) Ces dates ont été découvertes et copiées par M. Dimitri, dans un précédent voyage ; mais il reste des doutes sur la forme des lettres numérales.

6) Environ 60,000 r. ass.

railles d'un thawad Tchkhéidzé, présidées par le métropolite de Mingrélie en personne, et qu'il décrit avec les plus grands détails. Ces cérémonies, d'un caractère tout-à-fait original et propre aux contrées géorgiennes, offrent tant de ressemblance avec les descriptions anciennes, qu'on se convainc, en en lisant le récit, de la véracité des historiens. Pharsadan Giordidjanidzé, de Gori, contemporain, nous a laissé une relation toute semblable des funérailles du prince Otia, fils de la reine Mariam, mort en 1646 ; il y a des indications du même genre, pour les XVIIe et XVIIIe s., dans la Chronique géorgienne, que j'ai publiée, et dans celles de Sekhnia Tchkhéidzé, ainsi que de Papouna Orbélian. D'ailleurs, à défaut de témoignages écrits, il n'est aucun de ceux qui ont visité le Caucase, à qui sa mémoire ne fournisse des épisodes analogues. En un mot, l'exagération des signes extérieurs de la douleur, parmi les populations de la Géorgie, est un fait connu, mais dont on aime à voir le tableau d'ensemble, traité par un Géorgien.

M. Dimitri n'ajoute rien à ce que j'ai dit des grands couvents mingréliens, mais le hazard lui a fait tomber entre les mains plusieurs manuscrits de la bibliothèque du dadian, que je n'avais pas vus; entre autres, une Histoire de Géorgie, manuscrit ancien; un récit de l'émigration du roi Théimouraz I, de Grem en Iméreth, qui doit certainement contenir des détails nouveaux ; une Histoire des rois de Géorgie, anciens et nouveaux, en vers.

A Martwil ou Dchqondid, il a également transcrit, d'après une copie que lui prêta le Métropolite, la très longue et très intéressante inscription d'une image, de l'an 1646, déposée maintenant dans un village du Souaneth - Libre. Ici Léwan-Dadian raconte, avec une profusion de détails, plusieurs expéditions faites par lui en Iméreth, vers l'année indiquée, expéditions qui sont seulement esquissées dans l'inscription, déjà connue, d'une image d'Ilori, et mentionnées en passant dans l'histoire du XVIIe s. Il y aura, sans doute, à l'ordinaire, des exagérations et des fanfaronnades, mais le fonds et les principaux traits doivent être vrais. L'histoire de l'Iméreth réclame en entier ce texte si curieux.

A son retour de Mingrélie le voyageur aborda enfin des portions de l'Iméreth non encore explorées, au S. du Rion et de la Qwirila, et dans les districts situés vers les sources de cette dernière. C'est là qu'il a fait sa récolte personnelle et acheminé l'archéologie géorgienne à la solution de la question posée dans son Itinéraire : l'Iméreth est-il un pays à antiquités, hormis celles précédemment connues ? Dans la plupart des localités de cette catégorie, formant l'apanage de grandes familles, et qui ne relevaient du gouvernement central que comme terres féodales, plus ou moins immédiates, on doit s'attendre à ne trouver, et on ne trouve, en effet, que des notices concernant les possesseurs directs du sol. C'est ce que j'ai éprouvé moi-même, dans les diverses contrées du Radcha, de l'Argoueth, du Letchkhoum et même du Souaneth mingrélien. Ce que j'y ai récolté d'inscriptions *royales*, si l'on peut s'exprimer ainsi, est infiniment peu de chose, en comparaison des textes relatifs aux familles d'ériſthaws, de thawads, d'aznaours, et même aux communes autonomes. Excepté les résidences royales ou épiscopales, et quelques grands établissements religieux, fondés par l'autorité centrale, je n'ai recueilli dans les autres localités que fort peu de textes intéressant l'histoire générale des contrées géorgiennes. Pourtant ces faits particuliers ne doivent pas être négligés, quoique d'intérêt secondaire, parce que sans eux beaucoup de faits généraux resteraient inexpliqués.

A Amaghléba et dans les deux districts de Satchino et de Satchidjawadzo, les notices abondent sur la famille des thawads Tchidjawadzé. Le Satchino est un petit district, au S. du Rion, fort peu éloigné de l'embouchure de la Tékhoura, affluent septentrional du même fleuve, remarquable parce que c'est là qu'on a trouvé, il y a quelques années, la belle tête sculptée dont j'ai fait mention dans mon Voyage, XIe Rapp. p. 5 ; cette tête doit être un produit de l'art grec, et suivant moi a dû être enfouie là au VIe s., lors des guerres de la Lazique ; car la fameuse *Insula* ou camp retranché, occupé par les Grecs dans les années 552 et suiv., était au voisinage.

Au village de Wan, non loin d'Amaghléba, un vieil Evan-

gile a fourni au voyageur des renseignements intéressants sur Ioseb, frère du roi Salomon Ier et catholicos d'Aphkhazeth, sur lequel on n'a qu'un très petit nombre de données. Le même manuscrit renferme un Mémento entièrement neuf sur une branche inconnue de la famille des Atabeks géorgiens, remontant, suivant mon opinion, au XIVe ou au XVe s. Tout le reste des antiquités de cette église est plus moderne et relatif à la famille Tchidjawadzé. Là encore, sur un M-it du Code géorgien, M. Dimitri a copié une note, que je discuterai longuement, sur la chronologie de la cathédrale de Kouthaïs.

De-là notre voyageur se rendit à Chorapan. A Ilew, dans le canton de Lomsiath-Khew, il a trouvé des inscriptions et des peintures historiques, intéressantes pour la famille des Madchawariane ; à Tsiwa, une image offerte en 1774 par la reine Mariam, épouse du roi Salomon Ier ; à Tabacin, une église bâtie au XVIe s., par Gérasimé, métropolite de Kouthaïs, et des inscriptions de la famille Tchkhéidzé, à qui cette contrée appartenait Puis il remonta au N., et son guide, au lieu de le conduire à Nounis, l'amena au couvent d'Oubisa, remarquable par sa tour, portant une inscription de l'an 1141, ou 555 intercalaire, de l'Hégyre. A Satchkhéré, chez un prince Tséréthel, on lui a montré une grande croix, d'argent doré, avec cette inscription :

« Seigneur créateur de toutes choses, exalte celui qui tient de toi sa couronne, David, roi des Aphkhaz, des Karthles, du Héreth et du Cakheth, roi-soleil de la chrétienté ; » c'est donc un monument du roi David-le-Réparateur, ayant aujourd'hui sept siècles et demi de date.

Au couvent de Djrouch, il a vu une curiosité qui m'a échappé, un os pétrifié, trouvé, à ce qu'il paraît, dans le sol des environs, ce qui ferait penser qu'on pourrait peut-être y rencontrer aussi des dépôts de fossiles. Dans le Radcha il a suivi la même route et vu les mêmes choses que moi et d'autres voyageurs ; mais à son retour, avant de rentrer dans le Karthli, il a mis la main sur une des plus belles antiquités de l'Iméreth, qui n'a encore été signalée, que je sache, par aucun touriste. Voici de quoi il s'agit :

A Sawaneth, sur la haute Qwirila, le géographe mentionne

«une église sans couple, d'une merveilleuse construction, car elle est d'une seule pierre, y compris l'iconostase.» Un pareil monument a bien, en effet, de quoi exciter l'admiration. A ce sujet, M. Dimitri s'exprime en ces termes : «Le 20 juillet, ayant passé la Qwirila, du côté de ses sources, je vis au village de Sawané, sur une hauteur, une grande église en pierres de taille, dont l'iconostase, tout découpé, est d'une seule pierre.» Pour concilier ces indications, j'ai vérifié de nouveau, sur l'original autographe, le texte cité de la Géographie, que j'ai trouvé entièrement conforme à l'imprimé. D'autre part, le mot de la relation de M. Dimitri que j'ai traduit «en pierres de taille,» est le même qu'il emploie toujours pour indiquer les monuments non bâtis en caillous de rivière, comme il y en a tant en Géorgie. Il ne peut donc se présenter à l'esprit que M. Dimitri veuille parler ici d'un genre d'édifice différent des autres, décrits par lui. Et encore, si l'église eût été réellement monolithe, une telle singularité aurait attiré son attention, ou ses guides la lui auraient certainement fait remarquer. N'ayant pas de tiers témoin, pour départager les deux autorités, je suis réduit à supposer qu'il faut ponctuer autrement que je ne l'ai fait le passage cité de la Géographie de Wakhoucht, et lire : «car elle est avec un iconostase d'une seule pierre ;» mais je dois dire qu'ainsi entendue, cette phrase est contraire à la grammaire, ce qui vaut mieux, après tout, que d'être absurde.

Quoi qu'il en soit, une inscription khoutzouri, très dégradée, nous apprend que l'église de Sawané fut construite par un certain «Louarsab, par ordre d'un personnage nommé Giorgi-Ioané, en l'année pascale 201, sous le règne de Bagrat-Couropalate.» D'autres inscriptions rappellent encore le nom du même Giorgi-Ioané, et de plusieurs membres de la famille Kawtharadzé : d'où il me paraît résulter que l'église de Sawané fut bâtie aux frais de cette famille, historiquement inconnue, à la fin du Xe s., sous le règne de Bagrat III, en 981 de J.-C. Le nom du roi Bagrat et la date sont deux points qui se confirment réciproquement, et qui prouvent que je n'ai pas tort de croire que Bagrat monta sur le trône un peu plus tôt que ne l'indique le chronologiste géorgien, c'est-à-dire

en 979. De son règne, il reste une foule de monuments, à Mokwi, à Kouthaïs, à Nicortsmida, à Wéré, à Tswimoeth, à Dchqondid . . . etc.

De retour à Tiflis, après sa tournée en Iméreth, M. Dimitri repartit le 3 octobre 1850 et visita Manglis, Haghpat, Sanaïn, Akhtala et autres localités. Suivant moi, il aurait été plus utile de commencer du moins par cette partie de la Géorgie, et de ne pas s'aventurer dans les montagnes à une époque si avancée de la saison. Pourtant la visite à Manglis nous a fourni neuf inscriptions, et, ce qui vaut mieux que le nombre, une inscription datée, inconnue jusqu'à présent, ainsi que de meilleures copies de deux déjà connues.

L'Académie sait que j'ai fait jusqu'ici plusieurs essais, peu fructueux, de déchiffrement des antiquités de Manglis, d'où il est pourtant résulté d'une manière positive que ce monument chrétien remonte incontestablement à l'année 1020 de notre ère. Toutefois les textes anciens laissaient beaucoup à désirer; aujourd'hui, avec les copies de M. Dimitri, bien préférables aux précédentes, et avec le secours inopiné que m'a offert une très bonne copie, levée par l'infatigable antiquaire, M. le colonel Bartholomaei, je suis en état de rectifier à coup-sûr, j'en ai la confiance, certaines parties de mes traductions.

Et d'abord, avec ces deux copies, je puis lire très bien une ligne et demie du commencement de la grande inscription du porche méridional :

> «J'ai offert pour une agape, en faveur de . . . ., à célébrer le 8 novembre, jour de la fête des Archanges, tout ce qu'il faut pour les prêtres et pour l'évêque qui diront la messe [7]).»

Le nom de la personne pour qui l'agape est fondée, est resté indéchiffrable ; mais on trouve en effet dans le calendrier grec, à la date indiquée, Соборъ Архистратига Михаила.

La traduction d'une autre inscription (v. Mélanges asiatiques t. I, p. 256. n. 2), qui offrait de grandes difficultés, doit être ainsi rectifiée, d'après la copie de M. Dimitri :

---

7) Mélanges asiatiques, t. I. p. 258.

«Au nom de Dieu, par l'intercession du saint *Bois-Vivifiant*, moi, ... j'ai été jugé digne de construire cette sainte église, pour prier pour mon âme; c'était l'année 2.0=1020.»

Rien de plus; mais les mots soulignés prouvent de nouveau que notre église était primitivement sous l'invocation de la Croix. Je dis *de nouveau*, car j'en ai donné une autre preuve, pour l'an 1047, tirée d'un manuscrit de Gélath (XIe Rapport sur mon Voyage, p. 28).

Enfin, non loin de Manglis, sur une pierre tirée de l'église même et portée ailleurs pour d'autres usages, on trouve cette date: «le 1er jour de la lune,.. au mois de février,... en l'année 247=1027,» qui se rapportait sans doute à une portion quelconque de l'édifice, impossible aujourd'hui à déterminer.

Ce Rapport prouve donc que le zèle et l'activité de notre voyageur n'ont point été en défaut; que si sa récolte renferme moins d'épis précieux qu'il n'eût été désirable, cela a tenu plutôt à la pauvreté des lieux mêmes qu'à ses efforts personnels; enfin, qu'il est permis d'espérer une plus belle moisson sur un terrain plus riche, notamment dans le Somkheth, où les cartes de l'Etat-Major et la Géographie signalent une profusion de belles et intéressantes ruines.

V. Matériaux et documents.

Quant aux matériaux littéraires rassemblés par M. Dimitri, je ne dirai rien ici de l'Histoire si neuve du couvent de Largwis et des éristhaws du Ksan, déjà imprimée; je ne m'étendrai pas non plus sur les Notes relatives à 49 familles nobles, qui sont un simple recueil de traditions. Ces Notes ne sont pas dépourvues d'intérêt et forment un tout respectable; mais elles doivent être soumises à une critique sérieuse, dont je me propose de m'occuper ultérieurement. La pièce de poésie, intitulée Les trois époques, a été inspirée par la vue du monastère troglodytique, autrefois florissant, mais abandonné aujourd'hui, de Kimothisman. Le poète y chante tour-à-tour les qualités héroïques des Géorgiens, source de leur prospérité, la décadence de leur beau pays et sa renaissance sous la protection du sceptre russe. Ces trois phases de sa patrie

lui ont inspiré des accents nobles et touchants, qui font honneur à son talent et à son coeur.

L'esquisse de la vie du roi Iracli II est simplement une compilation, peu étendue, du reste, où l'on ne trouve rien de neuf qu'une lettre, alors inédite, du monarque, et renfermant des détails sur la campagne de Nadir-Chah dans l'Inde, campagne dont les chroniqueurs géorgiens se contentent de dire quelques mots. Quoique cette lettre ait été communiquée au Kavkaz, 1851, No. 8, je me propose de publier de nouveau la traduction française annotée, que j'avais préparée antérieurement. Elle mérite à tous égards l'attention des personnes qui s'occupent de l'histoire de la Géorgie: en tous cas, c'est à M. Dimitri que revient l'honneur de l'avoir découverte et d'en avoir hâté la communication au public.

Il me reste maintenant à analyser les chartes dont M. Dimitri a fait ou s'est procuré des copies.

1) La première en date est un acte confirmant la possession des villages de Carb, Garé-Djouar et Bacouris-Ouban, à un certain Tsithlosan, fils du possesseur de Kwéniphnew et de Largwis, c'est à-dire d'un des ancêtres des éristhaws du Ksan. Ce Tsithlosan avait épousé une Mikhadzé, soeur d'un Géorgien, propriétaire primitif des villages sus-nommés, qui les avait légués à ladite soeur. Le roi donc confirme les legs, en l'année pascale 36, 9e indiction de son règne. Or en l'année indiquée, répondant à 1348 de notre ère, le roi David VII, fils de Giorgi-le-Brillant, régnait seulement depuis deux ans. Secondement, la liste connue des Kwéniphnéwels ne donne pas, il est vrai, de personnage du nom de Tsithlosan, mais, ainsi que je l'ai fait remarquer dans la traduction de l'Histoire du couvent de Largwis, la lecture du nom de *Tsialon* n'était pas sûre, à cause de la pâleur de l'encre. Mon attention ayant été éveillée par la présente charte, j'ai reconnu que dans le M-it de l'Histoire de Largwis, au lieu de *Tsialon* on peut lire en effet *Tsithlosan*, le nom du VIIIe successeur connu de l'éristhaw Largwel. Toutefois, pour d'autres raisons, qui seront exposées dans la publication complète du document en question, il reste encore ici quelques doutes.

2) Le roi Costantiné, avec Goulchar princesse du Khéwi,

concède en toute propriété Tzkhireth-Gwerd, Khandac, et Thkhinwala, aux membres de la famille Djawakhichwili : Zakaria, Cakha et Zaza, et à leurs fils Djawakh, Solagha et Iwané. Un certain Ghthis-Garé ayant conspiré contre le roi Giorgi, oncle de Constantiné, Zakaria et ses parents, ci-dessus nommés, conduisirent le prince dans la citadelle de Gori et de-là à Kouthaïs, parce que le danger était devenu plus pressant. Parmi les villages concédés, Thkhinwala, au voisinage de Tiflis, était la propriété des Gabachwili, dont Zakaria était devenu le fils, i. e. le gendre, en sorte que ce village lui revenait de droit. A la donation est jointe une liste très considérable de franchises attachées aux domaines désignés. L'acte est daté de l'an 154 = 1466.

Or 1° à l'époque indiquée, Costantiné III n'était pas encore roi, mais des exemples de pareilles anticipations de titres sont fréquents dans les chartes géorgiennes. 2° Le nom de Goulchar, princesse du Khéwi, se retrouve en effet dans l'histoire du couvent de Largwis, p. 380. Elle était fille du roi David, fils du roi Giorgi, et avait épousé Ioané, le Xe des possesseurs de Largwis. 3° L'histoire géorgienne, si pauvre en renseignements pour cette époque, ne dit rien du fait de la conspiration ici relaté. 4° Enfin, d'après l'histoire, Costantiné étant fils et non neveu de Giorgi VIII, il serait possible que le copiste eût confondu, ce qui est facile en géorgien, les mots exprimant ces rapports de parenté.

3) Acte sur parchemin. L'éristhaw Chalwa Kwéniphnéwel, après un éloge très long et très détaillé de S. Jean-Baptiste, l'un des patrons de Largwis, sépulture de ses ancêtres, raconte tous les travaux de réparation et d'embellissement faits par lui à ladite église «qui a été donnée à ses ancêtres par le béni empereur des Grecs Iwstiniané (Justinien-le-Grand)», travaux qui ont été entièrement terminés en l'année pascale 158 = 1470, sous le règne de Bagrat. Il indique le village d'Akhal-Ouban, dans la vallée de la Medjouda, fondé et doté par lui ; celui d'Icreth ou Icortha, relevé de la triste position où il était depuis les ravages de Mourwan-Qrou, au VIIe s. ; celui d'Ipéréda, également restauré, tous trois offerts par lui au couvent de Largwis, avec d'autres propriétés. Enfin il

énumère les immunités concédées par lui au même couvent, à son clergé, aux religieux et religieuses, entre autres, le droit d'asyle. «Tous ces priviléges, ajoute-t-il, s'étendent aussi loin que la cloche du couvent peut se faire entendre.»

Sur quoi je fais remarquer : 1° Cet éristhaw Chalwa semble ne pas se trouver dans la liste imprimée, et l'Histoire du couvent de Largwis s'arrêter à une époque antérieure au présent acte ; 2° comme en l'année pascale 158 il n'y avait point de roi Bagrat en Géorgie, mais que réellement le roi Bagrat V, sous lequel Timour vint dans le pays, régna entre les années pascales 48 83 = 1360 - 1395, je pense qu'il faut corriger en ce sens la date donnée dans le document, et lire 58 = 1370, époque où siégeait le IXe descendant de Rostom, nommé seulement dans l'Histoire *Kwéniphnéwel*, mais qui doit être notre Chalwa ; car, ainsi que je l'ai expliqué, *Kwéniphnéwel* est un titre domanial et non pas un nom propre. Toutefois, au lieu de supposer une erreur que rien ne prouve, on peut en bonne critique admettre une autre solution. En effet le roi Bagrat II, d'Iméreth, occupa deux fois le Karthli : en 1466,7, durant un an ; en 1470 — 1477, durant sept ans. On sait, par des chartes qu'il donna durant ce temps, qu'il exerça l'autorité souveraine dans la Géorgie centrale, et notamment dans l'espace compris entre l'Aragwi, le Kour, le mont Likh et le Caucase : il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que la haute vallée du Liakhwi, où se trouve Largwis, eût été forcée de reconnaître son autorité. Seulement Chalwa, faute de matériaux généalogiques, resterait inconnu, autrement qu'au moyen de notre charte.

4) L'acte précédent est immédiatement suivi d'un autre, où, après l'éloge de S. Theodoré le principal patron de Largwis, l'éristhaw Iasé, fils de Kwéniphnéwel, de concert avec sa femme Rodam et leurs fils, le Largwel et le Kwéniphnéwel, fait donation à Largwis des villages de Thez, Kourtha et Tzitia.

Quant à ce Iésé, c'est bien le même de qui le nom paraît, avec celui de sa mère, dans l'inscription de la porte occidentale de l'église d'Icortha, en 361 — 1673.

5) Enfin un acte, par lequel le roi Rostom, de concert avec

son épouse, la reine Mariam, et leur fils Wakhtang, restitue à Roïn Djawakhichwili, diwambeg et chef des Bokoouls, à ses fils, Kaïkhosro, chef des Bokoouls, et Réwaz, ainsi qu'à sa postérité, leurs propriétés anciennes sur les deux rives de la Thedzam, y compris celles situées dans la même contrée, que le prince Louarsab avait, de son côté, restituées à Bérouca, cousin de Roïn ; ces restitutions sont fondées sur les services rendus au roi par le donataire, qui avait été fait prisonnier et déposé, chargé de fers, dans la citadelle de Khornaboudj, par ordre du roi Théimouraz, l'ancien compétiteur du roi Rostom, captivité dont il ne sortit qu'à l'avénement de ce dernier ; et encore, sur la fidélité de Roïn envers le roi Suimon, neveu de Rostom et l'un de ses prédécesseurs ; car le père de Roïn avait été envoyé par Suimon au roi de Perse, et forcé d'abandonner son domaine à ses frères : en ce qui regarde ce dernier domaine, le roi ordonne que Roïn et ses fils rentrent dans leurs droits. L'acte est daté de l'an 344 = 1656.

On sait en effet, qu'après avoir emmené en Perse le roi Louarsab II, Chah-Abas nomma roi de Karthli Bagrat VI, fils de Daoud-Khan et frère de Rostom, puis Sûimon II, fils de Bagrat, deux rois qui eurent pour adversaire constant Théimouraz Ier, de Cakheth. Enfin Rostom lui-même rentra dans ses droits en 1636. Ce prince n'eut pas de fils, mais il adopta, à différentes reprises, Louarsab, un de ses cousins, et Wakhtang, prince de Moukhran, son parent éloigné : ceux mêmes de qui il est fait mention dans l'acte. Les faits particuliers relatifs à Roïn et à son père ne sont pas, que je sache, mentionnés dans l'histoire. Pourtant, en relisant les chroniques du temps, on pourra sans doute retrouver quelques indications.

Je termine par les notices bibliographiques ; M. Dimitri a vu chez un prince Thoumanof, fils d'Egnaté :

1) Une histoire de Mahomet, insérée dans un Commentaire sur les Psaumes de David ;

2) Vers iambiques du catholicos Antoni I, Sur un moine qui confondit les musulmans, à Tiflis ;

3) Une Généalogie complète des rois de Géorgie ; c'est, je

pense, un Tableau du genre de celui que possède le Musée asiatique, et qui a été rédigé par un prince Thoumanichwili;

4) Une Dispute sur la doctrine musulmane, en vers, composée par Iacob, métropolite de Chémokmed, dans le Gouria, par ordre du roi Giorgi XI;

5) Un beau Tsqobil-Sitqouaoba, Galerie historique, en vers, par le catholicos Antoni-Ier;

6) Géographie et histoire naturelle de la Syrie et autres lieux: livre inconnu;

7) Un exemplaire, avec peintures, du roman Amiran-Darédjaniani, par Mosé de Khoni, poète du XIIe *s.*;

8) Poésies du roi Wakhtang VI, composées lors de son expulsion de la Géorgie;

9) Les romans Qaramaniani, Miriani et autres.

10) Une note nous apprend qu'après la mort du catholicos Antoni II, en 1827, ses effets et sa bibliothèque furent inventoriés par le Consistoire de Novgorod, où il semble que les livres sont restés depuis cette époque.

Par cet ensemble de travaux et de recherches, l'Académie peut se convaincre que M. Dimitri a pleinement justifié la confiance du gouvernement, et accompli très convenablement une bonne partie de ses instructions.

Brosset.

(Tiré du *Bullet. hist.-phil. T. X. No.* 6. 8.)

$\frac{7}{19}$ Mai 1852.

Inscriptions et antiquités géorgiennes et autres, recueillies par M. le colonel BARTHOLOMAEI, avec explication, par M. BROSSET.

(Ci-joint trois planches lithographiées.)

Les personnes qui s'intéressent aux recherches archéologiques exécutées dans la Transcaucasie savent quel riche butin y a ramassé en peu de temps le fervent numismate et antiquaire de qui le nom figure en tête de cette Note. Inscriptions pehlevies, levées sur les murs de Derbend; coufiques, à Richa, à Routoul et dans d'autres lieux du Daghestan [1]); grecques, à Piatigorsk et dans les environs de l'Elbrouz; monnaies rares et curieuses, tant grecques qu'arsacides, sassanides, mongoles et autres: tout cela récolté en quelque deux ans de séjour, parmi les courts loisirs de la vie active du militaire, témoigne d'un zèle non moins vif qu'intelligent pour les sciences auxiliaires de l'histoire. Aussi est-il juste d'ajouter que la protection éclairée du Prince-Lieutenant du Caucase n'a jamais manqué à M. Bartholomaei, chaque fois que S. A. a jugé possible de l'encourager, de lui faciliter les moyens d'exécuter ses savantes excursions.

---

1) V. les explications données par M. N. Khanykov, dans le Kavkaz, 1851, N. 52, 53, 76 et suiv.

Placé par les circonstances en plein champ d'antiquités géorgiennes ; rapproché de l'un de ceux qui s'y intéressent le plus, soit par la similitude des goûts, soit surtout par la sympathie qui surgit au fond du coeur après d'honorables combats littéraires, sans acrimonie personnelle, notre antiquaire a voulu aussi cueillir quelques épis dans cette abondante moisson. Avec un coup-d'oeil sûr et exercé, servi par un crayon fidèle, M. Dubois de Montpéreux a montré qu'il n'est rien qu'on ne puisse entreprendre en ce genre ; le conducteur Mouslov, qui m'accompagnait dans mon voyage, M. Dimitri Méghwineth-Khoutsésov, dans ses six excursions, ont exécuté de véritables prodiges ; enfin M. Bartholomaei, par l'importance de ses communications, va encore grossir la masse de nos connaissances en fait d'archéologie géorgienne.

Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit dans un précédent Rapport sur la part qui revient à M. Bartholomaei dans le déchiffrement de la principale inscription de Manglis, où sa copie m'a fait deviner le mot initial et par-là m'a mis sur la voie, pour les deux premières lignes ; mais je ne puis passer sous silence que, dans le cimetière d'une église située à six verstes de Manglis, dans la direction de Бѣлый-Ключъ, il a eu le bonheur de copier une inscription géorgienne khoutzouri, ainsi conçue :

« † Saint miséricordieux, exalte Bagrat, roi des rois, et « sa mère la reine Gourandoukht, . . . et pardonne à Mi« ran, esclave de Bagrat ; »

épitaphe remontant, à ce qu'il semble, aux premières années du XIe s., et que je crois pouvoir désigner comme celle du personnage qui fonda la ville d'Aténi au temps du roi Bagrat III, et dont le nom se voit encore, non loin de là, sur les murs du couvent de Wéré [2]). Le fac-similé de ladite inscription accompagne un article consacré aux premiers travaux de M. Bartholomaei, dans les Записки de la Soc. d'archéol. et de numismatique russe, qui est maintenant sous presse.

J'arrive maintenant aux nouveaux envois de M. Bartholomaei.

---

2) V. 6e Rapport sur mon Voyage archéol., p. 23, 29.

Tiflis, 1er février 1852.

Monsieur,

« Vous avez reçu avec tant de plaisir, comme je l'ai appris de M. Köhne, le petit envoi d'inscriptions géorgiennes que je l'avais prié de vous transmettre, que cela m'encourage à vous communiquer toutes celles que j'aurai occasion de copier. Puissent-elles servir à compléter les renseignements certains sur un pays auquel je m'attache de plus en plus.

« Vers la mi-décembre, j'ai passé quelques jours à Béloï-Klioutch, chez le colonel-prince Orbélian, chef du régiment des grenadiers, qui cantonne dans cet endroit. A sept verstes du quartier-général, se trouvent les ruines curieuses de Samchwildé ou Orbeth. Ces ruines, très étendues, occupent une langue de terre formée par le confluent d'une petite rivière, nommée Samchwildé, et de la Khram. Ce tertre plat est borné de deux côtés par des ravins très profonds, étroits, escarpés et inaccessibles, formés par le courant des eaux. L'avenue de ces ruines est très boisée et sur un grand espace, et dans le temps Orbeth devait être une position bien forte, presque imprenable même, en cas de bonne défense. Actuellement la ville est déserte, et d'une partie de ses décombres on a construit un grand village sur le bord opposé de la Samchwildé, dont les habitants sont colonisés là depuis peu, à ce qu'on m'a dit. Des maisons d'Orbeth, environ 1000 ou 1200, il ne reste que les fondements à hauteur d'appui, mais on peut encore marcher dans les rues, fort encombrées, du reste, par les pierres.

« Au bord escarpé et rocailleux de la Khram s'élèvent les ruines majestueuses d'un château, dont quelques pans de murs très hauts attestent les dimensions colossales et la solidité, qui n'a pourtant pu résister aux démolisseurs rustiques. Outre le château on voit sept ou huit églises, plus ou moins dégradées et disséminées entre les quartiers du bourg. On voit encore deux grands réservoirs, pavés avec des pierres jointes par du ciment. Ils sont de forme ronde ou ovale, et des escaliers en pierres de taille mènent jusqu'au fond. Ces réservoirs sont près de l'extrémité à angle aigu du tertre, et

comme cet endroit est fort élevé et escarpé, la vue, de ce point, est magnifique. En venant à Samchwildé, je savais déjà que M. Tsvetkov, attaché à l'administration civile, y avait passé quelques semaines, l'été dernier, et avait copié des inscriptions. Mais j'ai pensé que je trouverais encore des inscriptions non copiées par lui. Effectivement toutes celles que je vous envoie ne l'avaient pas été. Celles que M. Tsvetkov a dessinées étaient faciles à distinguer, tant par leur netteté que par les traces d'un crayon rouge, avec lequel il avait suivi les lignes, pour mieux les reproduire dans ses dessins. Vous pouvez juger, d'après ce que je viens de dire, dans quel mauvais état de conservation sont les inscriptions que j'ai copiées : ainsi je demande votre indulgence pour les inexactitudes qui doivent y abonder. Si vous réussissez à en lire quelques-unes, mais si, pour l'intelligence complète, il manque quelque chose, je vous prie de me faire part des signes douteux ; je m'offre de très bonne grâce pour aller vérifier sur les lieux, au printemps, avant mon départ de Tiflis pour la Tchetchnia.

«Voici quelques détails concernant les inscriptions. N. I, est sur la porte de la première église, en venant de Béloï-Klioutch et près de l'entrée du bourg. L'église est assez bien conservée, petite, et ne présente aucun ornement d'architecture. La pierre est tout-à-fait rongée par le temps, toute rugueuse et pleine d'aspérités et de cavités, et c'est à grand'-peine que j'ai pu, à force de soin et de craie, copier ces signes, auxquelles M. Tsvetkov avait renoncé. Je doute que ma copie soit bien lisible. Au-dessous il y a une autre inscription, mais je vis par les traces du crayon rouge qu'elle avait été copiée, et ne voulus pas perdre mon temps à le faire. D'ailleurs, elle est en caractères modernes, et je crus y voir le nom de Bagrat.»

N. I. Je transcris ainsi le premier de ces textes :

1 Ⴕ ႼႢႷႨႧႠ ႭႭ·ႱႧ ႫႢ ႷႠႲ-
2 ႰႼႨႱႠ ႣႰ.. ႻႨႱႠ Ⴂ.ႠႫႧႢ-

3 ႳႰႫ ႠႨႠႨႩႬ ႠႭႥႸႤႬႤ Ⴄ- [3])
4 ႩႡႤႱႨႠ ႤႱႤ ႡႨႱ ႢႨႱႠ ႱႡ-
5 ႨႱ ႡႤႧႨႱႠ ႱႠႩႱႰႣ Ⴃ-
6 Ⴀ ႺႭႣႴႠႰႠ ႡႤႧႭႠ ႸႤ Ⴑ-
7 ႠႬႣႭႥႡႣ ႠႧႨႬ

Ici, le plus important, le nom propre laissé incomplet, n'a pu encore être déchiffré en entier ; mais je joins immédiatement l'inscription vulgaire, dont parle M. Bartholomaei, qui a pris la peine de la copier et me l'a envoyée plus tard. C'est un horrible griffonnage, d'un temps très postérieur, dû à quelqu'un qui, après avoir essayé de lire l'inscription ancienne, a fixé son idée sur la pierre, à l'aide d'un ciseau grossier. En voici la transcription, car je n'ai pas cru devoir la faire lithographier :

N. II) † ნებითა ღთისათა ბრძნებითა მეფისა . . (sic) ჩხტნგისთა და კელისა პურთაბითა თანა მეცხედრისა მიქისა დედუფლისა ქლენესითა მე მისმა* გმელმ ზილიხან ალკაშენე საყდარი ქხე წმიდისა გიორგისა სახსრად სულისა ჩემისა კინც წრიკითხოთ ლოცვა ყავთ ჩემ ცოდვილისთს. შენსაგანი

Cette lecture, quoique faite évidemment par un Géorgien, mais dans un temps où l'inscription primitive était déjà fort dégradée, sans doute, ne m'inspire aucune confiance pour le déchiffrement de la lacune signalée ; car il est facile de reconnaître, au premier coup-d'oeil, que tout ce qui est renfermé entre le mot (sic) et l'astérisque, dans ma transcription, ne pouvait tenir dans une ligne du texte khoutzouri, où, d'ailleurs, on ne voit aucune trace des noms imaginés par le déchiffreur. Comme donc il s'agit ici d'une partie essentielle, du nom du personnage qui aurait pu aider à fixer l'époque de l'édifice, je me garderai bien de traduire et de commenter cette ligne de la transcription géorgienne, pour ne pas intro-

3) V. ces trois lignes sur la Pl. I. N. 1.

duire dans la question des éléments superflus. Le texte khoutzouri fournit donc le sens suivant :

«S. Par la volonté de Dieu, moi Zilikhan, nourrice du *prince Ro... dzé*, j'ai construit cette église de S. Georges, pour la rédemption de mon âme et pour la rémission de mes péchés. Amen.»

La lecture du nom propre n'est pas entièrement satisfaisante, et, grâce à l'absence en géorgien du genre grammatical, il se pourrait bien que l'élève de cette Zilikhan, dont le nom est sûr, fut une princesse *batoni*, ou une dame quelconque. Quant à la transcription vulgaire, elle donne absolument le même sens, sauf le premier nom propre et des variantes de fantaisie dans les formules. Quant au dernier mot de la transcription vulgaire, c'est bien certainement une expression de dépit, équivalant au russe чертъ поберн ! que le Diable ...! et qui est singulièrement placée en pareil lieu.

«N. III, continue M. Bartholomaei : non loin de la première église, en allant vers le château, on trouve encore une petite église, bien conservée, mais d'une architecture simple, grossière et sans inscriptions. Près de cette église j'ai copié les monuments les plus remarquables. Le cheval couvert de sculptures est un granite gris ; il ne peut être très ancien, car on y voit un fusil. Mais l'idée est bien originale, de figurer sur un tombeau les emblèmes des goûts dominants du défunt, et des goûts tels que la guerre, la chasse, le vin et la pipe : cela ne doit pas être une bien bonne recommandation au ciel. La pierre avec l'arc et la flèche peut être ancienne ; la pierre A [4]) est placée par hazard et sans intention dans le mur du château, car elle est presque à niveau du sol, non loin d'une porte. Elle est entrée comme élément de construction. En quelle langue sont ces signes ? n'est-ce pas du mongol ? le château est dénué de toute inscription.»

4) V. Pl. I. N. 2.

Je me contente d'ajouter que, des trois pierres tumulaires ici mentionnées, les deux premières sont en effet taillées en forme de cheval, sellé et bridé. Sur l'une on voit, au milieu, un personnage debout, sans doute le défunt, les bras croisés sur la poitrine, et des deux côtés : un poignard, une corne et deux autres vases à boire ; un fusil, le canon en bas, une corne à poudre, un sabre, une pipe, une cartouchière, un verre, une croix et un double sac de voyage ; sur l'autre, deux quadrupèdes à griffes, à queue recourbée, sans doute deux chiens, dont le premier porte un oiseau sur son dos. Le premier personnage serait donc un guerrier, le second un chasseur. La troisième pierre, un quadrangle alongé, taillé à facettes, offre la représentation d'un arc et d'une flèche, comme pour indiquer que le défunt était un archer. Quant à la pierre encastrée dans le mur du château, et dont on a le fac-similé Pl. I, N. 2, j'éprouve le même embarras pour en apprécier les caractères, qui peuvent paraître arabes ou mongols, suivant le sens où l'on tient l'inscription.

«N. IV. L'inscription A[5]) est dans un état affreux, et c'est à-peine si j'ai pu distinguer les caractères arméniens. La pierre est placée près d'une porte dégradée, qui menait à une petite église ou couvent, édifice très bas, au bord de la rive escarpée de la Khram. La vue, par cette porte, longe la rivière, à une très grande étendue, entre les hauts rochers qui la bordent. Elle est d'un aspect sauvage et beau à la fois.»

N. IV. Voici l'inscription arménienne en question.

1 ԹՎ͵Ի ՈԿԴ
2 ԵՍ ՄԵՂ͵Ո-
3 ՒՑԵԱԼ͵ ԱՌԱՔԵ-
4 ԱԼ͵ ՔԱՀԱՆԱ..

---

5) V. Pl. I, N. 3.

5 ԱՄԴ ԵՂԱ ՔԱ-
6 ՀԱՆԱԻԻ ԱՔ-
7 ՍԱ ՄՔԱԵԼ ՎԱՐ-
8 ԴԱՑՊԵՏԱԻ
9 ԵԻ ՄԱՆ ՎԵ (Pl. I, No. 3.)

Les trois premières lignes se lisent couramment et renferment nettement la date, ainsi que le nom du principal personnage, inconnu d'ailleurs:

«En l'année arménienne 664=1215 de J.-C., moi le pécheur, prêtre Arakial, je fus ici avec le prêtre... et le vartabied Mkaël, et...»

dans ce qui suit, à la ligne 9, je ne puis rien deviner.

N. V. L'inscription arménienne suivante a été trouvée plus tard, dans l'église mentionnée au commencement du § précédent de la lettre de M. Bartholomaei. La pierre, de 3¼ archines de haut, sur 1¼ de large, était adossée au mur à gauche de l'autel. Elle représente une croix avec ornements, portée sur trois degrés: c'est une de ces croix de souvenir, si fréquentes dans tous les pays arméniens. Quant à l'inscription, elle est en caractères fort grossiers, mais en général assez lisibles et disposés irrégulièrement aux côtés et dans l'intérieur de la croix, ainsi que de son calvaire figuré.

1 ՆՃ Թ ՈՀ ՄՐ ԽԱՉՍ
2 ՏՐ ՅՍ ՔՍ ԱԾ
3 ՄՆՐ ԵԻ ՑՈՎՍԻ
4 ԶՎԱՐԴ Զ-
5 ԱՐԱՐՈՂ ԽԱՉ-
6 ԻՍ ՅԻ-
7 ՇԷՋԻՔ
8 ԵԻ ԶԱՂՐԱՑՐՆ

9 ԽԱ
10 ՉՆ Ց ՔԻ Ի
11 ՓՐԿՈՊ, ՍՒ

ՕՆՔԱ
ՐԻ

12 ԷՍԱ ԻՀ ԽՆԱՆՑ
13 ԻՀ ԽՆԻ

Toute la difficulté de l'interprétation tombe sur les deux premières lettres de la première ligne, dont je ne puis me rendre compte, avec la forme qui leur est donnée dans la copie, et que j'ai fidèlement transcrite. Le reste se lit clairement :

« En l'année 670 — 1221, la sainte croix. Le Seigneur Dieu J.-C. est notre Dieu et notre espérance.

« Souvenez-vous de Vard, qui a fait cette croix, et de son frère Zakaria, prince des princes.

« La croix de J.-C. est notre sainte rédemptrice. »

Le mot *աղբայր*, à la 8e ligne, est fautif, pour *եղբայր*, mais se rencontre dans les écrits arméniens du moyen-âge; le nom Zakaria devrait aussi être écrit *զաքարիայ*. Pour les personnages, ils sont inconnus; mais l'on remarquera la *contemporainetè*, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la croix de souvenir dont je parle, et de l'inscription arménienne précédente, ces deux monuments n'étant séparés que par un intervalle de six années. Ainsi, au commencement du XIIIe *s.*, Samchwildé existait comme grand centre de population, et il s'y trouvait une communauté arménienne, deux églises, et des prêtres de cette nation pour les desservir. Je vais plus loin; de quelque manière qu'on essaie de lire les lettres numérales de la première ligne, il en résultera seulement une plus haute antiquité pour le monument qui nous occupe.

«En allant du château dans la direction de l'extrémité de l'esplanade, vers le confluent des deux rivières ci-dessus mentionnées, on voit d'abord une petite église, grossièrement construite et sans inscription, puis, non loin de là, s'élèvent des pans de murs de la plus grande église (la cathédrale?), construite en pierres d'une couleur d'ocre et d'une architecture élégante. On voit qu'il y avait trois autels et des espèces de chambres près de l'entrée. La voute s'est écroulée, et plusieurs pans de murs n'existent plus. Sur ce qui reste on voit une longue inscription, en beaux et grands caractères khoutzouri, qui vont, mais avec des interruptions fréquentes, en une seule ligne, à la hauteur d'environ $2^1/_2$ archines du sol, tout autour de l'édifice. Comme je vis, d'après les traces du crayon rouge, que M. Tsvetkov les avait copiées, j'allai plus loin, sans m'arrêter.»

Dans ses lettres subséquentes, M. Bartholomaei m'a fait tenir deux copies complètes de ce qui reste de l'inscription entourant une partie du mur méridional, tout celui de l'est ou du chevet, ainsi qu'un plan abrégé et la mesure exacte de l'édifice qu'il nomme cathédrale. Je n'ai pas cru nécessaire de faire lithographier le Plan, qui ne m'a paru offrir rien d'extraordinaire, mais voici les intéressants débris épigraphiques, tels qu'ils ont été relevés. Les lettres ont environ deux verchoks de haut, et sont taillées avec soin.

N. VI. 1er fragment, au S.

...ႱႠႰႤ ႩႤႺႰႦႭႁႭႩႤ — ႤႁႭႴႢႡႠ ႢႱႢ..

2 archines et $^1/_2$, suivies d'une lacune de 6 archines. Sous ce fragment il y a quelques mots arméniens ne donnant pas de sens.

2e fragment, à l'E.

..ႰႢႱႤႲႠႰ ႤႴႸႤႬႠ ႡႬႤ Ⴉ ႦႴႩႤ ႩႭ |
ႱႸႤႡႸ | ႡႢ ႱႤ | ႺႤႠႺႲႤ ႱႤႻႠႻႩႲႬႠ ႷႢ-

ႡႨႧႠ Ⴙ.. 4½ archines, suivies d'une lacune d'1¼ archine.

3e fragment, ibid.

..ႸႤႰႤႥႠႣ..........—ႰႠ ႣႠ..ႠႭ ..Ⴍ· ႠႰ.. 2¼ archines, suivies d'une lacune de 1¼ archine.

4e fragment, ibid.

..ႨႣႵႠႤ—ႠႴႣႤ... ႱႻႭ... 1¼ archine, suivie d'une lacune de 12 archines, où le mur oriental, correspondant à l'autel, est détruit jusqu'au fondement.

5e fragment, ibid.

.. ႣႥ.. 1 archine, suivie d'une lacune d'1¼ archine.

6e fragment, ibid.

..ႭႱႻႭႥႰႨ. ႣႠ. Ⴘ. ႺႤႥႠႼ ႰႣ.. 4 archines, suivies d'une lacune d'1¼ archine.

ႤႠႰႻ
ႰႨႭႤ
ႭႱႡႨ
ႱႠႨ

Ⴄ.Ⴐ ou ႥႥႰ

7e fragment, ibid.

.. ႱႢႭႴႠႰႠ ႣႠ ႰႱႠ ႤႡႨႭႰ ႹႴႠ | ႣႶႤ. ႱႠ | ႤႰႩႤႰႨႠ | ႱႠ ႩႭႱ . ႢႨႭႥႻႤႥႠႣ. ႣႶႤ ႣႨႣႨႰႠ—ႻႴႥႨႰႠ ႤႠႰႸႭႰ ... 5¼ archines, suivies d'une lacune de 4 archines, fin de la copie, du mur oriental et de l'inscription, qui ne se prolongeait pas au N.

Dans les 2e et 7e fragments, les gros traits perpendiculaires | indiquent des colonnettes qui séparent ainsi les caractères; partout les — tirets indiquent des formes de

lettres trop douteuses pour pouvoir être saisies, et les points des lettres manquant dans le texte.

C'est donc un total de 39 archines, autrefois occupées par l'inscription, et dont il manque aujourd'hui 23. Toutefois essayons de tirer parti des indications fournies par les 7 fragments que je viens de transcrire.

1. Ce fragment, pris du commencement de l'inscription, nous donne la formule კაცთ-მოყვარისა, qui présuppose celle წყალობითა ღვთისა, et signifie: «par la miséricorde du Dieu aimant les hommes, cette résidence ....»
2. ნათესავით აფხაზი წელსა (?) კ მეფობასა კოსტანტინესა დაიდვა საძირკველი ჴელითა მ..., ce qui signifie: «Aphkhaz de nation, sous le règne de Costantiné, en l'année 20 (?), a été posé le fondement, par M . . .»
3, 4, 5, 6, avec le petit appendice placé sous la ligne, ne donnent aucun sens complet, mais seulement le mot შენებად: «*j'ai été jugé digne* de construire . . .»
7. სტოვათა და წმიდისა ელიონ მეფა (?) დღესა ენკენიასა ყოს . . . . . «des portiques et de saint . . . . le jour de la dédicace on fera . . . avec grand . . . . pour orner . . .»

De tout ceci il paraît résulter que la grande église de Samchwildé a été fondée sous un roi aphkhaz, Costantiné, en la 20e année de son règne, par un architecte (?) nommé M . . . Or, dans la liste des rois d'Aphkhazie, avant la réunion de ce pays et de la Géorgie sous un même sceptre, on trouve en effet un Costantiné, qui régna entre 906 et 921; puis, parmi les rois de l'Aphkhazie moderne ou plutôt de l'Iméreth, descendants de Rousoudan, Costantiné, fils de Narin-David, qui régna entre 1293 et 1327, et de qui le nom se voit encore sur le mur de l'église de Bédia, et dans une inscription de Mghwimé, en Iméreth [6]).

6) Voyage archéol. VIIIe Rapp. p. 93; XIIe Rapp. p. 92.

Il me semble possible que l'église principale de Samchwildé ait été bâtie par les soins de ce dernier prince, vers l'année 1313.

«Une autre église, sans inscriptions ni sculptures, se trouve non loin de-là (de la cathédrale), puis encore une église assez grande et bien conservée, où je copiai, sur la porte d'entrée, une inscription. La pierre étant toute poreuse et dégradée, je n'ai pu réussir à deviner quelques caractéres, que j'ai laissés en blanc. Ce que j'ai trouvé de très remarquable dans cette église, ce sont des fresques, assez bien conservées, dans les voutes et sur les parois. J'ai esquissé à la hâte deux des fresques qui ornent l'entrée. Elles sont surmontées de longues inscriptions, en bleu-clair sur un fonds noir; l'une a 14 lignes, l'autre 11. Elles sont en partie effacées, mais j'ai l'espoir que, dans une saison plus favorable, on pourra les copier, du moins en grande partie. Une autre pierre à inscription fait partie du mur intérieur de la même église.»

J'ai le regret de dire que ces diverses antiquités, malgré toute la peine qu'il en a coûté pour les recueillir, n'ont offert aucune prise à un déchiffrement logique, même partiel. Ainsi, en attendant une meilleure occasion, je dirai seulement que l'une des deux fresques mentionnées représente un personnage barbu, coiffé d'un béret rond et tenant dans ses mains la représentation d'une église, ce qui doit indiquer le fondateur, vraisemblablement un séculier. L'autre, au contraire, fait voir un personnage barbu aussi, mais coiffé d'une mitre grecque, et les deux mains réunies sur sa poitrine, paraissant être un dignitaire ecclésiastique. Quant aux légendes peintes, accompagnant ces portraits, on n'en peut rien conclure relativement à l'antiquité de l'édifice; car j'en ai vu, de ce genre, une à Souk-Sou, remontant au XIe s., et une autre à Dchoulébi, du XIVe s.[7])

---

7) Voyage archéol. VIIe Rapp. p. 116; et IIe Rapp. p. 136.

Ainsi les seuls résultats positifs des inscriptions de Samchwildé sont : la date de 1215 pour la première des églises de cette localité ; celle de 1221, pour une croix de souvenir, et le nom d'un roi d'Iméreth, Costantiné, avec la date probable de 1313 pour la construction de la cathédrale présumée.

M. Bartholomaei termine ainsi sa lettre :

« J'ai visité Orbeth trois fois, et deux fois, c'est-à-dire le 15 et le 16 décembre, le temps était superbe. Vers midi le soleil avait tellement réchauffé l'atmosphère, que les mouches volaient, et que l'on était incommodé par les cousins. Le 17, il faisait plus frais, et c'est pour cela que je n'ai pu prolonger mon exploration assez avant dans la journée pour copier les inscriptions *al fresco ;* mais ce qui est différé n'est pas perdu. En retournant je me suis amusé à tirer quelques coups de fusil dans le ravin, et les détonations ont fait prendre le vol à une douzaine d'aigles, qui s'élevèrent majestueusement, en décrivant des cercles au-dessus des ruines. Cela m'a fait penser au nom d'Orbeth, qui actuellement est devenu la propriété de ceux dont il porte le nom (*orbi* ორბი, en géorgien, signifie aigle). Mais je finis ma lettre, en vous priant .. etc. »

Le même, dans une seconde lettre, du 31 mars, m'annonce une nouvelle visite faite à Samchwildé, qui a eu d'abord pour résultat l'inscription vulgaire ci-dessus imprimée N. II, puis une seconde copie des inscriptions arméniennes et géorgiennes déjà publiées dans le 1er Rapp. sur mon voyage, p. 11 — 13, copie qui n'ajoute rien à ce qu'on savait déjà précédemment ; enfin une inscription en caractères géorgiens modernes, très grossiers, relevée sur une petite église, au voisinage de celle entre Béloï-Klioutch et Bogwi ; ibid. p. 12. Elle est de cette teneur :

N. VII. † გალატოზი .·. შვილო-
ხა (sic) .·. ჩევუძისა .·. ბძე-
თებული .·. ამისი .·.

Si rien n'a été omis, le sens doit être: «(Dieu fasse grâce à) Tchéwoum Galatozis-Chwili, *ou* fils de l'architecte, qui a fait ceci.» Mais ce texte si court est plein de fautes grossières, comme on en trouve habituellement dans ce genre d'inscriptions.

Outre ces remarquables antiquités, M. Bartholomaei a eu l'obligeance de me faire tenir les empreintes de 7 monnaies géorgiennes, arméniennes ou bilingues, non moins intéressantes, appartenant à la collection de M. le colonel Lutsenko. La 1re, inconnue jusqu'à ce jour, porte au centre, d'un côté, le monogramme ႧႰ Thamar, et une légende qui me paraît avoir la plus grande analogie avec celle du fragment de notre Musée asiatique, gravé sur la planche accompagnant ma Revue de la numismatique géorgienne, dans le Compte-Rendu des prix Démidoff pour 1845, N. 1. De l'autre côté, au centre, ႢႨ Giorgi, et la légende circulaire, assez lisible: ႭႭ ႠႣႨႣႤႬ ႫႴႧ ႫႴႤ «Seigneur, exalte le roi des rois.» C'est donc une pièce où sont réunis les noms du père et de la fille, ou peut-être de la mère et du fils.

2. La seconde est un exemplaire de la monnaie d'argent du roi David-Narin, dont j'ai parlé dans ma Revue de numismatique géorgienne, ibid. p. 314 N. 3 (p. 78 N. 3 de l'imprimé à-part), et qui remonte à l'an 1247, sous Gaïouk-Qaân, nommé au revers. Elle est figurée dans l'ouvrage du Pr. Barataïev, Разр. III, Табл. VIII, N. 2.

3. la troisième, *toute nouvelle*, est cet exemplaire en cuivre dont il est question dans mon 1er Rapp. p. 102, d'une monnaie que j'attribue là au même roi David-Narin, tandis que le côté arabe exige une autre attribution.

Sur l'avers on voit, comme sur la précédente, un roi à cheval, allant à droite; derrière sa tête, la lettre Ⴃ, David; au revers: الملك داود بن كيوركى «le roi David, fils de Giourgi;» c'est donc David VI, fils de Giorgi-Lacha.

4, 5. Deux monnaies arméniennes très communes, des rois Héthoum, à Sis, et Lévon, «par la puissance de Dieu, roi d'Arménie.»

6. La sixième est un bel exemplaire, supérieurement conservé, d'une autre monnaie arabe du roi David, fils de Giorgi-Lacha :

A. داود ملك ابن كيوركى الصهر المشيح ضرب تفلس

R. بقوة خداى باقبال پادشاى جهات منكو قاان سنة خمسيت وستماية

«Le roi Daoud, fils de Giorgi, aide du Messie; frappé à Tiflis,

«par la puissance de Dieu, par le bon plaisir du padichah Mangou-Qaân; en l'année 650» — 1252.

7. Enfin M. Bartholomaei propose une bonne correction à la lecture d'une monnaie bilingue du même prince; v. Barataïev, Paap. III, Таб. VIII, N. 3-6, et p. 138 :

بنده پدشاه جهات منكو قاان داود ملك

«Le roi David, l'esclave du padichah du monde, de Mangou-Qaân.»

L'interversion des mots sur la monnaie même doit avoir eu pour motif le désir de déguiser l'ordre de préséance des personnages nommés.

Après avoir terminé ce qui précède, j'ai reçu du même antiquaire un second envoi d'inscriptions, qu'il a eu l'occasion de recueillir dans une excursion à Béloï-Klioutch, à la suite du Prince-Lieutenant, au mois d'avril de cette année.

J'ai déjà parlé de deux nouvelles copies des inscriptions N. I, II et VI, ci-dessus expliquées, copies qui m'ont fourni seulement des mesures plus exactes et le Plan de la cathédrale de Samchwildé : je passerai donc à d'autres objets.

I. Inscriptions d'un couvent, nommé en russe Зеленый Монастырь.

N. VIII. Ce couvent est situé à 7 ou 8 verstes de Béloï-Klioutch, dans la direction de Manglis, ce qui fait que M. Bartholomaei croit pouvoir lui attribuer le nom géorgien de Goudarekh, attribution qui n'a rien d'invraisemblable. Le géographe géorgien, p. 171, dit de ce lieu, situé dans le bassin de l'Algeth: «Il y a à Goudarekh, au pied du mont Bender, un très beau couvent sans coupole, dans une belle position. Les bâtiments en sont considérables, il est dirigé par un prieur (წინა-მძღვარი);» rien de plus, et l'histoire écrite ne fournit, que je sache, aucune espèce de renseignement ultérieur. Le nom de «monastère vert», que les Russes ont donné à ce couvent, provient sans doute de la couleur dominante de l'édifice ou de quelques-unes de ses parties.

Ici M. Bartholomaei a copié plusieurs inscriptions, dont celle qui lui paraît la plus ancienne est à l'entrée de l'église principale; malheureusement tous les commencements des lignes sont cachés par «un vilain petit portique, construit par un architecte barbare. Les caractères en sont parfaitement réguliers et d'une forme archaïque. On peut croire que les dégradations qui s'y rencontrent proviennent des maçons, auteurs de ce chef-d'oeuvre;» ainsi s'exprime, avec beaucoup de justesse, notre archéologue.

1 ..... ႱႫႤ .... ႵႭႡႤႵႨႱႤ ႣႤႤ
2 ... Ⴉ Ⴒ. Ⴒ .... ႤႺႬႳႨႲႨႱႤ
3 .... ႱႤႫႤႱႤႲႡႭႺ.. ႲႬ ႬႤ ႱႤႬ-
4 .... ႫႥႨႱ ႻႭႱ .. ႬႢႬႭႴႲႨႬ
5 .... ႱႨႲႭ ႩႨႱႤ.. Ⴈ.ႱႭႲႨႱႤႫႥႱ .. 8)
6 .... ႨႵႨ ႫႵႣ ႡႩႣ. ႥႭႴႤႱ Ⴌ ႱႲႺႳ.Ⴑ
7 .... ႱႳႹႤ.ႵႢ..

8) V. les lignes 4 et 5, sur la Pl. I, N. 4.

Si, comme je le crois, les trois premières lettres de la première ligne, sont la fin du mot ღვთისათა, il manque au commencement le mot სახელითა, et la lacune suivante doit être remplie par le mot მეოხებითა. Jusqu'à la quatrième ligne, ce sont de pures formules, que l'on pourrait aisément remplir. Au milieu de la quatrième ligne, on voit le commencement du nom d'une reine Rous (oudan?) au nominatif.

«*Au nom de Dieu par l'intercession* du martyr . . .
. . . . du pécheur . .
. . . . pour prier et pour gl*orifier*
. . . . la reine Rousoudan (?) . .
. . . . pour l'âme
. . . .
. . . .

Le nom de la reine paraît avoir été le sujet du verbe, qui manque, et qui indiquait sans doute qu'elle fit construire l'édifice pour le salut de son âme et pour celui de ses parents.

Je ne pense pas que l'on puisse tirer, de la forme des lettres, aucune induction pour préciser l'époque; car, sur les 45 inscriptions géorgiennes que j'ai publiées d'après les copies de M. Dubois de Montpéreux, dans le t. IV de nos Mémoires, une bonne moitié, de différents siècles, offrent des formes analogues. Toutefois celles de Goudarekh sont remarquablement belles. Quant à la négligence qui a fait disparaître ici tant de choses sous la maçonnerie, j'ai déjà rencontré des faits analogues, tant à Samthawis qu'à Icortha et à Kherthwis. Les anciens n'avaient pas, naturellement, pour les inscriptions, le même respect que ceux d'entre les modernes qui se sont donné la tâche de les déchiffrer.

N. IX. Au-dessus de la porte du clocher de Goudarekh, sur une pierre longue de 2 archines, large de 12 verchoks, on lit en beaux caractères:

† ႠႣႣႬ: ႶႬ: ႻႪႰႨ: ႣႠ: ႭჃႻႪႤႥႤႪႨ,
ႫႴႤႶ: ႫႴႤ: Ⴃ: ႫႤ: ႫႩႿ: ႫႤႴႁႨႱႠ: Ⴋ-
(ႶႨႱ)Ⴀ Ⴖ. ႫႶ . . . . ႣႤႪႠ ႣႠ ႿႰႨႱႠ
ႫႩႁႰႶႵႤႪႨ: ႠႁႰႪႫ: ႶႰႱ ႵႨႣႫႤႬ:
ႠႶႸႤႬႁႨႠႣ: ႱႠႫႰႤ-
. . . . ႶႠ: ႠႫႶ ႱႣႣႁႪႣ: ႫႴႁႨႱႠ:
ႫႶႨႱႠ: ႣႠ: ႱႠႪႢႵႪႣ: ႱႪႨႱႠ: ႼႫႨႱႠ:
ႣႠ: ႻႫႨႱႠ: ႼႰႨႱႠ:
. . . . . ႶႬ: ႣႠ: ႸႣ: ႩႬ: ႫႸႭႁႤႪႫႠႬ:
ႫႨႱႫႠႬ: ႠႬ: ႵႩႬႱႠ ႸႩႸ [9])

Il y a ici peu d'abréviations et de ligatures, et les caractères sont d'un bon style; toutefois les commencements de lignes sont endommagés; le nom du roi, à la première ligne, deux mots, aux 2e et 4e, et les chiffres, à la fin, offrent des difficultés que j'analyserai plus bas.

«C. Dieu exalte le puissant et invincible roi *David!* Moi, l'aide de Sa Majesté, ... déla, et le porte-croix Abraham, j'ai été jugé digne de construire ces clochers, pour l'exaltation de Sa Majesté et pour prier pour mon âme et pour celle de mon frère. Dieu *ait pitié de nous*, ainsi que sa très sainte mère; amen. En l'année pascale 422 — 1202.»

Ici trois choses doivent être prises en considération: 1° le nom de la reine Rousoudan, qui a paru dans le texte précédent; 2° le nom du roi et la date, consignés dans la présente inscription; car l'église et le clocher doivent être à-peu-près de la même époque.

Ainsi qu'on le voit dans ma transcription, le nom du roi est représenté par un Ⴃ seul, initial du nom de David, et suivi de deux points, qui montrent que le mot est complet. Ce serait trop peu de cette lettre pour *Dimitri*, qui ne s'abrége pas tellement, à l'ordinaire; il faut donc que

9) V. le fac-similé sur la Pl. II, N. I.

la panse du ⴑ ait renfermé un ⴔ, de façon à compléter la sigle de *David*. Si mon raisonnement est juste, David-le-Réparateur et David, mari de Thamar, sont les seuls à qui conviennent les titres de «puissant et invincible;» toutefois ce pourrait aussi être l'un des deux David du XIIIe siècle, régnant conjointement au temps de l'occupation mongole, s'il était raisonnable d'admettre qu'à une époque de désorganisation les deux faibles vassaux des noïns aient pu bâtir un «superbe monastère,» comme celui de Goudarekh. Ainsi, en définitive, les probabilités me paraissent être en faveur de David-le-Réparateur, ou de David-Soslan, second mari de la reine Thamar.

Examinons maintenant la date: des trois lettres numérales, la première ne peut être qu'un ⴕ 400, puisqu'il s'agit du cycle pascal de 532 ans; la seconde sera un ⴗ 20, bien qu'elle soit écourtée d'en-haut, sur la copie; enfin la 3e, qui n'a pas forme géorgienne, peut être le commencement d'un ⴢ 2: donc 422 = 1202, après quoi il n'y a plus à hésiter qu'entre ce 2 et l'une des unités, ⴣ 3, ⴤ 5 ou ⴥ 6, 1203, 1205 ou 1206. Or David-Soslan, mari de Thamar, mourut en 1208 ou 1209, ainsi le doute sur l'unité finale n'aurait pas, en ce qui le concerne, de graves conséquences. [10])

Dans cette hypothèse, quelle sera la reine Rousoudan, mentionnée dans l'inscription de la grande église? Au temps de la reine Thamar, il y avait en Géorgie non une reine à proprement parler, mais une princesse du sang royal, soeur du père de Thamar et nommée Rousoudan, qui, après avoir épousé un sultan de Khorasan, revint, veuve et sans enfants, auprès de sa nièce, et joua un rôle historiquement connu [11]); l'Annaliste la qualifie de *reine*, mais on ne sait pas l'époque de sa mort. Comme cette prin-

10) V. Add. et éclairciss. à l'Hist. de Gé. p. 297.

11) Hist. de Gé. p. 395, 402, 420—22. Cf. *sup.* N. I, quelque chose qui ressemble au nom de Rousoudan, dans une inscription de Samchwildé.

cesse avait élevé Thamar, on peut aisément admettre qu'elle la précéda aussi dans la tombe, et que le couvent de Goudarekh fut construit à ses frais, quelques années avant le clocher.

Quant aux deux personnages qui ont présidé à la construction, celui de qui le nom se termine en *déla*, suivant la copie, et son frère, le porte-croix Abraham, je n'ai sur leur compte aucune espèce de témoignage écrit.

Suivant M. Bartholomaei, «le couvent ou l'abbaye présente une masse de ruines, encloses par un mur d'enceinte crénelé et en partie percé d'embrasures. Le tout est dominé par la grande église et par le clocher, dont les dômes pointus sont encore conservés. La grande église a encore des peintures *al fresco*, mais qui sont d'une époque barbare, quoique les inscriptions soient en grec. L'iconostase, construit en pierres, est aussi d'une époque assez basse, car il a été fait avec des débris de sculpture réunis sans aucun égard pour la symétrie ni pour l'à-propos des formes. P. E. on voit des colonnettes torses, avec leurs chapiteaux, placées en biais ou transversalement; on voit aussi des arabesques tronquées et placées là uniquement pour remplir l'espace: le tout présente un aspect des plus bizarres. A une centaine de pas de la grande église, j'en ai admiré une petite, mais bien jolie. Elle est d'une pureté et d'une élégance de lignes très remarquable. On l'a ornée de sculptures, mais sans la surcharger. Il est bien à regretter qu'elle ne porte aucune inscription.» Ainsi tout concourt à prouver que les édifices religieux de Goudarekh sont d'une bonne époque, induction que confirment les noms propres et la date, nous reportant au temps de la plus grande prospérité de la reine Thamar.

N. X. Dans la même église, un fragment de corniche porte:

....ⴈⴑⴄ ⴕⴄ ⴑⴀⴋⴒⴐⴀⴕ: ⴑⴀⴈⴑⴄ: ⴋ(ⴐⴂⴈ)ⴑⴄ
ⴕⴄ ⴂⴓⴅⴀⴞⴄ
. . . ⴕⴑⴈ † ⴂ. ⴉⴐⴍ: ⴓⴐⴑⴀⴒⴄⴕ: ⴃⴄⴝ . . .

«. . . et pour prier pour mon âme et pour celle de mes parents . . . ., pour entrer dans le tem (ple) . . .

N. XI. Ici encore, à gauche de l'iconostase, dans l'angle du mur, était posée une pierre tumulaire, représentant la tête et les mains d'un personnage à moustaches relevées et à barbe pointue, paraissant avoir sur la tête un bonnet avec une croix au milieu de la partie antérieure ; à sa gauche, un ange ; à sa droite, une croix grecque et une branche feuillue ; de la main gauche il tient un instrument en forme de peigne, les dents en haut ; de la droite, un bâton ou une planchette [12]); enfin, sous la gauche est figuré un bâton à double bec à-corbin, que l'on sait être le bâton des vartabieds, en Arménie, mais qui pouvait aussi convenir à un ecclésiastique géorgien. Sur la pierre on lit cette inscription, en caractères vulgaires, très grossiers :

ქ. მოიჴსენე·· უფლო
ამ:· მონსტრის:· მეორეთ:· გამკეთ-
ებელი:· წინ მძღრი: დომნტი:· ამნ უფ (v. Pl. I, n. 5.)

«Seigneur, souviens-toi de l'âme du prieur Domenti, qui a réparé ce monastère. Amen, Seigneur.»

J'ignore également l'époque de ce Domenti.

N. XII. Là même, enfin, au milieu de l'église, est une pierre tumulaire brisée, dont notre archéologue a dû rejoindre les morceaux, avant de copier l'inscription suivante, en caractères vulgaires très mauvais. La tombe est ouverte et laisse voir un grand trou.

1 განსასვენებელსა ამას და საფლავსა შინა მდებარე ვარ
მე გერმანოზ-

12) Je suppose, sans pouvoir le démontrer, que ce peut être une sorte de cresserelle, destinée à donner les signaux, durant l'office, en passant la planchette sur les dents de l'instrument inconnu. Aucun Géorgien n'a pu m'expliquer autrement ce problème.

2 სშკიდი, მეჯინიბთ უხუცესი ომან, ყაენის ძუსიბი,
შკლისის თკის
3 მიმრთმეკ ყაზნგაბათისა . . . . . იესუდრთ
ბაგრთნი ომან
4 ანდრის თცლთჯრ შებმული კნტა მობძნე შენდბანიო
ბძანეთ ქ სამშკდ. (Pl. II, N. 2.)

Jusqu'au premier mot de la 3e ligne inclusivement, tout se lit et se comprend sans peine, malgré de légères incorrections, qu'il m'eût été facile de rectifier; mais à partir du mot ყაზნგ jusqu'à la fin, je ne me rends pas assez bien compte de certains détails pour obtenir un sens raisonnable, et je dois différer de donner l'interprétation de cette partie du texte. Quant à la date, je la lis, moitié en toutes lettres, moitié en lettres numérales სამს ჟდ.

«C. Dans ce lieu de repos et dans cette tombe je suis gisant, moi Oman Germanozis-Chwili, chef des palefreniers, ami du Qaen (i. e. du chah de Perse), qui ai enlevé 700 têtes . . . . . vous qui viendrez ici, dites des pardons pour moi. En l'année pascale trois cent et 94 = 1706.»

Un guerrier, à ce qu'il paraît, un personnage si haut placé, aurait dû laisser son nom dans l'histoire, mais jusqu'à présent je n'ai rien trouvé qui le concerne.

II. Couvent de Phitareth.

Phitareth est situé sur un petit affluent gauche ou septentrional de la Ktzia, à quelque distance vers l'O. de la citadelle de Khourout ou Khoulout, et mentionnée dans la Descript. Géogr. de la Gé. p. 165, comme «monastère à coupole, bien bâti et dans une belle situation, gouverné par un prieur.» M. Bartholomaei dit que l'église en est magnifique, mais dans un triste état. A l'intérieur elle est toute couverte de fresques, avec légendes grecques, en caractères tout-à-fait byzantins, d'une bonne époque, et entremêlés d'enchevêtrements. Le mauvais temps l'a empêché de les copier, mais il a remarqué dans le sanctuaire une image en pieds de S. Melkhisédech, ayant pour pen-

dant S. Abraham qui tient un objet rond, et a devant lui, sur un plateau, une paire de ciseaux. Un grand S. Jean tient aussi une longue feuille couverte d'écriture grecque, où l'on reconnaît le nom Okropir, Chrysostome, en caractères géorgiens ecclésiastiques.

«Tout le sol a été remué, continue-t-il, et des débris de marbre, ou d'albâtre oriental transparent, attestent par quelques caractères ecclésiastiques mutilés, que l'église était entièrement pavée de belles pierres tumulaires, qu'on a brisées et enlevées. Les débris, dont j'ai ramassé une vingtaine, sont petits et ne pouvaient être réunis, tant par la forme des lettres que par les teintes différentes du marbre. Il est évident qu'ils appartenaient à des tables différentes.

«L'architecture de l'église est fort belle et très ornée; toute la tour, sous la voute conique, est comme un cylindre de dentelles; les entablements des fenêtres et de la porte sont couverts de sculptures très riches et pleines de goût: c'est une des plus belles églises et des mieux conservées, de toutes celles que j'ai vues en Géorgie; elle est presque aussi grande que la cathédrale de Sion, à Tiflis. Il est bien fâcheux que l'on ait brisé et volé toutes les dalles tumulaires, qui étaient en beau marbre.»

XIII. Voici cependant une très belle inscription, copiée ici par notre antiquaire, sur le mur intérieur du porche, et qui méritait bien de ne pas rester dans l'oubli:

1. . .ႢႨႰႠ ႫႫႨႱႠႰႠ . . ႤႨႱႠႰႠ ႣႠ ႱႢႨႱႠ
Ⴉ.ႱႠႰႠ ႸႩႵႬႨႰႠ ႣႠ ႫႪႳႰႠ ႳႣ

2. . .ႰႨႱႰႠ ႣႠ ႩႰႠ ႤႬႨ ႱႵႬႨႰႢႬ ႱႰႩႭ
. . .ႵႬႱ ႵႠ ႶႱႠ ႲႬႱႠ ႶႨႤႱ

3 ႵႨႵႫႬ . . . . ႰႠ ႶႱႰႠ ႫႢ ႵႵႰႤ
ႵႼႴႠႱႤႢ ႠႫႨႤႢႼႳႨ ႰႳႰ ႫႨႳႤႳႢ-
ႢႨႱႠ

4 [illegible]

5 [illegible]

6 [illegible]

7 . . . . . . [illegible]

8 . . . . [illegible]

9 [illegible] . . . [illegible]

10 [illegible]

11 [illegible]

Il n'est pas bien difficile de restituer la plupart des petites lacunes et défectuosités au commencement des quatre premières lignes, et jusque-là il n'y a pas un seul mot douteux. A la 5e, les 4 premières lettres sont difficiles à restituer, et le — marque un vide de la copie, sans indication de lettres omises ; je crois qu'en effet il ne manque rien ici. A la 9e je lis [illegible], le groupe [illegible], sans être entièrement satisfait de cette solution ; à la 10e, [illegible] doit se lire au lieu de [illegible].

«Au nom de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, avec l'assistance et l'intercession de sa très sainte Mère, et des Saints qui, dans le cours des siècles, ont été agréables à J.-C. Notre-Seigneur, j'ai été jugé digne, *par la bonté de Dieu*, moi Kawthar [a]), Koudjaphadzé amir-edjib [b]) (i. e. premier chambellan) de l'autocrate, du puissant roi des rois Giorgi, de construire ce monastère et cette église de la Mère de Dieu, qui ne . . par personne, ... et que j'ai conquis par mon sabre; j'ai acheté Tandzia, gagné aussi par mon sabre, et Théwdoré-Tsmidani [c]), avec l'assentiment du roi; *par la permission* du même grand et bienheureux souverain, je les ai offerts à la très sainte Mère de Dieu de Phitareth, pour la conservation de Sa [d]) Majesté, *pour prier* pour mon âme, pour celle de mes frères fils et descendants; personne ne . . . .; invoquant le témoignage de Dieu, je déclare que personne n'a de droit sur ce lieu: quiconque des miens, grand ou petit, entreprendra, se permettra de dépouiller ou de frustrer le monastère, qu'il soit maudit par la bouche du Dieu sans commencement, après sa mort et durant sa vie; amen.»

a. Le nom de Kawthar est bien connu en géorgien, mais sa famille, soit qu'il faille lire, comme je l'ai fait, ou tout simplement Kadjaphadzé, car la première voyelle manque, sa famille, dis-je, n'est pas connue.

b. Pour arriver à préciser de quel roi Giorgi il est question ici, il faut entrer dans quelques considérations: d'abord une église aussi belle que celle de Phithareth ne peut être moderne, et par ce mot j'entends une époque de beaucoup postérieure aux Mongols. D'autre part, le titre persan d'amir-edjib, porté par un Géorgien, ne me paraît pas permettre d'attribuer l'édifice dont je parle au règne de Giorgi II, père de David-le-Réparateur. Il reste donc Giorgi III, père de Thamar, fin du XIIe *s.*, et Giorgi V le Brillant, fils du roi Dimitri II, mis à mort par les Mongols. Or si, d'un côté, Giorgi III a conquis le Somkheth entier, par la défaite et l'anéantissement des Orbélians, conjurés en faveur de son compétiteur et frère Demna; si encore ce prince a vu construire la belle église d'Icor-

tha, en 1172; d'un autre, Giorgi-le-Brillant a aussi rendu la paix et la prospérité à la Géorgie, durant son long règne, 1318 — 1346, il a conquis de nouveau et possédé le Somkheth, et l'on a également de lui l'église de Daba, dans la vallée de Borjom. Entre ces deux alternatives je penche pour la seconde, i. e. pour Giorgi-le-Brillant, au XIVe siècle.

c. Sur la localité de Tandzia et sur S.-Théodore, situé sans doute au voisinage, v. la Géogr. de la Géorgie. p. 155.

d. Ici le texte emploie le pluriel honorifique: leur Majesté.

La grande Bibliothèque de Paris possède un exemplaire de la Bible géorgienne, avec offrande de ce livre à l'église de Phitareth par l'éditeur (Wakhoucht), qui se recommande à Dieu, lui, ses fils et filles.

N. XIV. Enfin dans l'église de Phitareth M. Bartholomaei a relevé une épitaphe supérieurement sculptée, renfermant mot pour mot le même texte que celle, bien connue, gravée sur la tombe de David-le-Réparateur, à Gélath: «C'est ici le lieu de mon repos . . . .» Malheureusement le nom du défunt y manque aussi, et nous n'avons aucune tradition qui nous aide à le retrouver; on pourra, si l'on veut, admettre que c'était celle du fondateur.

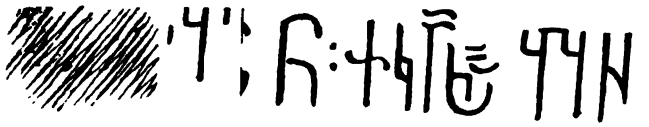
Les résultats de ce travail, résultats non moins satisfaisants que déplorables, sont, qu'évidemment l'histoire aura beaucoup à gagner d'une collection aussi complète que possible des monuments géorgiens anciens, particulièrement de ceux qui existent dans la Géorgie méridionale, non encore explorée; mais surtout, et à notre grand regret, que les sources écrites de l'histoire sont trop peu abondantes ou trop peu connues, trop pauvres en renseignements sur les hommes et sur les faits. Cette lacune ne pourrait être comblée que par l'étude sérieuse et par le dépouillement des chartes, si nombreuses en Géorgie.

(Tiré du *Bull. hist.-philol. T. X. N° 7. 8.*)

5.

4.

3.



Lith. R Müller.

P. 653

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN HISTORICO-PHILOLOGIQUE

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

PJ
7
.A28
v.2
no.3

Tome II.

3E LIVRAISON.

Avec 5 planches lithographiées.

St.-Pétersbourg.
Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences.
1854.

Se vend chez MM. *Eggers* et *Comp.*, libraires, Commissionnaires de l'Académie, Perspective de Nevsky, № 12, et à Leipzic, chez M. *Léopold Voss.*

Prix: 50 Cop. arg. — 17 Ngr.

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN HISTORICO-PHILOLOGIQUE

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome II.

3e LIVRAISON.

Avec 5 planches lithographiées.

St.-Pétersbourg.
Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences.
1854.

Se vend chez MM. *Eggers* et *Comp.*, libraires, Commissionnaires de l'Académie, Perspective de Nevsky, № 12, et à Leipzic, chez M. *Léopold Voss.*

Prix: 50 Cop. arg. — 17 Ngr.

PJ
7
.A28
v.2
no.3

CONTENU.

Page.

Dorn. Die Pehlewy-Münzen des Asiatischen Museums der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. III. Die Münzen der Ispehbede, Chalifen und deren Statthalter 249

Lettres de M. Bartholomaei, relatives aux antiquités géorgiennes; envoi de M. le colonel Khodzko; inscriptions d'Akhal-Kalak, par M. Périvalenko. (Avec 5 planches lith.) . 264

Die Pehlewy-Münzen des asiatischen Museums der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. III. *Die Münzen der Ispehbede, Chalifen und deren Statthalter.* (Extrait.) Von B. DORN. (Lu le 9 décembre 1853.)

Die vorliegende Abhandlung über die Münzen der Ispehbede, der Chalifen und deren Statthalter mit Pehlewy-Inschriften bildet die dritte und letzte Abtheilung der Beschreibung der Pehlewy-Münzen des asiatischen Museums. Die beiden ersten Abtheilungen, die Münzen der Sasaniden enthaltend, habe ich die Ehre gehabt der Classe in den Jahren 1846 und 1847 einzureichen. So wäre also eine Arbeit vollendet, die, wenn neben Fraehn's *Nova Supplementa* und den von mir dazu beabsichtigten *Additamenta ad nova supplementa* gedruckt, einen neuen Beweis von dem Reichthum des asiatischen Museums an morgenländischen Münzen geben wird. Die Herausgabe der ersteren Arbeiten hoffe ich im Anfange des nächsten Jahres, wenn die Tage heller werden und mehr Licht gewähren — denn bei derartigen Beschäftigungen ist Licht ein Haupterforderniss — zu beginnen, die zuletzt genannten fortzusetzen. Dass meine Eingaben über die Pehlewy-Münzen bisher ungedruckt geblieben, bedauere ich nicht; ich habe anderwärts (Bullet. hist.-phil. B. V. S. 226) auf das Erspriessliche des *nonum prematur in annum* rücksichtlich derselben aufmerksam gemacht. Indessen kann ich nicht umhin

hier einige vorläufige Bemerkungen, namentlich in Bezug auf die Versuche, welche zur Erklärung der in Rede stehenden Münzen hier zu Lande gemacht worden sind, mitzutheilen; sie werden beweisen, dass auch die hiesigen Münzschätze nicht unberücksichtigt, und für die Wissenschaft todt geblieben sind. Denn so viel ist gewiss, dass die letzteren den ähnlichen Sammlungen anderer Länder wenigstens gleich stehen, ja sie in mancher Hinsicht übertreffen. Ich allein habe mehr denn ein Dutzend solcher Sammlungen zu sehen Gelegenheit gehabt und in ihnen Kleinodien gefunden, welche bis auf diesen Tag einzig zu sein scheinen.

Der erste der auch dieser Art Münzen seine Aufmerksamkeit zuwandte, und sie namentlich rücksichtlich der arabischen Inschriften zum Gegenstand seiner gelehrten Arbeiten machte, war Fraehn. Seine im J. 1822 erschienene Abhandlung: *Die Chosroën-Münzen der frühern Arabischen Chalifen*, Mitau 1822, erklärt Münzen mit den Namen Omar, Dscherir, Saïd, Heddschadsch b. Jusuf u. s. w. Eine Münze Dcherir's mit damals möglicher Erläuterung theilte er in getreuer Nachbildung in Ibn Foszlan's u. s. w. *Berichte*, St.-Petersb. 1823, S. 85-86 mit, und führte alle derartigen Münzen der Akademie in seiner *Recensio*, Petrop. 1826 S. 1-5, auf. Im J. 1829 beschrieb er die erste Münze des Sasaniden Narses (vgl. *St.-Petersb. Zeit.* No. 6, S. 40), nachdem er schon früher der erste auf eine sogenannte grusino-sasanidische Münze von Stephanos aufmerksam gemacht hatte, s. *Nov. Symbolae etc.* 1819. p. 46, Tab. II, no. 15 u. *Die Münzen der Chane vom Ulus Dschutschi's*, S. 54, und suchte im J. 1832 in derselben Schrift, S. 63-64, das Zeitalter der sog. Ispehbed-Münzen durch die darauf vorkommenden Namen arabischer Statthalter näher zu bestimmen, ein Versuch, dessen grosses Verdienst selbst Olshausen anerkannt hat, vergl. *Die Pehlewí-Legenden u. s. w.* S. 12. Endlich gab er im J. 1838 die erste Kunde von einer in der Eremitage aufbewahrten sehr merkwürdigen Münze mit dem Namen سليمن und بخ, *Bull. scientifique*, T. IV, S. 317. Dieselbe ist vom J. 137, wie auch H. Saweliev in seiner bald anzuführenden Schrift richtig gelesen hat.

Als ich im J. 1835 nach St.-Petersburg versetzt ward, fand ich in der Münzsammlung des asiatischen Institutes einen so bedeutenden Schatz von Pehlewy-Münzen vor, dass ich mich mit Liebe dem Studium derselben zuwandte, uud dadurch vorzüglich zur Herausgabe von Sehir-eddin's *Geschichte von Tabaristan* bewogen wurde. Zur Erweiterung meiner derartigen Beschäftigungen dienten später (von 1839 an) auch die Sammlungen des asiatischen Museums und der Kaiserlichen Eremitage u. s. w. Ich habe seitdem nie unterlassen von neuen Erwerbungen der ersteren Anstalt Kunde zu geben, s. *Bulletin de la classe historico-philol.* I. S. 107-110, 270-272. II. S. 89-10, V. 107-110. 140. 270-272, und sonst deren Erklärung zu versuchen. So hatte ich im J. 1843 die Münze, welche Longperier der Turandocht zuschrieb, richtig dem Ispehbed Ferchan zugetheilt (*Bulletin* I. S. 110), eine Annahme, welche, so wie die freilich nicht veröffentlichte Lesung der Namen Omar, Omar ben el-Ala und Obaidullah (*Bullet.* II. S. 90), durch Olshausen's in demselben Jahre erschienene Schrift bestätigt wurde, und seitdem feststeht. Denn de Sacy und Olshausen sind es, die den Altar der Pehlewy-Münzkunde errichtet und das Feuer auf ihm angezündet haben; Alle die nach ihnen auf demselben Felde gearbeitet, haben nur zur fortdauernden Unterhaltung oder zu fröhlicherem Auflodern der Flamme mehr oder minder bedeutende Beiträge geliefert. Wenn ich bis dahin das auf den späteren Sasaniden beständig vorkommende ʒpou, afiti gelesen (s. *Bulletin* I. S. 33, u. 40), so war ich wirklich im Irrthume; Olshausen erkannte es als afsud, was ich aber nach der Analogie von بود, *afsuwed* aussprechen möchte. Bald darauf, (*Bull.* I. S. 270), nahm ich die Gelegenheit wahr über die Münzen zu sprechen, welche ich damals Chursisda-Münzen nennen zu können glaubte, und in Gemeinschaft mit Hrn. v. Bartholomaei, der sich mit ungewöhnlichem Scharfsinne diesem Studium zuwandte, einige Münzen des dritten Sasaniden-Königes, Hormisdas I. zu beschreiben. Ibid. S. 273 ff.

Im J. 1846 trat auch Hr. v. Saweliev mit Untersuchungen über Pehlewy-Münzen und namentlich der arabischen

Statthalter auf. In seinem Werke: Топографія кладовъ съ восточными монетами и издѣліями, C. Пб. 1846, machte er in der ersten Beilage: О пеглевійскихъ надписяхъ на монетахъ Табериstана S. 138, einen Versuch, die auf derartigen Münzen vorkommende Aera zu bestimmen, und setzte als Ausgangspunct derselben die zweite Hälfte des J. 32 d. Fl. = 653 fest, indem er diese Annahme durch eine Zusammenstellung der arabischen Statthalter und des Ispehbeds Churschid zu bestätigen sich bemühte. Hr. Dr. Mordtmann hat in seiner eben erschienenen Schrift: *Erklärung der Münzen mit Pehlvi-Legenden* (Zeitschr. der Deutschen Morgenl. Gesellsch. Bd. VIII. Heft I. 1854, S. 177-180) eine ganz ähnliche, wenngleich erweiterte Zusammenstellung gegeben, die ihn das J. 31 d. Fl. = 652 als das erste der tabaristanischen Aera anzunehmen bewogen hat, vergl. Olshausen, S. 36 ff. Wenn ich mit diesen Annahmen nicht durchaus einverstanden sein kann, so stütze ich mich auf vollständigere Hülfsmittel, die keiner der genannten Numismaten benutzt hat, ich meine, ausser vielen anderen vorzüglich: *Die Geschichte Tabaristan's nach Chondemir* (und *Schehrisadeh*), St.-Petersburg 1850, und *Sehir-eddin's Geschichte von Tabaristan* u. s. w. ebend. 1850. Letztere Arbeiten konnte H. Saweliev nur nach einzelnen Mittheilungen benutzen, eben weil sie noch nicht erschienen waren, als er sein oben angeführtes Werk schrieb. Ueberhaupt gewinnt durch sie die Geschichte der Statthalter von Tabaristan, deren ich nicht weniger als ein Viertelhundert nachzuweisen vermag, eine vollständigere Gestaltung. Einen Statthalter Zeid (Mordtmann S. 178) hat es niemals gegeben; er ist durch einen Druck- oder Schreibfehler in Spiegel's Aufsatz (Zeitschr. d. D. M. Ges. Bd. IV. S. 67) entstanden und kein anderer als سعيد بن دعلج, wie das auch die Geschichte Tabaristan's von Ibn Isfendiar, wenigstens in der mir vorliegenden Abschrift, richtig angiebt. Von Dscherir, der nirgends als Statthalter von Tabaristan genannt wird, bezeugen es die Münzen; ich finde ihn nur als Statthalter von Basra unter Jesid ben el-Walid, der ihn zu solchem im J. 126 = 744 ernannte, und später unter Harun el-Raschid, während dessen Regierung jene Würde fol-

gende bekleideten: 1) Muhammed b. Sulaiman b. Aly, 2) Sulaiman b. Abu Dchafar, 3) Isa b. Dschafar b. Abu Dschafar, 4) Chusaima b. Hasim, 5) Isa b. Dschafar, 6) Dscherir b. Jesid[1]), 7) Dschafar b. Sulaiman, 8) Dschafar b. Abu Dschafar, 9) Abduffamed b. Aly, 10) Mâlik b. Aly el-Chusaiy, 11) Ishak b. Sulaiman, 12) Sulaiman b. Abu Dschafar, 13) Isa b. Dschafar, 14) El-Hasan b. Dschemil, 15) Ishak b. Isa b. Aly. — Der S. 180 angeführte Omer mit dem Jahre 127 ist eben Omar ben el-Ala.

Ausserdem möge beiläufig bemerkt werden, dass Muhammed ben Abdullah (*M.* S. 190, no. 49), im J. 64 d. Fl. sich in Herat befand und dass Kahtan Utai (S. 169, no. 862) kein anderer ist als قطن الطائى, vom Jahre 169-171 d. Fl. Statthalter in Herat, wie aus der folgenden Liste der Statthalter der genannten Stadt hervorgeht: 1) Abdullah b. Âmir عامر, 2) Saïd b. Osman b. Affan el-Karschy, 3) Abdullah b. Âmir zum zweiten Mal, 4) Hakam حكم b. Abd-el-Ghaffary, 5) Abdullah b. Siad زياد, 6) Abdurrahman ben Siad, 7) Sālim b. Ziad, 8) Abdurrahman Hāsim el-Selmy (9 Jahre), 9) Omeyah b. Abdullah el-Karschy (4 Jahre), 10) Jesid, 11) Fafzl ben Muhallib, 12) Kutaiba ben Muslim el-Bahily (2 Jahre † a. 96), 13) Weki وكيع b. Aswad (1 Monat), 14) Jesid b. Muhallib b. Jesid (6 Monate), 15) Okba b. el-Hawadsch العواج (?) el-Harithy (1 J. 2 M.), 16) Amr b. Abdulasis, 17) Abdurrahman b. No'm el-Ijady, نعم الايادى (1 J. 7 M.), 19) Saïd b. Abdulasis Karschy (1 J.), 20) Asad b. Abdullah el-Badschely (5 M.), 21) Dschunaid b. Abdur-

1) Ainy S. 450 *verso* nennt ihn: جرير بن يزيد بن جرير بن عبد الله.

rahman el-Merwy (3½ J.), 22) Ammareh b. Harim عمّاره حريم el-Merwy (2 M.), 23) Âfim عاصم b. Abdullah el-Amiry العامرى, (3 M.), 24) Asad b. Abdullah el-Badschely (4 J.), 25) Dschafar b. Hantala, 26) Nafr b. Seyar el-Laithy الليثى (6 J.), [27) Abdurrahman b. Muslim], 28) Ibrahim b. حسرج Haschradsch el-Hanefy, 29) Nihad نهاد b. Abdurrahman el-Âmiry, 30) Osman el-Kermany im J. 130, 31) Abu Manfur b. Talha el-Chusaiy, 32) Davud b. Kesas كزاز el-Bahily, 33) Schamrach b. Schimr el-Dhobby شمرخ ابن شمر الضبى, im J. 164, 34) Dschenan جنان b. No'man, 35) Harun b. Dschumaid جميد? el-Ijady, 36) Katan قطن b. Muharib (od. Harib) el-Sahely الزهلى od. الطالى), 36) Jesid b. Dscherir u. s. w. In meinem Werke selbst wird diese Aufzählung bis zum J. 287 fortgesetzt, so wie ähnliche, wenn auch zum Theil weniger vollständige Listen von Statthaltern in Kerman, Sedschistan, Chorasan, Fars, Aserbaidschan u. s. w. mitgetheilt werden.

Im J. 1847 konnte ich einen selbst öfters nach Longperier begangenen Irrthum berichtigen, und die bis dahin dem Dschamasp zugeschriebenen Münzen ihrem rechten Präge-Herrn Kuwad wieder zustellen, *Bullet.* IV. S. 163-164. Aber auch hierin ist Hr. v Bartholomaei in seiner Abhandlung vom 14. April 1847: *Conjectures sur quelques médailles Sassanides, postérieures au Roi Firouz*, mit mir gleichzeitig zusammengetroffen. Er führt überdiess Münzen auf, die er wirklich dem Dschamasp glaubt zuschreiben zu können, erwähnt der Schreibart Khosroud oder vielleicht Khosrvad statt Khosroub I., weist eine vollständige Reihe von Münzen Chosroës II. nach u. s. w.

Im Juni des Jahres 1848 legte ich der Classe eine Abhandlung: *Bemerkungen zur Sasaniden-Münzkunde vor*, welche am 6. August gedruckt ausgegeben wurde, *Bullet.* V. S. 225 ff. Ich gab darin vollständige und, wie ich glaube, genügende Kunde von einer damals einzigen Münze Ardeschir's I. mit dem Bildnisse und Namen Papeki's auf der Rückseite. Derselben war eine lithographische Abbildung beigefügt, die in der That nichts zu wünschen übrig lässt, so vortrefflich ist sie gelungen. Von dem Metalle der Münze sprach ich nicht besonders, weil, wo es sich von Sasaniden- und Ispehbed-Münzen handelt, immer Silber angenommen wird, und nur goldene oder kupferne besonders bezeichnet werden. Es ist die Münze, welche Hr. Dr. Mordtmann S. 30-31 nach einem Berichte des Hrn. v. Bartholomaei aus den *Mémoires de la Société d'Archéologie et de Numismatique de St.-Pétersbourg*, Vol. III. 1847. S. 60 erwähnt und dabei hinzufügt (S. 31), dass der Bericht nichts sage über Metall, Grösse u. s. w. Er hat also meinen Aufsatz nicht gekannt, führt ihn aber doch S. 182-3, da wo er sich mit meiner eben da gegebenen Erklärung der Chursisda —, oder wie ich später annehmen zu können glaubte, Walakesch-Münzen nicht einverstanden erklärt, nicht nur mit richtigem Titel, sondern auch mit richtigen Seitenzahlen an. Wenn er die Lesung des Wortes ميكل unter andern auch desshalb verwirft, weil es auf der Vorderseite der Münze steht, so verstehe ich das nicht, gerade weil es da steht, schien es mir damals um so annehmlicher. Wenn er ferner S. 184 angiebt, dass das asiatische Museum eine Münze von Kobad vom J. 35, geprägt in אירָאן Arran, besitze, so ist das seine, nicht meine Meinung, ich bleibe bei Iran. Warum soll es einmal Arran (S. 19, 23) und dann doch wieder Iran sein?, vergl. S. 139, no. 723. In demselben Aufsatze (S. 228-9) hatte ich das auf späteren Sasaniden und Ispehbeden so häufig vorkommende 3ou, afid gelesen. Hr. Mordtmann liest ספך. Da es offenbar dem الحمد لله, بسم الله, بخ, قوتلوغ بولسون Glück zu! (auf tartarischen Münzen), und dergleichen Ausdrücken entspricht, so finde ich keinen Grund

das Wort anders zu erklären, als ich es damals gethan habe. Dass der erste Buchstabe ein *a* sein könne, beweist die vollständige Aehnlichkeit oft Gleichheit desselben mit dem *a* in afsud. Im Burhan-i-Kati lesen wir: اَفْتَد بمعنی افتد است که شکفت وعجب وتعجب باشد وستایش کننده را نیز گویند Vergl. افتد und افتدستا, welches letztere so erklärt wird: کلمه ایست مرکب از افتد که عجب وستا که ستایش ویندگی باشد یعنی ستایش عجب ونیکوترین ستایش ویندگی وبمعنی حمد خدای تعالی هم هست. Wie kann man da noch zweifeln, dass afid wirklich das Rechte sei? — Ebenda (S. 229) sprach in Uebereinstimmung mit Hrn. v. Bartholomaei, dem in dieser Hinsicht wirklich das frühere Eigenthumsrecht zukommt, die Vermuthung aus, dass die auf der Rückseite der Sasaniden-Münzen befindlichen Buchstaben Abkürzungen von Prägeorten sein dürften, und führte als solche versuchsweise Dameghan, Darabdscherd, was auch Thomas (vergl. *The Journal of the R. Asiat. Society*, Vol. XII. Part. II. 1850. S. 290, und nach ihm Hr. Mordtmann S. 12. 15) angenommen hat), Iran, Nehawend (Mordtmann S. 15, 14), Besa oder Fesa (ebend. S. 16, 19), Ramhormus (ebend. S. 20, 30), Afridin u. s. w. an. Bald nach dem Abdruck dieser Bemerkungen erhielt ich das erste Heft des zweiten Bandes der Zeitschrift der Deutschen Morgenländ. Gesellschaft, in welchem Hr. Mordtmann S. 115 dieselbe Ansicht äussert. Diese Gleichzeitigkeit der Vermuthungen sprach wohl für deren Richtigkeit, zumal sie sich auf Olshausen's Vorgang stützen konnten (vergl. dessen a. Schrift S. 51. u. 61), jetzt freilich waltet kein Zweifel mehr ob. Den Namen der Stadt Ctesiphon möchte man fast auf einer Münze Abdulmelik's a. 73 finden, wo deutlich steht: דודסיפוני, Du(n)sifuni, denn طيسفون hiess ursprünglich im Persischen طوسفون, wenn man nicht eher

etwa du nisfuni (= دو نصفانی) liest und es auf den Werth oder die Geltung der Münze bezieht, wie auf einer Münze (des Chalifen) Abdullah עבדאללה دوگان wohl in einem solchen Sinn genommen werden muss. Dagegen könnte die Contremarque עבדאללה (Mordtm. S. 12, 14. Taf. II. no. 22) viel eher als اصطخر بفارس : فرات oder فلوجة بهقباذ استان bezeichnen, ich zweifele aber überhaupt an der Richtigkeit der Lesung; die Inschrift scheint später vollständiger vorzukommen, s. Thomas S. 294, u. S. 296, no. 23.

Das auf Kuwad-Münzen befindliche דינאר, welches ich (*Bullet.* V. S. 230) ungelesen liess und welches Hr. Mordtmann S. 19, 23) erst דינאן Dinan? las, dann (S. 181) eher für Dinaver zu nehmen geneigt ist, war von Thomas a. a. O. S. 277 ديوان? or دينان gelesen, aber unerklärt gelassen worden. Es ist vielleicht ديوان Diwan, eine Strasse in Merw, wo die Münzstätte gewesen sein wird. Die Buchstaben ابرث (*M.* S. 23, 48) Taf. IV. no. 55) drücken auf mir vorliegenden Münzen zu deutlich die bekannte Stadt Nesef نسف zwischen dem Dschihun und Samarkand aus, als dass man nach einer andern Deutung suchen sollte. Dagegen kann man bei שם and oder sind (ebend. S, 17, 22) denken an اندان bei Ispahan, اندلمش zwischen den Lurgebirgen und Dschondisapur, اندجن bei Kaswin, اندخود bei Balch, اندراب zwischen Ghasna und Balch, wo das in den Bergwerken von Bendschhir بنجهير gewonnene Silber geschmolzen wurde, اندرابه und اندغن bei Merw, اندكان bei Ferghana,

انثوان bei Ispahan; bei ܐܦܪ, ܦܪ, an فراب bei Ispahan, فراهينان bei Merw, فرّيم in Dailemistan u. noch andere Oertlichkeiten. خوز, ebend. S. 21, 34) ist nach Jakut dasselbe was خوزستان. Ni, ebd. S. 15, 17) halte ich eher für Nischapur oder vielleicht Nairis نَيريز, oder Nimrus نيمروز, als Nisa نسا, nicht نيسا; ܢܘܚܕ, S. 23, 54) für نُغَذ Nuched, eine Gegend Chorasan's, u. s. w. ספר S. 22, 39) ist wohl ܐܦܘܪ Afurr, und verhält sich zu Afurristan (welches Taf. IV. no. 77-80, S. 27, 69) vorkommt), wie خوز zur خوزستان. ܒܝ. S. 22, 42) ist nicht Bihistun, sondern eher بيهق, Baihak oder بيشق Bischak bei Nischapur, wie das aus der Münze no. 857, S. 68 gefolgert werden kann, denn Abdurrahman ben Siad war im J. 64 Statthalter von Chorasan. An Balfrusch (*M.* S. 160, no. 805) ist wohl im Ernste nicht zu denken, auch kaum daran, dass, wie Jemand rieth, es افل بفروش gelesen und *euge venditori* oder *in venditione* übersetzt werden und ungefähr dasselbe bezeichnen könne, wie جائز, رائج oder طيّب; oder sollte das Wort mit fravash in Verbindung stehen? (vergl. Burnouf, Comm. s. l. Yaçn. I. S. 270, 271. Benfey und Stern, Ueber die Monatsnamen etc. S. 62-4).

Unerklärt geblieben bisher ist das sogenannte Münzzeichen ܐܦ, welches fast immer über afsud, oder wenigstens beständig links vom Kopfe erscheint, selbst dann wenn afsud auf Münzen, die keinen Eigennamen tragen, rechts steht. Hr. Mordtmann liest es سيم Silber, ohne jedoch auf dieser Deutung zu bestehen. Aber sollten die Sasaniden und Ispehbede wirklich ihre nicht zu verkennenden Silbermünzen noch durch einen besonderen Zusatz als solche zu bezeichnen nöthig gefunden haben, und zwar auf eine Weise, die jeden

der die Inschrift nicht, افزود سیم *argentum augeatur*, zu lesen veranlasst haben würde, ein allerdings sehr allgemeiner und verzeihlicher, aber doch wohl auf Münzen nicht schicklich angebrachter Wunsch. Zudem besitzt auch unser Museum eine Kupfermünze von dem Ispehbed Churschid mit dem J. 101. Ich suche daher in dem verhängnissvollen بو ein auf افزود afsud bezügliches Wort, und lese آمن ämun, oder آمو ämu, d. i. *abundantia augeatur*. Dass das Wort in mu schliessen könne, beweist die vollständige Aehnlichkeit dieser zwei Buchstaben mit dem mu in dem Namen Mu-fab bei M. Taf. I, 29 und Muhallib, ibid. no. 32. Lieber noch wäre es mir, wenn das in Frage stehende Wort die Bedeutung von Glück, Heil oder eine ähnliche erlaubte, oder امن *securitas* etc. als damals gebräuchlich nachgewiesen werden könnte.

Ueber die Münze von Stephanos (M. S. 140. no. 737) vergl. das Werk des Fürsten Baratajev: *Documents numismatiques du Royaume de Géorgie*. St.-Petersb. 1844. S. 17 ff., so wie über eine ähnliche von *Wachtang Gurgaslan* oder *Dschewanschir*, ebend. S. 29, ferner meine Abhandlung: *Versuch einer Erklärung von drei Münzen mit Sasaniden-Gepräge Bullet.* I. S. 33 und dazu die Bemerkungen des Hrn. v. Bartholomaei (1847): *Classement de médailles géorgiennes au type sassanide, du point de vue de l'art*, und Brosset: *Réponse* u. s. w. *Bullet.* IV. S. 340 und *Rapport sur l'ouvrage intitulé:* Нумизматическіе факты u. s. w et *Revue de numismatique géorgienne*, St.-Petersb. 1847. Cf. Bull. sc. T. VI, S. 35.

Von den Pehlewy-Münzen der Universität Casan wird gesprochen in dem Werke: *Numi Asiatici Musei Univ. Caes. Lit. Casanensis*, Ed. Fr. Erdmann. Casani 1834. T. I. S. 7-11. Da werden unter andern zwei Münzen mit dem Namen Omar und Saïd aufgeführt.

Die vorliegende Abhandlung enthält Münzen (aus dem Museum der Akademie): I. von 1) Ferchan od. Ferruchan a. 75. 2) Churschid aa. 102. 105. 107. und Æ a. 101 und folgenden arabischen Statthaltern in Tabaristan: 3) Abdullah

عبد الله, a. 104. 4) Omar (ben el-Ala) a. 120 Harun; 121. 124 Harun; 125 Harun; 127. 128. 5) Saïd aa. 125. 126.; سعيد بن دعلج a. 126. 6) Dscherir a. 135. 7) Hani a. 137. 8) Mukatil a. 139. 9) Ohne Namen aa. 104. 132. 135. II). 10) Siad ben Abu Sufjan aa. 52. 55? 11) Obaidullah ben Siad. Bafra a. 56. Kerman a. 56 (?). 12) Abdulmelik mit امير نيرو(2)رانندكان Fürst der die Gewalt Ausübenden, المتغلبين aa. 60. 73. u. 13) Abdulmelik-i-Abdullan a. 66. 14) .. دد (عتيبة, عطيه?) b. Abdullah, Kerman a. 75, aber in diesem Jahre war Omeyah امية b. Abdullah, Statthalter daselbst. 15) Omar ben Obaidullah, Besa und Enderabeh a. 70., 16) Heddschadsch ben Jusuf, Enderabeh a. 71. und Besa a. 83. 17) Abdullah ben Omeyah (Statthalter von Sedschistan) a. 73 (?).

---

2) So oder allenfalls رهندكان liest man fast ganz deutlich auf einer Münze, während die Inschrift auf anderen wieder verschieden erscheint, z. B. نيرو شايندكان oder رايندكان, was, da es denselben Sinn giebt, nicht minder passend wäre, denn شايند bedeutet in mehreren persischen alterthümlichen Mundarten *potens, vermögend*, vergl. Spiegel, *Parsigram.* S. 98, und dass es einmal ein Verbum رايدن in der Bedeutung *erreichen, erlangen, behaupten, obtinere*, gegeben, wird mir aus einigen persischen Mundarten wahrscheinlich. Man kann also doch kaum mit Bestimmtheit behaupten, dass die oben angenommene Deutung die wirklich richtige sei. Der Gebrauch des Wortes راندن z. B. in حكم راندن *die Herrschaft ausüben*, ist allbekannt. امير ويروشان يگان zu lesen, und *Fürst des einzigen dem wahren Propheten anhängenden Volkes* zu übersetzen, würde blos dann sicher sein, wenn bewiesen wäre, dass neben ورشان auch die Form ويروشان bestanden hätte.

Aus dem asiatischen Institute des Ministeriums der auswärtigen Angelegenheiten: I. 1) Churschid a. 93. II. 2) Moawija ben Abu Sufjan a. 54. 3) Obaidullah ben Siad aa. 52. 62. 63. 4) Abdullah (ben Subair) a. 52. 5) Abdurrahman ben Muhammed a. 70. 6) Omar ben Obaidullah aa 68. 70. 7) Muhallib ben Abu Sofra aa. 75. 79. 8) Heddschadsch ben Jusuf aa. 78. 80. 9) Chalid a. 118. 10) Omar عمر. *a*) mit Harun aa. 122. 129. *b*) ohne Harun, 122. 126. 127. 128. *c*) mit [Pahlavi] u. *c*[a]) Harun a. 124; *c*[b]) ohne Harun a. 126. *d*) mit عمر بن العلا am Rande und [Pahlavi] Omar-i-Ala, rechts vom Kopfe a. 125. 11) Saïd aa. 125. 126. 127. 12) Sulaiman سليمن, anstatt des Kopfes ein verschobenes Viereck ◇ und innerhalb desselben خ a. 137. (vergl. Fraehn, *Bull.* IV. S. 317). 13) Hani a. 138. Von diesen Münzen sind einige in mehreren Exemplaren mit verschiedenen Stempeln und sonst noch unbekannt gebliebenen Inschriften vorhanden; die Münze mit Omar ben el-Ala no 10. *d*) ist hinsichtlich ihrer Schönheit wohl einzig.

Aus der Kaiserlichen Eremitage: I. 1) Ferchan a. 75. II. 2) Omar عمر, aa. 127. 129. 3) Saïd aa. 125. 126. 4) Dscherir a. 135. 5) Sulaiman a. 137, s. Fraehn a. a. O. 6) Obaidullah b. Siad a. 60. 7) Abdullah (ben Subair) a. 53. 8) Heddschadsch ben Jusuf a. 83. 9) Abdulmelik (dem Chalifen) a. 75. 10) Omar ben Obaidullah a. 62. Andere Sammlungen werden im Werke selbst genannt werden.

Nachschrift. Der Aufsatz befand sich schon in der Druckerei, als ich (14./26. Januar 1854) die Abhandlung des Hrn. Thomas: *Notes introductory* u. s. w. in dem *Journal of the R. Asiat. Soc.* vol. XIII. p. II., erhielt. Ich habe vorläufig dazu blos zu bemerken, dass das von ihm S. 398 u. vol. XII. p II, S. 283, عبد gelesene Wort nichts anders ist als afid, und der Name Muhammed, S. 412, auch auf einer Münze des asiatischen Institutes (no. 5) vorkommt. Die Erklärung des Münz-

zeichens ‌ﺳﻪ durch سيم hat er mit Recht zurückgewiesen. Soll das erste Zeichen ein *s* sein, so könnte man eher an سلم, ܫܠܡܐ *pax*, *prosperitas* oder das Pehlewy-Wort schum = درود das Lob Gottes u. s. w. od. بهبودی = شمند od. شمول = جمعيت وسامان وآرام denken; zu afsud ist durchaus eine Beigabe mit ähnlicher Bedeutung erforderlich. Man erinnere sich nebenbei an die ABVNDANTIA, VBERTAS, TRANQVILLITAS AVG. der römischen Münzen. Auf Münzen aber, die die Zahlen eins bis zehn rein aramäisch ausdrücken, kann auch wohl ein aramäisches Wort, z. B. שלם, zulässig gewesen sein, wie früher מלכא u. s. w. امن amn, aman aber scheint mir dennoch in vieler Hinsicht vorzüglicher. Die Lesung u. Deutung des Wortes ولروشويكان u. s. w. (S. 409) ist zwar mehr als unsicher, aber ob man doch nicht ein mit روشان zusammenhängendes Wort, etwa روشانويه, suchen muss, welches die Erleuchteten bedeuten könnte? Wir wissen, dass es in Asien eine muhammedanische Secte gab, die sich روشنيه nannte. Das ويروشان könnte einem sanskritischen Participium विरोचान leuchtend entsprechen. Zu gleicher Zeit kam mir ein galvanoplastischer Abdruck einer indo-sasanidischen Münze zur Hand, wie sie derselbe Münzkenner, vol. XII, p. II, S. 343-344, beschreibt. Die rechts vom Kopfe befindliche Inschrift liest sich leicht: ܡܠܟܐ ܚܘܪܣܢ ܬܓܝܢ Tegin Chorasan malca. Thomas liest تكهون. Zwar vermag ich für jetzt einen chorasanischen König Tegin تكين nicht nachzuweisen; es ist aber ein sonst sehr bekannter Name, den auch der Burhan-i-Kati als den eines Königes kennt. Mehr Schwierigkeit macht die links stehende Inschrift: [illegible] oder [illegible] تيف (*Th.* تنسف) سف توسف

oder אפטוסף דוספון (?טספון — ?لفد افد افون). Da man in ihr auch das oben vermuthungsweise für Ctesiphon genommene Wort (du(n)sifun) finden kann, so wird sowohl jene Erklärung als auch die durch دونصفانی um so unwahrscheinlicher. Dass endlich سوم, Enderabeh bedeute, nehme ich jetzt für gewiss an.

Schliesslich kann ich nicht umhin die Versicherung zu geben, dass es nicht im Geringsten in meiner Absicht lag, Hrn. Dr. Mordtmann's höchst verdienstlicher Arbeit in irgend einer Weise zu nahe zu treten; sie wird für solche, denen nicht so reiche Münzsammlungen, wie sie Russland, und namentlich St.-Petersburg besitzt, zu Gebote stehen, des Neuen Vieles enthalten, überhaupt dem Studium der in Rede stehenden Münzen einen bedeutenden Vorschub leisten, und in den Bibliotheken derer, welche sich mit Pehlewy-Münzkunde beschäftigen, nicht fehlen dürfen. Aber gerade dieser letzte Umstand hat mich zum Theil zur Mittheilung dieser vorläufigen Bemerkungen bewogen, welche ich mit einem aufrichtigen [illegible] euge! für sein Werk schliesse.

(Aus dem *Bull. hist.-phil. T. X. No.* 15.)

Lettres de M. Bartholomaei, relatives aux antiquités géorgiennes; envoi de M. le colonel Khodzko; inscriptions d'Akhal-Kalak, par M. PÉRÉVALENKO. (Lu le 14 octobre 1853).

(Avec 5 planches lithographiées.)

J'ai reçu cette année, de la part de M. Bartholomaei, plusieurs lettres renfermant un grand nombre de copies, supérieurement exécutées, d'inscriptions géorgiennes, tant inédites que déjà connues et publiées. Outre l'intérêt qui s'attache à ces riches matériaux, le dernier billet de notre savant archéologue, tracé en partie au crayon, quelques minutes avant son départ pour la frontière asiatique, où l'appellent des devoirs d'un autre ordre, inspirera sans doute aux lecteurs une vive sympathie.

Avant de commencer l'interprétation des nombreux monuments épigraphiques objet de cette Notice, je crois devoir donner quelques explications sur ma manière de les traiter, soit pour inspirer plus de confiance au lecteur, soit pour qu'après moi il ne s'élève pas de doutes sur la valeur des textes que je publie et sur la bonté de ma méthode.

Le premier archéologue qui m'ait fourni des inscriptions géorgiennes est M. Dubois, dessinateur habile et consciencieux, dont les copies avaient été lues avant moi par d'autres. Comme c'était mon premier essai en ce genre, j'ai dû marcher avec la plus grande précaution, et j'ai toujours transcrit en lettres géorgiennes vulgaires les textes khoutzouri copiés par lui, en suppléant les lettres omises, indiquées par des abréviations; d'ailleurs tous ces textes, sans exception, ont été litho-

graphiées en XI planches, dans le tome IV de la VI[e] série de nos Mémoires. De sorte qu'on en a le dessin, la transcription khoutzouri, et le texte complet en lettres vulgaires.

Plus tard, quand j'ai copié moi-même les inscriptions sur place, je m'en étais déjà rendu compte mentalement, et, en les publiant dans mon Voyage, j'ai presque toujours suppléé, en lettres vulgaires, entre les caractères khoutzouri, les suppressions indiquées par les *karagma* ou abréviations géorgiennes; n'étant pas dessinateur, je n'ai pu offrir, à mon grand regret, des *fac-similé*.

Depuis lors, chaque fois que j'ai dû expliquer et publier des inscriptions copiées par MM. Abich, Pérévalenko, Dimitri de Gori et Bartholomaei, j'ai eu soin de donner en *fac-similé* les plus intéressantes, celles, où le dessin des lettres m'a paru imité d'après les monuments eux mêmes; mais le plus souvent je me suis contenté de transcrire, sans me permettre aucun changement, les lettres fournies par les copies, en donnant la traduction d'après le sens que je croyais y trouver, mais en ayant le soin de discuter les lettres ou groupes de lettres qui ne me paraissaient pas fournir un sens plausible. Dans tous les cas, ma version, ainsi obtenue par la critique dans mon for intérieur, indique aux personnes qui savent le géorgien la lecture que j'ai adoptée. Malheureusement le nombre de ces personnes ou des Géorgiens au fait des matières d'antiquité est encore fort restreint. Pour cette raison je ne pense pas, quand je travaille sur des copies étrangères, où se trouvent parfois des lettres impossibles, devoir entrer dans de minucieuses critiques de détails, où je serais toujours cru sur parole, et qui seraient par conséquent sans profit pour la science; détails qui ne m'effraieraient point, si j'avais à déchiffrer des inscriptions grecques ou latines, en rendant compte au public savant des éléments de ma conviction. J'ose espérer que la marche que j'ai suivie aura l'approbation des érudits, quels qu'ils soient, orientalistes et autres.

Je laisserai maintenant parler M. Bartholomaei, et après avoir donné selon ses copies le texte de chaque inscription, soit imprimé, soit en fac-similé, suivant le besoin, j'y joindrai la traduction et mes remarques.

Lican doit être le village qui donne son nom à une rivière seulement mentionnée par le géographe Wakhoucht, p. 279, et qui tombe dans le Kour dans la vallée de Borjom. Kichwad Awalis-Chwili est un personnage entièrement inconnu; quant à la princesse Thamar, de qui l'histoire ne parle pas; elle devait, à ce qu'il me semble, être fille d'un roi d'Iméreth, mais, en l'absence de date, je ne saurais déterminer ni son époque ni le nom de son père. C'est donc un personnage dont le souvenir ne vit plus que sur le clocher de l'église de Lican.

3) «Sur une pierre qui ornait la façade d'une petite église, située à quelques pas de la grande église de Thimothisman (Kimothisman[4]); cette dernière ne présente aucune inscription:»

ႵႤ ႠႣႤ ႸႪႠ ႤႤ
ႱႭႪ.... ....

Cette inscription, très remarquable au point de vue de la beauté des caractères, ne présente que des noms inconnus, de personnes qui, peut-être, étaient enterrées ici. Elle signifie: «Christ, exalte Chalwa, Estathé, Soul(a).» Ce qui manque, à droite, paraît avoir été mutilé à dessein.

4) Partie à droite d'une inscription d'Icortha, publiée dans mon VIe Rapp. p. 67; v. Pl. I. N. 2, et qui fournit quelques variantes:

ႥႰႣႬ ႠႰႱႬႨ Ⴈ ႡႱႪႨ ႣႠ ႧႪႱႢႠ

Ces noms, en les réunissant à ce qui précède sur la pierre, forment le sens suivant: «Bois de la vie, fais grâce à l'âme d'Esthathé, de *Wardan*, d'Arséni, de Ioané, de Basili et de *Thlsgaï*.» Passe encore tous les noms connus, même le troisième, dont on ne voit ici que la lettre initiale, mais le dernier me paraît si étrange, quoique les lettres inscrites ne puissent guère se lire autrement, que je n'ose le regarder comme lu

4) Sur cette localité, v. la Géographie de la Géorgie, p. 207, 275, et le voyage encore inédit de M. Dimitri, de Gori.

définitivement. Quant aux personnages, il est aisé de se figurer que ce sont des membres de la famille connue plus tard sous le nom d'éristhaws du Ksan, qui en l'année 392 — 1172, construisirent la belle église d'Icortha.

5) «Dans l'intérieur d'une ancienne église en briques, avec un dôme, près du château de Kërogli, à Kodjor, j'ai trouvé ces pierres tumulaires, qui me semblent modernes. L'église elle-même est sans inscriptions:»

6) ქ. სოფლავსა ამას შიგან მდებარე არს მონა შენი გივის შვილი, მკათა თვის ორს. ვინც ჩაიკითხოს შენდობა ბძანეთ: ქკს. უთ:

«C. Dans ce tombeau gît votre serviteur[5]), fils de Giw; le 2 du mois des moissons (juillet). Quiconque lira ceci, dites un pardon. En 409—(1721).»

7) ქ. სოფლავს ამას შიგან მდებარე არს მონა შენი გივის შვილი პეტრესია. ვინც ჩაიკითხოს შენდობა ბძანეთ. გიორგის თჳს . . .

«Dans ce tombeau gît votre serviteur Pétrésia, fils de Giw. Quiconque lira ceci, dites un pardon. Au mois de St.-George (novembre . . .).»

8) . . . ვს ამას შიგან მდებარე არს მონა შენი გივის შვილი. ვინც ჩაიკითხს შენდობა ბძანეთ. ღჳნობის თვეს სმს: ქკს. უთს.

«Dans ce tombeau gît votre serviteur, fils de Giw. Quiconque lira ceci, dites un pardon. Le 3 du mois de la vendange (octobre); en l'année 409—(1721).»

9) ქ. სოფლავსა ამას მდებარე ვარ ლაზრეს მღდლის შვილი გაბრიელ. ვინც ჩიკითხს შენდბა ბძანეთ და მოსავლ[6]) ამერ სოფლით თვე სექდემბერსა ათითსამეტს. ქკს. უო.

---

5) Comme cette inscription et les suivantes commencent toutes par la lettre initiale du nom du Christ, c'est à lui que se rapporte aussi cette expression.

6) Pour მოსავლ კ.

«C. Je suis gisant dans cette tombe, moi Gabriel, fils du prêtre Lazaré. Quiconque lira ceci, dites un pardon. Je partis de ce monde le 13 septembre, en l'année 409—(1721).»

10) ქ. ესე არს განსასვენებელი ჩემი უკუნითი უკუნისამდენ ამას დავემკვდრე რამეთუ მთნავს ესე. სოფლასა გედრებ მოსა შენი მდებელი გიე. გინც წაიკაითხთ შენდობა მიბაძნეთ. მაის თვრამეტს ქკს უე.

«C. ceci est le lieu de mon repos dans les siècles des siècles; j'y réside, car il me plaît. Je gis dans ce tombeau, moi votre serviteur le prêtre Giw. Quiconque lira ceci, dites-moi un pardon. Le 18 mai, 410—(1722).»

11) ქ. მოიხსინე კოიდ[7]) სოფლასა ამს შინა მდებარე ხ . . . . ლი ედიშერ.

«C. Souviens-toi en bien de celui qui gît dans ce tombeau, ... Edicher.»

12) ქ. მოიხსენე უფლო მოსა შენი თინთინ კაიხოსრო-სი შეუდგე[8]) . . . .

La pierre portant cette inscription représente, grossièrement sculptée, une femme ayant dans sa main droite un vase à verser et un objet carré, méconnaissable; dans sa gauche, un verre; sous le bras, un plat rond, et sur l'épaule un peigne. La partie lisible de l'épitaphe porte:

«C. Souviens-toi, seigneur, de ta servante Thinathin, épouse de Kaï-Khosro . . . .»

Toutes ces épitaphes sont remarquables par une mauvaise rédaction, par la forme peu élégante des lettres et par l'incorrection de l'orthographe. Voilà pour la partie matérielle; quant au fond, si le prêtre Giw n'est pas connu, il est du moins triste et curieux tout à la fois de voir les quatre fils mourir la même année, et le père les suivre six mois plus tard dans la tombe. De pareils griffonnages ne méritent pas s'être reproduits;

7) Pour მოიხსენე კოიდ.

8) Le dernier mot est douteux.

c'est assez d'un fac-similé de cette espèce lithographié dans le *Bullet. histor.-philol.* t. X, p. 113; Pl. I, N. 5; Pl. II, N. 3.

Tiflis, 2 septembre 1853.

NB. avant de publier la lettre qui porte cette date. Je ne puis m'empêcher de donner quelques explications. En 1852, j'avais soumis à la section transcaucasienne de la Société Impériale de Géographie la prière d'engager ceux de ses membres que leurs fonctions appellent à parcourir la Géorgie, à s'occuper dans leurs loisirs à recueillir le plus possible d'inscriptions, dans les contrées qui n'ont pas encore été explorées, et notamment dans le bassin de la Khram et de ses affluents.

Cependant son Eminence Mgr. l'exarque Isidore, très zélé investigateur des curieuses antiquités de son diocèse, avait présenté un plan plus vaste encore et de plus difficile exécution, consistant à faire rechercher et copier les manuscrits géorgiens existant à Téhéran, et à faire recueillir tout ce qu'on pourrait d'inscriptions dans les deux Souaneth, Libre et des Princes. Dans une séance subséquente, la Société de Géographie fut informée que le général prince Gagarin, gouverneur de Kouthaïs, ne trouvait point d'inconvénient à charger un prince Dadichkélian, frère du prince régnant dans une portion du Souaneth, de l'exécution du plan de Mgr. l'Exarque.

Sur ces entrefaites, M. Bartholomaei, qui se rendait dans le Souaneth-Libre pour une mission administrative, se trouva tout porté sur les lieux pour une excursion archéologique, et ne manqua pas d'utiliser dans ce but le peu de moments laissés libres par ses devoirs. Les inscriptions que m'annonçait sa lettre du 2 septembre me sont parvenues avec une dernière lettre du 6 novembre. Je réunirai donc ensemble ces deux parties de la correspondance de notre infatigable antiquaire.

Le voyage même de M. Bartholomaei doit être communiqué à la Société de Géographie et sera publié par elle. En attendant, je renvoie le lecteur à une série d'articles intéressants sur le Souaneth, imprimés dans le Кавказъ de l'année 1853, NN. 14, 16, 17, par le prince Labanof-Rostofski.

«. . . . . Enfin je viens de terminer un long et intéressant voyage; car j'ai été assez heureux pour parcourir tout le Souaneth indépendant, toutes les onze communes, dont deux, celles de Latal et de Lendjer, au confluent des deux Engour et limitrophes du Souaneth des Dadichkélians, renferment plus de 2000 habitants Les autres communes que j'ai visitées sont celle de Kala, d'Ouchkoul, d'Iphari, de Tzurmi, Eli, Mestia ou Sétia, Moullah, Moujal et Adich; celle-ci est petite et située sur un petit affluent de l'Engour, entre Kala et Iphari. Bref, il n'y a pas un seul village dans tout le Souaneth, dit Вольная; que je n'aie parcouru[9]) donc j'ai eu le bonheur de faire un voyage plus complet dans ce pays qu'aucun Russe ou indigène. Je suis revenu par le Letchkhoum, le Radcha, Kouthaïs, Akhal-Tzikhé, Wardzia, Borjom et Gori, après cinq semaines de courses, plus souvent à franc écrier qu'en voiture de poste...

«Je vous dirai en passant que les richesses prétendues des églises du Souaneth se bornent à bien peu de chose, et que par exemple les 166 images, enrichies d'or et d'argent, du couvent de la commune de Kala[10]), se réduisent à une seule image en or pur, avec émail, pierreries et inscriptions grecques, à trois ou quatre images garnies d'argent, et c'est tout pour Kala. Il en est de même pour la plupart des autres

9) Tous ces communes étant situées aux sources de l'Engour et jusqu'à la réunion d'une rivière venant de l'Elbrouz, j'en conclus que j'ai été imparfaitement renseigné lorsque, dans mon Voyage, X^e^ Rapp. p. 57, j'indiquais autrement les limites respectives des deux Souaneth. Les Souanes-Libres sont plus à l'E., dans la montagne; les Dadichkélians, à l'O., étaient jusqu'à-présent seuls en rapports avec les autorités russes, et ce, principalement pour les besoins de la religion; v. plus bas des renseignements supplémentaires, à la fin de cet article.

10) V. Wakhoucht, Géogr. de la Géorgie, p. 411.

communes. Au reste, je vous prépare un envoi d'une vingtaine d'inscriptions, tant grecques que khoutzouri, du Souaneth, ainsi qu'une dixaine d'esquisses d'objets plus ou moins curieux et anciens, qui s'y trouvent[11]). Je vous dirai cependant qu'il y a bien peu d'indications de dates, et que celles qui s'y trouvent ne sont pas aussi anciennes qu'on aurait pu s'y attendre ... » Ici s'intercalle la lettre du 6 novembre, où, après un court préambule, notre antiquaire donne les dessins des inscriptions qu'il a recueillies et des notices succinctes sur les localités.

«N. 1. Monastère de St.-Cuiriké. Fac-similé, que j'ai pris à la hâte, de l'inscription sur la 1^re^ page d'un livre d'Evangiles, en grec, sur parchemin, in-fo. Le texte est en grosses lettres capitales, tout d'une main, et paraît très ancien.»

Je n'ai pas encore réussi à déchiffrer ce texte suffisamment, mais la notice vaut la peine d'être conservée.

«N. 2. Inscription tracée en couleur noire, sur le mur intérieur de l'église de S.-Cuiriké et S^e-Julite située sur une montagne couverte de bois de sapin, au bord de l'Engour et en face du village de Kala.»

ႱႠႷႣႠႰႨ
ႤႱႤ ႼႫႣႨႱႠ Ⴐ[a])
ႩႰႩႢႱႠ : ႭႣႤႱ Ⴋ-
ႼႨႱႠ ႻႰႥႠႫ Ⴌ[b])
ႣႠႠႰႶႥႨႠ ႫႤ
ႠႬႲႭႬႨႱ ႸႫႼႢ[2]) ႢႨ
ႠႾႪႠႣ ႸႤႥႩ[ႤႥ] ႬႥ-
ႬႶႠ ႠႣ ႣႠႫႨႥ-
ႼႷ[ႭႳ] ႶႬ ႸႤႢႨႣ-
ႭႱ :

«Quand un tremblement de terre renversa cette église de S.-Cuiriké, moi Giorgi, fils (ou *aide*) d'Antoni, je l'ornai de nouveau. Ne nous oubliez pas non plus, et Dieu vous pardonnera.»

---

11) Ces esquisses ne me sont pas parvenues.

Les deux lettres marquées *a* et *b* n'ont pas de raison de se trouver là.

L'église en question, à en juger par le dessin, est à trois nefs, dont celle du milieu se détache et s'élève, par-dehors, au-dessus des deux latéraux; le toit en est surmonté d'une petite coupole carrée, se terminant par un pyramidion. Les dimensions de l'édifice ne me sont pas connues, mais j'ai remarqué à Ouphlis-Tzikhé une église construite en briques, affectant la même forme que celle de S.-Cuiriké. Cette forme se rencontre assez souvent en Géorgie: elle est peu gracieuse, mais nécessaire pour assolider la nef centrale.

«N. 3. Inscription sur une image couverte d'or et de pierreries; elle représente, sur émail de couleur, le Christ en croix, avec deux anges volant au-dessus, et la S^e^-Vierge, ainsi que S.-Jean, au pied de la croix. Au revers, la résurrection, au repoussé, sur une plaque d'argent. Cette image est de travail byzantin, d'une bonne époque, et par sa richesse, ainsi que par sa beauté, c'est ce qui m'a paru le plus remarquable dans tout le Souaneth. On la tient enfermée dans un grand coffre ferré et dans plusieurs housses de soie, avec des boutons et des grelots en vermeil, suspendus à ces housses.»

a) ΙΔΕ Ο ΥΟC CO ΙΔΟΥ Η ΜΡ COY

«Voilà ton fils.» «Voilà ta mère.»

b) +ΛΑΜΠΡΑ : ΠΕΡΙΕΧΩΝ ΦΩC
ΙΛΑΡΙΩΝ[12]) ΥΛΗ : ΟΔΗΓΟΝΕΙC
ΜΕΓΙCΤΟΝ ΕΞΕΙΦΩCΤΟΔΕ

Peut-être faut-il ainsi séparer, et lire les deux côtés, l'un après l'autre:

1.	2.
+ λαμπρα	περιεχον φως
μακαριων υλη	οδηγον εις
μεγιστον εξει	φως τοδε.

Encore n'osé-je guère traduire ce galimatias.

12) Ne faut-il pas lire ΜΑΚΑΡΙΩΝ?

e) + Η ΑΝΑCΤΑCΗC

«La résurrection.»

«N. 4. Sur une croix d'argent qui surmonte un long bâton (crosse), dans la petite église de S^e^-Barbe, au milieu du village de Hé, commune de Kala.»

Je n'ai pu déchiffrer un seul mot de cette inscription, divisée en quatre parties, dont les lettres sont tellement mauvaises qu'on n'en peut former une syllabe entière.

«N. 9. Commune d'Iphari, dans la principale église, au revers d'une petite image de la Vierge.» V. Pl. II. N. 3.

ΔΕCΠΟΙΝΑ ΑΓΙΗ ΠΑΡΘΕΝΕ ΠΑΝΑΓΙΑ
Η ΤΟΝ ΚΤΙCΤΗΝ ΤΙΚΤΟΥCΑ ΚΤΙCΕΩC ΠΑ-
CΗC
CΕ ΖΩΓΡΑΦΟΥCΑ ΚΑΡΔΙΑΚΩ ΤΩ ΠΟΘΩ
ΚΑΙ ΚΟCΜΟΝ ΚΟCΜΩ ΕΚ ΧΡΥCΑΡΓΑΟΥ $\frac{\text{ΕΝΗC}}{\Pi\text{X}}$
ΜΑΡΙΑ Η ΔΟΥΛΗ CΟΥ ΦΩΤΟC ΝΕΦΕΛΗ
ΚΑΙ ΚΟCΜΟΝ ΖΗΤΩ ΨΥΧΙΚΗC ΕΥΚΟCΜΙ[ΑC]
ΜΑΡΙΑΜ ΚΥΡΙΑ ΤΕ ΠΑCΩΝ ΓΥΝΑΙΩΝ (sic).
ΤΩΝ ΑΧΕΙ ΜΕ CΥΝ ΤΑΞΟΗΙΟ[5]) ΤΩΝ ΔΙΚΑΙΩΝ

Sur ceci je remarque: 1° tous les mots sont écrits dans l'original sans séparation, les lettres placées les unes sur les autres, et liées ensemble. 4^e^ l., l'avant-dernier mot doit se lire χρυσαργυρου; quant aux deux derniers groupes de lettres, celui d'en haut se lit ΕΝΗC; celui d'en bas, ΠX, se rencontre souvent dans des inscriptions grecques (cf. II^e^ Rapp. sur mon voyage, p. 106; XI^e^ Rapp. p. 23, 24); ici même, dans celle N. 1, je trouve la groupe $\frac{\Pi\text{X}}{\text{PME}}$ qui, je crois, doit signifier une date. Si ma conjecture était bonne, je lirai ici 1° PME προς χιλιοις «145 au-dessus du millénaire,» i. e. 6145 du monde soit 637 de J.-C.; 2° ΕΝ ΗC προς χιλιοις, «En

208 au-dessus du millénaire;» i. e. en 6208, du monde, soit 700 de J.-C. 6[e] ligne, les deux dernières lettres manquent absolument. 8[e] ligne, l'article semble rejeté, par inadvertance, de la précédente ligne ici; quant au mot suivant, ce devrait être ΔΕΧΟΥ; plus loin le sens exige ΤΑΞΕϹΙΝ.

«Sainte reine, Vierge très-sainte, qui as enfanté le créateur de toute créature; en te peignant avec une ferveur intérieure, en t'embellissant d'une parure d'or et d'argent.., moi Maria, ta servante, o nuée de lumière, je cherche pour moi la parure de la beauté spirituelle. O Mariam, o la souveraine de toutes les femmes, reçois-moi dans les rangs des justes.»

C'est donc une personne pieuse, nommée *Maria* ou *Mariam*, forme géorgienne, qui a fait fabriquer cette image, en 700 de J.-C. (?)

«N. 6. Sur une image de S.-George, dans l'église principale de la commune d'Iphari:»

ႣႤႭႩႪႨႲႨႠႬႤ ႫႤႴႤ ႳႰႻႳႪႭ

«Le roi infidèle Dioclétien.» Ces mots, dont le dernier n'est pas net, se lisent auprès de la tête d'un guerrier barbu, couché par terre, portant un casque de mailles; près de sa main droite, un sabre dans son fourreau, détaché de la ceinture; près de sa main gauche, un bouclier qui s'en échappe, rond comme le sont ceux des montagnards.

Au-dessus du guerrier couché, entre les jambes d'un cheval, dont le cavalier le perce de sa lance, on lit:

Ⴕ. ႫႭႨႾႤႣႠ ႥႠႥႨ ႤႱႤ ႡႨႣႱႠ ႢႨႱႠ ႨႴႠ-
ႰႨႱႠ ႩႣ-
ႢႬ ႫႠႰႭႸႨႱ ႫႨႤႰ ႱႠႢႭႺႲႤႢႠႣ ႣႠ
ႱႠႥႱႰႠ-
Ⴃ ႱႳႨႱႠ ႩႫႨႱႠ ႣႶႤႱႠ ႫႱ ႢႠႬႩႨႧႥ-
ႲႨႱႠႱႠ ႩႤႫႨ-
ႧႠ ႭႵႰႭႨႧႠ ႣႠ ႲႤႺႥႳႨႧႠ

«C. Cette image de S.-George d'Iphari a été fabriquée par

moi Marouch, avec mon or et mon argent, pour prier pour mon âme et pour la racheter au jour du jugement, ... » La gn se trouve plus bas, auprès du sabre:

ႾႤႪႨႧႠ
ႭႵႰႭႵႰႭႫ (sic)
ႽႤႣႪႨႱႠႢ
Ⴍ[Ⴀ]:

«Par la main de l'orfèvre Okro.»

Et la peinture et l'inscription, où est nommé Dioclétien, doivent se rapporter à quelque trait de la vie de S.-George, de Cappadoce, qui fut en effet martyrisé au temps de l'empereur romain ici nommé.

«N. 7, 8. Sur deux images de la commune de Tzurmi.«

Ⴜ. ႨႠ.ႩႭ ႫႠႫ....ႭႫ ႧႵႫ-
Ⴀ ႠႮႤႪႱႫႠ..........ႧႭႵႧႤႵႫႰ
ႬႪႩႭႣ......................Ⴋ ႧႵႫ-
Ⴃ ႩႧ ႵႪႱႫ ႵႧ......ႭႫ ႵႧႴႵႧႰ
ႣႶႧႱႫ ႬႫႰႹႪႧ....ႫႤႪႱႫႱႫ ႵႭႱႫ-
ႤႱႫ ႸႧႰႱႫ Ⴜ......ႫႵႴႵႱ ႫႬႧ-
ႪႫႰႪႱ............ႧႧႱႫ.

«S.-Jacques, frère du Seigneur, qui t'appelait son frère, intercède au jour du jugement pour moi Kamkan Tgrianidzé, qui espère en toi.»

Le nom de Kamkam, inconnu d'ailleurs historiquement, se retrouve dans une inscription de Kherthwis[13]), du XVe siècle, qui sera rappelée plus bas; ce qui suit peut aussi s'interpréter: «fils de Tigrian ou Tagrian.»

⁜ ႩႭ ႬႪ ႴႫႸႭ-
ႧႧႪႱႫႭ ႵႧႭ-
Ⴋ ႣႫ ႵႮႫႧႤ-
ႧႤ ႵႧႹႫႤ

13) V. mon III^e Rapp. p. 152.

ႼႫႨႣႠႭ ႢႨႭ
ႩႠႹႤႧႨႱႠႭ ႣႠ
.ႤႱႠ .ႤႵႠ

«C S.-Giorgi de Kachoeth[14]), sois médiateur et protecteur de celui qui t'a orné, de .... Djikadzé....»

J'essaie à-peine de restituer le nom propre contenu dans les dernières lignes, car il est bien endommagé. Mais ce qui précède serait-ce ჯიქაძე «Djikadzé,» ce nom de famille que j'ai retrouvé sur quelques monuments, en Iméreth? dans ce cas la fin de la ligne précédente serait lue შენსა, et l'on aurait au moins le nom de famille de celui qui a fait fabriquer l'image.

«N. 9. Sur une cloche de l'église de la commune de Latal.»

Ⴕ. ႹႬ ႫႴႧ ႫႴႫႬ ႠႪႤႵႱႬႣႰႤ ႻႤႫႬ ႫႴႨႱႠ
ႪႤႥႬႨႱႫႬ ႸႤႫႭႥႼႰႤႧ ႩႠႾႤႧႨႧ ႦႠႰႨ ႤႱႤ
ႫႭႱႠႫႱႠႾႰႤႥႤႪႠႣ ႼႫႨႣႠႱႠ ႲႠႻႰႱႠ ႸႤႬႱႠ ႼႨ-
ႬႠႱႼႠႰႫႤႲႷႤႥႤႪႭ ႨႭႬႠ ႪႠႲႠႪႨႱႠႭ ႫႤႭ-
ႾႤႡႨႧႠ ႸႤႬႨႧႠ ႫႨႾႱႬႤႬ ႫႤ ႭႰႧႠ ႺႾႭႰႤႡႠႧႠ
ႸႴႭႧႤႡႨႱႠႢႠႬ ႥႨႧႠႰႺႠ ႫႠႢ ႶႫႰႧႫႠႬ ႨႾႱႬႠ ႦႶ-
ႭႱႠ ႣႠ ႥႤႸႠႮႨႱႠ ႢႬ: ႵႭႱ ႱႮႥ:

«C. Nous rois des rois Alexandré, fils de Léon, nous avons fait passer en présent, du Cakheth, cette cloche, pour qu'elle serve dans ton saint temple, prophète Iona de Latal. Ainsi, par ton intercession, délivre-moi des agitations des deux vies, comme Dieu t'a préservé de la mer et du dragon. En 286—(1598).»

---

14) Il y a à Tiflis une église de ce nom; v. V[e] Rapp. p. 9.

«N. 10. Sur une cloche de la commune de Lendjer;»

Ⴕ ႸႤႫႭႢႼႨႰႤ ႦႠႰႨ ႤႱႤ ႹႬ ႩႠႾႧႠ ႫႤ-
ႴႤႫႠႬႣႠႥႨႧ ႧႵ ႧႵႬ (ႭႸႧ ႱႾႭႱႠ) ႫႧႠ-
ႥႠႧ ႫႧႠႢႤႪႭ Ⴀ-
ႬႢႤႪႭႦႧႠ ႥႨႧႰႠ ႣႦႤႧႠ ႱႠႥႨႢႤႪႭႠႧ
ႧႠ ႫႤႴႭ-
ႱႠ ႣႦႭႱႠ ႫႠႱႫႠႧႤႤႧ:

«Je vous ai offert cette cloche, nous seigneur David, roi du Cakheth, à vous saints Archanges de . . . .[15]), pour la longévité de nos jours et pour la prospérité de notre règne.»

La seconde de ces deux inscriptions contient le nom de David, roi de Cakheth, qui déposséda son père et régna six mois en sa place, en 1603, ou, d'après les documents russes, 11 mois, de novembre 1601 au 8 octobre 1602. Ainsi le don de la cloche par le roi David doit avoir eu lieu dans cet intervalle; v. Bull. hist.-phil. t. II, p. 297 sqq.

Quant à la 1^re^ inscription, le chiffre des unités, dans la date pascale, laisse beaucoup de doute. Toutefois comme Alexandré II régna dans le Cakheth entre 272—1574 et 293 — 1605, et que l'intervalle entre 280 = 1592 — 1602 est le seul où puisse se placer la donation faite par ce prince, je ne vois pas d'inconvénient, d'après ce qui reste du chiffre des unités, à placer le fait, comme on l'a vu, en 286—1598: l'erreur, s'il y en a, sera sans importance.

«N. 11. Fresque sur le mur de l'église de Lendjer.»

a) ႭႧႱ ႤႫႨႠႤႦ ႥႢႸႤႦႫႤ[16]) [ႧႤႦႧ]
ႵႤ ႥႢႸႤႦႨ ႫႩႥႢႧႤ
ႧႤ ႢႤႫႢႥႨႧႤ.[17])

15) Les mots entre ( ) ne sont pas déchiffrés et ne donnent pas de sens; ce doit être le nom de la commune à l'église de laquelle est faite l'offrande, quelque chose comme ზემო სხოსა «de Skho-Supérieur?»

16) Lis. გაჰკა; de même à la 2^e^ ligne.

17) Cette forme, du langage de l'Iméreth, pour გამოვარდ, accuse probablement l'origine du peintre.

b) ႭႫႨ ႠႫႨႰႠႬႨႱႨ ႣႠ
ႡႠႷႡႠႷ ႣႤႥႨႱႨ.

c) ႡႠႣႰႨ ႱႤႴႤႣႠႥႪႠ ႭႱႨႡ

Ces trois inscriptions sont des légendes mises tout près des fresques, pour faire connaître les noms et les hauts faits des personnages représentés.

a) «Quand Amiran fut englouti par le dragon, qu'il lui fendit le ventre et partit.

b) «Combat d'Amiran contre le dew Baqbaq.

c) «Badri, Séphé-Dawla, Ousib.»

Toutes ces belles choses sont tirées d'un roman héroïque, l'Amiran-Daredjaniani, composé sous le règne de Thamar, par Sargis de Thmogwi, et dont j'ai donné l'analyse dans le Bulletin scientifique, t. II, p. 7 et suiv. On retrouvera là les noms des personnages, si à-propos peints sur les murs d'une église, comme par allusion au prophète Jonas, ci-dessus mentionné, et dont il sera question plus bas encore.

«N. 12. Belle et grande image, couverte d'or, au monastère de la commune de Mestia.» Le nom de la commune est écrit au crayon, et paraît être tel que l'ai lu; d'ailleurs la direction de l'itinéraire de M. Bartholomaei montre qu'il était alors de ce côté.

Tout ce que je peux saisir de cette inscription, en beaux caractéres khoutzouri, usée en plusieurs endroits et fruste des extrémités, se réduit à ceci: «Très sainte reine, Mère de Dieu..., intercède pour nous devant ton fils et Notre-Seigneur, pour l'âme de Wakhtang et de Mariam(?) qui ont orné ta sainte image ....» six lignes, en tout.

«N. 13. Pointe d'une bannière, dans la même église.»

ႼႫ Ⴈ-	ႫႧႠႥ-
ႭႬႠ	Ⴐ ႠႬႢႤ-
ႪႲႰႨ-	ႪႭႦႨ Ⴍ-
ႱႠ	ႶႰႨႱႠ.

«S.-Iona de Latar.» «L'archange d'Oughar.»

Ces légendes sont au-dessus de deux figures, l'une de saint, l'autre d'ange.

«Sur l'autre face :

ႭჃႢ-　　ႼႫ ႢႨ
ႣႬႨႢ-　　ႱႤႲႨႱႠ
ႰႬ ႶႴ-　«S.-George de Set.»
ႹႬ ႢႰႴႭ-
ႷႨႪႱႠ Ⴤ-
ႢႵႱႠ ႷႢ-
ႣႬႨႢႰႱႠ
ႪႭႫႨ ႣႠ ႣႰ-
ႭႸႨႱ ႴႠႵႨ
ႣႰႭႸႨႴ ႭႰ-
ႴႵႢ ႣႨႣႨႱႠ
ႫႭႬႱႲႰႱႠ
ႹႬႨႱႠ ႢႢႾ
ႩႭႮႱ ႻႱႠ-
ႢႠႬ ႫႭႤ-
ႱႢႬႢႬ
ႷႚႪႨ:

«Le Seigneur fasse prospérer la vallée unie, l'heureuse bannière, le lion et la flèche du drapeau, ainsi que les deux étendards de notre grand monastère. *Offert* par Grigol Copasdzé; *Dieu* se souvienne de lui!»

Ainsi ce drapeau est le symbole de l'union des trois villages de Latar, d'Oughar et de Set, dont les saints patrons sont représentés sur les deux faces de la lance qui le termine : association dont j'ai trouvé d'autres exemples dans les églises du Souaneth-Mingrélien. J'ai dû suppléer à la fin le mot souligné, *offert*, et lire les quatre dernières lettres ႭႴႪႨ, pour y trouver un sens.

«N. 14. Grande image, couverte d'or pur, de la même église.»

ႫႤ ႢႪႾႩႫႬ ႠႬ-
ႲႭႬႨ ႺႢႰႪႫႬ Ⴙ-
ႫႱ ႫႫႳႪႱႠ ႨႸႲႱႠ
ႫႣႣႢႰႤႬႨ ႥႢႫ
ႬႭႾႰႨ ႥႬႾ ႠႶ-
ႥႸႬႤ ႠႶ ႣႥႱ ႫႬ[ႱႣႰႱႠ]
ႸႥႱႣႰႤ ႠႶ ႣႠႣႨ
ႤႱႤ ႸႥႩႫႬ ႤႩႤႱ[ႨႠႱႠ]
ႠႫႱႠ ႥႠႭႱႬႤ
ႱႾႱႰႥ ႱႤႱႠ ႨႫႱႠ
ႥႨႬႺႠ ႩႬႨႬႨ Ⴌ-
ႫႱႣႰႧႨ ႤႱႤ ႸႤႺ-
ႥႤႱ ႣႥႱ ႫႬႠ(ႱႣ)ႰႱႠ
.ႠႥႫႱႷႤႨ. ႤႱႤ Ⴃ
..Ⴀ ႥႠႱ ႫႱ ႢႬႩႨ-
..ႣႥႱႱႠ ႠႫႬ:

«Moi, le pauvre Antoni Tzagérel, dans mon domaine, à ICHT, ... j'ai réparé une vigne ruinée et l'ai offerte à ce saint monastère; j'ai fait aussi cette image, et l'ai déposée dans cette église, pour la rédemption de mon âme. Quiconque altérera mon humble offrande au saint monastère .. le châtiment ., ... au jour du jugement. Amen.»

Je n'ai pas encore retrouvé l'époque d'Antoni Tzagérel, mais l'inscription est en beaux caractères.— Je n'ose assurer que le nom Icht, du domaine offert par Antoni, soit complet. Dans la même église on voit un mors de cheval, que l'on dit provenir de la reine Thamar, et une hache à deux tranchants qui était portée devant cette princesse. J'ai vu moi-même, dans le Souaneth-Mingrélien de semblables reliques. V. X^{e} Rapp. p. 50.

«N. 16, 17, 18. Inscriptions recueillies dans l'église de la commune de Moullah.» Pl. II. N. 4.

ႠႥႨႥႬႤႪ ႧႬ ႫႵႭ ႫႵႤ ႢႨ ႥႠ ႥႥႵႣႭ
ႥႥႵႣႨ

ႵႭႱႲႬ ႵႤ ႫႴႨ ႢႢႵႰ ႵႭႪႴႬ ႸႤႬႫ-
ႩႥႤႱ
ႰႰႨ ႤႱႤ ႫႺႰႵႨႱႬ ႫႭႪႱႬ ႱႲႶႢႵႪႲ
ႺႥႴႬ ႫႴႴ ႸႱႲ-
ႢႪႲ ႫႨႱႨ ႭႯႵႫႿႪႨ ႨႥႬႨ

«Dieu exalte le roi des rois Giorgi, la reine des reines Rousoudan et leur fils Bagrat, qui ont orné cette image, du Sauveur de Moula, pour le rachat de leurs péchés! L'orfèvre en fut Iwané.»

Il s'agit ici de Giorgi II, d'Iméreth, marié en 1563 à Rousoudan Charwachidzé, et de qui le fils Bagrat ne régna pas. Ce sont les mêmes personnages dont les portraits ornent la muraille septentrionale de la grande église de Gélath (v. XI[e] Rapp. p. 13), et viennent d'être reproduits dans le *Caucase pittoresque* du Pr. Gagarin.

ႼႭ ႢႨ ႫႤႭႰ ႲႬ ႫႴႵႥႤႪ ႤႯႫႤႬ ႩႭ-
ႢႨႵႨႱ
ႪႭႫႩႺႱႬ ႲႬ ႴႬႬႬ ႫႤႺႰႤႲႵႤႱႬ ႫႨႱႱႬ
ႿႬႴႬႵႨႵႨႱ ႯႬႪႱႬ ႩႬႩႭႬႱ ႸႥႪႱႬ ႫႴ-
ႱႬ
ႸႤႫႼႤ ႲႬ ႫႼႢႪႤ ႤႫႤႬ ႲႶႱႬ ႢႬႩႨႴ-
ႰႥႨႱႬ
ႬႫႬ

«St. -George, sois intercesseur et protecteur de Lomcatz Cougidzé, de sa compagne Cacon, fille d'un Djapharidzé, et assiste de ta miséricorde leur fils, au jour du jugement. Amen.»

Cette inscription est en khoutzouri cursif.

შემოვწირე ჩვენ მეფე-მან პატრონ-მან ბაგრატ და თანა-მეცხედრე-მან ჩვენ-მან დედოფალ-მან თამარ სფერა ესე კელმწიფობისა ჩვენისა წარსამართებლად მაცხოვარსა:
ბატონის-შვილის თინათინის:

«J'ai offert cette sphère au Sauveur, nous le seigneur roi Bagrat et notre compagne Thamar, pour la prospérité de notre règne.

«Ceci appartient à la princesse-royale Thinathin.»

Ce griffonnage remonte probablement au XVII^e^ s. car Bagrat IV d'Iméreth épousa en 1663 Thamar, princesse de Moukhran, et eut une fille du nom de Thinathin. La sphère სფერა, offerte par lui, est l'emblème royal bien connu; mais comment cet emblème put-il appartenir à Thinathin, ou bien est-ce la princesse qui *a fait faire* l'inscription?

«N. 19. ВГОРОДЄ СЛОБОДСКОМЪ ВАСИЛЄЙ МАКУШКИНЪ 1817 ГОДУ.»

«Vasiléi Makouchkin, de la ville de Slobodsk. 1817.»

Peut-être cette image provient de quelque soldat russe mort dans une bataille contre les montagnards.

N. 20.

Ⴕ. ႼႫႣႠႭ ႧႤႭႣႭႰႤ ႸႤႭႾ ႤႵႱ(Ⴕ)
ႼႨႬႠႸႤ ႵႱ ႦႤႱႠ ႠႫႬ

«C. S.-Théodore, intercède devant le Christ pour Zé. Amen.»

N. 21.

ႹႤႬ ႫႤႴႤႫႬ ႠႪႤႵႱႬႣႰႤ ႸႤႭႱႼႨႰႤႧ
ႦႠႰႨ ႤႱႤ ႠႶႨႸႨႱ ႱႭႠႬႱ[18]) ႹႤႬႨ
ႤႱႤ ႩႬႤႱႨႠႱ ႱႣႶႤႰႣႤႪႭႡ ႣႠႬႣႭႡႪႤ-
ႪႤႡႱ ႣႠ ႺႭႣႤႧႠ ႩႬႧႠ ႸႤႱႠႬႣႭ-
ႡႪႤႡႱ:

«Nous le seigneur-roi Alexandré, avons offert cette cloche à l'église d'Adich, dans le Souaneth, pour notre longévité et prospérité, et pour la remission de nos péchés.»

Cf. plus haut N. 9, 10, des donations semblables, du même prince, aux églises de Latal et de Lendjer

Telles sont les richesses archéologiques ramassées dans le Souaneth et contenues dans la dernière lettre de M. Bartholomaei. Continuons maintenant celle que nous avons interrompue.

Il s'en faut de beaucoup que tout le Souaneth-Libre

18) Je lis ႱႭႠႬႱ, autrement il faudrait traduire «Adich-Taser, dans le Souaneth.»

ne soit exploré; en tout cas, par l'itinéraire de notre antiquaire on voit qu'il a pénétré des sources les plus reculées du grand Engour à celles de son principale affluent septentrional, contrées certes bien peu visitées. Quand à sa récolte on pourra joindre celle du prince Dadichkélian, dans la contrée soumise à sa famille, on aura la revue complète des antiquités si intéressantes du Souaneth.

«Voici maintenant, continue M. Bartholomaei, dans sa lettre du 2 septembre, une douzaine d'inscriptions que j'ai recueillies dans mon voyage, après avoir quitté le Souaneth, et d'Akhal-Tzikhé à Wardzia, où j'ai accompagné le gouverneur de Kouthaïs, le prince Gagarin.

«N. 1 et 2. Dans une petite église, nouvellement restaurée, de l'ancien village de Laïlach, dans le Letchkhoum, est une grande image de S.-George, d'un bon travail, en argent repoussé. Le médaillon qui fait partie de la bordure m'a frappé par la singularité, que Constantin et Hélène, qui y sont représentés, portent le même costume que des empereurs et impératrices de Constantinople, du XVII^e s. Quel anachronisme! La légende grecque est exempte de fautes, mais les lettres géorgiennes sont toutes confondues, placées dans tous les sens et tout-à-fait barbares. C'est probablement un artist grec qui a transcrit une légende géorgienne, dont il ignorait le sens, que je doute qui puisse être retrouvé.»

ႵႸႫ ႵႸႨႱ
ႫႤႵႤႧႱ ႸႰ-
ႡႠႱ ႠႢႬ:

«Dieu pardonne au roi des rois Thamar!»

ႤႵႬႱႤ ႤႵႸ-
ႰႨႨႱႱႤ
ႵႴႱႱႤ
(ႸႰ ႶႰ): [19])

«Dieu pardonne à Mikel qui a exécuté ceci!»

---

19) Une seconde copie de ces inscriptions, reçue le 20 octobre, ne

Le médaillon présente deux personnes royales debout, soutenant une croix, sous les bras de laquelle est un croissant. Celle de gauche porte un bonnet conique avec bordure, d'où pendent des fils de perles; auprès on lit

Ο ΑΓΙΩϹ ΚΩϹΤΑΝΤΙΝΟΣ

en quatre lignes; «S.-Constantin.» A droite, l'impératrice porte un bonnet rond et plat, d'où pendent aussi des perles. Auprès on lit

Η ΑΓΙΗ ΕΛΕΝΗ

en trois lignes, «S^{e}-Hélène.».

Quant aux légendes géorgiennes, la première ne laisse pas l'ombre d'un doute; la seconde, formée comme l'autre de caractères grossiers, est si mauvaise que je ne m'en fais pas le garant, bien que le nom de l'orfèvre soit très probable.

«N. 3. Sur une croix en bois de cyprès, sculptée et enrichie d'une monture en vermeil, à Nicortsmida, j'ai transcrit l'inscription grecque suivante, peu ancienne, du reste, mais qui n'a pas été mentionnée dans votre description.»[20])

+ Ο ΤΙΜΙΟϹ ΚΑΙ ΖΟΩΠΟΙΟϹ ϹΤΟϹ
ΥΠΑΡΧΕΙ ΕΜΟ̈ ΛΑΥΡΕΝΤΙΟΥ
ΙΕΡΟΜΟΝΑΧΟΥ ΕΚ ΜΟΝΗϹ ΤΟΝ ΙΒΙΡΟΝ
ΤΗϹ ΑΓΙΑϹ ΠΟΛΕΟϹ ΙΕΡΟ̈ϹΑΛΗΜ. 1664.

«Cette croix vénérable et vivifiante appartient à moi Lawrentios, hiéromonaque du couvent des Ibériens dans la ville sainte de Jérusalem. 1664.»

Deux raisons rendent ce monument très intéressant: 1° Il porte le nom d'un hiéromonaque Laurent, comme la croix que j'ai vue à Corintha, chez Okro Eristof, et que j'ai décrite dans mon VI^{e} Rapport, p. 82, mais sur la-

fournit aucune nouvelle indication, et deux autres légendes, qui y sont jointes, sont complètement indéchiffrables.

20) M. Pérévalenko, qui a été après moi à Nicortsmida, n'a pas vu non plus la croix dont parle M. Bartholomaei. V. Bullet. histor.-phil. t. VIII, p. 98.

quelle je n'ai pas trouvé de date. 2° Il donne le moyen de rectifier la traduction de la légende inscrite sur la croix du prince Okro, où le mot ΥΠΑΡΧΗ doit se rendre, comme ici, par «appartient à,» ὑπάρχει; et tout à la fin, les mots ΕΚ ΠΑΛΕΑC sembleraient devoir se lire, comme ici, ἐκ πολέως «de la ville;» mais j'ai revu la copie faite avec soin, sous mes yeux, il y a cinq ans, et j'y ai retrouvé de nouveau ce que j'y voyais alors. Au moyen de la copie de M. Bartholomaei, on peut traduire ainsi la légende de la croix de Corintha; «Cette vénérable croix vivifiante *appartient* au hiéromonaque Lawrentios, protosyncelle du S.-Tombeau, *dans la ville de Jérusalem.*» [21])

Or parmi les papiers des Archives de Moscou, j'ai trouvé une lettre géorgienne du roi Artchil, au patriarche russe Ioachim, du 30 décembre 7196—1687, lettre qui fut remise par l'archimandrite géorgien *Lawrenti;* j'ai vu aussi dans ces mêmes papiers que le moine en question fut souvent employé par le roi dans ses cor-correspondances avec les tsars jusqu'à son entière installation en Russie. Ne serait-ce pas là notre hiéromonaque? dumoins les époques sont bien voisines, le nom et le titre sont les mêmes. [22])

«N. 4. Je crois que vous n'avez pas visité le village de Rokith; il est à 5 ou 6 verstes de Wartzikhé, donc à une vingtaine de verstes de Kouthaïs dans la direction de Baghdad. Là, sur le mur oriental de l'église on lit:» V. Pl. II, N. 5.

+ [illegible]

21) Comme l'espace manquait, l'artiste n'a pu faire entrer le nom de Jérusalem, et a, peut-être à dessein, altéré le mot final.

22) V. Bullet. hist.-phil. t. XI, p. 184, en 1687, p. 217 et suivantes.

ႵႭ ႹႬ ႶႥႠ ႴႰႥႧႠ ႷႬႰႠ ႫႭႬႣႭ-
ႡႨႪႫႬ ႣႠ ႫႱႠႥႫႬ ႣႨႣႨႱႠ
ႹႰႣႨႪႭႤႧႱႠ ႣႠ ႠႴႾႦႤႧႱႠ ႡႨႽႥႨႬ-
ႲႨႱႠ ႱႠႽႤႧ· ႫႮႷႰႭ-
ႡႤႪႫႬ ႩႦ ႷႭႰႰႤႪႫႬ ႨႪႤႪႨႩႤႫႬ ႱႬ
ႠႡႨႸႤႬႤႰ ႪႩႠႨ Ⴄ-
ႱႤ ႫႾႪႭႥႠႨႱႠ ႠႭႩႨႰႱ ႱႪႱႠႣ ႣႠ ႱႠ-
ႭႪႣ ႱႤႨႱႠ ႨႨႱႠ ႠႬ. ႵႩႱ. Ⴊ. Ⴋ. Ⴐ.

«C. O toi Sauveur J.-C., fils unique de celui qui voit tout d'en-haut, et qui est le maître souverain des choses visibles et invisibles, toi qui es un : avec l'Esprit-Saint vivifiant,

«Nous, animé de confiance et d'espoir en ton aide et protection, catholicos, tenant le gouvernail de Bidchwinta, du grand Nord et de l'Aphkhazeth, Suimon Tchkhétidzé, de Choththa, nous t'avons construit ce temple du Sauveur, à Rocith, afin qu'il intercède pour la rédemption de notre âme en l'année pascale 349—(1661).»

«Sur le mur méridional de la même église; une grande croix grecque est sculptée au milieu des lignes.»

Ⴕ. [ႼႫႨႣႠႭ ႱႠႫႤႥႠႭ Ⴗ]ႤႱႠ ႫႠႨႱႤႥႭ Ⴌ-
ႰႤႭ ႱႱႭႴႤႤႨႱႠႭ ႫႾႪႭႥႠႨႭ Ⴒ-
ႤႥႤႣႨႤႥႨ ႫႤ ႭႫ[ႨႼ]ႤႫႱႨ ႣႠ
ႷႭႥႤႤႰႠ Ⴉ[Ⴖ]ႰႠ ႭႬႠႨ-
Ⴄ[Ⴅ]ႤႤႱႨ ႣႨႣႨႱႠ ႨႨႣႨႤႭႱႠ ႣႠ ႴႪႠႤ-
ႤႰႨႱႠ ႩႤႨ ႨႪႤႪႨႩႤ ႱႥႭႬ ႫႫႨႸႱႤႬႤ
Ⴍ ႣႤႱ ႫႪႥႨ[Ⴃ]Ⴄ ႱႭႴႤႥႨႧႠ ႷႤႬႨႰႠ. ႠႬ

«C. Sainte-Trinité, qui donnes l'être à tout; lumière du paradis, o Sauveur,

«Je te prie, moi le dernier et le plus méprisable des hommes, catholicos du grand Nord et de l'Aphkhazeth, Suimon Tchkhétidzé, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ta majesté. Amen.»

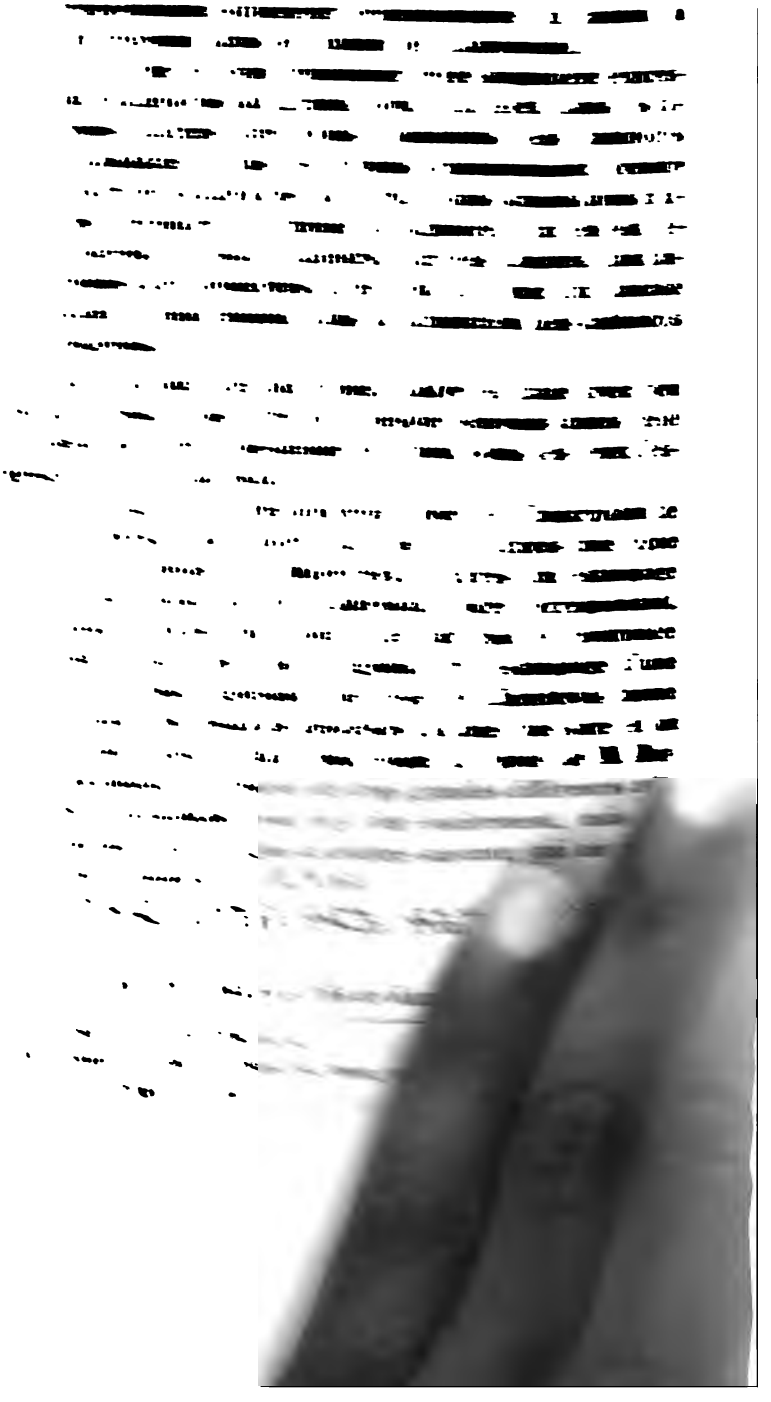
Ces deux belles inscriptions attestent donc qu'en 1661

un catholicos d'Aphkhazie, nommé Suimon Tchkhétidzé. construisit à Rocith l'église du Sauveur. Elles donnent lieu aux remarques suivantes:

1⁰ Le nom du catholicos, quoique abrégé d'une manière insolite, SN, SWON, est facile à reconnaître pour *Suimon*.

2⁰ Le nom de famille, *Tchkhétidzé*, est aussi très certain, puisqu'il est écrit en entier, sans abréviation. D'ailleurs le nom de Siméon se lit deux fois dans des chartes qui se trouvent au Musée asiatique, et qui ont été données par le Dadian Wameq II, régnant 1658-1661; ou sous la forme *Simon*, dans la grande charte de Bidchwinta. Quant au nom de famille, il est écrit dans ces deux textes précisément de la même manière qu'ici. Cependant dans mon travail sur les catholicos d'Aphkhazie, Bull. hist.-phil. t. I, p. 320, j'ai écrit Tchkhéidzé, non toutefois sans autorité. Car dans les Dates de Wakhoucht, a. 1666, on trouve enrégistrée la mort de «Suimon Tchkhéidzé,» de qui l'année d'avènement n'est pas connue, et la même orthographe du nom propre et de la famille est répétée dans l'histoire d'Imérеth: ainsi ce n'est point un *lapsus calami* du savant historien qui m'a servi de base quand je rédigeais mon travail.

3⁰ Dans la 1^re^ de nos inscriptions, une épithète est jointe au nom du personnage dont je parle, soit ყოთ-თელამან «de Qoththa,» comme le fait lire la copie, soit შოთთელამან «de Choththa,» comme j'ai cru devoir lire. Jointe à un nom de dignitaire ecclésiastique, une pareille épithète signifie forcément, non qu'il fût natif de l'endroit indiqué, mais qu'il avait été soit abbé, soit évêque de ce lieu, avant d'être élevé au rang supérieur, de catholicos. Or, dans toute la géographie connue de la Géorgie, je n'ai jamais rencontré de nom tel que *Qoththa* ou *Choththa*, signalé comme évêché ou comme simple couvent. Si l'orthographe que je préfère, *Choththel*, était la vraie, ne serait-ce pas l'ethnique du nom de pays «Chawcheth,» ethnique qui sert



Sur ce nom du constructeur d'une partie de la citadelle de Kherthwis, je remarque: 1° le nom Zka, surmonté d'un signe d'abréviation, me paraît devoir être celui, plus chrétien, de Zakaria; 2° le nom de famille Kamkamichwili, ou fils de Kamkam, ne doit plus passer pour hétéroclite, puisque nous l'avons vu précédemment N. 7., très-lisible, dans une inscription du Soumeth; 3° enfin l'ethnique [illegible], copié par M. Dubois, lu d'abord par moi «d'Oph,» puis [illegible] «parent,» se lit clairement sur la copie de M. Bartholomaei, de même que sur celle de M. Dubois: c'est donc moi qui l'ai mal lu, de mes yeux, sur la pierre même et sur l'estampage de M. Khanykof. Oph est un lieu bien connu, sur le bord de la mer Noire, en Lazique, à l'E. de Trébizonde, entre Sourméneh et Riza.[25])

N. 7. 8. Lors de mon séjour de quelques heures à Wardzia, avec le prince Gagarin, je voulus mettre mon temps à profit pour tirer au clair ce que vous avez conjecturé de l'époque du portrait de la reine Thamar et de la restauration de l'église de Wardzia. N'ayant pas d'échelle sous la main, on a hissé une balustrade du balcon[26]), et j'ai réussi à grimper dessus; tandis qu'on soutenait cet échafaudage boiteux, j'ai pu, en frottant patiemment avec de l'huile, faire ressortir du fonds noir les caractères à-peine visibles que je vous envoie transcrits. Mais ayant déchiffré le nom de Thamar, je ne doute plus que ce ne soit elle dont il s'agit; seulement le [illegible] Giorgi, me paraît être nommé ici fils de Dimitri: la [illegible] serait donc du XIV^e s., cent ans au moins après la [illegible] de Thamar. La peinture est assez grossière, la [illegible] cependant quelque ressemblance avec le beau portrait [illegible] thania. Les sourcils noirs se joignent au dessus du [illegible] et aquilin; la bouche est petite et gra-

25) Mi[illegible], Hist. du Pont, en [illegible] carte.

26) La [illegible] de Wardzia est occupée dans le flanc d'un roc [illegible] une corniche qui [illegible] le passage et supporte le [illegible] est garni d'une balustrade, bien nécessaire [illegible] d'une chute [illegible]

à qualifier le poète Jean Chawthel (soit *Chothel*), auteur d'un Eloge de Thamar? Alors notre Suimon aurait été précédemment supérieur ecclésiastique du canton ou d'un couvent dans le canton de Chawcheth.

4⁰ Enfin je ferai remarquer cette singulière expression «catholicos du grand Nord.» En effet dans les diverses chartes que nous possédons des catholicos d'Aphkhazie, nous les voyons ordinairement prendre ce titre de «catholicos du Nord,» mais jamais nous n'avons rencontré la formule ici signalée, qui en est l'équivalent. On sait d'ailleurs, par des chartes, tant anciennes que modernes, que tout le nord du Caucase entrait primitivement dans la juridiction des catholicos géorgiens.[23])

«N. 6. Je doute que ma copie, hâtive et faite avec peu de soin, puisse vous être de quelque secours après celle que vous avez faite vous-même et ayant sous les yeux l'estampage de M. Khanykof.»

Il s'agit ici d'une nouvelle copie de l'inscription de Kerthwis, déja publié par moi[24]), d'après une copie de M. Dubois de Montpéreux, d'après un estampage fait sur place par M. Khanykof, notre correspondant, enfin, d'après une copie faite par moi et confrontée plus de six fois avec l'original. Or l'estampage d'une pierre aussi rugueuse que celle de Kherthwis donne à-peine des résultats meilleurs qu'une vue sûre et un crayon fidèle. Voici venir enfin la copie de M. Bartholomaei. J'y trouve de trop grandes différences avec les précédentes pour m'y fier entièrement, mais elle fournit à la 3ᵉ ligne la lecture suivante, qui me paraît bien probable (Pl. II, N. 6):

ႦႩႠ : ႻႢႫႰ : ႩႠႫ : ႩႫႨႱ : ႸႥႨႪႨႱႠ
ႭႴႢႪႫႰ : . . .

«Moi Zka (Zakaria?), fils de Kamkamis-Chwili, d'Oph.»

---

23) Hist. de Gé. p. 229, n. 4.

24) Mém. de l'Ac. VIᵉ sér. sc. mor. et pol. t. IV, Pl. VI, N. 2, et dans mon IIᵉ Rapp p. 152.

Sur ce nom du constructeur d'une partie de la citadelle de Kherthwis, je remarque: 1° le nom Zka, surmonté d'un signe d'abréviation, me paraît devoir être celui, plus chrétien, de Zakaria; 2° le nom de famille Kamkamichwili, ou fils de Kamkam, ne doit plus passer pour hétéroclite, puisque nous l'avons vu précédemment (N. 7), très-lisible, dans une inscription du Souaneth; 3° enfin l'ethnique ႭႴႨႱႩႠႬ, copié par M. Dubois, lu d'abord par moi «d'Oph,» puis ႬႠႵႠႰႨႬ «parent,» se lit clairement sur la copie de M. Bartholomaei, de même que sur celle de M. Dubois: c'est donc moi qui l'ai mal lu, de mes yeux, sur la pierre même et sur l'estampage de M. Khanykof. Oph est un lieu bien connu, sur le bord de la mer Noire, en Lazique, à l'E. de Trébizonde, entre Sourméneh et Riza.[25])

«N. 7. 8. Lors de mon séjour de quelques heures à Wardzia, avec le prince Gagarin, je voulus mettre mon temps à profit pour tirer au clair ce que vous avez conjecturé de l'époque du portrait de la reine Thamar et de la restauration de l'église de Wardzia. N'ayant pas d'échelle sous la main, on a hissé une balustrade du balcon[26]), et j'ai réussi à grimper dessus; tandis qu'on soutenait cet échaffaudage boiteux, j'ai pu, en frottant patiemment avec de l'huile, faire ressortir du fonds noir les caractères à-peine visibles que je vous envoie transcrits. Mais ayant déchiffré le nom de Thamar, je ne doute plus que ce ne soit elle dont il s'agit; seulement le roi Giorgi, me paraît être nommé ici fils de Dimitri: la peinture serait donc du XIV^{e} s., cent ans au moins après la mort de Thamar. La peinture est assez grossière, la reine a cependant quelque ressemblance avec le beau portrait de Béthania. Les sourcils noirs se joignent audessus du nez, petit et aquilin; la bouche est petite et gra-

25) Minas Bjechkian, Hist. du Pont, en arm. carte.

26) La grande église de Wardzia est creusée dans le flanc d'un roc à pic, où l'on a ménagé une corniche qui sert de passage et supporte le porche, mais l'escarpement est garni d'une balustrade, bien nécessaire pour préserver les fidèles d'une chute périlleuse.

cieuse, la figure est ronde, en pleine lune, idéal de la beauté chez les orientaux; une boucle de cheveux décrit un cercle sur les tempes (de nos jours cela se nomme vulgairement un accroche-coeurs); tout cela se voit aussi sur le portrait de Béthania, mais rendu avec beaucoup plus d'art. Seulement le portrait de Béthania diffère par les accessoires de la toilette: p. ex. les boucles d'oreilles ici sont de doubles cercles énormes, en or, avec un gros rubis au milieu. Les femmes, en Souaneth, portent encore à-présent d'aussi grands cercles d'argent à leurs oreilles. Le roi a une chevelure, une barbe et des moustaches rousses; sa figure ronde est calme, mais elle manque d'expression. Les costumes rappellent ceux des empereurs de Constantinople, du XIV^{e} s.»

Derrière l'autel, dans la grande église de Wardzia, on voit en effet sur la voute une peinture, représentant la S^{e}-Vierge, de grandes proportions, tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Auprès d'elle est debout un personnage portant un béret rond, orné de pierreries, et avec l'auréole qui, ordinairement, ne se donne qu'aux saints. Près de sa tête, à droite, on lit (Pl. III, N. 7):

ႷႪႨႱႠ ႠႶႫႭႱႠႥႪႤႧႨႱႠ ႫႤႴႤႧႠ
ႫႤႴႤ ႢႨ ႻႤ ႣႤႫႤႲႰႤ
ႫႤႴႤႧႠ ႫႤႴႱႠ:Ⴋ

«Le roi des rois de tout de l'orient, Giorgi, fils du roi des rois Démétré.»

La lettre Ⴋ, qui finit ce texte, ne fournit aucun sens plausible. Quant au roi Giorgi, qui se donne un titre si fastueux, et qui fut père de Thamar, il était réellement fils de Dimitri I^{er}, mort en 1155. C'est lui qui, après le court règne de son frère David III, déposséda de la couronne son neveu et pupille Demna, de qui l'histoire est racontée d'une manière si intéressante par Etienne Orbélian; v. Hist. de la Géorgie p. 397, Additions et éclaircissements p. 257. Enfin c'est lui qui, au dire du géographe Wakhoucht, p. 93, commença la construction de Wardzia. Ce qui a induit en erreur notre antiquaire, c'est qu'en effet un autre roi

Giorgi, V^e^ du nom et surnommé le Brillant, fut fils de Dimitri II, le Dévoué, † en 1289.

Derrière le roi, une femme se tient aussi debout, coiffée d'un béret absolument semblable à celui du roi et avec l'auréole, comme ce prince, mais portant dans ses mains la représentation d'un édifice, dont elle semble faire hommage à la Vierge. A sa droite on lit une inscription, malheureusement moins nette que la précédente et laissant, surtout à la fin, beaucoup d'incertitude. Toutefois la 1^re^ ligne et le nom de la reine sont parfaitement lisibles. Pl. III, N. 8.

ႷႪႨႱႠ ႠႶႫႭႱႠႥႪႤႧႨႱႠ
ႫႤႴႤႧႠ ႫႤႴႤ ႻႥႨ[ႪႨ]
ႫႤ ႢႢႨ[ႱႨ] ႧႠႫႠႰ ႣႨ ႻႥႪ[Ⴈ]
ႻႤႫႤႪႺႱႫႺႠ

«Le roi des rois de tout l'orient, Thamar, née du roi Giorgi. Que je porte bonheur à mon fils!»

Après les quatre premiers mots, bien nets et reconnaissables, viennent, à la fin de la 2^e^ et au commencement de la 3^e^ ligne, des groupes de lettres que je crois avoir interprétés convenablement. Le nom de la reine est très net. La fin est un champ ouvert aux conjectures.

Les personnes au courant des travaux exécutés dans la Transcaucasie savent qu'il y a été découvert, dans ces derniers temps, deux portraits de la reine Thamar, peints, l'un sur les murs du couvent de Béthania, construit sous son règne; l'autre, ici même, à Wardzia. Le portrait de Béthania fait partie d'une série de cinq personnages ainsi disposés:

1° Un personnage portant une cotte de mailles d'or et s'appuyant sur un bouclier et sur une lance: c'est, je crois, un St.-George.

2° Un personnage à barbe blanche, coiffé d'un béret rond et tenant de la droite une sorte de sceptre, un bâton à tête carrée, orné de pierreries, d'où pendent

aussi des pierres précieuses. Auprès de lui des lettres qui semblent être ႫႴ ႣႧႨ «le roi David.»

3° Une femme, jeune et jolie, très splendidement vêtue, coiffée d'un béret chargé de pierreries: à sa droite . . ႫႨႫႬႨ ႵႢႨ, lettres que je ne garantis pas, et que je n'ose essayer d'interpréter. Ce portrait, ainsi que tout le reste des peintures dont je parle, a été découvert par le Pr. Gagarin, amateur distingué des beaux-arts, lithographié à l'Etat-Major de Tiflis, gravé enfin pour le calendrier du Causase en 1853, dont il est le plus bel ornement. Il est impossible, en effet, de se figurer une brune plus gracieuse et plus attrayante, des traits plus fins, un teint plus agréablement nuancé, des mains plus élégantes, en un mot un ensemble qui, mieux que ce portrait, puisse répondre à toutes les données historiques relatives à Thamar. Pourquoi le peintre n'a-t-il pas mis au voisinage le nom que nous cherchons?

4° Un jeune homme coiffé du béret, le sabre au côté; près de lui les lettres ႻႤ Ⴇ qui pourraient signifier «fils de Th .»

5° Enfin un autre saint guerrier, la main appuyée sur un sabre (S.-Dimitri, S.-Théodore?).

Telles sont les peintures de Béthania, aujourd'hui publiées dans le magnifique ouvrage le *Caucase pittoresque*, par le prince G. Gagarin et le comte Stackelberg. Les éditeurs croient pouvoir ainsi qualifier les trois personnages historiques: le roi Georges, père de Thamar; la reine Thamar; Georges, fils de la reine. Je ne trouve pas, dans les légendes frustes citées plus haut, assez de fonds pour admettre une telle appréciation comme rigoureusement exacte; je n'ose non plus la contester, faute de preuves. Plus bas j'examinerai la question de la fondation de Béthania.

Jusqu'à la découverte des deux inscriptions de Wardzia, due au zèle intrépide de M. Bartholomaei, je m'étais refusé à admettre comme étant le portrait de

Thamar celui de Wardzia, dont il a été plus haut, et qui a été publié à Odessa, chez Bigatti, en 1850. Ce béret, cette auréole, ne me semblaient pas convenir à une reine, non formellement reconnue pour sainte, quoique vénérée pour ses vertus; d'ailleurs la couleur rousse de ses chevanx et son teint fade me semblaient un contresens en Géorgie, où dominent les chevelures noires et les teints «de lys et de roses.» Mais dès le moment que le nom est auprès du personnage, que ce personnage est décoré du principal attribut qui, dans les peintures géorgiennes, désigne les fondateurs de monuments, et que la position occupée par la reine, derrière son père, également nommé en toutes lettres, n'admet plus le doute: il faut bien se rendre. Le béret sera la coiffure royale de l'époque; l'auréole, un signe de vénération, exagérée peut-être, pour une grande et vertueuse princesse; la couleur rousse des cheveux, un résultat de l'usage, encore subsistant en Géorgie, de défigurer ainsi les plus beaux cheveux noirs du monde, en les *dorant,* ce que l'on regarde comme un signe de grandeur. Or cet usage, qui frappa si fort l'ambassadeur Tatichtchêf, au XVII^e^ siècle, se pratique encore beaucoup en Mingrélie et en Iméreth. Enfin, la position relative du roi Giorgi et de sa fille Thamar est la personnification de cette phrase du Géographe: Wardzia fut fondée par le roi Giorgi et achevé par la reine sa fille.

«N. 9. Cette inscription a été copiée par moi sous les yeux du prince Vorontzof, que j'ai eu l'honneur d'accompagner dans une course qu'il a faite de Kodjor à Béthania, pour voir les beaux portraits de la reine Thamar et de sa famille.. Ayant vu que quelques visiteurs mal-avisés avaient gratté les fresques pour inscrire leurs noms, le prince a aussitôt ordonné de faire une balustrade pour les garantir désormais de pareilles dégradations. Bien peu d'hommes d'état, au milieu de leurs graves occupations, songeraient à s'occuper de la conservation d'objets n'ayant qu'un intérêt archéologique et historique.»

La copie dont il est ici parlé étant incomplète et assez confuse, M. Bartholomaei m'en a fait tenir une seconde, infiniment meilleure, le 20 octobre, en m'avertissant qu'elle se trouve «sur le portique de la belle église de Béthania[27]).» La première partie en est tracée entre les branches d'une croix, la date, sur la base; la seconde partie en bas et aux deux côtés de la pierre sur laquelle la croix est sculptée; la 3[e] enfin, sous la base même de la croix.

1[re] partie. (Pl. III, N. 9.)

ႵႤ ႿႠ ႦႠ ႺႭႫႭ ႹႤ

ႫႱ ႵႢ ႡႭ ႥႴႵႧႦ Ⴂ-
ႵႥႤ ႧႯႵႤ ႱႠ ႵႭႱႣႤႱ
ႠႵႭႠ ႣႠ ႱႠႥႭႤႣႠႭႠ[28])
ႦႭႱႠ[29]) ႱႱ ႴႧ(Ⴆ)ႱႠ ႸႤႱႠ

date.... ႵႵႩႤႬ ႥႬႧ

«O toi qui as été attaché sur la croix pour nous, seigneur Christ, sois le protecteur de la dame Rousoudan, ici-bas et dans le monde de delà, dans ton paradis céleste.

«En l'année 416—(1196).»

27) Il y a deux églises à Béthania: la grande, où sont les portraits et les peintures: la petite, réunie à l'autre par une galerie, ornée de jolies sculptures, et surtout remarquable par ses inscriptions.

28) Il faudrait საუკუნესა, mais la copie n'en fournit pas les éléments.

29) Ce mot, quoiqu'il donne un sens logique, est restitué par conjecture.

2ᵉ partie.

ႠႣႣႬ..............ႠႰႱႠ ႱႤႨ ႣႨႣႨႱႠ ႱႵႠ .... ႤႨႱႨ ႫႠႰႱႠ ႤႢ-
ႭႵႠႱႠ........ႣႬႠ......ႫႢႠႤႨ ႫႰႱႠ ႠႫႨႤႠႵႠႫႨႱႠ ႣႠ ႠႫႫႱႨႱ-
ႠႤႠ[ႫႨႱႠ] ....ႺႠ..ႱႠ ႸႢႨႢႬ ႺႭႤႣ ႱႭႫႻႰ ႫႴႣႱႠ ႹႢႱ ႠႱႤႬ ႫႱႬ
ႣႣႠ ႨႱႭ..ႰႠႤႠႰႠ........ႠႰႾႱႵႨႱ ႣႠႫႣႢႵႨ ႠႡႺႠ ႸႬႣႠ
ႢႨႸ..Ⴜ,Ⴛ Ⴁ..........Ⴝ....Ⴈ ႣႠႫႭႻ ႻႠႫ ႢႲႫႰႢႢ
ႫႢႺႠ ႫႢႭႻ.......ႫႱႠ ႸႬ.Ⴃ...ႢႠႫႠ.....ႱႤႨ ႪႫႨ
ႱႹႭႠ ႱႻႬႨ......ႰႱ ႫႫႬ ႣႠ ႵႤ ႫႠ......ႫႠႱႫႤႢႵႤႬႭ
ႫႨႣႤႬႭ........ႫႫႠႬႭ ႡႬႭ ႣႠ ႴႬႭ ႱႫ.......ႬႭ ႫႫႢႤႬႭ
ႣႠႨ ႨႫႫ
.ႫႬႵ ႣႱ Ⴃ

3ᵉ partie. Pierre sur laquelle on lit cette inscription (Pl. III, N. 10):

ႣႬႭ ✝ ႨႭ ႫႨႤႣႨႣႭ ႢႨႰ .ႹႱ
ႢႨ ႫႰႨ ႢႤႫ[ႣႨ]ႤႨ ႢႨႵႨ ႡႭႵႫ- ...
ႫႨ ႢႤႠႱႫႢ ႭႵႨႻႱႬႢႱ ႫႵႭ ႪႫ ႱႬ-[30]) ...
... ႭႫ ႱႻႨႰႱႠ ႨႻႫႬႫႬ ႫႭႱ- ...
... ႵႣႬ ႢႢႫႰႢႢ ႭႵႤႸႰႱ ႣႠ ...
[ႭႵ]ႫႨ[Ⴄ]ႢႱ ႠႱႴႢႢႰ ႡႢ ႰႵႬႱႠ
ႠႫႰ ႫႫ ႸႢႢႨႢႫႣႵႨ Ⴋ-
ႤႰ ႱႤႨႰ..ႴႣ ႺႣႢ[ႨႤႨ].

30) Je ne comprends ni ces deux lettres, ni les deux premiers mots de la ligne suivante.

Je vais essayer de traduire soit ce que je devine, soit ce qui est clairement écrit sur ces deux pierres. Les mots soulignés sont mes conjectures.

2e partie.

«Exalte, *Seigneur*, ... l'âme du grand Saba *mamasakhlis; sous* son autorité .... *ont été déposés les os* ..... de son *amilbar* et amir-spasalar ..... qui avait pris pour femme Rousoudan, fille de Cuiriké roi des Arméniens. Mère de Dieu, ... maintenant tu intercèdes .....; de même aussi intercède pour moi ..... mon âme. *Le portique*, les colonnes ..... Vous prêtres qui accomplissez *les prières*, ... saints frères et vous tous ..... qui passez ..... soeurs .....»

3e partie.

«Seigneur, comme la dame Rousoudan m'a comblé d'honneurs, moi Tsourélas-Dzé, son chambellan, nourri par elle, ..., de même faites-moi régner au rang le plus haut, devant vous. Je vous en conjure, par son entremise, moi dont l'âme est très pécheresse.»

Il faudrait être Oedipe, pour deviner l'ensemble des faits indiqués par les débris de cette inscription, qui doit avoir été mutilée à dessein, car plusieurs portions paraissent être aussi intactes qu'au premier jour: je ne me pique point d'une pareille sagacité, mais je vais rendre compte des faits que je crois saisir.

Une certaine Rousoudan, qualifiée de *dame*, dans l'acception la plus élevée du mot *domina*, ბატონება, est mentionnée dans les 1re et 3e partie, de façon à faire voir que l'église de Béthania fut construite de son vivant et par un de ses serviteurs. De son vivant, puisque l'on prie Dieu de la protéger «ici-bas et dans l'autre vie.» Par un de ses serviteurs, puisque «le chambellan Tsourélasdzé, nourri par elle,» demande à être aussi bien placé et honoré dans le royaume des cieux, qu'il l'avait été par cette dame. Rousoudan était fille

de Cwiriké, roi d'Arménie, comme cela est dit formellement dans la 3e ligne de la 2e partie, et elle vivait encore en 416—4196, ainsi qu'il résulte de la date, qui est indubitable.

En effet, dans la liste des rois Coricians du Tachir, on trouve un Coricé III, qui vivait vers la fin du XIIe s., et qui eut quatre filles, dont l'une se nommait Rousoudan et contribua, avec les autres membres de sa famille, à l'embellissement de l'église de Haghbat[31]). L'histoire de ces princesses n'est guère connue; mais par notre inscription on voit que Rousoudan vivant encore en 1196, avait épousé un Géorgien, à ce qu'il semble, celui qui est qualifié ici d'Amilbar et Amirspasalar, c'est-à-dire chef des forces de terre امير البار, et généralissime[32]), vraisemblablement du roi de Géorgie dont le nom manque à la 1re ligne de la 2e partie, commençant par les mots solennels «Exalte, Seigneur, ...» On sait, il est vrai, qu'à cette époque du règne de Thamar, le généralissime géorgien était Zakaria Mkhargrdzel; mais peut-être s'agit-il d'un de ses collègues ou prédécesseurs, dont le nom ne nous est pas connu; pour lui, chose extraordinaire! on ne sait point le nom de son épouse.

Il me semble voir à la seconde ligne de la 2e partie, que les os du mari de Rousoudan avaient été déposés dans l'église dont nous nous occupons, sous le mamasakhlis ou supérieur Saba; en effet, dans une peinture de la grande église, on voit une sorte de moine, un vieillard à barbe et calotte blanche, le mamasakhlis ou économe du lieu, qui offre à la Se-Vierge, représentée dans un cadre avec l'enfant Jésus, la figure d'un édifice. Il est accompagné de plusieurs écclésias-

---

31) Addit. et éclaircis. à l'Hist. de Gé. p. 278.

32) Dans le roman de Tariel, vers 2 du quatrain ٢٩٩, il est dit «Dans l'Inde l'amilbar fait les fonctions de généralissime.»

tiques. Tout cela concorde avec ce que m'écrit à plusieurs reprises M. Bartholomaei, que les deux églises de Béthania pourraient bien être de la même époque. Le reste de la 2[e] partie de l'inscription ne contient plus qu'une invocation à la Vierge et un appel aux prêtres et aux chrétiens, pour prier en faveur du défunt.

Ai-je bien réussi à saisir le sens des fragments? la critique l'appréciera. Ne pourrait-on pas aussi trouver quelque relation entre notre «dame Rousoudan,» et celle dont le nom parait sur une des églises de Samchwildé, ainsi que dans une inscription du couvent de Goudarekh, Bull. hist-phil. t. X, p. 110, 111, et dont l'époque, d'après une autre inscription de l'an 422-1202, coïncide bien avec celle de Béthania?

N. 10—13 sont de nouvelles copies des inscriptions de l'église de Manglis, dont je m'occuperai plus tard, car j'ai reçu d'excellents matériaux de la part de M. Oumanetz, membre de la Société de Géographie, qui feront la base d'une monographie, au point de vue archéologique. Un autre N. est aussi une nouvelle copie de l'inscription de l'église de Kharzameth, déjà publiée dans mon voyage, 2[e] Rapp. p. 158; elle ne fournit rien qui modifie ma traduction.

«N. 14, 15. Le Pr. Gagarin compte publier le dessin cijoint, copié par lui à Aténi, ainsi que beaucoup de fresques, dans le Caucase pittoresque, où vous les verrez paraître bientôt.»

Le dessin en question, provenant de la belle église d'Aténi, se compose de deux personnages. Le premier est barbu et coiffé d'un béret rond, analogue à ceux du roi Giorgi et de la reine Thamar, à Wardzia et à Béthania. Il a les deux mains étendues vers la droite, dans l'attitude de présenter quelque chose à une personne qui serait près de lui. A droite de la tête on lit:

ႵႰႨႭ ႣႠ ႰႴႠႱႨႭ | ႸႤႰႭႰႡႠႣႼႤႡႠ
ႾႣ ႸႤႡႠႣႭႡႠႱႨႭ

«Le frère du roi Giorgi offrant celui qui s'est offert sur la croix.»

Peut-être ce personnage tenait-il dans ses mains une croix. Du reste, il y a eu tant de rois Giorgi, qu'il est difficile de préciser celui ici représenté. Si la fresque est ancienne, ce peut-être Giorgi, fils de Bagrat III, fondateur de l'église.

Le second personnage, barbu aussi et coiffé d'une simple calotte, est à gauche du précédent. Au-dessus de sa tête on lit :

...ႰႠႲ ႻႤ ႠႸႭႲႨႱႠ

«[Bag]rat, fils d'Achot.»

Serait-ce Bagrat I^{er}, qui régna en 826-877, et qui fut réellement fils d'Achot couropalate, régnant 786-826?

Tiflis, 20 octobre 1853.

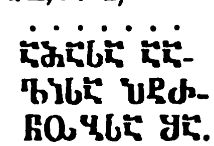
Après m'avoir annoncé une seconde copie du médaillon de Laïlach (suprà, N. 1, 2), M. Bartholomaei donne les détails suivants sur une autre répétition de l'inscription de Béthania, détails qui prouvent avec quelle exactitude il s'efforce de reproduire les textes qui ont attiré son attention.

«Je vous envoie une nouvelle copie, plus complète et plus soignée, de l'inscription du portique de la belle église de Béthania. J'ai pu le faire cette fois, bien à mon aise, dans une chambre, grâce à des empreintes en plâtre, que le Pr. Gagarin en avait prises lorsqu'il a restauré les magnifiques peintures de cette église, et il a eu la complaisance de me permettre de les copier. La grande inscription est dans un horrible état, et vous voyez par les lacunes combien de mots manquent. Vous ne devez même pas prendre en considération les quelques lettres isolées que j'ai cru deviner dans les lacunes, car j'ai bien pu me tromper. Il n'y a de certain que les endroits où plusieurs lettres se suivent sans interruption. Mais la date, ainsi que le nom de Rousoudan, vous mettront peut-être sur la voie.»

En effet M. Bartholomaei m'a envoyé un fac-similé de cette date, pris avec du papier mouillé sur le relief en plâtre du Pr. Gagarin. Les lettres, d'un verchok et demi de haut, en sont parfaitement conservées et lisibles, et très curieuses par l'emploi, si rare sur les monuments, de la lettre Ⴣ avec la valeur du Ⴓ 400. V. à ce sujet ce que j'ai dit dans le Bull. hist.-phil. t.X, p. 231.

«Je vous envoie encore une copie de l'inscription déjà publiée par vous de la superbe église de Cabénis-Monastéri et d'une pierre tumulaire qui est tout à côté... J'ai fait, en examinant les alentours de cette église, une observation qui a été un véritable crève-coeur pour moi: auprès de la grande église on voit un gros mur ou rempart, fait en pierres. Il a des meurtrières et même une petite tour carrée; le tout a une soixantaine de pas de longueur, et cela a été fait en grande partie de pierres de taille qui avaient servi de revêtement à la grande église. On voit dans ce mur des corniches sculptées en feuilles d'acanthe, des frises gracieuses et d'autres sculptures profondément fouillées dans la pierre. On reconnait de quelles parties de l'édifice ces morceaux ont été tirés, et je suis sûr que ce vilain mur, construit probablement vers la fin du dernier siècle, recèle quelques curieuses inscriptions qui décoraient sans doute la belle église. Un autre triste résultat de ce dépouillement, c'est que la maçonnerie intérieure des murs étant mise à découvert, cela a de beaucoup accéléré la ruine du magnifique édifice. Au reste, ce n'est pas la première fois que la guerre a occasionné de pareils démolissements.»

Ci-joint la copie des deux inscriptions de cette localité, que j'ai publiées avec traduction dans mon 1[er] Rapport, p. 17, et que j'ai fait lithographier ici, Pl. II, N. 11. Je n'ai rien à changer an sujet de la première. La seconde, a été transcrite par M. Bartholomaei, de façon à donner cette lecture (Pl. II, N. 12):



Il me paraît que la 1re ligne devait renfermer un nom propre, qui a été mutilé. Le reste donne ce sens: «..... sous le commandement de.....en ce..;» je n'ose aller plus loin.

Quant au nom de la localité, que je croyais être *Dournouc*, que je n'avais pu apprendre des habitants, que l'on m'avait dit enfin être «Monastéri,» M. Bartholomaei tranche la question, en l'appelant Caben, ou Cabénis-Monastéri,» avec assez d'apparence, puisque le Géographe, p. 175, décrit dans ces environs «le monastère de femmes, de Caben; beau, à coupole, construit par la reine Thamar et dirigé par un prêtre» au moment où Wakhoucht écrivait. Or la grande inscription porte en effet que l'une des trois églises de ce lieu fut construite sous le règne de Thamar. Dans une des dernières livraisons du Caucase pittoresque, on trouve une très belle vue de la face orientale de la grande église, qui avait tant excité mon admiration, et qui en est bien digne. Une jolie réduction de ce dessin se voit dans le Calendrier du Caucase, pour 1854.

J'avais aussi signalé la tombe représentée sur la Pl. II N. 13. Je livre aux méditations des archéologues les emblèmes représentés autour du défunt «Giorgi Milbarachwili, mort en 1721.» C'est absolument la même année et le même genre de sculpture que celui des tombes de l'église de Köroglou, citées plus haut.

«Entre Kodjor et Tiflis, dans une haute vallée, dominée par les hauteurs mêmes de Kodjor, on trouve le petit village de Sarkis. J'y avais passé maintefois sans faire attention à une petite église ruinée, qui est dans le village; mais dernièrement j'ai aperçu l'inscription arménienne dont je vous envoie la copie.»

Dans cette inscription très fruste, de l'année arménienne 1120=1671, un certain Grigor parle d'une donation faite à l'église et demande que l'on dise un *miserere* pour lui, pour son frère Zourab et pour les fils de celui-ci: Arouthioun et Minas.

«Il en a été de même pour Kodi, station de poste à 30 v.

de Tiflis, dont j'avais vu la vieille église arménienne, tant de fois. L'inscription est en regard d'une traduction géorgienne en caractères vulgaires, très barbares, et mal conservée, que je n'ai pas copiée pour cette raison.»

Le texte arménien ici mentionné, porte: «Cette église est en souvenir de moi Arakial, de ma femme Mariam, et des parents de....» Le reste est confus et sans date.

«Etant allé de Kodjor à Polkovniklo, faire visite à mon ancien camarade et ami, le prince Dimitri Orbélian, propriétaire de ce bien, j'ai passé près du château de Kalagir; c'est une forteresse carrée, en pierres de taille, flanquée de tours rondes. La construction n'est pas ancienne; elle a été terminée, m'a-t-on dit, par la reine Martha[33]), vers la fin du siècle passé. Le château est situé au milieu d'une plaine assez vaste et parfaitement unie, chose rare dans cette contrée. Près du château, qui ne présente aucune inscription, j'ai visité un fort grand cimetière arménien, où il y a beaucoup de pierres, toutes couvertes d'inscriptions. Mais comme je ne sais pas déchiffrer l'arménien, et ne voulus pas m'en remettre au hazard pour fixer mon choix et faire quelques copies qui seraient de date récente, d'un intérêt nul, je me suis abstenu de ce travail.

«Entre le château et la chaîne de montagnes qui borde la plaine du côté du N., il y a plusieurs villages tatars, et sur la pente même des montagnes, sur un espace de deux verstes tout au plus, on voit les ruines de huit ou dix églises, pour la plupart petites et grossièrement construites. Deux cependant sont plus grandes et en pierres de taille: l'une est sans coupole et ne présente aucune inscription; l'autre, très spacieuse, construite en pierre jaune, veinée de rouge, comme l'église principale de Samchwildé, était surmontée d'une coupole, aujourd'hui écroulée. J'ai cherché partout avec soin et n'ai trouvé qu'un bout d'inscription qui est placé sur le mur de l'autel, extérieurement et assez bas, dans un carré, où est figurée une grande croix, très ornée: vous voyez que c'est un bien maigre butin.»

---

33) On ne connaît pas de pareille reine couronnée; il s'agit peut-être de quelque princesse orbéliane ou autre.

«En l'année 1000(?)—1551, ... vous qui lisez, souvenez-vous de moi auprès du Christ.»

Comme cette inscription n'a que deux lignes, la laçune est seulement de quelques lettres, et laisse penser qu'un autre texte plus long se trouvait ailleurs, aux alentours de la croix.

«A Polkovniklo, village situé sur la Machawer, plus bas qu'Ekatérinfeld, et seulement à 6 v. de cette colonie allemande, on voit un beau pont en pierre, avec une arche assez hardie. Sur ce pont est une inscription arménienne; mais comme on ne pouvait l'atteindre, et que le déchiffrement avec une lunette d'approche est très lent et impatientant, j'ai copié seulement la moitié, à-peu-près, et vous l'envoie. Si cela vaut la peine, je terminerai cette copie une autre fois.»

Dans les quatre lignes copiées ici à la hâte, je ne peux déchiffrer que la date, tout au commencement: ՌՃԿԲ .... en 1100 (l'unité n'est pas déchiffrable); or cette année arménienne répond déjà à 1651 de J.-C.: ainsi l'inscription doit se rapporter au moins à la seconde moitié du XVII^{e} s.

«Mais à-présent j'arrive au plus intéressant pour vous. Nous avons fait, avec le Pr. Orbélian, une course d'exploration de trois jours, et nous avons visité plusieurs églises de la vallée de Bolnis, puis nous avons été à Kazreth, puis à Dbanis et enfin à Tandzia. Dans ce voyage j'ai copié un vingtaine d'inscriptions, la plupart khoutzouri, quelques-unes mkhédrouli, et aussi quelques-unes arméniennes et coufiques. Ce qui me paraît le plus ancien, dans tout cela, ce sont deux inscriptions khoutzouri, en relief, de la grande église de Bolnis. Mais comme j'ai vu dans votre travail sur les inscriptions de Manglis, que vous les avez déjà publiées, je m'abstiens ....»[34])

Cependant, dans un billet, daté du 23 octobre, M. Bartholomaei m'envoie deux inscriptions de Bolnis, dont l'une, déjà publiée[35]), n'offre rien de nouveau; la seconde n'est, à ce qu'il

34) V. Mém. de l'Ac. VI^{e} sér. sc. mor. et polit. t. IV, Pl. IX, N. 40 une inscription de Bolnis, qui mérite bien d'être recopiée et étudiée sur nouveaux frais.

semble, qu'une prière à J.-C., ne renfermant ni nom propre ni date. Toutes ces inscriptions, qui sont en relief, auraient un grand intérêt pour l'archéologie, si du moins on pouvait en fixer l'époque au moyen des dates ou de quelques indications historiques, deux choses dont elles sont malheureusement dépourvues.

Notice supplémentaire sur le Souaneth-Libre.

Le Souaneth-Libre occupe deux vallées, qui se coupent à angle aigu vers le Souaneth des Princes Dadichkélians. Ces deux vallées sont formées par les bassins de l'Engour et de l'un de ses affluents, nommé Moulkhré; celle de l'Engour a une soixantaine de verstes de long, et celle du Moulkhré une quarantaine. Le tout compte 58 villages, 1200 familles, ou approximativement 7200 individus. La grande commune de Latal, seule, a 13 villages, 265 familles ou environ 1200 habitants des deux sexes; elle occupe le point de réunions des deux vallées et touche aux possessions des Dadichkélians. En remontant le Moulkhré, on trouve la commune de Lendjer, avec 6 villages, 95 familles ou environ 600 habitants, puis celles de Mestia, de Moullah et de Moudjal, et enfin celle d'Adich, entre Kala et Ipari. Outre les inscriptions ci-dessus expliquées, M. Bartholomaei a vu dans les églises de beaux Evangiles sur parchemin, écrits avec tout le luxe calligraphique du moyen-âge, et ornés de charmantes miniatures, dont quelques-uns en capitales ecclésiastiques. Le christianisme a dû être introduit dans ces régions à une époque très reculée, et y était encore en vigueur au XV^{e} s., où l'énorme contribution exigée pour le meurtre d'un Djapharidzé[36]) a dû nécessairement apauvrir le pays et le rendre moins accessible. Malgré les efforts des rois de Cakheth, pour établir des relations avec les Souanes, les malheurs qui ont affligé la Transcaucasie au XVIII^{e} s. ont fait oublier ce pauvre peuple, et l'ont réduit au point où il en est aujourd'hui.

---

35) Ibid. N. 41.

36) Sur ce sujet, v. l'acte authentique publiée dans le Bullet. scient. t. IV, N. 17; X^{e} Rapp. p. 58.

Quant à l'opinion assez répandue, que des images avaient été déposées dans ce pays, pendant les invasions des musulmans, et que ces images n'ont pas été restituées par les Souanes, cette opinion n'est pas confirmée par les inscriptions ci-dessus, qui contiennent, pour la plupart, le nom des communes où on les a trouvées.

Wakhoucht prétend[37]) que des images en or, avec pierreries, rapportées de l'Inde par Wakhtang-Gourgaslan, sont conservées au monastère de Swéti, je crois que ce n'est pas autre chose que celle avec inscription en caractères enchevêtrés (ci-dessus, N. 12), où paraît en effet le nom d'un Wakhtang, mais non d'un roi, au monastère de Sétia. Elle est couverte d'une lame d'or, avec quelques pierreries, mais je la crois du XIV^e^ siècle, ou peut-être même plus moderne. Quant à l'image que Wakhoucht dit être enchaînée, au même lieu, je n'ai rien vu de pareil, si ce n'est l'image en or et émail, avec légendes grecques, de St.-Cuiriké, dans la commune de Kala, gardée dans un coffre et enveloppée avec soin dans un étui avec gros boutons et grelots: cela a bien pu donner lieu à la fable rapportée par le géographe, qui n'a pas été lui-même sur les lieux.

On voit aussi beaucoup d'argenterie, avec les noms des donateurs, dans l'église de Latal; mais tout cela est du XVI^e^ et du XVII^e^ s.; le nom de Léwan-Dadian y revient souvent, et celui d'un roi-dadian-gouriel Mamia; on y trouve encore une trompette, donnée par un Tchikowan, du Letchkhoum. Il est bien à regretter que notre antiquaire n'ait pas eu le loisir de recueillir les inscriptions de ces objets, qui certainement auraient éclairci beaucoup de petits faits généalogiques et autres, relatifs aux personnages mentionnés.

Tiflis, 15 novembre 1853.

La relation que l'on va lire formant un ensemble fort intéressant, je n'ai pas cru devoir la fragmenter

---

37) Géogr. de la Gé. p. 411.

aussi riches, seulement j'ai cru remarquer dans les détails plus de traces de l'influence du goût oriental: p. ex. un bas-relief représente des lions dévorant des gazelles; quelques fresques intérieures se sont conservées, ainsi que des traces d'inscriptions khoutzouri, mais elle ne m'ont pas paru dignes d'être copiées. A droite de la porte et assez bas, sur le mur occidental, j'ai copié l'inscription khoutzouri N. 5. Je n'ai pu y lire que le nom d'un roi Giorgi, mais lequel? il y a aussi le nom d'un Arséni, mais je n'en suis pas plus avancé. Sur le mur méridional, au-dessus d'une porte qui était abritée par le portique dont on ne voit plus que les décombres, j'ai encore copié le fragment d'inscription N. 4. Les mêmes noms, du moins celui d'Arséni, se voient encore là; quant au nom du roi, il devait se trouver au commencement de la seconde ligne, et il est probable que c'est aussi Giorgi; mais pas de date, c'est désolant. — Au dessus de la porte du mur occidental il y avait encore une inscription en plusieurs lignes droites, mais il en reste si peu de vestiges que ce n'était pas la peine de les copier d'imagination. A la nuit tombante nous gagnâmes notre première couchée, dans le village de Kapanaktchi.

Le lendemain, 30 septembre, notre première visite fut pour la sion de Bolnis, qui est à quelques pas du village de Khotchin, peu éloigné de notre couchée L'église, très spacieuse, mais d'une architecture lourde et écrasée, est sans coupole; elle offre aussi peu d'ornements, mais cet édifice massif paraît remonter à une antiquité respectable; on a dû y faire des restaurations, et il est entouré d'une enceinte carrée en gros moëllons, qui est appuyée au clocher en briques. Cette tour est carrée et percée d'une porte pour pénétrer dans l'enclos; au-dessus de cette porte, assez haut, est la grande inscription mkhédrouli, N. 6, que le prince Dimitri a eu la complaisance de copier, car je n'en serais jamais venu à bout; pendant ce temps j'ai copié les deux inscriptions NN. 7 et 8 en relief, qui m'ont paru très anciennes, et celle N. 9 en creux, sous le portique près de l'entrée, où je crois voir le nom d'un roi David? mais lequel? pas de date pour le reconnaître.

«Nous prîmes la route de Cazreth, toujours par le parc naturel dont j'ai déjà parlé, ce qui, vu la chaleur du soleil en plein midi, était fort à-propos. A Cazreth nous trouvâmes, tout près du village et dans un profond ravin boisé, une très belle église sans coupole et à-peu-près de la même architecture que celle de Vank; seulement elle est construite en pierre blanche. Les sculptures en sont riches et pleines de goût, et dans l'intérieur on voit des restes de fresques à inscriptions grecques, mais rien qui puisse servir d'indice pour fixer l'époque de la construction; aucune inscription ne décore la façade, et nous avons cherché vainement parmi les décombres du portique, ainsi que des pans de murs écroulés. Autour de cette église ou monastère, qui je crois s'appelait Ispiani, il y a beaucoup de ruines d'habitations, entre autres une grande salle, haute et large, qui pouvait être le réfectoire. Une seule pierre tumulaire, à inscription mkhédrouli, fait mention d'une religieuse enterrée là, il y a environ un siècle. Je regrette de n'avoir pas copié cette épitaphe, on saurait du moins au juste jusqu'à quelle époque le couvent était habité; actuellement il est dans un tel état qu'il n'en restera bientôt qu'un amas de pierres.

«En nous dirigeant vers une autre église qu'on nous avait indiquée, nous trouvâmes sur le versant de la hauteur boisée que nous gravissions les ruines d'un village, nommé Samtrédo; ici le nom est justifié par un «colombier» très grand, carré, en pierres, et dont les murs sont intérieurement garnis de briques disposées en échiquier, de manière à présenter d'innombrables petites niches pour abriter les habitants; mais à-présent c'est désert de même que le village, au milieu duquel est une petite église, de construction médiocre; au-dessus de la porte figure une inscription en caractères vulgaires, Nr. 25, que le Pr. D. Orbélian a pris la peine de copier. Près de l'église sont les ruines de la maison seigneuriale, assez grande et avec des cheminées sculptées, dans le goût persan.

«Toujours en montant à travers le bois touffu, nous trouvâmes, sur notre chemin et non loin du but de notre course,

une pierre brisée, qui a dû, à en juger par l'ouverture ronde pratiquée au milieu, servir de décoration à une fontaine; l'inscription est très grossière et manque en partie, je l'ai cependant copiée, N. 10.

«Arrivé au sommet de la hauteur, nous trouvâmes une jolie église blanche, sans coupole, mais dont toute la voute ;se écroulée. Les corniches, les fenêtres et la porte sont décorées de sculptures, et l'on voit des vestiges de fresques. Cette église me paraît offrir beaucoup de ressemblance avec celles de Vank et d'Ispiani, et pourrait leur être contemporaine. Ce qu'elle offre de particulier, c'est l'iconostase dont les débris jonchent le sol; on y voit de beaux restes de sculptures, très fines et délicates; parmi ces débris j'ai trouvé des morceaux de la corniche qui probablement surmontait l'iconostase, et comme l'inscription khoutzouri, un peu enchevêtrée, m'a paru fort belle, j'ai copié quelques-uns de ces fragments, N. 11. Pourrez-vous, en les réunissant *ad libitum*. en tirer quelque sens? je vous ferai seulement observer que j'ai été frappé de la ressemblance paléographique de cette inscription avec un débris que j'avais trouvé jadis à Goudarekh; on dirait que c'est tracé par la même main, et ce débris était aussi dans l'intérieur de l'église, comme ici. Au-dessus de la fenêtre, sur le mur oriental, est l'inscription N. 12, et sur le même mur celle N. 13. Voilà tout ce que nous avons recueilli à Cazreth. C'est bien peu.

«Cependant il fallait hâter le pas pour regagner le village, où nous attendait un dîner improvisé, après quoi nous nous remîmes en route pour arriver avant la nuit à Dbanis. Cette route longe le bord escarpé et rocheux de la Machawer, et elle n'est pas facile en plusieurs endroits. Nous arrivâmes au clair de la lune dans la proximité des ruines que nous devions visiter le lendemain, et là, chez un paysan du prince Dimitri, nous passâmes une mauvaise nuit, dérangés par les chiens, par les chats et même par les poules, jusqu'à la pointe du jour. Enfin nous étant levés de bonne heure, nous allâmes examiner les splendides restes d'une ville jadis peuplée, où actuellement on ne rencontre que des pâtres avec leurs troupeaux.

« Dbanis m'a frappé par sa ressemblance avec Samchwildé. On y voit aussi les restes d'un très grand château-fort, sur un rocher; de même que là, on voit un gros mur avec des contreforts, descendant jusqu'à la rivière; autour du château sont groupés une quantité d'édifices de différentes grandeurs et de différentes destinations, on voit aussi beaucoup de petites églises à-demi ruinées: le tout sur un plateau élevé, au bord d'un ravin escarpé. Cependant la grande église de Dbanis ne peut-être comparée avec aucune de celles de Samchwildé; elle est vaste, mais sans coupole, peu ornée et d'une architecture lourde. Cependant je serais plus porté à en attribuer la construction à une époque de décadence qu'à une haute antiquité. Quant au portique, il est d'une tout autre architecture; il est richement orné, et sur sa façade occidentale on voit deux grandes inscriptions, N. 14 et 15, malheureusement fort maltraitées par le temps. Je les ai pourtant copiées à grand'peine, surtout celle N. 14, qui étant placée très haut, n'a pu être copiée qu'à l'aide d'une longue-vue. Je crois pourtant bien avoir distingué le nom du roi Giorgi, fils de Thamar, mais vous en saurez davantage par les inscriptions. Une troisième, N. 19, se trouve encore dans l'intérieur de ce portique, sur une des voutes latérales; car il contient quatre gros piliers, très richement sculptés, sur lesquels reposent leurs voutes intérieures. Je dois vous dire que ce portique, beaucoup trop grand et trop beau pour l'église à laquelle il est annexé, me fait l'effet d'avoir été une église, mais à laquelle on aura ajouté, pour gagner de l'espace, le gros carré long qui est l'église même actuellement; seulement on a dû démolir le mur oriental, pour réunir le bâtiment ancien, et ainsi le convertir en portique. — J'ignore si pareille chose a jamais été faite ailleurs, mais après avoir bien examiné cette bizarre réunion de deux édifices de style tout différent, voilà la conclusion que j'ai faite. La grande église ne porte aucune inscription; seulement, au-dessus de la porte pratiquée dans le mur méridional, il y a une grande pierre rouge-foncé, sur laquelle on voit les traces d'une très grande inscription khoutzouri, en une vingtaine de lignes; les vestiges des caractères offrent une grande

analogie de forme avec les inscriptions extérieures du portique, et entre les lignes les signes d'abréviation (karagma) sont restés intacts: il est évident que cette magnifique inscription a été anéantie à coups de marteau. On en voit distinctement les traces, et ils n'ont porté que sur les lettres mêmes, car les intervalles des lignes présentent une surface unie, plus élevée, avec les karagma bien distincts: qui a pu commettre ce vandalisme? Il est au reste possible qu'à l'époque où la grande église a été construite, au XVI^{e} ou au XVII^{e} siècle, lorsqu'on a démoli le mur oriental de la petite église afin de la convertir en portique, la grande pierre en question s'était trouvée parmi celles qui avaient fait partie du mur ancien et pouvaient être employées avec utilité pour le nouveau mur. Il est possible, dis-je, qu'alors l'inscription n'étant pas convenable pour le nouvel édifice, on l'ait effacée à coups de marteau; car je ne sache pas que les habitants du pays fassent jamais pareil acte de barbarie. D'ailleurs pourquoi aurait-on respecté les autres inscriptions de cette église? Le clocher placé près de l'église, mais séparé d'elle, est une grosse tour carrée, de construction lourde et sans ornements. Au-dessus de la porte basse est une longue pierre rouge, avec l'inscription N. 19, dont les caractères ont des dimensions colossales et sont profondément entaillés. Sur le mur du clocher on voit quelques pierres avec des fragments d'inscriptions koufiques, en relief. Je n'en ai copié qu'une, le N. 18; elles ont sans doute décoré quelque tombeau musulman, plus ancien de beaucoup que ce clocher, et on les a fait entrer comme matériaux de maçonneries. Quelques-unes sont retournées le haut en bas; d'après la forme des lettres koufiques, elles ne paraissent pas être très anciennes, mais du XV^{e} ou tout au plus du XIV^{e} siècle. Dans la grande église on voit plusieurs pierres tumulaires, j'en ai copié une seule, le N. 16, comme un joli échantillon du khoutzouri moderne; les autres épitaphes aussi, des princes Orbélians du dernier siècle, sont ou en caractères vulgaires ou incomplètes. Dans l'église on voit des restes de peintures, mais elles n'ont rien de remarquable.

A côté de cette église il en est une autre plus petite et

de construction assez simple, sans ornements et évidemment moderne; le Pr. D. Orbélian a copié sur la porte l'inscription N. 21, et moi, ayant aperçu quelques débris de koufique, plus récent encore que ceux du clocher, j'ai copié le N. 20, où j'ai cru lire le nom du mois de ramazan, puis سنة (année), etquelques fragments de mots encore.

«Munis de ce butin archéologique, nous sommes allés voir Tandzia, ancienne résidence des Orbélians, au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle. Nous longions toujours la Machawer, que nous descendions par une route garnie des deux côtés d'un joli bois clair-semé; mais arrivés à-peu-près à la hauteur de Tandzia, nous dûmes faire sur la gauche une ascension assez considérable, et le bois devenait de plus en plus touffu; enfin, au milieu du bois et sur une assez grande hauteur, parurent les ruines des maisons et de petites églises. Tout cela est caché par les arbres et par les broussailles, et il faut être tout près pour les distinguer; mais ayant fait une halte, nous avons pu copier les inscriptions NN. 22, 23 et 24. La première est en kboutzouri assez moderne et décore le dessus d'une porte en ogive, de goût oriental, d'une jolie petite église, construite en pierres de taille rouges et jaunes alternées en lignes horizontales, d'un fort joli effet; la croix qui surmonte la façade orientale est cantonnée de 4 figures symboliques, des saints évangélistes, et les ornements de la corniche, ainsi que des fenêtres et de la porte, sont d'assez bon goût, quoique l'influence orientale s'y fasse sentir évidemment.

«Les inscriptions N. 23 et 24 décorent une église moins jolie; il y a encore à Tandzia 3 ou 4 petites églises sans inscriptions, mais vous ne sauriez vous faire une idée de la quantité de ruines de maisons et de toutes sortes d'édifices dispersées dans le bois. Sur un grand espace de Tandzia, qui occupe une hauteur, la vue s'étend au loin: on voit à ses pieds toute la vallée de la Machawer, jusqu'à la colonie d'Ekathérinefeld, dont la nouvelle et superbe église, dans le style gothique, se dresse dans le lointain avec ses aiguilles pointues. C'est dans la colonie que nous devions coucher, et

nous hâtâmes nos montures, pour arriver avant la nuit. — La couchée fut comfortable, et nous pûmes bien nous reposer après la mauvaise nuit de la veille et les fatigues de la journée.

«Le lendemain, 2 octobre, nous avons visité dans la matinée une petite église, ornée de quelques sculptures assez médiocres, mais le Pr. Dimitri et moi nous avons copié une inscription mkhédrouli, disposée au-dessus de la porte, sur 4 pierres, NN. 26, 27, 28 et 29. Elle est d'un contenu assez curieux; d'ailleurs je n'avais jamais vu sur une petite église d'inscription si longue. Je regrette d'avoir omis de copier une épitaphe, celle du constructeur, qui se voit dans l'église même; elle donnerait une date précise, qui manque dans l'inscription. Cette église est de plus très remarquable par un arbre qui s'est incrusté dans le mur. Cet arbre a-t-il poussé sur le sommet du mur, ou bien l'a-t-il traversé? car on voit les racines au pied du mur, puis on les revoit entre les pierres, à différents hauteurs; puis elles se cachent de nouveau entre les sutures des pierres de taille, enfin c'est une particularité si étrange, que je vous en envoie le croquis, fait de mémoire. Cette petite église est dans la plaine, mais elle est dominée par une hauteur sur laquelle est une église arménienne moderne, avec son clocher invariable; mais on voit adossées au mur de vieilles pierres à inscriptions incomplètes, que j'ai copiées à tout hazard, N. 30.

«Enfin notre excursion était terminée, et nous sommes revenus à Polkovniklo, dont nous étions à 5 verstes, après 3 jours de voyage. Je ne sais si vous aurez autant de plaisir à recevoir ces inscriptions que j'en ai éprouvé en les trouvant; mais je vous remercie bien de m'avoir donné le conseil de visiter une contrée où, en trois jours de promenade à cheval et sans fatigue, on peut récolter une trentaine d'inscriptions, toutes plus ou moins anciennes et presque toutes inédites, — je crois? Mon ami le Pr. Dimitri était attendu avec impatience par sa famille, et moi je devais de grand matin me remettre en route pour retourner à Kodjor.»

N. 1. «Au village de Sakhoundar, vallée de Bolnis, sur la

droite de la rivière Pholadaour, inscription en deux lignes sémi-circulaires, au-dessus de la porte de l'église.»

. . თისა . . . . ლ. ისას ლგკმი . . . სახუნდრთისა სუ-ლისა ჩვენისა მისანდ(ობელად [1]) . . . . ი. ზიელთ-მნთი წმისდისა ჩვენად საფლვადა:

A la fin de la 1[re] ligne je reconnais le mot de «Sakhoundarni,» forme plurielle du nom de la localité, car il y a deux villages du nom de Sakhoundar; plus loin, «pour obtenir le pardon de notre âme;» à la fin «... pour notre sépulture.» Comme l'inscription est en caractères vulgaires très mauvais, on peut conclure delà qu'elle est moderne.

Ainsi l'église de Sakhoundarni était sépulcrale, comme la majorité de celles qui se voient en Géorgie, soit pour une famille, soit pour un individu.

N. 2. «Sur le fronton oriental de l'église de Vank[2]), vallée de Bolnis» (Pl. IV, N. 14):

Ⴕ ႱႾႪႨႧႠ ႶႫႧႠ ႫႤႭႾႨႧႠ ႣႠ ႶႫႱ-ႫႸႵႨႧႠ ႣႨႱႠ ႧႤႱ ႦႠ ႵႬႧႠ ႣႨႧႠ ႫႨႱ-ႧႭႧႠ ႤႱႤ ႦႠ-

ႣႤႰႨႬႨ ႼႭ ႧႤႰ[3]) ႣႧႠ ႫႩႦႬႧႠ ႦႠ ႫႣႰႧႠ[4]) ႫႱ ႵႠ ႭႦႤႱ ႠႫႱ ႤႸႬႱႠ ႺႠႸ-ႭႤႵႦႨႧ ႫႭႢႥႠ

Ⴓ ႦႭႸႴႨ ႢႵႬ ႼႠႵႭႱႫႫႭ ႢႠႭႸႭႤ-ႧႤႧ ႦႩႭႨ ႵႫႱႠ Ⴇ ႰႠႺႦႤႭႨ ႫႩႭႦႤ-ႬႨ ႨႵႭႱ ႵႠ ႣႨႰႺ-

1) C'est ici que devrait se trouver le nom du fondateur; mais l'on a déjà remarqué bien des fois que les inscriptions dégradées le sont pour l'ordinaire systématiquement, aux bons endroits, afin de faire disparaître les souvenirs que la pierre devait éterniser. Ceux qui déchiffrent ne peuvent restituer, arbitrairement ou par conjecture, des noms propres qui sont la partie essentielle des monuments.

2) Vank n'est indiqué sur aucune carte à ma disposition.

3) Lis. მიუქ.

4) მოძღუართა? docteurs. Sans correction on peut lire დაწერეთა «de nous prêtres, qui l'avons écrit;» alors il y aura un pléonasme ridicule.

ႨႣႤႬ ႣႠ ႠႶႠႮႨ ႢႰႣႠႨჄႣႤႡႣႤႱ ႱႨ-
ႱႠ ႢႰႣႫႭႡႤႬႤႡႱႠ ႫႣႪႨ ႫႭႨႾႱႬႡ-
ႣႤႱ ႥႬ ႤႱႤ
ႸႤႺႥႪႱ ႩႰႭႪႠ ႠႰႱ ႮႨႰႨႧႠ ႶႭႧႠ
ႠႬ:

«C. Au nom de Dieu, par l'intercession de la S^{te}-Mère de Dieu, de saint Théodoré et de tous *ses saints*, cet écrit est de nous, saints[5]) prêtres et docteurs; quand nous construisions cette église, Gabriel Tchabaïs-Dzé nous ayant donné 80 ducats, nous lui fixâmes neuf jours de messe, qui seront célébrées par autant de prêtres qu'il y en aura, et l'on accomplira une agape, où l'on fera mention de la prière pour l'affranchissement de l'âme[6]). Quiconque changera ceci est maudit de la bouche de Dieu, Amen.»

Le nom arménien de Ỵank, signifiant *monastère*, et la forme de la lettre initiale, tout-à-fait arménienne, au lieu du Ⴕ géorgien, me portent à penser que l'église de ce lieu était desservie par des Arméniens, sujets de la Géorgie. Du reste, cet usage du Ք arménien, initiale du nom de J.-C. est très fréquent dans les inscriptions géorgiennes. Quant au mot დუკატი, *ducat*, comme il n'est pas souvent usité en géorgien, il fait déjà pressentir que l'inscription et l'église sont d'une certaine antiquité, peut-être du XIII^{e} ou du XIV^{e} siècle.

N. 3. «Près de la porte méridionale, sous le portique écroulé de la même église.»

Ⴕ. ႱႤႰႠ ႶႠႰႠ ႤႱႤ ႣႠႰႤႫႨႪႨ
ႫႤ ႨႩ ႥႺႠႤႡႤႧႫႬ ႸႤႧႱႡ-
ႨႠႤ ႡႺ ႰႤႱ ႧႤႬႺႷႨ ႣႺ ႱႭႠႬ-

5) Je suis un peu choqué de cette épithète, qui ne respire pas l'humilité chrétienne, mais la copie ne permet pas une autre interprétation.

6) Ce que je traduis ainsi, [illegible], est une formule peu ordinaire: peut-être le bienfaiteur de l'église avait-il demandé des prières de cette espèce pour son âme.

Ⴈ ႱႤႢႧႨႫႵႭႫ Ⴁ ႱႠႫႨ ႣႫ ႸႩႨႪႤ ႣႨႧ-
ႫႭ ႣႤႪႭႤ ႪႧႤႧႫ⁷) ႧႨႫ ႫႪႫ ႤႣႭႨႭႪ
ႸႭႧ

Faute d'espace, il manque le mot ᲐᲠᲡ.

«Au nom de Dieu, cet écrit est de moi Iacob (ou Ioané) Karakhew, qui ai offert à S.-Théodoré une vigne et des vases à vin; on m'a fixé trois jours *de prières* lors de la fête de Noël, et moi j'ai donné — un coffre avec de l'argent(?). Celui qui annulera ceci *est* maudit...»

N. 4. «Couvent de Tsoughrougachen, au-dessus de la porte méridionale d'un portique écroulé, dont il ne reste que des amas de pierres;» v. Pl. IV, N. 15.

+ ႼႫႤ..........ႨႪႤ.....ႨႪႧႼႭႨႧႨႪႤႭႤ
..........ႧႨႪႤ
ႧႫႴ.........ႪႤ ႧႨႤႧႤ ႧႫႴႭႨႨႪႤ ႧႭႨ-
ႪႤႧႤ ႤႧႪႫႤႨႪ ႧႫႧ ႤႧ...ႤႧႧႪႤ
.............ႭႤႱႫႨႨႭႤ ႤႧႨႪႧႫ ႧႭႤႧ-
ႧႧႭႤႧႨႪႤ ႧႨႫႧႪႧ.........ႪႤ
...........ႭႭႧႫႧႤႱ ႠႭႨႧ ႨႧႧႨႧႤႭ-
ႪႤႭႤ ႧႫႴႭႤ ႧႫႴႨႪႤ.......
............ႪႤ ႧႱႧႨႭႤ ႱႤ ႧႭႭ ႧႭႧ-
ႧႫႨႭႤ ႼႧ ႧႫႪႨႭႤ ႧႧႨႪႤ ႤႧႪ......

«Avec l'assistance de Dieu et de sa S^e-Mère..... du roi .... moi la poussière de sa majesté, ... fils d'Arséni .... par une apparition du même protomartyr,...... pour prier pour les rois des rois, couronnés de Dieu, ... par la grâce et la charité de J.-C. à qui appartient (la gloire et la majesté. Amen.)»

Je supplée ce qui est à la fin, entre parenthèses.

Ce qui reste de l'inscription est très net, mais des deux côtés de la partie centrale de grandes portions du texte ont été mutilées quand on a construit le portique, aujourd'hui écroulé, dont le toit en pente a laissé

7) ᲡᲐᲙᲣᲗᲠᲘ ᲡᲐᲠᲓᲝ? Cette conjecture même ne me satisfait pas.

sa trace. J'ai vu de même, à Icortha et à Samthawis, des inscriptions tracées au-dessus de la porte d'entrée, couvertes ou endommagées par des constructions postérieures.

N. 5. «Sur le mur occidental de la belle église de Tsoughrougachen;» v. Pl. IV, N. 16.

✝ ႱႾႪႧ ႶႨႱႠႧ ႣႠ ႫႤႭႾႧ ႼႨႱ
ႶႨႱ ႫႸႭႡႨႱႧႠ ႻႠႪႨႻႤႭႧႠ ႼႨႱ
ႢႨႱႰႧ ႡႡႨႧႠ ႱႭႻႨႱႰႧႠ ႫႤႴႱႠ
ႷႠ ႧႧႱ ႢႨ ႫႤႭ ႫႤႨႱႠႱႠ (ႫႢ)
ႫႨႡႠႫႬ ႫႤႴႨႱႠ ႫႭႨႱႠႫႬ ႠႻႱႢႬႨႱ
ႻႢႫႬ ႢႠႱႠႬ ႧႥႨႡႴႢ ႷႢႬ-
ႢႴႣ ႤႻႠႻႱႠ ႢႳႬႴႧ ႱႫႫႡ-
ႱႠ ႩႫႱႠ ႳႡႷႢႴႭႠ ႧႠ ႢႫႳႺႤႠႧႢ-
ႴႨႭႠ ႫႨႱႥႢ ႫႭႥႻ ႫႡႠႫႨႱ-
.....ႫႨႢႻ ႱႠႧႧႴႡႧ ႶႨႱႠ:

«C Au nom de Dieu et par l'intercession de sa Se-Mère, par al puissance de S.-George, par l'ordre de .... sous le règne du roi des rois Giorgi, moi Hasan, fils d'Arséni, poussière [8]) de sa majesté, j'ai commencé à songer à construire une église dans mes domaines, sur l'indication et après l'apparition du même saint protomartyr .... pour glorifier Dieu »

C'est donc une église de S.-George, construite par suite d'une apparition du saint protomartyr, par Hasan, fils d'Arséni, sous le règne de Giorgi, et par ordre de ....

Le nom de celui par l'ordre de qui fut bâtie l'église serait bien intéressant à connaître, mais les lettres dont ce nom est formé, d'après la copie, ne donnent rien qui ressemble à ce que l'on connaît. Que faire de ces lettres ხაჩინსათა ou ხჭრისათა *de l'eunuque?*

8) მტვრ, c'est le mot abrégé que j'ai lu à tort შეწე «aide,» dans une inscription de Phitareth; v. Bull. hist.-phil. t. X, p. 110.

Quant au grand roi Giorgi, sous lequel s'éleva l'édifice de Tsoughrougachen, serait-ce le même que le roi mentionné dans l'inscription de Phitareth, que je crois être Giorgi-le-Brillant, au XIV^e^ siècle? C'est ne rien apprendre à personne que de dire que le nom de ce monastère signifie «construction de Tsoughroug;» car on ne sait ni si Tsoughroug est un personnage, ni ce qu'il a fait ou pu faire, ni à quelle langue appartient un pareil nom.

N. 6. «Sur le clocher de la grande église de Bolnis.»

ქ. შეწევნითა ღმრთისათა, ჩვენ
მუხრან-ბატონის შკლობან ბო-
ლნელ ეფისკოპოზობან, ბაგრატის ძეობან
პატრონ-მან ნიკოლაოზ, მოვედით ბოლნის
სიონთა ღთის[9]) საჯის მცნობელად[10]), ამის
ათ[11]) . . . . დაუხატვინეთ შიგნით
კანკელი სალმუნეთ[12]) სალხინებელა სმ[13])
. . . . კარით და ხატით შევამკევ და
. . . . ერთი, წინ საძღომი ქვარი[14])
ერთი, კართ სანთელი ერთი, ფაფარ-
ჯენი ერთი ხელი, სულ სიერმით ნაკერი
საეფისკოპოზო შესამოსელი, ერთი ხელი
სამღვდელო შესამოსი, ფერცხლის ბარძიმ-
ფეშხუმი, ნაკერი ბერქლები[15]) შკლე-
ბრივ შემიწირავს. კიდევ ერთი ხელი წიგ-
ნი[16]), მეფის გიორგის ბძანებით სამრე-

9) Il doit manquer ici quelque chose, comme შობლის.
10) Lis. შვრობელად.
11) Lis. ათასები.
12) Lis. სალმე ხელი?
13) Je ne sais ce peuvent signifier ces trois lettres.
14) Ces deux mots sont inexplicables.
15) Lis. ხალები.
16) Il est écrit წგნი.

გლო. ქარვასლსა, დუქნები აუშენე (ცოდვათა) ჩემთა შესანდობლად, მამის ჩემისა და დედის ჩემის სასულიეროთ შენდობას ბძანებდით. ამინ:

«C. Avec l'assistance de Dieu, nous fils du prince de Moukhran, Nicoloz, fils de Bagrat, évêque de Bolnis, étant venu pour prendre le gouvernail de la sion[17]) de Notre-Dame de Bolnis, nous avons fait exécuter les peintures qui la décorent; à l'intérieur, j'ai orné de . . . . de portes et d'images l'iconostase, *pour la consolation des affligés*, en avant duquel j'ai offert un . . . . . ; une lampe pour les portes, une crosse; un habillement épiscopal, tout brodé d'or pur; un habillement de prêtre; un calice avec sa patène, en argent, entièrement orné de pierreries, et encore un livre. Par l'ordre du roi Giorgi j'ai bâti un clocher, un caravansérail et des boutiques, pour le pardon de mes péchés; pour la rémission de ceux de mes père et mère, dites un pardon. Amen.»

La copie de cette inscription laisse beaucoup à désirer, et les lacunes qui y existent laissent penser qu'elle n'est pas parfaitement en bon état.

Quant à l'époque de Nicoloz, je ne puis la déterminer rigoureusement; car je trouve un Bagrat, prince de Moukhran, contemporain du roi Giorgi X, de celui qui mourut en 1605, et un second Bagrat, petit-fils du précédent, qui vécut sous Giorgi XI, vers la fin du XVII^e^ siècle: Nicoloz n'est nommé dans aucun document que je connaisse aujourd'hui.

N. 7. «Sur la façade orientale de Bolnis, inscription placée assez haut et difficile à distinguer.»

Il en sera, je le crains bien, de cette pièce comme des inscriptions d'Ourbnis[18]): le contenu n'en vaut pas la forme. Ici donc les caractères sont beaux et en relief, comme à Ourbnis, mais c'est une simple formule de prières, dont le sens se rattache à quelque chose qui précède, mais qui nous manque absolument. En

17) On appelle *sion* toute église sans coupole.
18) VI^e^ Rapp. p. 13.

outre, l'orthographe est très remarquable par l'emploi du Ⴗ au lieu de Ⴓ, par une singulière transposition de lettres à la fin de la 4e ligne, par la forme du Ⴕ à la 2e ligne.

ႵႤ ႣႰႨႰ . ႭႱႭ . ႼႫႤႥ-
ႷႤႨႰႭႷႫႰ ႣႠ ႡႧႡႱ ႤႼ-
ႤႤႪႱႨႠႱႠ ႸႨႬႠ ႸႤႬႣ-
Ⴀ ႧႨႧႠ ႫႭ ႭႰႠႷ-
ႷႠႬႨႱႧ ႶႤႧႤႤ-
ႬႨ ႷႤႨ . Ⴅ ႣႤႤႬ[19]) ႣႠ
ႧႼႤႣ ႧႰႤႱႰႠ ႡႧႡႱ ႤႼႤႤ-
ႱႨႠႱႠ ႸႨႬႠ ႸႤႤႼႣႬႤ(ႥႨႠႬ)

«Christ,......avec la congrégation, et les adorateurs viennent vers toi, dans cette église; il n'y a que les justes qui s'y réfugient.»

N. 8. «Inscription en relief, formant une seule longue ligne, tracée à très peu de distance du sol, sous une porte, aujourd'hui condamnée.»

Je ne la répèterai point ici, parce qu'elle a déjà été publiée par moi[20]), et que la nouvelle copie ne me donne aucun moyen d'arriver à une meilleure explication.

Ces deux inscriptions en relief ont la plus grande analogie de forme avec celles d'Ourbnis[21]).

N. 9. «Sur la grande église sans coupole de Bolnis, près du village de Khotchin, dans l'intérieur du portique.»

Ⴕ Ⴑ[ႼႤႨႰႠ ႮႨႱႰႠ ႧႧႨႱႠ]ႫႨႱႠ ႣႠ ႱႤႱ
ႬႱႠ ႧႼႰႠ
ႬႣႱႠ ႮႱ[ႧႸႥႤ]ႱႰႠ ႬႱႠ ႢႫႤႱႭႠ ႧႤ
ႢႤႼႼႧႬ

19) Que lire ici?

20) Mém. de l'Ac. VIe s. sc. mor. et polit. t. IV, p. 421, et Pl. XI, N. 41.

21) VIe Rapp. p. 13, sqq.

ႢႤႨႠ ႪႬႭ ႫႡႳ ႫႧ ႣႠ ႡႧႱ ႲႵႬ ႱႠႪ-
ႣႧႱႠ ႼႱႠ ႪႪႤႱႠ Ⴃ-
Ⴀ ႠႫႠႱ ႱႠႪႣႱ ႡႫ ႰႲႭ ႠႧႠ ႣႪႲႪ ႹႧႱ
ႧႤႰႠ ႫႢ
ႣႣႲ ႣႠ ႬႠႸႢ ႡႫ ႫႰႱ ႱႪႤႣ́ ႡႭ ႠႣႬ
ႡႬ ႣႰ ႫႴႠ
ႣႠ ႸႲႤႫႠ ႣႠ ႠႪႤ ႫႴႠ ႣႠ ႠႼ ႲႨႬ ႸႪႣ
ႩႫႠ ႢႱႢ
ႡႫႱ ႰႭ ႣႠ ႬႸႩ ႠႫႱ ႢႵႤႱႪႬ ႣႠ ႴႩႱႰႠ
ႸႢႺႤႱ ႸႩႬႪႤ-
ႫႺႠ ႠႧႱ ႡႱႪႬ ႣႠ ႫႱ ႱႪႬ[22]) ႲႬ ႢႱႢ
ႠႸႺႱ ႹႬႬႱ ႵႸႫႺႠ ႠႧႨ

Cette inscription, l'une des plus difficiles à déchiffrer que l'on puisse voir, à cause des énormes abréviations arbitraires qu'elle renferme, a également été publiée par moi[23]), il y a 16 ans, et je n'avais pu la lire qu'avec l'assistance du savant tsarévitch Théimouraz. Pour y réussir il fallait connaître non-seulement la langue, mais les choses de la Géorgie. En voici une nouvelle transcription, avec changements dans peu d'endroits.

ქ. სახელითა ღთისათა, მამისა, ძისა და სულისა წმიდისა, მეოხებითა
წმიდისა ღოის მშობლისათა, წმიდისა გრიგოლისთა: მე გლახაკ-მან
ქლია. ბძანა მღთის მიერ და ღირს ვიქენ საყდარსა წმიდისა გრიგოლისა, და
ამას საყდარს ღამის თევაჲ არა[24]) უდებ ვყავ. კარის ძელითა მე

22) Ce mot n'est pas déchiffré sûrement.

23) Mém. de l'Ac. ibid. Pl. XI, N. 40.

24) On a lu უდებ, que le sens réclame, mais les lettres ne donnent que ძბვ.

დაედვა, და ზედაშე ღამე მათ-თჳს სავალობელად ღთისაჲ.
ადიდენ ღმერთ-მან დავით მაფა
და შჯლთა [25]) და აბელ მაფა: და აწ ვინ შემდგომად
ჩემდა ესე
ღამის თევაჲ და ზედაშე ამის ეკლესიის-გან და ფიზო-
სანთა შეცვალოს შეჩვენებულ-
მცა არს ღთის-გან. და მას უკან ვინ ესე ახოტოს კანონს
ქვეშემცა არის:

«C. Au nom de Dieu, Père, Fils et S.-Esprit, par l'intercession de la sainte Mère de Dieu et de S.-Grégoire, moi le pauvre Elia, par l'ordre de Dieu, honoré *de la direction* [26]) de l'église de S.-Grégoire, je n'y ai pas négligé la veillée de nuit, et j'ai ordonné qu'elle se fit au son de la cresserelle, avec distribution de vin pour eux, afin qu'ils chantent les louanges de Dieu. Dieu exalte David Mapha — et ses fils (?), et Abel Mapha! Maintenant donc, quiconque après moi fera un changement à cette veillée de nuit et distribution de vin dans cette église, pour les moines, celui-là soit excommunié de Dieu; celui qui, dans la suite du temps, effacera ceci, est par le fait sous le coup *des saints* canons.»

Ainsi l'église de Bolnis, fondée et enrichie de donations par David Mapha et Abel ou Aboul Mapha, avait alors pour supérieur un certain Elia. Mais quand? Les formules finales ont une grande analogie avec celles des inscriptions de Coumourdo, et de Saphara [27]), qui sont des X^e^ et XV^e^ siècles, et avec celles ci-dessus, de Vank, qui semblent être du XIV^e^ siècle. Or comme ces sortes de formules ont peu varié, il faudrait des noms propres, connus historiquement, pour pouvoir assigner ici une époque avec quelque apparence de logique: ces noms propres nous manquent.

---

25) Si cette lecture semble forcée, il faudra lire ici un nom propre comme *Chweima*.

26) Ce sens n'est qu'indiqué par le context de la phrase.

27) II^e^ Rapp. p. 123, 167 suiv.

N. 10. «Pierre à inscription, provenant d'une fontaine, à Cazreth.»

. . . შადრუენთ წყარ-
[ო] ქსე ჩვენა ჭესა ამას ბ-
. . . . გი. . . ჳმ და თანაჳ
[მეცხედრე ჩე]ჳმა ელენეჳმ:

«(Nous avons construit cette) source jaillissante, dans ce . . . ., nous Giorgi et mon épouse Eléné.»

N. 11. «Eglise de Cazreth, neuf fragments d'une inscription provenant de l'iconostase;» v. Pl. V, N. 17:

[ႱႾႪႨႧႠ ႫႨႱႧႠ ႫႫႨႱႠ ႻႨ]ႱႠ ႣႠ ႱႪႨႱႠ
ႼႧႠ ႼႫႨႣႨ[ႧႠ]
ႼႨႱႠ ႩႱႨႧႠ
ႫႤ ႢႪႠႩႨ ႨႵႫ ႫႨႵႱ ႫႤႭ ႫႼ ႣႠ ႠႫႵ-
ႸႤႼႤ ႩႠ-
ႼႩႪႼႨ ႤႱႤ
[ႫႭႨ]ႺႱႼႤ ႭႭ
[Ⴋ]Ⴍ ႱႪႨ ႫႫ. . . .
ႣႠ ႠႫႷႵႼ ႫႼ ႫႴႧႠ ႫႴႨႱႠ
ႢႨႱႧႠ ႣႠ ႱႠႺ(Ⴑ)ႵႣ ႴႣ Ⴄ(Ⴃ)ႵႪႨ. . .
ႰႠႱႨႱႠ ႥႨႱႠ ႫႭႨႷ. . . .

«(C. Au nom de Dieu, Père, F)ils et Saint-Esprit, avec l'assistance de S.-Cuiriaké, moi le pauvre Iwané (?), Dieu m'en ayant jugé digne, j'ai construit cet iconostase.

«Souviens-toi, Seigneur, de l'âme de Mariam, et affermis la (royauté) du roi des rois . . . . . pour Giorgi, et pour le rachat de mon âme très pécheresse . . . . . .» Je n'essaie point de tirer parti de la dernière ligne, pour laquelle il faudrait une série de conjectures plus ou moins probables. Quant au roi Giorgi, est-ce toujours celui de Tsoughrougachen et de Phitareth, Giorgi-le-Brillant?

N. 12. «Sur le cintre d'une porte de l'église, à Cazreth.»

ⴕⴄ ⴘⴄ ⴋⴈⴕⴄⴊ ⴚⴍⴈ. ⴁⴀⴚ ⴘⴈ (ou ⴁⴀⴚ ⴚⴍⴈ) ⴀⴋ:

N. 13. «Là même, sur une autre pierre.»

ⴕⴄ ⴘⴄ ⴂⴀⴊⴀⴒⴍⴃⴈⴀⴑ ⴀⴋ:
ⴕⴄ ⴘⴄ ⴈⴄ ⴂⴈ:
ⴕⴄ ⴘⴄ ⴋⴈⴌⴀⴢ ⴇⴄⴍⴃⴍⴐⴄ ⴃⴀ ⴘⴄⴍⴐⴄⴀ ⴋⴈⴌⴈⴑ ⴀⴋ
ՇՏԱՇԷ ՄՐՏԱՐԱ

«Christ, aie pitié de Mikel, le pécheur, de Batsadchi (*ou* de Bats, le pécheur); amen.

«Christ, aie pitié de Galatodia, amen.

«Christ, aie pitié de Ioané, de Giorgi.

«Christ, aie pitié de Minaï, de Théwdoré, de son frère et de ses fils, amen.

«(En arménien) Chtaché, Mrtara.»

Ce sont évidemment les noms des ouvriers, tant géorgiens qu'arméniens, qui ont coopéré à la construction de l'église: un semblable mémento se voit sur la porte de l'église de Mghwimé, en Iméreth. [28])

N. 14. «Sur le beau portique de l'église de Dbanis; cette inscription est assez haut placée, au-dessus de la porte d'entrée;» v. Pl. V, N. 18:

---

28) XII[e] Rapp. p. 88, 89.

✠ [illegible] [[illegible]][29]) .... [illegible]
[illegible][30]) [illegible] .... [illegible]
[illegible] .... [illegible]
[illegible] .... [illegible]
[illegible][31]) ..
... [illegible]

[illegible] .... [illegible] .... [[illegible]] [illegible]-
[32]) [illegible] ... [illegible] .....
.. [illegible].[33])

---

29) Apres les lettres entre crochets, il ne reste plus d'espace que pour six lettres.

30) Pendant l'impression, j'apprends de M. Bartholomaei que, dans sa copie, il avait oublié de placer deux points, signe d'une fin de mot, après les lettres [illegible], abréviation régulière de [illegible]. Il est donc impossible de lire ici le nom de «Thamar,» et vraisemblablement le roi Giorgi sous lequel fut bâtie l'église de Dbanis sera le même que celui de Phitareth, à mon sens, Giorgi-le-Brillant.

31) Je suppose qu'il faut lire ici [illegible].

32) Voyez la même tournure, mot-à-mot, dans l'inscription de Phitareth, Bullet. hist.-phil. t. X, p. 115.

33) Ces noms propres, excepté *Thewdosi*, sont ou douteux, ou du moins inconnus.

«✠ Au nom de Dieu, et par l'intercession de sa sainte Mère . . . . du roi des rois Giorgi par qui j'ai été jugé digne, moi Mariam . . . . Mamaï, fils de Calnapat, de bâtir ce portique, pour glorifier (Dieu, pour faire prospérer sa ma)-jesté, et pour le souvenir de mon âme pécheresse, de celle de mon oncle Antoni, de mes parents . . . . . . de mon cher Ioané; faites mention d'eux dans vos prières, afin que le Seigneur se souvienne aussi de vous dans son paradis; quiconque changera ce qui est ici écrit . . . . qu'il soit maudit de Dieu . . . . soit mort, soit vivant, sans rémission, et que Dieu le charge de mes fautes au jour du jugement . . . . . . (le Seigneur pardonne à) Sé . . ., à Thewdosi, à Mamph . . ., fils de Mapha!»

Si je ne me suis pas trompé dans mes appréciations, l'église de Dbanis est donc un monument du XIV[e] s. et peut-être du règne de Giorgi-le-Brillant.

N. 15. «Inscription à gauche du N. 14, sur la même façade, du même portique, mais plus bas et au-dessus d'une porte condamnée;» v. Pl. IV, N. 19.

Elle est si fruste que j'ose à-peine essayer de la déchiffrer. Aux lignes 4 et 7 je lis le mot. *Dmanisel*, évêque (?) de Dmanis, et le nom même de Dmanis; ligne 5, je lis იქნებოდა ომი «on se battait;» à la fin, une malédiction contre celui qui l'effacera, «qu'il soit sous la malédiction, comme Nestor et Origène (ორო-გენი)! Amen.»

N. 16. «Pierre tumulaire, dans la grande église de Dbanis.»

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

«Moi Tbamar, fille de Bardzim-Mdiwanbeg, des éristhaws de l'Aragwi, et compagne de Mzé-Dchabouc de la maison des Orbélians, je suis décédée en l'an du Christ 1735.»

Par son élégance, cette inscription méritait d'être plus ancienne.

Eristhaw en titre de l'Aragwi, en 1735, Bardzim mourut en 1739; une de ses filles, Goulkan, avait épousé Simon, frère du roi Wakhtang VI, et mourut en 1717; Warwaré, une 3e fille, épousa Costantiné, prince de Moukhran, et mourut en 1790. Ces deux dernières sont enterrées à Mtzkhétha. [34])

N. 17. «Fragment d'inscription en très grandes lettres, au-dessus de la porte du clocher de la principale église de Dbanis:»

ႱႠ ႧႠ ႱႫႰႠႥႪႨႧႠ ႺႣႥႧႠ ႹႭႤႬႧႠ

«.... et par la multitude de nos péchés...»

N. 18 et 20. Petits fragments d'inscriptions coufiques, dans l'une desquelles on lit: «....l'envoyé de Dieu,» et plus haut «Ramazan, l'année,» l'autre ne se prête pas au déchiffrement.

N. 19. «Inscription sur le cintre, réunissant deux des piliers, à l'intérieur du grand portique de l'église de Dbanis.»

Elle semble commencer par une invocation en faveur du constructeur et finir par une imprécation contre celui qui détruirait l'église; aucun nom propre ni rien de positif à constater.

N. 21 «Au-dessus de la porte de la petite-église de Dbanis, qui se trouve à quelques pas de la grande:»

+ შესწევნითა ღთისათა მე ფრიად ცოდვი-
ლ-მან ბატონის შჳლის მარიამის გამდელ-მან
ისახარ კვალად განვაახლე დაქცეული საყდარი ესე
წმიდის მარინასი ცოდვათა ჩვენთა შესან(დობ)ლად და
ბატონთა ჩვენთა მოსახსენებლად. ქს. ტჟ.

«+ Moi Isakhar (ou Isasar), très pécheresse, nourrice de la princesse Mariam, j'ai de nouveau restauré cette église de Se-Marina, qui était écroulée, pour le pardon de mes péchés et en souvenir de nos maîtres; en 390—1702.»

De quelle princesse Mariam s'agit-il? De celle mentionnée sur le portique et à Cazreth? L'inscription est en caractères vulgaires très mauvais, et rappelle par

34) Ier Rapp. p. 30.

son contenu celle d'une chapelle de Samchwildé, construite aussi par la nourrice d'un grand personnage. [35])

N. 22. «Au-dessus de la porte d'une jolie église, à Tandzia.»

✝ ႼႭ ႬႩႪ
ႫႤႭႾ ႤႵႫႤႬ
ႮႲႰႬႱ ႭႰႡႤႪႱ

«C. S. Nicolas, intercède pour le seigneur Orbel.»

Ici un prince Orbélian n'est désigné que par le nom de sa famille, comme il arrive plusieurs fois à des personnages de la famille des Mkhargrdzels; v. VI[e] Rapp. p. 139.

N. 23. «Au-dessus de la porte d'une église, à Tandzia.»

ქ. ნებითა
და შეწევნითა ღ-
თისათა ჩვენ პატრონის
ყაფლანის შჳლ-მან ბატონ-მა პაპუნ-
ა-მან და თანა-მეცხედრე-მან ჩვენ-მა აბაშ-
ის ქალ-მა ბატონ-მა ბანგიჯასპი-მ აღვაშე-
ნე წმიდა ესე ტაძარი კარის ღთის მშობ-
ლის სახელ-ზედა ჩვენდა შესანდობლ(ად):

«C. Par la volonté et avec l'assistance de Dieu, nous seigneur Papouna, fils du seigneur Qaphlanis-Chwili, et notre compagne, la dame Bangidjaspi, fille d'Abach(idzé), j'ai construit ce saint temple sous le nom de Notre-Dame de la Porte[36]), pour le pardon de nos péchés.»

Qaphlanis-Chwili étant le synonyme d'Orbélian, il est inutile de chercher l'époque de ce personnage, si l'on ne sait celle de Bangidjaspi Abachidzé, qui n'est pas moins inconnue.

On remarquera que dans cette dernière famille les

35) Bullet. hist.-phil. t. X, p. 100.

36) Notre-Dame d'Ibérie, dont l'image était placée au-dessus de la porte de la laure Ibérienne, au mont Athos.

noms sont très-singuliers, comme ceux mentionnés dans mon XII^e Rapp. p. 100, 194 sur l'église d'Oubé.

N. 24. «Sur la façade orientale de la même église que le N. 23.»

სამკჳდროთა ჩვენთა ტაში-
რის და საორბელოთ ბატონი და მრა-
ვლისა დიდებისა მქონებელი
ხუთთა ძმათა უფროსი უძეო
ვიქმენით და კელ ვყავ-
თ ამას ჩვენ-თჳს სახსენ-
ებლად შენდობა ბძანეთ
ბქმედრები. ქკს. ტნ. ჴ. სრ-
ულ იქმნა.

«C. Seigneur de nos domaines de Tachir et de Saorbélo, possesseur d'une grande opulence, l'aîné de cinq frères et n'ayant pas de fils, nous avons mis la main à cet édifice pour conserver notre souvenir. Dites, je vous prie, un pardon. Ceci a été achevé en 358—1670.»

Le Tachir est cette province que les auteurs arméniens appellent Tachtn-Vrats «la plaine de Géorgie,» ou encore Agarac «champ,» d'où les Géorgiens ont formé le nom Agarani «les champs.» C'est ici que les Orbélians avaient leur principale résidence, Darbaz, au XII^e s.: l'auteur inconnu de notre inscription a donc bien raison d'appeler encore cette localité Saorbélo «lieu, domaine des Orbélians.»

N. 25. «Sur une petite église près de Cazreth, dans un village ruiné, nommé Samtrédo:»

ბრძანებითა ღთისათა, ჩვენ ზურაბის შჳლ-მან ბატო-
ნ-მან რევაზ და თანა-მეცხედრე-მა ჩვენ-მა ფალავანდის-შჳლის
ქალ-მა ბატონ-მა თამარ-მა აღვაშენეთ წმიდა ესე ეკლესია ალთქ-
მისათ და შჳლთა ჩვენთა განსამღოვრებათ: ვინც მობძანდეთ

ჩვენს ცოდვილს სულს შენდობა უბძანეთ: სრულ იქმნა და აღშენდა თვესა ივლისა ათსა, ქქს ტპე. ღთაებაო შემწე მეყავ აღმშენებელსა შენსა:

«Par l'ordre de Dieu, nous seigneur Réwaz, fils de Zourab, et notre compagne la dame Thamar, fille de Phalawandis-Chwili, nous avons bâti cette sainte église de la Promesse et pour l'augmentation en force de nos fils. Vous tous qui venez, dites un pardon pour notre âme pécheresse. Ceci a été achevé de construire le 10 juillet 385 — 1697. Divinité, sois en aide à celui qui t'a construite.»

On appelle *Ghthaëba*, Divinité, les églises construites en l'honneur de l'image non faite de main d'homme. Quant au nom de «église de la Promesse,» ils semblent marquer qu'en effet le fondateur, en la construisant, s'acquittait d'un voeu.

N. 26—29. «Eglise de Khatis-Sophéli; inscription disposée sur quatre pierres de front, au-dessus de la porte.»

ქ. ზე აღიდოს ღმერთ-მან მეფეთ მეფე პატრონი შაჰ-ნავაზ და დედოფალთ დედოფალი პატრონი მარიამ. ჩვენ თურმანიძე თურმან და მეცხედრე ჩვენი ქეთევან უიზილბაში [37]) ვიყვენით. და როდისაც ბედნიერ-მან ყენ-მა წყალობა ყუო და მეფე როსტომ ქართლსა მეფეთ გამოგზავნა, ჩვენც წყალობა გვიყო, გამოგვატანა და გვიბოძა ჩვენი მამული სამკჳდრო და ბატის-სოფელი [38]) ოხრებულ დავგიხვდა. ბედნიერის ყენისა და როსტომ მეფის წყალობითა ისრევ ავაშენეთ და ასრე გათარხნეთ. საქართველოს მეფეთა და მეპატრონეთა-გან არა კითხობა-რა, არ საური, არა კოდის პური, არ საბალახე, არ

37) Lis. ყიზლბაშა.
38) Lis. სტ-ს.

კულუხი, არა
სახელმწიფო სათხოვარი
არა ქთხოებარა, ქ-
რთის დაშქარ~ნადირობ-
ის~გან მეტი: მოვმულდი
ღთსა მე ქეთევან და მოაწია ჩ-
ემ-ზედა განგება რისხვა
ღთისა, და ამ სოფლით გარდ-
ვიდა პატრონი ჩემი და შვლი

ჩემი გედალი. დავრჩი
უძეოდ. აქა მიიცვალა: აგმე-
ნე ყოვლად წმიდის ტაძარი, სულ-
სა მისისა საკსრად: ექჳა უბ-
იწო ბიწ~შეუხებელო რომელ~მან
დაიტიე დაუტევნელი ქრისტე მე-
უფე ღმერთი ჩვენი, შეიწირე
მცირე მოსართმეველი ესე
და ნაცვლად მიუგე
მადლის მოწყა-
ლება შენი, დასძინე
კმა ტკბილი სამეუფო:

«Dieu exalte le seigneur roi des rois Chah-Nawaz et la reine des reines Mariam! Nous Thourman Thourmanidzé et notre compagne Kéthéwan, nous étions chez les Qizilbach[39]). Quand, par la faveur du bienheureux qaen, le roi Rostom fut envoyé pour régner en Géorgie, il nous fit aussi la grâce de nous emmener et de nous restituer notre patrimoine héréditaire de Khatis-Sophéli, qui se trouva ruiné. Grâce à la bonté du bienheureux qaen et du roi Rostom, nous l'avons ainsi

39) Si l'on ne corrige pas la copie, il faudra lire «nous étions Qizilbach,» i. e. persans de religion; mais ce sens ne me paraît ni grammatical ni logique.

rebâti et affranchi, tellement que de la part des rois et maîtres de la Géorgie on n'exigera ni impôt, ni bled du boisseau, ni couloukh, ni autre redevance, excepté le service de guerre ou de chasse. Dieu m'ayant pris en haine, moi Khéthéwan, je fus atteinte d'une disposition de son courroux, et mon seigneur et fils Gédali mourut. Demeurée sans enfants, comme il était mort ici, je construisis cette église de la très sainte Mère de Dieu, pour sa rédemption. Vierge sans tache, inaccessible à la souillure, toi qui as contenu le Christ Notre-Seigneur, que rien ne contient, reçois cette légère offrande, et en récompense, départis ta faveur à Gédali, en y ajoutant la parole douce et souveraine;» ici l'espace n'a pas permis d'ajouter cette parole, que font connaître d'autres inscriptions: «Venez, les bénis de mon Père, entrez en possession du royaume qui vous est réservé de toute éternité.»[40])

Ni Gédali, ni Kéthéwan sa mère, qui le nomme «son seigneur,» ne sont connus historiquement; mais Thourman Thourmanidzé est réellement nommé parmi les Géorgiens qui, en 1634, accompagnèrent Rostom, envoyé d'Ispahan à Tiflis, avec le titre de roi. Quant à l'époque où Gédali mourut, et où sa mère construisit l'église de Samtrédo, elle se rapporte au règne de Chah-Nawaz I^er^ ou Wakhtang V, qui fut forcé d'épouser Mariam, veuve de Rostom: conséquemment ce fut après l'an 1658.

Comme Kéthéwan parle seule, dans la 2^e^ partie de l'inscription, je suppose que peut être son vrai «seigneur,» i. e. son mari Thourman était mort aussi, et que le singulier «mourut,» et «pour sa rédemption,» quoique contraire à la grammaire, pourrait logiquement se rendre par «moururent,» et «pour leur rédemption.»

N. 30. «Quelques inscriptions arméniennes, prises sur des croix de souvenir, près de l'église arménienne de S.-George, à Bolnis.»

---

40) V. à Dchoulébi, II^e^ Rapp. p. 111.

a) ՍՐ ԽԱՉՍ ԲԱՐԵԽԱԻՍ Է
ՂԱԶԱՐԻՆ ԿԵՂԷՆԼԷ
ԹՎ. Ռ ՁԶ.

«Ma sainte croix intercède pour Ghazar C'égheulé. En 1086 — 1637.»

b) ԵՍ ՄԱ | ԹԷՍԻԱ | ՅԻՇԵՑ | ԷՔ Ի ՔՍ ԹՎ. ՉՀ

«Souvenez-vous auprès du Christ, de moi Matésia, en 770 — 1321.»

Comme la dernière ligne ne peut tenir que quatre lettres, la date, a son importance pour l'antiquité du lieu.

c) Une autre croix paraît être de l'an 1100—1651, mais l'inscription est indéchiffrable, ainsi qu'une quatrième.

En résumé, les nouveaux envois de M. Bartholomaei renferment une centaine d'inscriptions recueillies dans les contrées les plus diverses de la Géorgie, mais dont la plus grande masse forme deux groupes principaux: le Souaneth-Libre, d'une part, et de l'autre les localités comprises dans la superficie d'un cercle de 15 à 20 verstes de circonférence, dont le domaine de Polkovniklo, à quelques verstes au sud de Béloï-Klioutch[41]), a été le point de départ.

Visité pour la première fois par un Européen archéologue, le Souaneth-Libre s'est montré analogue au Souaneth Mingrélien, mais avec des différences notables: des deux côtés abondance de petites églises, profusion d'inscriptions géorgiennes, ce qui montre que le christianisme est venu de la Géorgie. Mais dans le Souaneth-Libre pas de grandes croix ni de calvaires, comme on en rencontre d'Ilori au Radcha et dans tout le Souaneth-Mingrélien; images moins nombreuses, mais beaucoup plus riches matériellement; ici les inscriptions sont toutes locales et ne mentionnent ni commune ni chef de vallée,

---

41) V. Chron. gé. p. 73.

42) V. le Ier Rapp. sur mon Voyage, p. 9, sqq.

ni magistrat ou fonctionnaire quelconque qui les ait fabriquer, mais seulement des particuliers qui ont voulu satisfaire leur dévotion personnelle, et deux princes étrangers, vivant à la fin du XVI^e^ et dans les premières années du XVII^e^ s. N'est-il pas vraiment remarquable que le vieux roi Alexandré II, de Cakheth, implore la protection du prophète Iona, à Latal, et fasse un présent à l'église d'Adich, tandis que son fils dénaturé réclame le secours des SS.-Archanges d'un village voisin, comme pour contrebalancer les prières de son père? Quelle cause matérielle put les porter à diriger leurs voeux de ce côté? Serait-ce parce qu'une fille d'Alexandré II avait épousé en 1591 le dadian Manoutchar? Giorgi II, roi d'Iméreth, dans la seconde moitié du XVI^e^ siècle, et Bagrat IV, du XVII^e^, sont aussi mentionnés sur des objets appartenant à l'église de Latal.

Un seul trait de moeurs se produit dans ces inscriptions, c'est l'alliance religieuse subsistant entre les communes de Latar, d'Oughar et de Seth, alliance figurée par la réunion de leurs patrons dans une même bannière, qui, sans doute, les précédait ailleurs que dans leurs prières en commun. Le nom d'un évêque de Tzager, qui se lit sur une image, à Latal, serait intéressant pour la chronologie, ainsi que le phénomène d'un tremblement de terre, à St.-Cwiricé de Kala, si les époques pouvaient en être constatées. Enfin, on ne peut s'empêcher de sourire en voyant les simples habitants de Lendjer orner leur église de fresques dont les sujets sont tirés d'un roman, ce qu'il y a de plus héroïque.

Que diront aussi les hellénistes de ce bel Evangile grec, conservé à S.-Cuiricé, de cette brillante image avec légendes grecques, du même lieu, et de Laïlach; de la curieuse inscription grecque de Kala? et les Slavistes, d'une image avec inscription russe, à Latal, dans le Souaneth? Que penseront aussi les amateurs de la langue géorgienne de ces nombreux manuscrits en lettres capitales, vus ici par M. Bartholomaei, comme pour confirmer les assertions du pacte de sang des Djapharidzé, rédigé au XV^e^ siècle, où sont mentionnés tant de livres? Sous ce seul rapport, le Souaneth-Libre devra être de nouveau visité, ainsi que celui des Princes, d'où est déjà

sorti ce beau manuscrit du X^e^ siècle dont je parle dans mon Voyage, I^er^ Rapp. p. 3.

Ni dans le Souaneth-Libre, ni dans celui qui obéit aux dadians, on ne rencontre nulle part le nom de Thamar fixé sur le métal précieux des images. On vous montre des objets qui sont censés avoir appartenu à cette souveraine, rien qui prouve ou rappelle l'influence qu'elle put avoir dans le fait de la conversion des Souanes au christianisme. C'est donc avec une vive satisfaction que l'on lit ce nom illustre sur l'image de Laïlach, en Letchkhoum; à Wardzia, à côté de son portrait, dans l'église creusée et embellie par ses soins; sur la belle église de Caben, et que l'on retrouve très probablement son image au monastère de Béthania, construit évidemment sous son règne, en 1196. Si l'on y joint la croix conservée au couvent de Khophi, en Mingrélie, mais non encore examinée, et l'image d'Antchis-Khat, à Tiflis, fabriquée par ses ordres, voilà à-peu-près tout ce que l'on connaît de monuments portant son nom.

L'histoire du Karthli proprement dit, ou Géorgie centrale, s'enrichira de quelques faits nouveaux au moyen des inscriptions dont je parle. Celles en relief de Bolnis n'ont qu'un intérêt purement archéographique, puisque les noms propres d'un Mapha et d'un Azaroukht, qui s'y lisent, sont complètement inconnus; celle de la même église où deux Mapha, David et Abel ou Aboul, constatent une fondation pieuse, ne donnent que des indications de moeurs qui peuvent être anciennes, mais dont l'époque précise nous échappe, faute de dates. Nous en sommes encore réduits aux conjectures sur l'identité du «grand roi des rois Giorgi,» mentionné à Tsoughrougachen, qui semble pourtant être le même que celui de la magnifique inscription de Phitareth, et conséquemment Giorgi-le-Brillant du XIV^e^ s.; car des deux côtés les formules ont une analogie si frappante qu'elles semblent avoir été tracées par la même main. La 19^e^ année du même roi Giorgi, coïncidant avec la 21^e^ du 14^e^ cycle pascal géorgien, 1333 de J. C., est définitivement acquise à la science, grâce au beau fac-similé et à la nouvelle copie, faite par notre antiquaire, au couvent de Daba, dans la vallée de Borjom.

Mais le texte le plus curieux à tous égards, et pour l'antiquité et pour les faits, est celui de Béthania, ce couvent bâti sous Thamar, par le mamasaklis *Saba*, pour renfermer la dépouille mortelle d'un amilbar-amirspasalar, i. e. d'un généralissime géorgien, marié à Rousoudan, fille d'un roi Cuiricé, de Tachir, ou de l'Albanie arménienne. Les chroniques connues ne contiennent absolument rien sur ce sujet tout-à-fait nouveau. La proximité des époques, 1196, 1202, me paraît donner une forte probabilité à l'opinion que la Rousoudan de Béthania, quelle qu'elle soit, est la même que celle du couvent de Goudarekh.

Parmi les inscriptions recueillies en Iméreth, la palme de l'intérêt est pour celle de Lican, où est mentionnée une princesse du sang royal, marié à un Awalichwili, dont l'histoire ne fait aucune mention, et dont, conséquemment, on ne peut même approximativement fixer la date; là encore, à Rocith, deux belles inscriptions datées, de 1661, fixent l'origine et l'époque d'un catholicos d'Aphkhazie, Simon Tchkhétidzé, et l'orthographe de son nom de famille. Quoique moderne, ce souvenir a pourtant, comme on le voit, son importance: il en est de même de la croix à inscription grecque, de Nicor-Tsmida, qui non-seulement fixe le sens de la croix de Corintha, par la comparaison des textes, mais encore porte pour la seconde fois, avec beaucoup de probabilité, nos connaissances sur le hiéromonaque Lawrentios, l'intermédiaire du roi Artchil dans ses rapports avec la Russie à la fin du XVII^e^ s. Ceux qui savent apprécier ce que vaut une vérité, à quelque ordre de connaissances qu'elle appartienne, ce que vaut surtout en histoire l'exactitude de la chronologie, comme fondement des déductions philosophiques, ne trouveront pas que nous nous appésantissions inutilement sur des faits minimes; car rien en ce monde n'est minime qu'en apparence et par comparaison.

Si des faits généraux de l'histoire nous descendons aux détails, quelques-unes des inscriptions de ce recueil sont véritablement curieuses: par exemple, les donations faites à l'église de Bolnis par Nicoloz Moukhranien, titulaire de ce siége épiscopal; l'épitaphe de Thamar, des éristhaws de l'A-

ragwi, à Dbanis, et surtout l'inscription de Khatis-Sophéil, dont le contenu est tout-à-fait historique.

Espérons que l'exemple donné par M. Bartholomaei portera ses fruits, et que les vallées du Somkheth, si riches en monuments, seront un jour explorées en entier comme le petit espace parcouru en dernier lieu par notre antiquaire. Seulement ici on ne saurait s'attendre à trouver rien de plus ancien que le commencement du XIII^{e} s., époque où le Tachir a été définitivement adjoint à la Géorgie par la conquête de David-le-Réparateur. C'est un terrain neutre, où, sans aucun doute, les monuments arméniens devront faire concurrence à ceux de la Géorgie.

Le grand mérite des copies de M. Bartholomaei est d'être dessinées avec un soin consciencieux, qui fait connaître et la forme et la disposition des lettres, et les traces restantes de celles qui ont été endommagées. Mais ce qui par-dessus tout rend précieuse la collaboration d'un pareil archéologue, c'est qu'il ne craint point, en repassant devant un monument, après un certain temps écoulé, de recopier une seconde, une troisième fois le même texte. Il l'a fait pour les inscriptions de Daba, de Kherthwis, de Manglis, pour celles de Béthania, de Sawané en Imméreth. Ces dernières ont été copiées pour la 1ère fois par M. Dimitri, de Gori, puis par des topographes sous les ordres du colonel (auj. général) Khodzko, qui vient de me les transmettre, puis par M. Bartholomaei: ces trois copies se complètent l'une l'autre [43]). Le proverbe français, «quatre-z-yeux valent mieux que deux,» se réalise chaque jour en fait d'inscriptions. Si les pierres qui les portent sortaient de la main du sculpteur, on n'aurait que la peine de les comprendre, et non celle de les lire; mais les monuments aussi bien conservés que cela sont rares. J'en ai vu de telles, pour ne parler que des plus anciennes, à Oubé, à Zarzma; il en existe quelques-unes à Ani, à Achourian, grâce à la dureté du marbre ou des autres matériaux sur lesquels elles sont déposées; mais que faire d'une pierre comme celles de Kherthwis, de

43) Je réserve ces inscriptions pour la Relation *in extenso* du Voyage de M. Dimitri.

Khardchacho, de Bodaw? Estampez avec la meilleure encre, avec du papier bien préparé, vous n'en tirerez qu'une masse confuse de noir et de blanc; prenez même de bonnes pierres, comme celle de Béthania, où la moitié de l'inscription est intacte, tandis que tout le reste a été aux deux tiers écrasé sous le marteau, vous ne rendrez point à ces monuments leur intégrité, à jamais perdue: l'estampage y sera inutile. En toute rencontre j'ai plus de foi à un oeil exercé, à la main d'un bon dessinateur, enfin à plusieurs copies faites à différentes époques, ou provenant de différentes mains. Le travail de l'une complète celle de l'autre. Voilà pourquoi j'attache tant de prix aux répétitions de M. Bartholomaei, dussé-je avoir à redresser les erreurs d'une première et d'une seconde interprétation.

Je ne puis terminer cette revue d'antiquités géorgiennes sans faire connaître celles que j'ai reçues d'un autre correspondant, de qui le nom est déjà connu de l'Académie, par de précédents envois, M. Pérévalenko. Voici ce que contenait, sans autres détails, une lettre de cet honorable fonctionnaire, datée d'Akhal-Kalak, 12 août 1853.

«A Bournacheth, sur la façade orientale de l'église, autrefois sous l'invocation du prophète Daniel, et maintenant arménienne sous le nom de St.-Matthieu. Là même une sculpture représente le saint prophéte et un lion:»

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

«Au milieu de la façade du N.:»

[illegible]
[illegible]
[illegible]

«Seigneur, comme tu as délivré Daniel de la gueule des lions, délivre aussi des griffes de l'enfer ceux qui ont bâti cette église »

«Au nom de Dieu et par l'intercession de St.-George, je vous ai offert et donné, moi Gourgen, à vous prêtres de Brnachen, le champ de Thawrouan, acheté par moi.»

La première partie de l'inscription est irréprochable; dans la 2^e^ il est nécessaire d'observer les points suivants:

1° Le mot que j'ai traduit par *j'ai offert*, est დავწერე, dont j'ai fait დავწირე, différence minime, et que le sens réclame.

2° Le nom du donateur est écrit GNGN, avec omission ordinaire des voyelles; au lieu du 1^er^ Ⴌ je lis Ⴐ, *r* qui donne le nom connu *Gourgen*.

3° Le nom du village est arménien բռնաշէն «construit par la violence,» et non géorgien, comme l'indiquerait la terminaison *eth* que lui donne M. Pérévalenko, ainsi-que la carte; et ce qui le prouve, c'est que l'éthnique qui en dérive, et qui se lit dans l'inscription, est *Brnachénéli*.

4° Le nom du champ donné par notre Gourgen est écrit *Thérouan*, que je ne conteste pas autrement, mais qui n'a pas d'étymologie géorgienne possible; au lieu que *Thawrouan* indique l'origine probable *thawi rou* et signifie «placé à la source du ruisseau.»

«A Alastan, sur le mur oriental de l'église de Notre-Dame, on lit, en caractères très grossiers:»

ႤႱႤ ႫႤ ႰႭႸႤႪႫႬ ႣႠႥႣႤ ႵႥႠႢ:
ႤႱႤ ႫႤ ႣႠႥႣႤ....ႨႱႠႭႪႨႱ ႻႤႫ:

«C'est moi Rochel, qui ai posé cette pierre.»
«C'est moi . . . Isaoulis-Dzé, qui ai posé celle-ci.»

Plusieurs exemples rapportés dans mon Voyage archéologique prouvent que souvent les ouvriers maçons se vantent dans des inscriptions *ad hoc* d'avoir soulevé ou posé telle ou telle pierre, dont on admire le volume dans une bâtisse; v. II^e^ Rapp. p. 154, et VI^e^ Rapp. p. 57 sqq. Le même fait se repro-

duit ici. La première ligne ne laisse pas de doute; mais dans le seconde, le commencement du nom propre offre de telles difficultés que je n'ai pu en fixer la lecture. C'est quelque chose comme ႠႩႠႠႱ, avec des signes d'abréviation.

N. 3. «A Bawra, village habité par des Arméniens catholiques, sur le mur occidental de l'église:»

ႱႾႪႧႠ ႶႧႨႱႢႧႠ ႠႠႢႭ ႤႱႤ ႤႩႪႤႱႨႠ ႼႢႱ ႱႴႰႬႱ ႵႭႹႾႧ'ႤႪႱႤ Ⴉ.............

le reste est tombé de vétusté.

«Là même, sous une fenêtre, du côté de l'E.:»

ႵႤ ႠႣႤ ႱႴႰႬ

«Au nom de Dieu, ... a bâti cette église de S.-Sophron *Kotchkthel* .....

«Christ, exalte Sophron.»

Le surnom ajouté au nom de S.-Sophron, dans le premier texte, est inexplicable pour moi.

N. 4. «Au village d'Ikhtila, sur le mur méridioual d'une église sous l'invocation de la croix (7 mai), et qui est maintenant grigoriano-arménienne, de S.-Etienne:»

Ⴕ ႢႠႧႠႥႣႠ ႵႥႤႸႤႪႨႱႠ ႪႮႲႨႱ ႺႭ-ႪႨႱႠ ႣႠ ႧႫႭႢႭႥႤႪႧႠ ႵႠႪႨႱႠ ႰႭ-ႱႭႣႠႬႨႱႠႢႠႬ ႸႬ ႶႬ ႵႩႬႨ ႨႷႭ ႴႩႦ:

ႢႭႥႠႬႨႱ ႻႤႱႠ ႫႰႥႱ ႸႬ ႶႬ:

Ⴕ ႡႠႶႠႭႰႱ ႣႠ ႫႨႱႱႠ ႸႥႨႪႱႠ ႢႨႭ-ႰႢႨႱ ႸႬ ႶႬ:

«Ceci a été achevé par Rousoudan, femme de Liparit Kwéchel et fille des seigneurs de Thmogwi. Dieu lui pardonne! C'était l'année pascale 528—1308.

«Dieu pardonne à Ioané, fils de Mourwan!

«Dieu pardonne à Baghaour et à son fils Giorgi!»

Si les personnages ne sont pas connus, du moins la date est positive, et l'indication des Thmogwels, seigneurs de Thmogwi, est curieuse pour l'histoire, au commencement du XIV[e] siècle.

N. 5. «Sur une fenêtre, du côté occidental de l'église arménienne, à Aboula:»

ႵႤ ႸႤ ႣႰႢႪႬႨ

«Christ, aie pitié des maçons!»

Aboula est un village au N. O. du lac Pharawan.

Alastan, village du Djawakheth, dont je n'ai pas trouvé le nom sur les cartes.

Bawra, à l'E. d'Aboula, différent de Khizabawra (v. mon IIe Rapp. p. 176), qui est au voisinage d'Aspindza.

Brnachen ou Bournacheth, au N. d'Ikhtila, vers le S. O. du lac Tbis-Qour.

Ikhtila, l'ancien Khrtil ou Khrtilani, mentionné dans l'Hist. de Gé. p. 321, 325, sous le règne de Bagrat IV au N O. d'Aboula.

NB. M. Bartholomaei m'apprend, sous la date du 26 janvier:

1° qu'aucun village actuel du Souaneth-Libre ne porte le nom *d'Ougkar*, mentionné ci-dessus, au N. 12 des inscriptions de ce pays, mais que, comme le peste de 1812 a absorbé, dit-on, les deux tiers de la population, plusieurs lieux alors habités sont aujourd'hui en ruine et déserts.

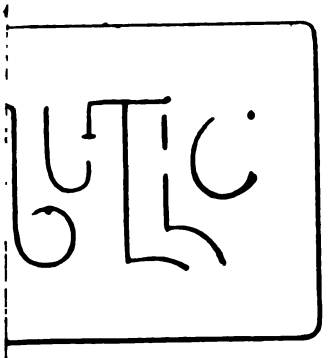
2° Que dans la commune de Lendjer, il se trouve réellement un village du nom de Kachoïth ou Kachoeth, tel que celui mentionné au N. 8 des mêmes inscriptions.

3° Il indique, comme ayant visité avant lui le Souaneth-Libre, le prince Chakhovski, en 1838; le prince Labanof-Rostovski, en 1846; le colonel Khodzko, en 1851; le lieut.-colonel Zimmermann, en 1852; et me donne des détails très intéressants sur le Souaneth des Princes, détails qui trouveront ailleurs leur place.

Brosset.

(Tiré du *Bullet. histor.-philol. T. XI. No.* 16—19.)

Bartholomaei, inscriptions géorgiennes.



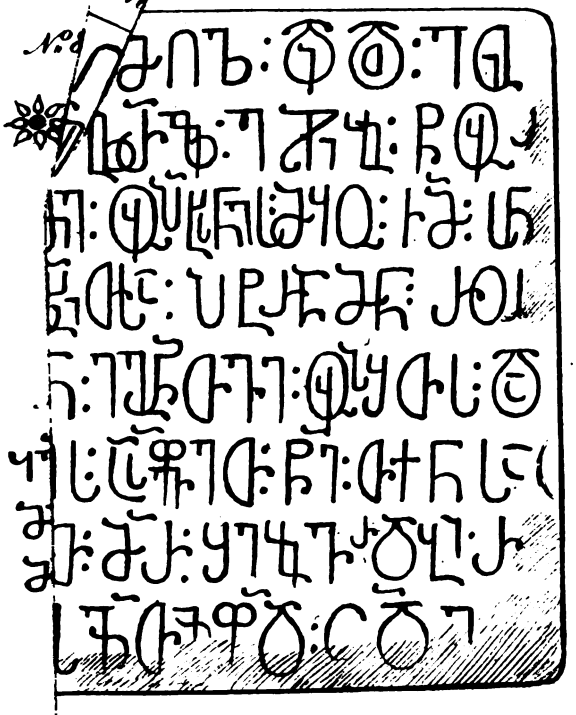
Lith. F Mollin.

N°. 5.

N°. 12. Caben.

N°. 13. Caben.

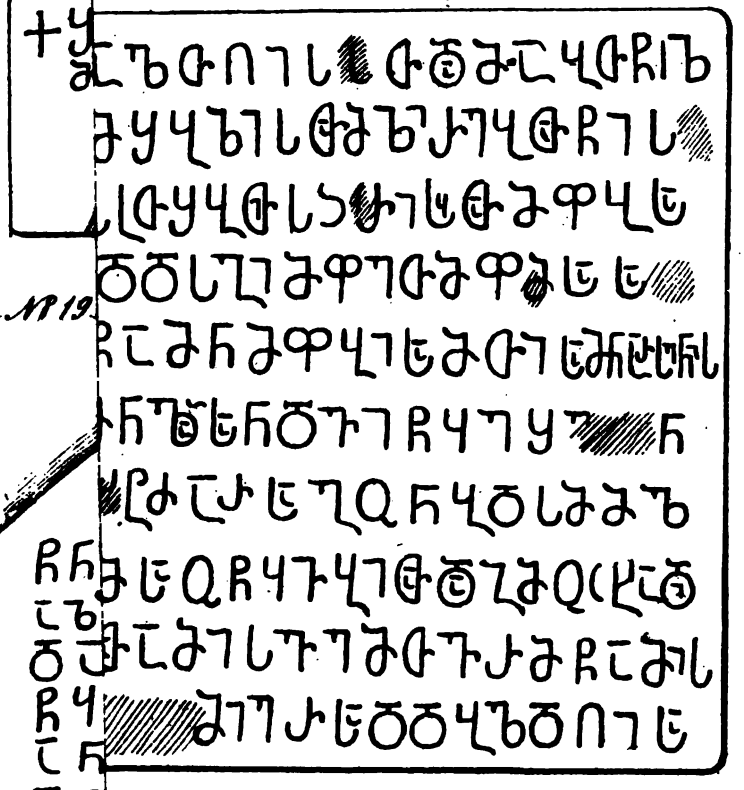
Mélanges asiatiques, inscriptions géorgiennes.



Mela

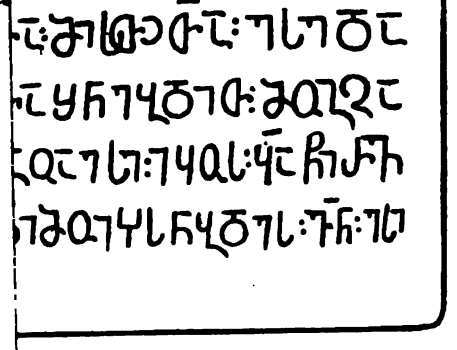
Bartholomaei, inscriptions géorgiennes.

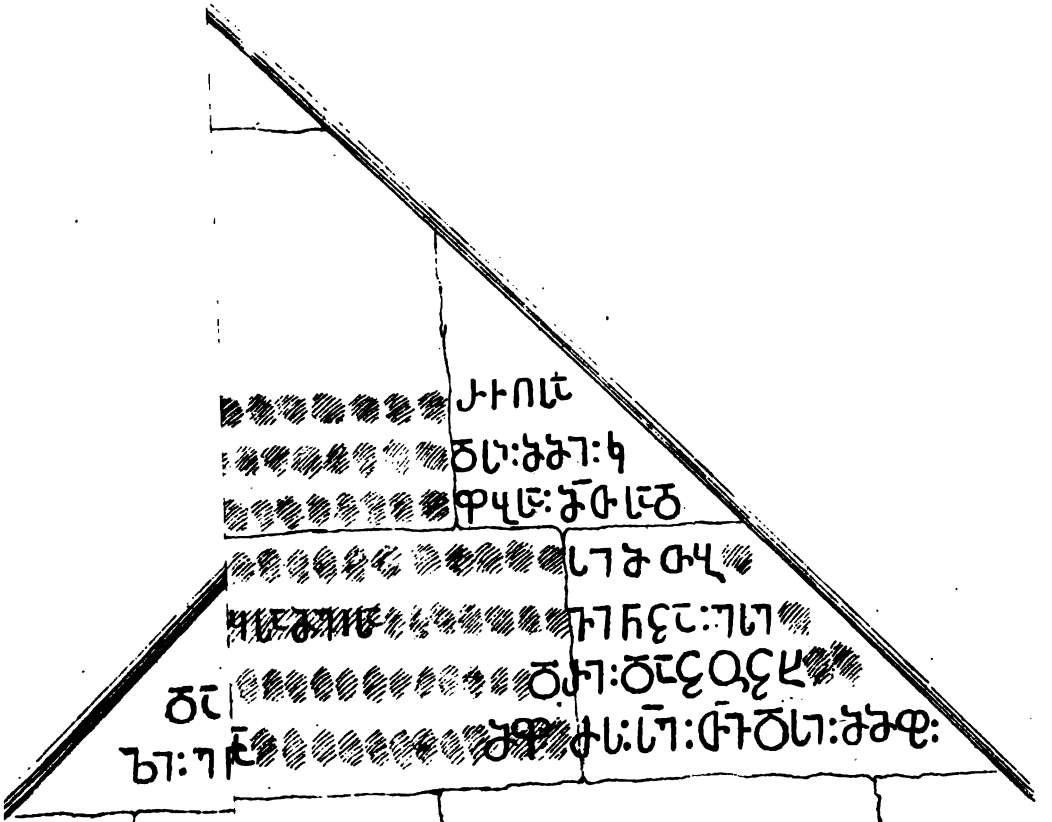
N°15. *Tsoughroughachen.*

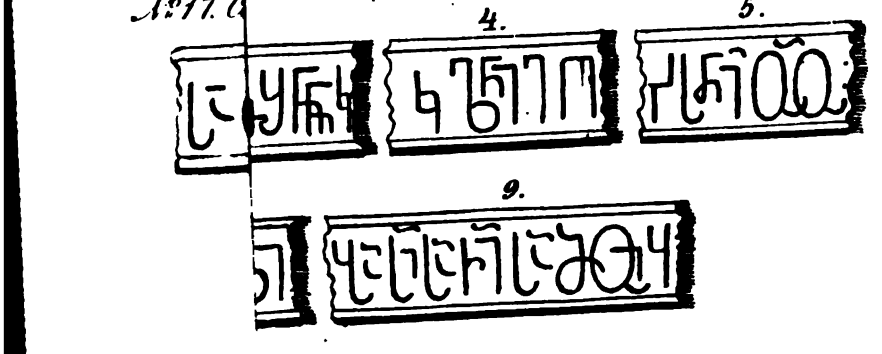


N°19

N°14. Bol






4.
5.
9.

56

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN HISTORICO-PHILOLOGIQUE

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

PJ
7
.A28
v.2
no.4

Tome II.

4e LIVRAISON.

St.-Pétersbourg.
Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences.
1855.

Se vend chez MM. *Eggers* et *Comp.*, libraires, Commissionnaires de l'Académie, Perspective de Nevsky, et à Leipzic, chez M. *Léopold Voss.*

Prix: 35 Cop. arg. — 12 Ngr.

MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN HISTORICO-PHILOLOGIQUE

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome II.

4^e^ LIVRAISON.

St.-Pétersbourg.
Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences.
1855.

Se vend chez MM. *Eggers* et *Comp.*, libraires, Commissionnaires de l'Académie, Perspective de Nevsky, et à Leipzic, chez M. *Léopold Voss.*

Prix: 35 Cop. arg. — 12 Ngr.

CONTENU.

Page.

A. Schiefner. Bericht über die wissenschaftliche Thätigkeit des Herrn Prof. Wassiljew.....345

Wassiljew. Die auf den Buddhismus bezüglichen Werke der Universitäts-Bibliothek zu Kasan.....347

Dorn. Noch einige Nachweisungen über Pehlewy-Münzen.....387

P. Sawelsjew. Vierzehn unedirte Samaniden-Münzen.....399

A. Schiefner. Kurze Charakteristik der Thusch-Sprache.....402

Khanykov. Extrait d'une lettre à M. Dorn.....427

A. Schiefner. Ueber die nepalischen, assamischen und ceylonischen Münzen des Asiatischen Museums.....430

PJ
7
.A28
V.2
no.4

27 Januar / 8 Februar 1854.

Bericht über die wissenschaftliche Thätigkeit des Herrn Prof. Wassiljew. Von A. SCHIEFNER.

Der stellvertretende Professor extraordinarius des Chinesischen und des Mandshu an der Universität zu Kasan Magister Wassiljew hat der Akademie eine kleine Abhandlung über einige in der Universitäts-Bibliothek zu Kasan befindliche Bücher (о нѣкоторыхъ книгахъ, хранящихся въ Библіотекѣ Казанскаго Университета) eingereicht. Nach einer sorgfältigen Durchsicht derselben kann ich behaupten, dass sie eine Menge interessanter Data enthält und sich vollkommen zu einem Abdruck in den «Ученыя Записки» eignet. Der Verfasser behandelt nämlich in dieser Abhandlung vorzüglich solche Werke, welche dem berühmten französischen Sinologen Stanislas Julien bei der Herausgabe seines Werkes über den chinesischen Reisenden in Indien Hiouen-thsang zu Statten gekommen wären. Die Schwierigkeiten, welche Hiouen-thsangs Originalwerk, das Stanislas Julien leider nur in Auszügen mitzutheilen für gut befunden hat, sind Herrn Wassiljew nicht nur bekannt, sondern, was uns freuen muss, auch von ihm überwunden, da er bereits im Jahre 1845 eine russische Uebersetzung desselben ausgearbeitet hat. Die Herausgabe dieser Uebersetzung wäre ein Punct, auf den die Akademie zu dringen und dabei den Herrn Uebersetzer mit allem Nachdruck zu unterstützen hätte. Dadurch würde nicht nur den buddhistischen Studien, sondern auch der indischen Alterthumskunde ein wesentlicher Dienst erwiesen werden. Mit Dank würde Herr Wassiljew die allerdings unentbehrliche Hülfe unserer Sanskritologen bei Wiederherstellung der indischen Namen entgegen nehmen, da er sich während seines zehnjährigen Aufenthalts in Peking

weniger mit indischen Studien, als mit einer gründlichen Erlernung des Tibetischen und Chinesischen abgegeben hat. Wenn ich von einer gründlichen Erlernung rede, so beruht mein Urtheil hauptsächlich auf der Durchsicht der vielen interessanten und zum grossen Theil bisher in Europa unbekannten Nachrichten über die verschiedenen Lehren des Buddhismus in seiner ältern oder neuern Gestalt, welche Herr Wassiljew aus einer Menge sowohl tibetischer als auch chinesischer Werke geschöpft und in seinem Commentar zu dem umfangreichen sanskrit-tibetischen terminologischen Wörterbuch aus dem Tandjur niedergelegt hat. Wiewohl es sich erwarten lässt, dass Herr Wassiljew, dessen Thätigkeit jetzt vornehmlich zu Gunsten seiner Zuhörer an der Universität zu Kasan durch Abfassung nothwendig erforderlicher Lehrbücher in Anspruch genommen ist, es vorziehen wird vor der Hand die obengenannte Uebersetzung des Hiouenthsang'schen Reisewerks zuerst zu veröffentlichen, so darf ich doch den Wunsch nicht unterdrücken, dass er nicht gar zu lange die Herausgabe der in tibetischer Sprache von dem gefeierten Târanâtha verfassten Geschichte des Buddhismus n Indien nebst den von ihm aus tibetischen und chinesischen Quellen geschöpften Ergänzungen und Erklärungen aufschieben möchte. Wir sind zu solchen Erwartungen um so mehr berechtigt, als Herr Wassiljew während des zehnjährigen Aufenthalts in China einen anerkennungswerthen Fleiss an den Tag gelegt hat und wir annehmen dürfen, dass zur Veröffentlichung seiner Forschungen eben nicht vielmehr als die letzte Feile erforderlich sein werde.

Um nun auch der gelehrten Welt ausserhalb der Gränzen unseres Vaterlandes einige Nachrichten von den anerkennungswerthen Arbeiten des Herrn Wassiljew zukommen zu lassen, wäre ich der Ansicht, dass von der obengenannten Abhandlung auch eine deutsche Uebersetzung in dem Bulletin der historisch-philologischen Classe abzudrucken sei. Für eine Anfertigung derselben würde ich Sorge tragen.

(Aus dem *Bull. hist.-phil. T. X. No.* 19.)

27 Januar / 8 Februar 1854.

Die auf den Buddhismus bezüglichen Werke der Universitäts-Bibliothek zu Kasan.

Vom Prof. WASSILJEW.

Die Aufmerksamkeit, welche die Akademie der Wissenschaften unlängst den in unserer Bibliothek befindlichen Schätzen durch ihre Anfrage wegen des *Tandjur's* geschenkt hat, lässt mich hoffen, dass ihr auch Nachrichten über andere seltene, in der letzten Zeit aus Peking erhaltene Werke nicht uninteressant sein werden. Obwohl ein ausführlicher Katalog aller orientalischer Handschriften und Bücher schon seiner Vollendung entgegengeht, bis zu seiner Veröffentlichung wahrscheinlich aber noch einige Zeit verstreichen dürfte, so will ich einstweilen über die Werke Auskunft geben, welche eine besondere Aufmerksamkeit verdienen und vor der Hand nur diejenigen hervorheben, die meiner Meinung nach dem berühmten französischen Herausgeber des Lebens des *Hiouen-thsang* (*Histoire de la vie de Hiouen-thsang etc. traduite du Chinois par Stanislas Julien. Paris* 1853) zu Statten gekommen wären. In neuerer Zeit hat die gelehrte Welt, der es oblag Europa mit den Gegenden des östlichen Asiens bekannt zu machen, ihre Thätigkeit vorzugsweise buddhistischen Forschungen zugewandt. Ist man mit dem Inhalt der orientalischen Litteraturen vertraut, so kann es einem nicht auffallen, weshalb der Buddhismus so bevorzugt worden ist: im Tibetischen und Mongolischen giebt es fast gar keine anderen

Schriftwerke als Abhandlungen über die herrschende Religion der Gegenden, denen jene Sprachen eigenthümlich sind. Wir müssen jedoch auf einen Umstand aufmerksam machen. Wie gefeiert auch der *Kandjur* und *Tandjur*, diese beiden gewaltigen, mit der grössten Frömmigkeit von zweien halbcivilisirten Völkern verehrten Sammelwerke sein mögen, wie sehr sie das Interesse unserer Forscher rege gemacht haben, so reichen sie doch keineswegs zu einer erschöpfenden Ergründung des Buddhismus hin. Auch würden uns wahrscheinlich die in der Sanskritsprache abgefassten Originalwerke ebensowenig helfen, denn schwerlich darf man hoffen vollständig alle Werke aufzufinden, welche die verschiedenen Schulen zu Grunde legten, wenn sie entweder *Sûtra's* verfassten, die sie ihrem Lehrer *Çâkjamuni* zuschrieben, oder *Çâstra's* herausgaben, welche das in den *Sûtra's* Erzählte oder Behauptete erläuterten. Der Buddhismus war vielfachen Umgestaltungen unterworfen, ehe er nach Nepal vordrang, wo man Sanskritoriginale antrifft, und bevor er nach Tibet kam, von wo aus er sich über alle von mongolischen Völkerschaften bewohnten Gegenden ausbreitete. Besonders wichtig ist es, dass er in diesen Gegenden nur in Gestalt einer Schule auftritt, welche alle Werke, selbst die dem Lehrer zugeschriebenen, ausschloss, wenn sie sich nicht mit ihrem System vertrugen; ein Fünftel des *Kandjur's* und fast die Hälfte des *Tandjur's* ist mit Abhandlungen angefüllt, die zu der Abtheilung der *Tantra's*, dieser mystischen oder vielmehr rein magischen Phantasien gehören, welche sich bis zum Ekel entwickelt haben. In Europa dürfte man an ihnen keinen Geschmack finden, sondern sie können hier höchstens nur zum Ergötzen gereichen. Dagegen bildet in dem tibetisch-mongolischen Buddhismus die *Tantra*-Lehre den wesentlichsten Theil, auf den die ganze Aufmerksamkeit und die ganze Gelehrsamkeit oder vielmehr Geschicklichkeit der Geistlichen gerichtet ist. Dies ist die letzte und endliche Entwicklungsstufe des Buddhismus, welcher bei seinem ersten Entstehen durchaus keine positiven Principien hatte, sondern diese kamen in den einzelnen Schulen je nach der Entwicklung der philosophischen Richtung auf. So werden die einzelnen Lehren von Buddha

und von den verschiedenen Personen sowohl der buddhistischen Mythologie als auch der Hierarchie, sowie die einzelnen Begriffe und Sätze in jeder Schule verschieden erklärt, während man bei uns oft die Erklärung einer Schule dem ganzen Buddhismus beilegt.

Demnach werden wir im *Kandjur* und im *Tandjur* vergebens die vier *Âgama's* (འཕྲིན་ལས་བཞི) suchen, obwohl sie häufig in tibetischen Werken erwähnt werden und uns als Grund-*Sûtra's* des anfänglichen Buddhismus besonders wichtig sind[1]); eben so wenig finden wir in diesen Sammlungen die sieben *Abhidharma's* (མངོན་པ་སྡེ་བདུན), diese den ersten Schülern Buddha's zugeschriebenen Erläuterungs-*Çâstra's*[2]), die *Vinaja's* der verschiedenen Schulen und eine Menge anderer Werke, in denen der ursprüngliche Buddhismus, ohne welchen man natürlich den späteren nicht gut begreifen kann, in der klarsten Gestalt hervortritt. In dieser Beziehung verdienen die buddhistischen Werke in chinesischer Sprache unstreitig den Vorzug vor allen andern; und das mit allem Recht, da sie in ununterbrochener Reihenfolge seit dem vierten bis zum zehnten Jahrhundert übersetzt worden sind. (Unter der Song- und Juen-Dynastie, die zunächst folgten, wurden nur wenige Werke übersetzt und zwar aus der *Tantra*-Classe; zu dieser Zeit treten aber schon die Tibeter als Fortsetzer der Uebersetzungen auf.) Folglich hatten die Chinesen Zeit die sogenannte *Hînajâna*-Lehre oder den ursprünglichen Buddhismus in dem vollsten Glanze zu sehen; sie waren frei von jenen Antipathien, welche die Buddhisten im Westen in Zwietracht setzten und übersetzten alles ohne Auswahl, zu welcher Schule es auch immer gehören mochte. So haben sich alle

1) Vergl. Burnouf, *Introduction à l'histoire du Buddhisme p.* 48. Sch.

2) Ueber das vermeintlich hohe Alter dieser *Çâstra's* habe ich meine Vermuthung ausgesprochen in der Recension von St. Julien's *Histoire de la vie de Hiouen-thsang, Bull. hist.-phil. T. XI. p.* 100. = *Mélanges asiat. T. II. p.* 168 folg. Sch.

obengenannten Werke wahrscheinlich nur in chinesischen Uebersetzungen erhalten, und wir finden, dass, die *Tantra's* ausgenommen, die drei Haupttheile der buddhistischen Litteratur, welche die dogmatische Grundlage dieser Religion bilden: die *Vinaja's*, die *Sútra's* und die *Abhidharma's*, sich in weit grösserer Vollständigkeit im Chinesischen als im *Kandjur* und *Tandjur* darbieten. Dieses letztere Sammelwerk entspricht den *Abhidharma's* oder den Erläuterungs-*Çástra's*, enthält aber lange nicht alle verschiedenartigen Recensionen derselben und bietet dagegen ausführlichere Commentare zu den *Sútra*- und *Vinaja*-Texten der *Mahdjána*-Schule. Aus diesem Grunde glaubten wir, ohne auf die Verschiedenheit der Sprachen ein Gewicht zu legen, nach Anschaffung aller chinesischer buddhistischer Werke, die unter dem Namen *San-thsang* (*Tripitaka*) bekannt sind, für unsere Bibliothek lieber den *Tandjur* als den *Kandjur* gewinnen zu müssen, zumal da die letztere Sammlung sich in St. Petersburg sowohl in dem asiatischen Museum der Akademie der Wissenschaften als auch in der Bibliothek des asiatischen Departements des Ministeriums der auswärtigen Angelegenheiten befindet [3]).

Eine ordentliche und erschöpfende Kenntniss des Buddhismus kann meiner Meinung nach nur durch eine Verknüpfung der sich gegenseitig ergänzenden chinesischen und tibetischen Litteraturen angebahnt werden. Ich habe schon oben gesagt, dass keine Hoffnung da wäre alle in diesen beiden Sprachen erhaltenen Texte in ihren Sanskritoriginalen wiederaufzufinden. Das Gesagte lässt sich noch weit mehr auf die Erläuterungsschriften der *Çástra's* anwenden. Die in mongolischer Sprache erhaltenen Quellen verdienen noch weniger beachtet zu werden. Obwohl der *Kandjur* und *Tandjur* auch in mongolischer Sprache gedruckt sind, so frägt es sich dennoch sehr, ob sie in dieser Gestalt jemals nach Europa gelangen

3) Einer mündlichen Mittheilung des Hrn. Wassiljew verdanke ich die Nachricht, dass die letztgenannte Bibliothek baldigst auch den *Tandjur* und zwar in der Pekinger Ausgabe erhalten wird, während das Exemplar der Universitäts-Bibliothek zu Kasan in Narthang gedruckt ist. Sch.

werden. Bisher haben wir nur Bruchstücke dieser Sammlungen gehabt, während wir unsere Bibliotheken mit buddhistischen Werken in den beiden obengenannten Sprachen angefüllt sehen. Ausserdem hat die Litteratur des Buddhismus in China und Tibet selbst Fortsetzer gefunden. Ganz anders verhält es sich in der Mongolei, wo mit Ausnahme weniger Gegenden der ganze Gottesdienst in tibetischer Sprache stattfindet und wo viele sogar gelehrte Geistliche und Schriftsteller, weil sie ihre Muttersprache nicht zu schreiben verstehen, ihre Zuflucht zu dem gründlich von ihnen erlernten Tibetischen nehmen. Kein einziges der wichtigeren Werke, selbst nicht aus der Zahl derjenigen, die in den theologischen Facultäten gebraucht werden, kommt in einer mongolischen Uebersetzung vor. So geschieht es, dass man jetzt in keinem der dem chinesischen Reiche gehörigen Länder, geschweige denn sonst irgendwo, die in unserer Bibliothek vorhandenen handschriftlichen Werke in mongolischer Sprache finden kann. Einer der Söhne des Kaisers *Khien-long*, der, obwohl augenscheinlich ein eifriger Buddhist, sich dennoch nicht zu der mühvollen Erlernung der tibetischen Sprache entschliessen konnte, wollte einige religiöse Schriften in der ihm geläufigen mongolischen Sprache haben, weshalb er sie von den Geistlichen übersetzen liess. Diese Handschriften besitzen wir sämmtlich. Man kann ihre Pracht bewundern, ihre Seltenheit hoch anschlagen, was will das aber bedeuten, da der grösste Theil derselben aus mystischen Artikeln besteht. Nur die Geschichte des Buddhismus in Tibet, drei Theile des *Tandjur* und die Lebensbeschreibungen einiger Geistlichen wiegen durch ihren Inhalt alles Uebrige auf. Kann man sich aber damit begnügen, wenn es eine solche Masse anderer interessanter Werke in chinesischer und tibetischer Sprache giebt? Wir haben es also nur dem Umstande, dass die mongolische Sprache früher als die chinesische und tibetische unter uns bekannt wurde und dem bewunderungswerthen Talent so wieder rastlosen Thätigkeit unserer gelehrten Mongolisten zu verdanken, wenn sie bei ihren beschränkten Mitteln in diesem Fache so Bedeutendes geleistet haben.

Eine gegenseitige Ergänzung aus beiderlei Quellen muss auch bei der Sammlung von Werken, die in Betreff des Buddhismus wie in China so auch in Tibet geschrieben sind, stattfinden. Sie dienen uns nicht nur zur Aufhellung der Geschichte und der Umgestaltungen des Buddhismus in diesen Gegenden, sondern auch in seinem Ursitze — Indien. In chinesischer Sprache ist eine solche Sammlung unter dem Namen *Siu-thsang* (*Piṭaka*-Ergänzung) bekannt [4]). In ihr befinden sich 1) Commentare zu mehreren wichtigen Werken, nämlich: *Lien-hoa-king* (सद्धर्मपुण्डरीक), *Hoa-yen-king* (अवतंसक), *Nie-pan* (निर्वाण) und andere, zu denen es keine Commentare im Tibetischen giebt. 2) Eigentlich dogmatische Werke, welche die Ideen chinesischer Buddhisten auseinandersetzen oder eine Encyklopädie des Buddhismus enthalten, z. B. *Fa-yuen-tchou-lin*, *Tsoung-tsing-lou*, *Tian-taï-sse-kiao-i* u. s. w. 3) Alle auf die Geschichte des Buddhismus bezüglichen Werke. In Betreff solcher Werke müssen wir jedoch eine Bemerkung machen. Was die von den Chinesen über die Geschichte des Buddhismus in Indien und anderen Gegenden mitgetheilten Nachrichten anbelangt, so finden wir fast nichts ausser einer kurzen Biographie des *Çâkjamuni* und der bekannten 28 Patriarchen. Dagegen nehmen die China angehörigen Geistlichen einen ungeheuer grossen Platz ein; was uns nicht wundern darf, da die Zahl derselben ausserordentlich gross ist: der Buddhismus besteht in diesem grossen Lande ungefähr anderthalb tausend Jahr; wie viel-berühmte Klöster sind nicht sowohl früher als jetzt errichtet worden und jedes Kloster hielt es hier wie in Tibet für seine Pflicht seinen Gründer zu verherrlichen. Für uns haben alle diese einzelnen Biographien durchaus gar kein Interesse, da der Buddhismus in China hinlänglich von den Verfügungen der Regierung ab-

4) In dieser Sammlung sind jedoch viele bemerkenswerthe auf die Geschichte und die Litteratur des Buddhismus bezügliche Werke nicht aufgenommen, viele andere dagegen aufgenommen, die diese Ehre nicht verdienen; deshalb habe ich mich mit einer Auswahl begnügt und diese ganze Sammlung besonders eingetheilt. *W.*

hängt und die wichtigsten Nachrichten über die Geschichte dieser Religion auch ohne diese Biographien erhalten werden können. Ganz anders verhält es sich mit den tibetischen und mongolischen Geistlichen. Jede ihrer Biographien müssen wir wie einen Schatz betrachten; denn in Ermangelung einer Geschichte dieser Gegenden erhalten wir nur durch diese Biographien einen Begriff von den Hauptbegebenheiten und dem Charakter der einzelnen Länder. Ausserdem haben die chinesischen Mönche selten irgend eine eigenthümliche Richtung: sie spielen ebensowenig in der Dogmatik als in der Politik eine Rolle. Deshalb sind alle ihre Biographien nur mit Beschreibung ihres ascetischen Lebens angefüllt. Eine sehr bedeutende Anzahl von Werken, die unter dem Namen *Yui-lou* bekannt sind, enthalten nur Aussprüche in ihrer Anwendung auf die Texte gewisser Bücher; alle diese *Yui-lou* habe ich aus meiner Sammlung ausgeschlossen. Dagegen spielen die tibetischen Geistlichen (und nach ihnen auch die mongolischen, z. B. der urginsche *Dshe-btsun damba* [རྗེ་བཙུན་དམ་པ], *Neitshi toin* u. a. m.) eine wichtige Rolle für das Schicksal ihrer Gegend, die ganz und gar unter dem Einfluss ihrer Intriguen und endlich auch unter ihrer Leitung steht. Die von ihnen gegründeten Klöster sind Anfänge einer zukünftigen grössern oder geringeren Herrschaft; die von ihnen verfassten Werke begründen oft sogar noch bei ihren Lebzeiten neue Schulen. Ausserdem sind diese *Yui-lou's* tibetischer Geistlicher, welche *Sumbum* (གསུང་འབུམ) heissen, sehr von den chinesischen verschieden. Sie sind grösstentheils Sammlungen bedeutender Werke, die entweder die dogmatische oder theologische Kritik oder endlich die Geschichte des Buddhismus betreffen. Deshalb haben wir keins dieser Werke, wenn wir es erhalten konnten, aus den Händen gelassen. Ausgenommen davon sind jedoch mehrere schon im Besitz der Akademie der Wissenschaften befindliche. Wir haben den *Sumbum* des hinlänglich bekannten *Tsonkhava* (ཙོང་ཁ་པ) in 21 Bänden und auch daraus 18 Bände in mongolischer

Sprache, den *Sumbum* des *Toguan chutuktu* (ཐོ་ཀྭན་ཧུ་ཐུག་ཐུ) in 16 Bänden, in denen ausser vielen Lebensbeschreibungen berühmter Geistlicher eine Schilderung aller buddhistischen Schulen Tibets vorkommt, und den *Sumbum* des *Longdol-Lama* (ཀློང་རྡོལ་བླ་མ), welcher eine Menge interessanter Artikel zur Uebersicht sämmtlicher Lehren des Buddhismus als auch eine Aufzählung aller Werke tibetischer Geistlicher enthält[5]). Als Handbuch der Lebensbeschreibungen aller bekannter Personen sowohl in Indien, Tibet, als auch in der Mongolei muss ich hier ein bereits im Jahre 1841 von mir an die Akademie gesandtes Werk mit Namen *Thob-jig* (ཐོབ་ཡིག) erwähnen. (Vergl. Schmidt und Böhtlingk's Verzeichniss der tibetischen Handschriften und Holzdrucke No. 287 — 290.) Unter diesem Namen versteht man gewöhnlich Register, die jeder Geistliche anfertigen muss, um die Namen derjenigen Werke einzutragen, die er bei irgend einem Lehrer gehört d. h. zu deren Lesung er einen Segen oder eine Erlaubniss Namens *lung* (ལུང) erhalten hat. Bei den Buddhisten Tibets hat sich nämlich die indische Sitte jener alten Zeiten erhalten, wo es noch keine Schrift gab und die Schüler die *Sûtra's* aus dem Munde ihrer Lehrer lernten[6]). Deshalb darf auch

---

5) Der *Sumbum* des *Longdol-Lama* ist auch für die Akademie durch Hrn. Wassiljev angekauft worden und befindet sich unter No. 311^b, so wie auch in der Bibliothek des asiat. Departements unter No. 514, in dieser Bibliothek ist auch unter No. 507 der *Sumbum* des *Toguan-chutuktu*, dessen Name in dem Katalog in Uebereinstimmung mit andern mir bekannten Quellen ཐུའུ་བཀྭན geschrieben wird. Sch.

6) Hr. Wassiljew behauptet nämlich auf Grundlage aller von ihm eingesehenen tibetischen und chinesischen Quellen zu der Ueberzeugung gekommen zu sein, dass es bei dem ersten Auftreten des Buddhismus in Indien noch keine Schrift gegeben habe. Sicherer wäre es zu behaupten, dass der Buddhismus bei seinem ersten Auftreten von der Schrift keinen Gebrauch gemacht habe. Sch.

jetzt niemand sich eigenmächtig an die Lesung irgend eines Originalwerks machen, ohne zuvor dazu einen Segen erbeten oder ohne dasselbe zuvor bei einer solchen Person gehört zu haben, die es selbst von einer andern in ähnlichem Verhältniss zu einer dritten stehenden gehört hat. Auf diese Weise pflanzt sich jedes Werk wie durch Vererbung fort. Man begreift leicht, dass eine solche Maassregel theils auch getroffen worden ist, um den Buddhismus vor untergeschobenen Werken zu sichern, was jedoch wenig geholfen hat. In Folge dieser Sitte finden wir in den Lebensbeschreibungen der einzelnen Geistlichen beständig erwähnt, dass dieser oder jener dieses oder jenes Buch bei dem und dem gehört habe. *Tsonkhava*, der fast ganz Tibet durchstreifte um sich mit allen in jenem Lande befindlichen und von dieser oder jener Schule angenommenen Werken bekannt zu machen, entschloss sich dann aus allen den verschiedenartigen ihm bekannt gewordenen Elementen ein Ganzes zu bilden, worin auch sein Hauptverdienst besteht. Es giebt auch viele gedruckte *Thob-jig's*, derjenige aber, von welchem ich so eben Erwähnung that, ist der berühmteste, weil sein Verfasser, *Dshaja-Pandita*, oft zur Uebersicht den Inhalt der verschiedenen Lehren des Buddhismus und ihren Zusammenhang unter einander mittheilt. Indem er die Personen, welche an der successionsartigen Ueberlieferung jedes Werkes Theil genommen haben, aufzählt, giebt er uns Materialien an die Hand um, wenn nicht die Chronologie, so doch die Aufeinanderfolge der einzelnen Personen in Indien zu bestimmen; hauptsächlich theilt er aber immer die Biographien der buddhistischen Schriftsteller von Indien bis zur Mongolei mit, so dass daraus fast eine Uebersicht und eine Geschichte der buddhistischen Litteratur entsteht.

4) Einen vierten Bestandtheil unserer chinesischen *Pitaka*-Ergänzung (*Siu-thsang*) bilden die auf die buddhistische Litteratur bezüglichen Werke. Dies sind Kataloge der ins Chinesische übersetzten Bücher mit Hinzufügung verschiedener interessanter Bemerkungen (wie in dem *Chû-san-thsang-tsi*) oder auch eine kurze Angabe ihres Inhalts, wie z. B. der Katalog der *Song*-Dynastie, *Ta-thsang-ching-kiao-fa p'ao-piao-mo* oder

wie endlich der Katalog der *Juen*-Dynastie, in welchem die chinesischen Büchertitel mit den tibetischen verglichen, unter den letztern aber oft Werke genannt werden, die es im Tibetischen nicht giebt. Man kann jedoch aus diesem Katalog ersehen, dass unter der *Juen*-Dynastie mehrere Werke aus dem Tibetischen ins Chinesische übersetzt worden sind, welche nicht in der jetzigen Sammlung des *San-thsan* enthalten sind. Von der Wichtigkeit dieses Katalogs rücksichtlich der Vergleichung oder Wiederherstellung der Titel werden wir weiter unten sprechen. Unbedingt den Vorzug vor allen diesen Katalogen verdient ein noch in keine Sammlung aufgenommenes und bisher noch ganz unbekanntes Werk unter dem Titel *Yue-thsang-tchi-tsin*, welches einen starken Band in 12 Heften (*pen-tse*) und 46 Abschnitten (*tsiouen*) bildet. In diesem Werke, welches wir fast ganz übersetzt haben, finden wir eine recht genaue Inhaltsangabe von jedem buddhistischen Buche. Die Wichtigkeit eines solchen Handbuchs für uns und überhaupt für jeden, der sich mit dem Buddhismus beschäftigt, ist leicht zu begreifen. Ohne eine solche Anleitung kann es leicht geschehen, dass wir das erste beste Buch nehmen und es mit zufällig zusammengekommenen Anmerkungen herausgeben, ohne zu wissen, welche Stellung es zu andern mit ihm verwandten Werken einnimmt. Bis jetzt kann sich niemand rühmen, dass er einen Begriff von der Gesammtheit der ganzen buddhistischen Litteratur hätte, ebensowenig als bisher irgend jemand uns die verschiedenen Lehren der einzelnen Schulen oder Secten auseinandergesetzt hat. Geschieht dies nicht, so werden wir immer in einem Labyrinth von lauter Vermuthungen herumirren.

Hierher rechnen wir auch die Hrn. Stanislas Julien bekannten Wörterbücher: *Fan-i-ming-i-tsi*, *San-thsang-fa-sou* und *I-tsie-king-in-i*. Das zuletztgenannte ist wirklich wichtig, wenn man es in irgend eine lexicographische Ordnung bringt, weil es nur eine Sammlung der Wörter ausmacht, deren Erklärung wir auch am Ende eines jeden Capitels buddhistischer Bücher finden, so dass sie dort weit nützlicher sind. *San-thsang-fa-sou* ist eine Sammlung verschiedener buddhistischer Begriffe, die in einer gewissen Zahl vorkommen (z. B.

3 Körper [काय], 10 Kräfte [बल], 10 *Pâramitâ's* u. s. w.); dergleichen Wörterbücher giebt es auch im Tibetischen, nur mit dem Unterschiede, dass uns kein einziges bekannt ist, das wie im Chinesichen, mit einem Commentar versehen wäre. Diese Commentare können jedoch schwerlich den Anforderungen eines auch nur etwas mit buddhistischen Werken vertrauten Forschers genügen. Ausserdem sind ungeachtet des grossen Umfangs dieses Buchs demselben eine Masse von Ausdrücken entgangen, deren Erklärung nothwendiger wäre als eine Masse anderer, die nur in einigen und dabei durchaus nicht interessanten Werken vorkommen. In dieser Hinsicht verdient das zuerst genannte Lexicon *Fan-i-ming-i-tsi* es weit mehr, beachtet zu werden. In demselben sind die gebräuchlichsten buddhistischen Begriffe und recht ausführliche Erklärungen derselben gesammelt, letztere verlieren sich aber oft in leeres Gerede und man kann nicht sicher sein, dass man nicht nach Durchlesung eines Artikels mit sämmtlichen Commentaren auf Schwierigkeiten bei Erklärung der behandelten Begriffe stosse. Ein wenn gleich nicht so umfangreiches, aber gründlicheres Wörterbuch dieser Art besitzen die Tibeter im *Tandjur* unter dem Namen *Ra-dshor* (སྒྲ་སྦྱོར་བམ་པ་གཉིས). In diesem finden wir eine genaue Definition der gebräuchlichsten Begriffe und gewöhnlich werden auch die Sanskritwörter, in denen der ganze etymologische Horizont der einzelnen Begriffe vorliegt, hinzugefügt. Wie gut wäre es, wenn auch das grosse, ebenfalls im *Tandjur* befindliche Wörterbuch *Mahâvjutpatti* mit solchen Erklärungen versehen wäre. Doch von diesem werden wir weiter unten sprechen.

Die bis jetzt bei uns vorhandenen Quellen für den Buddhismus berechtigen uns zu dem Schluss, dass das Chinesische uns dienlicher sein wird sowohl um den Inhalt buddhistischer Werke, deren wir, wie oben bemerkt worden, mehr in dieser Sprache als im Tibetischen haben, als auch um die Erklärungen der verschiedenen Begriffe kennen zu lernen. Ganz anders verhält es sich aber, wenn wir uns an eine methodische Erforschung der einzelnen Glaubenssätze machen. Wir haben schon oben gesagt, dass ein grosser Theil der

Commentare zu den *Sûtra's* in China selbst verfasst worden ist, während uns im *Tandjur* eine Reihe solcher Werke vorliegt, die in Indien selbst ihren Ursprung haben. Ausserdem haben nur die Tibeter bei sich eine Art von theologischem Facultätscursus (མཚན་ཉིད) eingerichtet, was in China nicht der Fall ist. Dieser Cursus besteht aus fünf Hauptabtheilungen; nämlich aus den *Páramitá's* (ཕར་ཕྱིན), dem *Madhjamika* (དབུ་མ), dem *Abhidharma* (མངོན་པ), dem *Vinaja* (འདུལ་བ) und den *Tantra's* (རྒྱུད); als Handbücher dienen dabei gewisse indische Werke, welche den Chinesen grösstentheils unbekannt sind und in welchen der wesentliche Inhalt des Gegenstandes in *Gáthá's* zusammengedrängt ist. Zu diesen *Gáthá's* hat man schon in Indien Commentare geschrieben, da sie aber in Tibet fortfuhren als Inbegriff der Glaubenslehren eine grosse Autorität auszuüben, so haben die Gelehrten dieses Landes ihre Vorgänger übertroffen. Die Sprache dieser Commentare, deren wir eine bedeutende Anzahl erworben haben, ist von dem Stil anderer Werke auffallend verschieden und deshalb eben nicht sehr verständlich, wenn man zwar sonst des Tibetischen mächtig, aber nicht hinlänglich mit der Methode dieser Commentare vertraut ist [7]). Ueberall treffen wir eine dialectische Richtung. Kein Satz wird uns anders geboten, als nach einer Reihe der verschiedensten Einwürfe der einzelnen Schulen, die hier ihre Widerlegung finden. Natürlich müssen wir auf diese Weise nicht nur eine bestimmte buddhistische Secte kennen lernen, sondern auch mit den andern bekannt werden. Ausserdem erlangen wir nur hier eine Einsicht in die Begriffe, welche die Grundlage des Buddhismus ausmachen und eine weit grössere Beachtung verdienen als die in

7) Soviel ich von dergleichen Commentaren angesehen habe, haben mich überzeugt, dass diese Schwierigkeiten eben in der getreuen und fast knechtischen Uebertragung und Nachahmung indischer Art und Rede bestehen. Sch.

dem obenerwähnten *San-thsang-fa-sou* vorkommenden. Aber einen noch grössern Werth haben in Vergleich mit den chinesischen Quellen die tibetischen in Betreff der Geschichte des Buddhismus. Wir haben schon oben gesagt, wie arm in dieser Hinsicht alle chinesisch verfassten Geschichten sind [8]. Während es in der letztgenannten Sprache eine solche Menge von Werken der *Hînajâna*-Lehre giebt, erfahren wir nur durch tibetische Schriftsteller wodurch sich die acht Hauptschulen der *Vaibhâshika*-Secte unterschieden, nur durch sie wissen wir von der Existenz der zur *Hînajâna*-Lehre sich haltenden Secte der *Sautrântika's* sowie von den verschiedenen Unterabtheilungen der *Mahâjâna*-Lehre. Es giebt eine besondere Art von grossen Werken unter dem Namen *Siddhânta*, im Tibetischen *Ruv-tha* (གྲུབ་མཐའ), welche uns nicht nur mit den buddhistischen Schulen, deren Gründern und Schicksalen, sondern auch mit nichtbuddhistischen indischen Schulen bekannt machen. Solche *Siddhânta's* giebt es von *Dsham-jang-shadba* (འཇམ་དབྱངས་བཞད་པ): གྲུབ་མཐའི་རྣམ་བཤད་རང་གཞན་གྲུབ་མཐར་ཀུན་དང་ཟབ་དོན་མཆོག་ཏུ་གསལ་བ་ཀུན་བཟང་ཞིང་གི་ཉི་མ་ལུང་རིགས་རྒྱ་མཚོ་སྐྱེ་དགའི་རེ་བ་ཀུན་སྐོངས, Auseinandersetzung sowohl der eignen als auch der fremden Systeme nebst vorzüglicher Aufhellung des tiefen Sinnes, (betitelt:) »die das Gefilde des allgemeinen Wohls erhellende Sonne und das alle Wünsche der Menschen befriedigende Meer der Lehre (Buddha's) und der Wissenschaft« und von *Tshang-tsha Chutuktu* (ལྕང་སྐྱ་ཧུ་ཐུག་ཐུ): གྲུབ་མཐའ་རྣམ་པར་བཞག་པ་གསལ་བ་ཐུབ་བསྟན་ལྷུན་པོའི་མཛེས་རྒྱན, Auseinandersetzung der Systeme, betitelt *Sumeru-*

8) In der Sammlung *San-thsang* giebt es jedoch ausserdem noch einige aus dem Sanskrit übersetzte Geschichten, z. B. die des Königs *A-yu* (*Açoka*) in 5 Capiteln, des *Açvaghosha*, *Nâgârg'una* und *Ârjadeva* (alle drei im ersten Capitel) und des *Vasubandhu*. *W.*

Schmuck der Buddha-Lehre [9]). Ausser diesen giebt es eine noch interessantere Reihe von Religionsgeschichten, Namens *Tshoi-dshung* (ཆོས་འབྱུང d. i. Gesetz-Entstehung). Unter diesen nimmt nicht nur rücksichtlich des Buddhismus in Indien, sondern auch der Geschichte des Landes selbst unbedingt die erste Stelle der *Tshoi-dshung* des *Târanâtha* ein. Er führt den Titel: དམ་པའི་ཆོས་རིན་པོ་ཆེ་འཕགས་པའི་ཡུལ་དུ་ཇི་ལྟར་དར་བའི་ཚུལ་གསལ་བར་སྟོན་པ་དགོས་འདོད་ཀུན་འབྱུང་, Klare Auseinandersetzung der Art und Weise wie die grosse und köstliche Lehre in *Âryadeça* zu Kraft kam, betitelt: «Der Erzeuger alles Nothwendigen und Gewünschten» und behandelt nur dieses Land. Der Verfasser hat, wie er selbst im Epilog sagt, noch indische Quellen, namentlich das Werk des *magadha*'schen Pandits *Sa-dvang-zangbo* (ས་དྭངས་བཟང་པོ) und das *Buddhapurâna* benutzt. Er fängt mit dem Tode Buddha's an und in jedem der 38 Capitel der eigentlichen Geschichte giebt er zuerst Nachricht, wer zu jener Zeit König war und wodurch er sich auszeichnete und was für berühmte buddhistische Geistliche unter seiner Regierung lebten, erzählt dann deren Geschichte und zählt ihre Werke auf. Obwohl sich dabei Fehler eingeschlichen haben, auf welche schon die Tibeter aufmerksam machen und obwohl oft Personen und Ereignisse verwechselt werden, so muss man dennoch die Herausgabe dieses Werkes wegen seiner Wichtigkeit zunächst im Auge haben. Es wird zwar Sache der Kritik sein die einzelnen Facta einer läuternden Prüfung zu unterwerfen, wir haben es hier aber auf jeden Fall nicht mit fragmentarischen Ereignissen zu thun, die wir nicht unterzubringen wissen, sondern mit Be-

9) Beide Werke sind im Besitz der Akademie der Wissenschaften, das erstere ward durch Hrn. Wassiljew angekauft, das letztere befindet sich in den gesammelten Werken des *Tshantsha Chutuktu* (No. 305—11 des Schmidt- u. Böhtlingk'schen Verzeichnisses). Sch.

gebenheiten, deren Erzählung sich durch eine Reihe von 1500 Jahren hinzieht. Von diesem Werke habe ich eine Uebersetzung angefertigt und hätte dieselbe schon längst der Akademie vorgelegt, wenn ich nicht bei der Wiederherstellung der Eigennamen, die alle ins Tibetische übersetzt sind, auf Schwierigkeiten gestossen wäre. Diese Wiederherstellung ist nicht so leicht als im *Hiouen-thsang*, weil in dem Reisewerk des letztern lauter bekannte Personen vorkommen, deren wahre Namen der Verfasser nie, wenn auch in einer verderbten Gestalt, mitzutheilen unterlässt, in der Geschichte *Târanâtha's* aber giebt es Hunderte von unbekannten Personen, deren Geschichte wir nur hier treffen. Wie wir unten sehen werden, ist es nicht schwierig die Sanskrit-Bedeutung eines tibetischen Wortes zu ermitteln, doch bei den Eigennamen weiss man nicht, welches Sanskritwort das rechte ist, da einem tibetischen mehrere Sanskritwörter zu entsprechen pflegen [10]). Wüssten wir z. B. nicht, dass der von den Tibetern *Sengge-zangbo* (སེང་གེ་བཟང་པོ) genannte Schriftsteller *Haribhadra* heisst, so würden wir den Namen unzweifelhaft durch *Simhabhadra* übersetzen und auf diese Weise einen falschen Namen haben.

Ein anderes nicht minder beachtenswerthes Werk ist die Geschichte des Buddhismus oder der *Tshoi-dshung* des *Wu-ton* (བུ་སྟོན), welcher die beiden grossen Sammlungen des *Kandjur* und *Tandjur* angebahnt hat, unter dem Titel: བདེ་བར་གཤེགས་པའི་བསྟན་པའི་གསལ་བྱེད་ཆོས་ཀྱི་འབྱུང་གནས་གསུང་རབ་རིན་པོ་ཆེའི་མཛོད་ «die die Lehre des *Tathâgata* aufhellende Fundgrube des Glaubens, betitelt der köstliche Schatz der Lehre». In diesem Werke wird der Inhalt der Buddhalehre und deren

10) Vergleiche über diesen Punkt Burnouf, *Introduction à l'histoire du Buddhisme* p. 22. Sch.

Geschichte sowohl in Indien als auch in Tibet mitgetheilt. Für die politische Geschichte des letzteren Landes bildet dieses Werk nebst dem Königsspiegel (རྒྱལ་རབས་གསལ་བའི་མེ་ལོང་, der die Reihenfolge der Könige aufhellende Spiegel) [11]), den Schmidt in seinen Anmerkungen zum *Sanang-Setsen* den *Bodhimur* nennt, bis jetzt zu die einzige Quelle. Für die Geschichte des Buddhismus in Tibet haben wir eine Menge von Quellen, die man mir aus dem Innern dieses Landes besorgt hat. Um des bereits obengenannten Werkes des *Toguan Chutuktu* und einer Menge von Biographien (worunter auch eine ausführliche des *Tsongkhava* in mongolischer Sprache) zu geschweigen, haben wir: 1) *Debther ngonbo* (དེབ་ཐེར་སྔོན་པོ) das blaue Buch in 485 Bogen feinen Druckes [12]), welches man, wer weiss weshalb, für eine politische Geschichte ausgegeben hat, obwohl man viele Materialien zu einer solchen in ihr findet. Es enthält die Geschichte des Buddhismus bis auf *Tsonkhava*. 2) Die Geschichte der von *Dshu Atisha* in Tibet gestifteten Schule der *Kadamba's* (བཀའ་གདམས་པ) in 417 Blättern, verfasst von *Kunga-gjaltsʻan* (ཀུན་དགའ་རྒྱལ་མཚན) und die von seinem Schüler *Sodnam-rag* (བསོད་ནམས་གྲགས) herrührende Fortsetzung. 3) Der gelbe *Vaidûrja*-Spiegel (བཻ་ཌཱུརྱ་སེར་པོའི་མེ་ལོང) in 419 Blättern, eine Geschichte der von *Tsonkhava* gestifteten Schule der Gelbmützen, ein Werk des berühmten *Sangdshai-desrid-dshamtsʻo* (སངས་རྒྱས་བདེ་སྲིད་རྒྱ་མཚོ) u. a. m. Die Tibeter theilen jedoch auch die Geschichte des Buddhismus

11) Ist ebenfalls von Hrn. Wassiljew für die Akademie angekauft worden; s. meinen Bericht No: 438^a. Sch.

12) Befindet sich ebenfalls in der letzten Büchersendung aus Peking, No. 286^b. Sch.

in den angränzenden Ländern mit; ausser der Geschichte des Buddhismus in der Mongolei [13]), die ich an die Akademie gesandt habe und von der unsere Bibliothek ausser dem gedruckten Exemplar eine von diesem etwas abweichende Abschrift der Originalhandschrift des Verfassers besitzt, sehen wir eine Geschichte des Buddhismus in China (རྒྱ་ནག་ཆོས་འབྱུང), die von einem Geistlichen in Kukechoto nach chinesischen Quellen verfasst ist; doch darüber weiter unten. Endlich besitzen wir das bemerkenswerthe Werk des *Sumbha-khanbo* (སུམ་པ་མཁན་པོ) aus Kukechoto: འཕགས་ཡུལ་རྒྱ་ནག་ཆེན་པོ་བོད་དང་སོག་ཡུལ་དུ་དམ་པའི་ཆོས་འབྱུང་ཚུལ་དབག་བསམ་ལྷུན་བཟང, Art und Weise des Aufkommens der trefflichen Lehre in Árjadeça (Indien), Gross-China, Tibet und in der Mongolei, betitelt *Kalpaswriksha* (der Götterbaum) in 317 Blättern [14]). *Sumbha-khanbo*, dessen übrige Werke sich auch durch Gründlichkeit auszeichnen, giebt uns hier eine Geschichte des Buddhismus in Indien, China, Tibet und der Mongolei und weist in Betreff des erstgenannten Landes dem *Târanâtha* manche Fehler nach; für Tibet ist besonders seine chronologische Tabelle wichtig; was endlich die Mongolei anbetrifft, so giebt er über die späteren Begebenheiten mehr Nachrichten als die obengenannte Geschichte des Buddhismus in der Mongolei.

Aus diesem flüchtigen Ueberblick über die Hauptquellen wird es der Akademie möglich sein den Schluss zu ziehen, dass wir nicht ohne Mittel sind, um an die Bearbeitung eines Gegenstandes zu gehen, der die Gelehrten sowohl früher beschäftigt hat als auch jetzt mit erneuertem Interesse und nach einem neuen methodischen, den Anforderungen der jetzigen Gelehrsamkeit entsprechenden Plane beschäftigt. Hierdurch ist es nicht schwer auch ein anderes praktisches Ziel zu erreichen. Eine nähere Bekanntschaft mit der buddhistischen

13) Ebendaselbst No. 438.
14) Ebendaselbst No. 286[a].

Litteratur würde den christlichen Missionären die Mittel darbieten bei den Bekennern dieser Religion das vermeintliche hohe Alter und ihren angeblichen Ursprung von Buddha zu widerlegen; ein näheres Eingehen auf die philosophischen Ansichten dieser Religion würde ihre Unzulänglichkeit darthun, die Geschichte der einzelnen Beförderer derselben in vollem Umfange das Gewebe von Ignoranz, Charlatanerie und groben Irrthümern enthüllen. Leider fehlt es nur noch zu sehr an eifrigen Arbeitern auf dem von mir besprochenen Gebiete. Während meines Aufenthalts in Peking beschäftigte ich mich viel, wenn auch nicht ausschliesslich, mit dem Buddhismus; die unerwartete Stellung aber, die ich nach meiner Rückkehr erhielt, bat mich von den begonnenen und fast beendigten Arbeiten abgezogen und mich ganz andern Beschäftigungen zugewandt, die nicht nur mein neuer Beruf, sondern auch der eifrige Wunsch meinen Zuhörern so viel als möglich nützlich zu sein, von mir fordert. Erst nach Beendigung der von mir zu diesem Zwecke unternommenen Arbeiten d. h. der Handbücher zur Erlernung des Chinesischen un ddes Mandshu (nämlich einer Grammatik, einer Chrestomathie, einer Geschichte und einer Uebersicht der Litteratur) werde ich an die schon längst begonnenen Werke die letzte Hand anlegen können.

Wenn ich der Akademie gegenüber von den in unserer Bibliothek befindlichen auf den Buddhismus bezüglichen Quellen spreche, so bin ich dennoch weit entfernt diese so hinzustellen als wären sie die Hauptacquisition und, was das Tibetische anbetrifft, die einzige für diese Sprache. Wir haben vielmehr in letzterer ebenfalls eine Menge seltner Werke für die Grammatik, Lexicographie, Geographie und Gesetzeskunde Tibets. Von den seltenen Werken in mongolischer Sprache habe ich bereits oben gesprochen. Auch besitzen wir einige neue Sanskrittexte [15]). Desto mehr kann unsere

15) Diese sind nach dem mir von Hrn. Prof. Wassiljew mitgetheilten handschriftlichen Verzeichniss sämmtlich, ein schon früher bekannter grammatischer ausgenommen, buddhistischen Inhalts und zum Theil schon seit längerer Zeit im Besitz der Akademie. Sch.

Bibliothek auf ihren Reichthum an chinesischen und Mandshu-Werken stolz sein. Was nur immer die Geschichte, die Geographie, die Gesetzkunde, die Belletristik, die Lehre des *K'ung-fu-tse* oder der *Tao-sse* Bemerkenswerthes darboten und unsere Mittel anzuschaffen erlaubten, befindet sich jetzt bereits in den Räumen unserer Bibliothek, doch wage ich es nicht die Aufmerksamkeit der Akademie durch Aufzählung der neuangeschafften Werke zu ermüden, zumal da dies hier eine Nebensache ist.

Endlich komme ich auf das von Hrn. Stanislas Julien herausgegebene Leben des *Hiouen-thsang*. Von allen chinesischen Buddhisten ist dieser unstreitig der merkwürdigste; sein Ruhm ist sogar zu den Tibetern und Mongolen gedrungen, welche ihm den Ehrentitel eines Pandits geben, obwohl sie mit Verachtung auf die übrigen *Ho-shang's* blicken. Sein Hauptverdienst besteht auf jeden Fall nicht darin, dass er in Indien reiste, was vor und nach ihm andere Chinesen gethan haben, auch nicht darin, dass er dort, wie seine Biographie erzählt, von Königen geehrt wurde und, was sehr zweifelhaft ist, sogar mit Schismatikern kämpfte, endlich auch nicht darin, dass der Kaiser von China ihm sowohl nach seiner Rückkunft als auch nach seinem Tode eine seltene Aufmerksamkeit schenkte, was gewiss auch in seiner Biographie übertrieben ist, denn es ist uns nicht unbekannt wie die chinesischen Machthaber mit ihren Untergebenen umgehen. Sein unzweifelhaftes Verdienst besteht aber darin, dass er aus Indien eine grosse Anzahl wichtiger und bisher in China unbekannter buddhistischer Werke mitbrachte und dass er nach gründlicher Erlernung der Originalsprache derselben einen grossen Theil übersetzt hat. (Wir haben seine Uebersetzung des *Abhidharmakosha* mit der tibetischen Uebersetzung verglichen und in dem ganzen Werke nur an zwei Stellen eine Differenz beider Uebersetzungen gefunden.) In den Augen der europäischen Gelehrten muss aber *Hiouen-thsang's* grösstes Verdienst die von ihm verfasste Beschreibung der westlichen Länder zur Zeit der *Thang*-Dynastie (*Ta-thang-si-yu-ki*) sein. Für China ist sie der Culminationspunkt des geographischen Wissens von fremden Gegenden; die besten geographischen Werke, wie z. B.

Wen-hian-toung-kao und sogar die officiellen Geschichten der *Thang*-Dynastie (*Kieu-thang-shou*, *Sin-thang-shou* die alte und neue Geschichte der *Thang*-Dynastie) schöpfen fast nur aus ihr ihre Nachrichten. Eine solche Bedeutung muss das Werk des *Hiouen-thsang* auch in den Augen der europäischen Gelehrten haben, besonders wenn man bedenkt, zu welcher Zeit dasselbe verfasst worden ist. Dies war gerade dann, als jene verderblichen Principien aufkamen, welche der gerade damals um sich greifende Islam später nach Indien zu verpflanzen und dort die alte Ordnung der Dinge umzustossen sich anschickte. In dieser Hinsicht nimmt die Beschreibung Indiens eine ehrenvolle Stelle in der Litteraturgeschichte ein. Doch müssen wir den Erwartungen jener Gelehrten vorbauen, welche vielleicht der Ansicht sind, dass sie in diesem Werke auf seltene Data stossen werden, welche alle ihre Zweifel lösen, alle ihre Fragen befriedigend beantworten können; was man auch mit allem Recht von einem Reisenden, der fast alle Gegenden besucht, die Sprache kennen gelernt und eine seltene Wissbegierde an den Tag gelegt hat, fordern könnte. *Hiouen-thsang* hatte vielleicht auch recht gründliche Kenntnisse über Indien; er hatte es aber mit Chinesen zu thun, deren Vorurtheile rücksichtlich der auswärtigen Verhältnisse zu beseitigen eben nicht seine Sache war. Niemand bedurfte eine Geschichte oder Archäologie jener Gegend und so blieb ihm nichts anderes übrig als sich in das Gewand eines Buddhisten zu hüllen und alles das zu beschreiben, was er auf diese Religion Bezügliches gesehen und gehört hatte. Er lässt keine Gegend weder in Turkestan von den Gränzen China's bis nach Persien noch in Indien unbeschrieben, obwohl er nicht überall sein konnte; jedem Theile weist er einen besondern Platz an und nachdem er nach Indien gekommen ist, giebt er zuerst einen allgemeinen Ueberblick über dieses Land, beschreibt dann mit wenigen Worten den Umfang jeder Provinz, ihren Boden, ihre Produkte und ihr Klima, den Charakter der Bewohner, ihre Religion und geht dann an die Erzählung der buddhistischen Legenden, die sich auf einen bestimmten Ort beziehen. Hier ist die Geburtsstätte Buddha's, dort der Schauplatz seiner Wunder, dort lehrte er dieses

oder jenes *Sûtra*, dort erschien er in seinen frühern Wiedergeburten; hier kämpfte die und die berühmte Person mit den Irrlehrern (*Tîrthika's*), hier fand eine Sammlung der Buddha-Lehre statt u. dgl. Demnach ist die Beschreibung der westlichen Gegenden in Bezug auf den Buddhismus die beste Quelle, die wir im Chinesischen haben können. Was aber die auf Buddha bezüglichen Legenden anbetrifft, so ist deren Quelle leicht in den ebenfalls in chinesischer Sprache vorhandenen Werken aufzufinden. Was aber die andern Personen anbelangt, so finden wir hier manches, was wir mit dem tibetischen Werke des *Târanâtha* vergleichen können, für welches Werk die Beschreibung der westlichen Gegenden gleichsam als Prüfstein dient. Eine Menge von Namen sind beiden Werken gemeinsam, andere kommen jedoch nur bei *Târanâtha* vor. Auch finden wir, dass im Verlaufe der Zeit die Erzählungen von den einzelnen Personen einige Modificationen erleiden. Bei *Hiouen-thsang* finden wir die mystische Lehre noch nicht in ihrem vollen Glanze entwickelt, noch ist keine Rede von den Streitigkeiten in der *Mahâjâna*-Schule, noch giebt es kein einziges dialectisches Werk, weil *Hiouen-thsang* ein solches sonst unfehlbar mitgenommen und übersetzt hätte. Doch wenn sich die gelehrte Welt auch nicht für den Buddhismus, der einst eine so wichtige Rolle in Indien spielte, interessiren würde, so verdiente dieses Werk dennoch nach den oben von uns gegebenen Andeutungen vor allen andern buddhistischen Werken übersetzt zu werden; höchstens dürfte ihm das bis jetzt noch unbekannte Werk des *Târanâtha* den Rang streitig machen. Deshalb müssen wir uns wundern, statt dieser längst so sehnlichst erwarteten Uebersetzung, eine andere Arbeit des berühmten Sinologen Stanislas Julien uns entgegentreten zu sehen. Die von einer andern, später lebenden Person verfasste Lebensbeschreibung kann uns keinen Ersatz bieten für das von dem Reisenden selbst herrührende Reisewerk. Nehmen wir auch an, dass diese Biographie mit ziemlicher Vollständigkeit den Inhalt des Reisewerks wiedergiebt und dass der Herausgeber das Uebrige durch Excerpte ergänzen wird, so bleibt uns immer noch der Wunsch lieber das Originalwerk vor uns zu sehen. Welche

Ursache kann aber den französischen Orientalisten bewogen haben seinem Unternehmen, das er, wie er in der Vorrede sagt, bereits im Jahre 1839 begonnen hatte, untreu zu werden? Unterbrach er die Arbeit damals, um sie nach der Ergründung der buddhistischen Sanskritterminologie in um so besserer Gestalt der gelehrten Welt darzubieten, so hat er sie jetzt, nach Erreichung jenes Nebenzweckes, der später ihm bekanntgewordenen Lebensbeschreibung, die; wie er selbst sagt, durch zwei enthusiastische Verehrer *Hiouen-thsang's* (*par deux disciples enthousiastes du maître de la loi*) verfasst ist, zum Opfer gebracht. Wir haben schon oben unsere Ansicht über den Charakter ähnlicher Biographien ausgesprochen. Mit besonderer Vorliebe für die beschriebene Person sehen die Verfasser der Biographien Kleinigkeiten für wichtig an, schildern die einfachste Begebenheit mit den stärksten Farben und geben einer gewöhnlichen That den Charakter des Aussergewöhnlichen. Ich war in China mit einem dicken, ungelenken und unwissenden Geistlichen, Namens *Adsha-Chutuktu* (ཨཇ་ཧུ་ཐུ་ཁྲ།) recht gut bekannt, ich habe oft Gelegenheit gehabt einen andern berühmten Geistlichen, den *Tshantsha-Chutuktu* zu sehen, ich kenne die schlimmen Krankheiten, welche den urginschen *Dshe-btsun-damba* ins Grab gestürzt haben, kann aber dreist behaupten, dass wenn die Geistlichen die Biographien aller dieser Personen schreiben werden, sie dieselben als Muster grosser Gelehrsamkeit und reiner Sittlichkeit hinstellen und ihnen tausend ungeschehener Wunder beilegen werden. Durchblättern wir die Biographie des *Tsonkhava*, so sehen wir wie sehr sich der Verfasser derselben über die Gelehrsamkeit dieses wahrhaft kenntnissreichen Umgestalters der Lehre auslässt, wenn er von der Erlernung des Alphabets und der ersten Elemente der Arithmetik durch denselben erzählt. Blicken wir auf *Hiouen-thsang:* er, der wahrscheinlich, wie es noch heut zu Tage in China geschieht, durch seine unbemittelte Lage gezwungen war Mönch zu werden, ist in den Augen seines Biographen schon von früher Kindheit an ein Muster aller Tugenden; mit welchen Schwierigkeiten kommt er über die Gränzen China's! Der König der

Uiguren hält seinen Rücken statt eines Schemels hin, damit er den Katheder besteige, von welchem herab der arme und damals noch unbekannte Mönch ihm die Lehre vortragen sollte. Mochte er nun auch während seines Aufenthalts in Indien einem Könige vorgestellt werden, wenn er bei den Streitigkeiten der indischen Buddhisten mit andern Secten zugegen war, so reichte dies den Biographen hin, um ihn von Seiten des Königs mit unerhörter Aufmerksamkeit überhäufen und ihn selbst an dem Streite Theil nehmen zu lassen. Etwas anderes wäre es, wenn *Hiouen-thsang* selbst seine Reisen beschrieben hätte: die Erzählungen eines Augenzeugen hätten trotz der Beimischung von Unwahrem ihren vollen Werth. *Hiouen-thsang* hat jedoch nicht seine Lebensbeschreibung, sondern eine Beschreibung der westlichen Länder hinterlassen, in welcher er im Ganzen nur einmal seine Person auftreten lässt.

Wir können in der That nicht begreifen, weshalb Stanislas Julien seinem ursprünglichen Plan untreu geworden ist. Wollte man annehmen, dass die Sprache ihm Schwierigkeiten gemacht habe, so lässt sich dagegen einwenden, dass ihm die Sprache der Lebensbeschreibung in einem solchen Falle ebenfalls unverständlich geblieben wäre, obwohl wir, wenn er den Text des sechsten und zehnten Capitels, die nach seinen Worten *sont remplis de rapports, de requêtes et de lettres*, fortlässt und uns nur Auszüge giebt, auf eine solche Vermuthung gerathen könnten, weil es uns nicht unbekannt ist, dass gerade solche Stücke die meisten Schwierigkeiten bei der Uebersetzung darbieten. Wer wollte jedoch dies dem berühmten Sinologen, der in allen seinen übrigen Leistungen eine so bewundernswerthe Genauigkeit an den Tag gelegt hat, zum Vorwurf machen. Wir wissen aus eigner Erfahrung, dass sonst sachkundige Chinesen, die unsere Lehrer waren, sich weniger als wir auf die Sprache des Buddhismus verstanden, da ihnen die Dogmen dieser Religion unbekannt waren, ein Verständniss dieser Sprache aber nicht gut möglich ist, wenn man nicht eine ziemliche Belesenheit und Kenntnisse von der Litteratur, der Geschichte und Mythologie des Buddhismus mitbringt. Sprechen wir es unumwunden aus:

wir haben selbst bereits im Jahre 1845 bei unserer ersten Bekanntschaft mit der chinesischen Sprache das ganze Werk des *Hiouen-thsang* ins Russische übersetzt und sind dabei auf keine besonderen Schwierigkeiten des Stils gestossen, wir waren aber mehr oder minder mit dem Geist der buddhistischen Legenden vertraut, wir kannten, wenn auch nur aus tibetischen Quellen, zum Theil die Geschichte und die Litteratur dieser Religion und wissen recht gut, dass ohne eine solche Vorbereitung die unbedeutendsten Kleinigkeiten uns unüberwindliche Schwierigkeiten in den Weg gelegt hätten, da wir, gleichviel ob wir in China oder in Russland lebten, bei der Uebersetzung lediglich auf uns selbst angewiesen waren.

Nach unserer Ansicht bedarf die Uebersetzung der *Hiouen-thsang*'schen Beschreibung keines grossen Commentars; wo vom Buddhismus die Rede ist, sagt der Verfasser schon von vorn herein, dass dieser oder jener Ort durch dies oder jenes berühmt sei und darauf kommt erst eine erläuternde Legende, welche durch die Unachtsamkeit der Herausgeber ganz und gar nicht vom Haupttext getrennt ist, während man sie der grössern Deutlichkeit wegen mit kleinerer Schrift hätte geben müssen. Eine solche Legende spricht für sich; es hätte hingereicht auf die Quelle zu verweisen, aus der sie entlehnt ist, weil ein grosser Theil der Legenden, die sich auf die Zeit Buddha's und seine Thaten beziehen, ihren Platz in dogmatischen *Sûtra's* gefunden haben. Nur an einer Stelle finden wir eine Erzählung aus der Zeit des Kaisers *Jong-lo* von der *Ming*-Dynastie, die also in das funfzehnte Jahrhundert unserer Zeitrechnung gehört. Dies ist ein offenbares Einschiebsel, auf welches auch die Herausgeber des allgemeinen Catalogs aller chinesischer Bücher (*Sse-kou-tsiouen-shou tsoung-mou*) aufmerksam machen und dies dürfte uns wohl auch zum Theil auf den Gedanken bringen, dass alle diese als Commentar eingeschalteten Legenden in einer weit späteren Zeit und zwar unter der *Ming*-Dynastie, als man zum Drucke des *San-thsang* schritt, eingetragen sein könnten. Eine solche Voraussetzung würde die sonderbare Ansicht Anderson's rechtfertigen, der zufolge das *Hiouen-thsang* zugeschriebene Werk der neuesten Zeit gehört und nach fremden Quellen verfasst ist, während

Hiouen-thsang in seiner Beschreibung darauf hindeutet, dass er mehr aus indischen Beschreibungen entlehnt als selbst verfasst habe. Doch eine Interpolation *Hiouen-thsang's* anzunehmen ist ganz grundlos, da wir nicht nur aus seiner Biographie, sondern auch aus andern Werken erfahren, dass seine Beschreibung gerade aus der Zahl von Capiteln bestand, die noch auf uns gekommen sind. Der Umfang eines jeden Capitels ist in buddhistischen Werken zu genau bestimmt, als dass man grössere Einschaltungen annehmen dürfte; wollte man aber zugeben, dass alle Erläuterungslegenden später eingefügt und nicht von *Hiouen-thsang* verfasst seien, so würde der Umfang seines Buches nicht viel grösser sein, als der bekannte *Foe-koue-ki*, welches Werk, nebenbei bemerkt, von den chinesischen Schriftstellern über das *Hiouen-thsang'sche* gesetzt wird. Wollte man aber zugeben, dass an Stelle dieser Legenden bei ihnen etwas anderes gestanden hätte, so würde man leicht in spätern Werken, die es citiren, irgend etwas zur Bestätigung einer solchen Annahme finden, was aber durchaus nicht der Fall ist. Somit beweist das obenangeführte Einschiebsel nichts anderes, als dass die Herausgeber des *San-thsang* unter der *Ming*-Dynastie, als sie die Thaten ihrer Dynastie verherrlichen wollten, dieser Verherrlichung keinen andern Platz als in einem solchen Werke anweisen konnten. Es ist damit, wie mit einer Bemerkung, die der Leser eines Buchs am Rande anbringt und die später bei einer neuen Ausgabe als Anmerkung mit abgedruckt wird, wenn auch nicht im Text selbst, wie es hier entweder durch ein Versehen oder um nicht von der einmal hergebrachten Form des Wiederabdrucks der Bücher abzuweichen oder aus Nachlässigkeit der Herausgeber geschehen ist.

Eine andere Schwierigkeit verursacht dem Uebersetzer oder dem Commentator des *Si-yu-ki* die Erklärung der in demselben vorkommenden Personen und *Sûtra's*. Wir haben schon oben bemerkt, dass die Geschichte des Buddhismus von *Târanâtha* uns über alle buddhistischen Personen, die in Indien gelebt haben wenn auch nicht rein chronologisch so doch in einer fortlaufenden Reihe Nachrichten mittheilt. Die im *Si-yu-ki* aufgezählten bilden eine sehr kleine Zahl im Ver-

gleich mit den in dieser Geschichte des Buddhismus vorkommenden; sind aber einige von *Târanâtha* fortgelassen worden, weil sie zu der *Hînajâna*-Lehre gehörten, so treten sie dagegen bei *Hiouen-thsang* als Verfasser irgend welcher Abhandlungen auf, die wir in chinesischer Uebersetzung besitzen. Was aber die im *Si-yu-ki* erwähnten buddhistischen Werke betrifft, mögen diese Buddha beigelegt werden oder gewissen Schriftstellern gehören, so habe ich schon oben gesagt, dass sie in chinesischer Uebersetzung vorhanden sind und in der von mir oben genannten Uebersicht der Litteratur einen Platz gefunden haben. Es ist bekannt, dass alle Buddha beigelegten *Sûtra's* zu Anfang immer den Ort angeben, wo Buddha sie gelehrt hat; obwohl die Verfasser derselben dies gethan haben, um ihnen eine grössere Glaubwürdigkeit und Autorität zu geben, so bieten sie in unsern Augen ein ganz anderes Resultat dar. Gegenwärtig können wir ganz getrost aussprechen, dass sich bis auf unsere Zeit kein einziges Werk erhalten hat, das eigentlich Buddha selbst angehörte, so wie auch das wirkliche Leben dieser Person vor uns durch den dichten Schleier verdeckt ist, in den es die verschiedenen, aus den von ihm gepflanzten Keimen hervorgegangenen Secten in den mannigfaltigsten Legenden, die sich mindestens im Laufe eines Jahrtausends bis zu ihrer jetzigen Gestalt entwickelt haben, gehüllt haben. Der Buddha der *Çrâvaka's* ist ein anderer, als der Buddha der *Mahâjâna*-Bekenner und von diesem unterscheidet sich wiederum der Buddha der Mystiker; ausserdem wird eine und dieselbe Legende, eine und dieselbe Begebenheit in allen diesen Hauptspaltungen verschieden erzählt. Eine umfangsreiche und ausführliche Lebensbeschreibung *Çâkjamuni's*, die wir in tibetischer Sprache besitzen und aus der Hr. Schiefner einen trefflichen Auszug geliefert hat, ist nichts anderes als eine Compilation, welche ein Conglomerat aller Legenden und aller den verschiedensten Schulen angehöriger Lehren ausmacht. In einer solchen Biographie haben wir nicht auf die Person, sondern gleichsam auf die Geschichte und Litteratur ihrer ganzen Lehre zu sehen. Oft wird ein und dasselbe *Sûtra* hier an verschiedenen Stellen mehrmals wiederholt; dies rührt daher, dass der Verfasser der Biographie

die verschiedenartigsten Documente nicht anders in Einklang zu bringen verstand. Wenn wir den *Vinaja* oder die Ascetik, welche unstreitig für den ältesten Bestandtheil des Buddhismus angesehen werden muss, näher betrachten, so kommen wir zu der Ueberzeugung, dass Buddha keine philosophischen Principien gelehrt, dass er keine Klöster gegründet habe, wie man denn auch nicht erst anzunehmen braucht, dass erst lange Zeit nach ihm die Schrift in Indien bekannt geworden. Wem gehört also jene ungeheure Sammlung von Werken, die sich nicht einmal alle in dem tibetischen *Kandjur* befinden (weil, wie wir schon bemerkt haben, in chinesischer Sprache mehrere hier nicht aufgenommene existiren), obwohl jeder seiner 108 Bände mehrere unserer Bände ausmacht. Sie war das Werk und sogar auch eine Obliegenheit seiner Nachfolger, die eine besondere auf Kosten des Volks lebende Kaste bildeten. Man hat bei uns die sehr irrige Ansicht, dass überall, wo es buddhistische Geistliche giebt, dort auch alle Einwohner Buddhisten sind. Obwohl der Buddhismus gegenwärtig in der Mongolei und Tibet nach Beseitigung jeglicher fremder Einmischung so tiefe Wurzeln gefasst hat, dass fast alle Bewohner dieser Gegenden für Buddhaverehrer gelten können, so sind diese dennoch in einem sehr schwachen Zusammenhange mit der Religion, weil sie keinen andern Antheil an ihr haben, als den, dass sie ihre Priester unter dem Vorwande, dass diese ihre Pflicht ungestört erfüllen können, die Güter des Lebens geniessen lassen. Lächerlich wäre es aber, wenn wir an einen Chinesen die Frage richten wollten, ob er Buddhist sei oder nicht, oder wenn wir uns wundern würden, denselben Chinesen, den wir heute in einen Buddhatempel treten und dort aus Dankbarkeit oder um etwas für die Zukunft zu erflehen eine Anzahl Räucherkerzen anzünden sehen, morgen im Tempel der *Tao-sse* eben so eifrig für das Wohl seiner Kinder oder wegen Erlangung eines gelehrten Grades betend anzutreffen. Ja, es kann geschehen, dass er einige Zeit nur buddhistische Tempel besucht und sie dann plötzlich verlässt; dabei folgt er aber ganz seiner eigenen Lust und Neigung, gleichwie bei der Fortsetzung einer gewöhnlichen Bekanntschaft. Noch besser können wir dies

aus dem Umstande erklären, dass es grösstentheils herkömmlich ist, dass in einer und derselben Familie die Männer sich zum Buddhismus, die Frauen aber zur Lehre der *Tao-sse* bekennen. Selbst der Kaiser besucht an demselben Tage, wo er dem Himmel (nach der Lehre des *K'ung-fu-tse*) geopfert hat, auf dem Rückwege nach dem Palast den *Tao-sse*-Tempel des Genius des Feuers und verneigt sich darauf in dem Buddha-Tempel vor dem Sandel-Bilde *Çâkjamuni's*. Die Sache erklärt sich dadurch, dass in diesen Gegenden alle Laien als nicht zur Religion gehörig betrachtet werden und sich durchaus keinem Gelübde noch einer Verpflichtung unterwerfen. Ein echter Buddhist oder *Tao-sse* ist nur der, welcher Priester von einer dieser Religionen ist. Ebenso war es auch in Indien; der König und sein Volk gingen beständig von einer Religion zur andern über, d. h. es war ihrem freien Willen anheimgestellt, denjenigen der unter ihnen lebenden Priester, die sie entweder wegen der von ihnen bekannten Dogmen oder wegen ihrer persönlichen Eigenschaften dessen würdig befanden, ihre Gaben darzubringen. In Europa führte die Reformation harte Kämpfe herbei. In Tibet stiftete *Tsonkhava* ein halbes Jahrhundert vor Luther eine neue Schule, welche auf friedliche Weise alle übrigen Schulen, in deren Mitte sie gegründet wurde, in sich aufnahm. Der Hauptgrund liegt darin, dass die Häupter dieser Schule sich vor den andern durch aussergewöhnliche Gelehrsamkeit auszeichneten und als geschicktere Gaukler auftraten, wodurch die von einer solchen Person errichtete Hütte gar bald in ein ungeheures Kloster umgestaltet wurde, welches die benachbarten, den frühern Schulen angehörigen so sehr beeinträchtigte, dass sie selbst wider ihren Willen sich der neuen Lehre anschliessen mussten, um an ihren materiellen Vortheilen theilzunehmen. Dasselbe war auch in Indien der Fall, jedoch mit dem Unterschiede, dass die Zahl derjenigen, die auf fremde Kosten zu leben suchten, ausserordentlich gross war. Die Buddhisten konnten anfangs die Aufmerksamkeit des einfachen Volks auf sich ziehen durch ihre gänzliche Abgeschiedenheit von der Welt und durch ihre Verachtung aller irdischen Güter, so dass sie ausser dem anspruchlosesten und unbedeutenden

Almosen (sie durften nur auf einen Tag sammeln), weder der Kleidung bedurften (da sie zu diesem Zweck Lumpen vom Kehrichthaufen für sich zusammensuchten), noch eine Wohnung (weil sie ausser der Zeit der Sommerregen, wo sie sich in den Hütten der Landleute verbargen, die ganze übrige Zeit auf Begräbnissplätzen oder unter einem Baum in freier Luft zubrachten). Sobald aber ein solches Leben und Treiben sie zu Ehren gebracht hatte, sehen wir mächtige Nebenbuhler in den *Nirgrantha's* erstehen, deren Erwähnung mit den allerältesten Traditionen des Buddhismus verschmolzen ist. Diese wollen die Buddhisten in ihrem Cynismus noch übertreffen und deshalb nehmen die unterdessen durch die Gabenspendungen des Volks verwöhnten Buddhisten eine ganz andere Richtung an. Sie bauen Klöster, in denen sie nach einer gewissen Norm leben und endlich werfen auch sie sich, als andere Prätendenten sie durch ihr Raisonnement in den Augen des Volks herabsetzen wollen, auf die Philosophie, die sich, wie wir deutlich sehen, in dem dialectischen Kampf mit den Gegnern, die ihrer Seits auch nach neuen Ideen streben, ausbildet. Das Entstehen der *Sûtra's* erklärt sich durch diesen Kampf des Buddhismus entweder mit seinen Verfolgern oder der einzelnen in seinem Schoosse emporgekommenen Secten unter einander, je nachdem verschiedene Principien entweder durch die Anforderungen der Zeit oder durch die allgemeine Entwickelung des philosophischen Geistes in Indien hervorgerufen wurden. Unserer Meinung nach kann für diese Entwicklung auch nur der Buddhismus einen richtigen Maassstab abgeben, weil nur dieser Glaube so viel Ueberreste seiner Vorzeit in seiner Weiterentwicklung erhalten hat. Von den kostbaren Materialien, die die *Vinaja's* nicht nur über die Einrichtungen und Sitten, sondern auch über die geringfügigsten Dinge (z. B. über das Scheeren der Haare, die Färbung der Nägel, über die Haare, Schultern, Stiefel u. s. w.) mittheilen, wollen wir weiter nicht sprechen. Unter solchen Umständen waren die Buddhisten im Verlauf mehrerer Jahrhunderte gezwungen immer wieder neue *Sûtra's* zu schreiben, und es war für sie vortheilhafter, sie in die Zeit ihrers ersten Lehrers hinaufzurücken, als ihnen die schwache Autorität

des bescheidenen Verfassers zu verleihen. Doch nicht nur in ihrer Selbstvertheidigung fanden die Verfasser solcher untergeschobener Werke ihren Vortheil, sondern indem sie sagten, dass Buddha dieses oder jenes Wunder gethan, diese oder jene Lehre an einer gewissen Stelle vorgetragen habe, hier oder dort gewesen sei, warfen sie auch einen Abglanz seines Ruhmes auf einen bestimmten Ort und wandten demselben die Aufmerksamkeit eifriger Verehrer oder Gabenspender zu. Dies beweist am besten, dass die Werke gerade dem Orte gehörten, von welchem in denselben die Rede war. Man muss sich die Leichtgläubigkeit und die Unwissenheit der alten Völker, wie sie sich noch jetzt im östlichen Asien erhalten hat, vorstellen. Sogar ein sonst nicht phantastischer Chinese wird es sich nicht einfallen lassen die ihm von *Tsonkhava* oder *Muhammed* erzählten Wunder zu bezweifeln, obwohl er sich durchaus nicht zu ihnen bekennt. Wird irgend ein Denkmal an einer bestimmten Stelle als Copie eines andern alten, von welchem man Wunder erzählt, errichtet, so kann man überzeugt sein, dass nach einigen Jahrzehenden von dieser Copie wie von dem Original selbst gesprochen werden wird. Die allereinfachste und unbedeutendste Sache kann dann später Anlass zu einer Legende geben; sowie wir bei *Hiouen-thsang* die Treppe erwähnt finden, auf welcher Buddha aus dem Himmel der *Trajastrimçat* herabstieg; so werden die ersten besten Knochen für Backenknochen oder Zähne Buddha's ausgegeben; an einer andern Stelle finden wir seine Nägel u. s. w. Als der Buddhismus sich in fernen Gegenden ausbreitete, so wiederholten sich auch hier dieselben Erscheinungen; da man sie aber nicht auf gewöhnliche Weise erklären konnte, nahm man seine Zuflucht zu dem Wunderbaren; in Folge dessen sehen wir Buddha sich nach der Insel *Lankâ* oder *Ceylon*, an das Ufer des Sees *Anavatapta* u. s. w. begeben. Auf diese Weise wird für die dunkeln Zeiten des Buddhismus seine Verbreitung am besten durch die ihm zugeschriebenen *Sûtra's* erklärt, und in dieser Hinsicht ist eine Kenntniss der alten Geographie Indiens nothwendig. Durch diesen Umstand gewinnt das Werk des *Hiouen-thsang* noch mehr in den Augen der gelehrten Welt; es muss eine Stelle

neben den andern frühern einnehmen, welche nach unserer Meinung ein vollständiges System der methodischen Erlernung des Buddhismus ausmachen müssen; diese sind aber seine Geschichte in Indien, der Inhalt seiner Litteratur und die Auseinandersetzung der philosophischen Systeme.

Bei meiner Entfernung von allen europäischen Schriftwerken und bei dem Mangel an geographischen Karten, die mich mit einem in jeglicher andern Beziehung meinen Studien fernliegenden Lande hätten bekannt machen können, habe ich es nicht gewagt, an eine Bearbeitung der geographischen Angaben in *Hiouen-thsang's* Reise zu gehen, aber in meinen vorläufigen Arbeiten habe ich Auszüge aus einer in unserer Bibliothek befindlichen handschriftlichen tibetischen Geographie gemacht, die den vor meiner Ankunft in Peking verstorbenen Freund der russischen Missionäre *Mindshul Chutuktu* zum Verfasser hat. Ihm war *Hiouen-thsang* bekannt und er theilt an vielen Stellen sowohl die jetzigen als die alten tibetischen Namen der einzelnen Oertlichkeiten mit, so dass man mit deren Hülfe, wie wir unten sehen werden, den Sanskrittext leicht wiederherstellen kann. Nebenbei wollen wir bemerken, dass seine Geographie von Tibet, die wir ebenfalls ins Russische übersetzt haben, eins der Haupthülfsmittel ist, um eine Menge von Oertern, die fast auf jedem Schritt in den Biographien tibetischer Geistlicher vorkommen, kennen zu lernen. Was aber die einzelnen von *Hiouen-thsang* in dem sogenannten chinesischen Turkestan erwähnten Gegenden anbelangt, so haben wir dafür ein ausgezeichnetes Werk in chinesischer Sprache, welches Hrn. Stanislas Julien wahrscheinlich noch unbekannt ist; es ist dies *Si-yû-shoui-tdo-ki* oder Beschreibung des Laufes der Flüsse im Westland, worunter dieses Land sammt der frühern Dsungarei verstanden wird. Das Werk ist im J. 1823 verfasst und erst zu Anfang des verflossenen Jahrzehends herausgegeben. Der Verfasser desselben, *Hiu-soung*, der in dieser Gegend in der Verbannung lebte und selbst einen grossen Theil der Oerter besuchte, zeichnet sich in dem Werk durch topographische Genauigkeit aus. Dabei übergeht er keine einzige der in den alten Geschichtswerken erwähnten Oertlichkeiten und auch nicht

den *Hiouen-thsang*; ungeachtet des Umsichgreifens des Islams in diesen Gegenden hat sich noch so manches aus der Zeit unseres Reisenden erhalten.

Endlich hätten wir noch einige Worte über die buddhistische Terminologie zu sagen. Darin sind wir vollkommen mit Hrn. Stanislas Julien einverstanden, dass man zu einer genügenderen Lösung der von ihm unternommenen Aufgabe zuvor wenigstens einige Kenntnisse im Sanskrit erwerben musste. Dies halten wir aber überhaupt für jeden nothwendig, der es unternimmt irgend etwas auf dem Gebiete des Buddhismus zu schreiben. Ein Schriftsteller soll ja nicht für sich allein schreiben und kann er sich nicht damit schmeicheln, dass seine Werke den Beifall des grössern Publicums haben, so muss er doch dafür sorgen, dass die Gelehrten, die aus denselben deutlichere Resultate zu schöpfen haben, bei ihrer Nichtkenntniss der Sprachen des östlichen Asiens, nicht in Verlegenheit gerathen oder gar schwierige Untersuchungen anzustellen haben, um die ihnen mitgetheilten Quellen benutzen zu können. Wir haben jetzt schon vier Sprachen [16]), die uns Nachrichten über den Buddhismus mittheilen: das Sanskrit, das Chinesische, Tibetische und Mongolische [17]). Nun ist es uns bekannt, dass es in den drei letzten Sprachen herkömmlich ist nicht nur die zur buddhistischen Theologie gehörigen Wörter, sondern auch die Eigennamen zu übersetzen. Weder derjenige, der keine dieser Sprachen kennt, noch derjenige, der eine oder zwei derselben erlernt hat, wird im Stande sein seine Kenntnisse durch die in den ihm unbekannten Sprachen mitgetheilten Angaben zu vervollständigen. Wie können wir wissen, dass *Teguntshilen ireksen* (), *De-shin-scheg-ba* (དེ་བཞིན་གཤེགས་པ) oder *Jou-laï* mit dem bei einem andern Schriftsteller vorkommenden *Tathâgata* gleichbedeutend sind? Wollten

16) Der Leser wird nicht vergessen zu bemerken, dass hier von den Quellen für den Buddhismus des Südens abgesehen wird. Sch.

17) Mit der Zeit dürfte sich auch noch das Mandshu beigesellen, in welche Sprache der *Kandjur* ebenfalls übersetzt ist. Diese Uebersetzung habe ich selbst gesehen. *W.*

wir dergleichen Begriffe in unsere Sprachen übersetzen, so würde die Frage noch verwickelter werden, weil jeder dem von ihm gelesenen Worte seine Deutung giebt und so mit einem andern, der dieselbe Sprache treibt, nicht übereinstimmen kann. Mindestens wäre es in einem solchen Falle nothwendig sich zuvor zu verständigen. Bei solchen Umständen scheint es mir unerlässlich zu sein, dem Sanskrit die erste Stelle einzuräumen d. h. die auch in den andern obengenannten Sprachen vorkommenden Wörter auf die entsprechende Sanskritbezeichnung zurückzuführen. Nun frägt es sich aber, ob wir Mittel dazu haben? Wir erfahren aus der Vorrede des Herausgebers des Lebens des *Hiouen-thsang*, zu welchen schwierigen und bewunderungswürdigen Arbeiten dieser Gelehrte seine Zuflucht nehmen musste. Wollen wir uns aber auf leichtere Hülfsmittel besinnen. Zuerst wollen wir von der nähern Bestimmung der chinesischen buddhistischen Bücher sprechen. Stanislas Julien hat sich in dieser Absicht an den unter der *Juen*-Dynastie herausgegebenen Bücherkatalog gemacht [18]). In diesem befinden sich bei einer grossen Zahl von Werken auch die Sanskrittitel, welche nicht alle von Hrn. Stanislas Julien entziffert worden sind. Nun muss man aber wissen, dass diese Titel nicht den Sanskritoriginalen entlehnt sind, obwohl diese letztern zu der Zeit noch in China existiren konnten, sondern die Verfasser des Katalogs haben die chinesichen *King's* mit den entsprechenden tibetischen Werken, welche immer auch einen Sanskrittitel haben, verglichen. Man hätte sich also nur an den Katalog des tibetischen *Kandjur's* zu halten, um in demselben den gewünschten Titel ausfindig zu machen. Um zu erfahren, welche chinesischen Bücher den tibetischen Titeln entsprechen, brauchte man sich nur an die obengenannte tibetisch verfasste Geschichte des Buddhismus in China zu wenden, da in dieser der Katalog der *Juen*-Dynastie vollständig mit den tibetischen Titeln aufgenommen ist. Nebenbei wollen wir jedoch bemer-

18) In der im *Journal Asiatique B. XIV. S.* 353 — 446 veröffentlichten *Concordance sinico-samskrite d'un nombre considérable de titres d'ouvrages bouddhiques etc.* Sch.

ken, dass die Verfasser des Katalogs eine Menge von Versehen begangen haben, indem sie die tibetische Litteratur Werke besitzen lassen, die es nie in derselben gegeben hat. Weit grösseres Zutrauen verdient dagegen ein bei uns befindliches unter der jetzigen Dynastie herausgegebenes Werk: *Dharani* oder Zauberformeln in vier Sprachen: chinesisch, mongolisch, tibetisch und mandshuisch; in diesem Werke wird eine jede Zauberformel nur in den Alphabeten dieser vier Sprachen transcribirt. Wie man leicht sieht ist dies ein unnützes Unternehmen; es hat diese Sammlung jedoch den Werth, dass sich im ersten Bande derselben ein Titelverzeichniss aller Bücher in den vier Sprachen befindet. Lassen wir die mongolischen und Mandshu-Benennungen, die als blosse Uebersetzungen aus dem Tibetischen keinen besondern Werth haben, bei Seite, so bietet uns die Vergleichung der tibetischen Titel mit den chinesischen den Vortheil, dass wir in den Dharani's einen Prüfstein für die Richtigkeit der Uebersetzung haben. So könnte es kommen, dass derjenige, dem es einfallen würde mit Zuratheziehung dieser Hülfsmittel eine ähnliche Arbeit wie die des Hrn. Stanislaus Julien zu liefern, wegen der zu grossen Masse des Materials zurückgeschreckt würde. Er hätte nämlich gar zu viel ähnliche Titel zu schreiben und noch dazu in fünf Sprachen; dabei könnte ihm denn auch leicht der Gedanke kommen, dass eine solche Arbeit ohne Angabe des Inhalts der Werke auch nicht weit führen würde. Ich brauche nicht erst anzuführen, dass ich in meiner Uebersetzung der obengenannten buddhistischen Litteratur *Yue-thsang-tchi-tsin* zu den chinesischen Titeln auch die tibetischen hinzugefügt habe. Die mongolischen und Mandshu-Titel habe ich bei Seite gelassen, weil ich bereits oben meine Ansicht über die beschränkten Materialien in dieser Sprache ausgesprochen habe. Ausserdem bin ich in der Classe derjenigen Werke, die nicht zu den *Sûtra's* Buddha's gehören, dort, wo der *Ye-thsang-tchi-tsin* als Quelle aufhört, auf meine eignen Untersuchungen angewiesen gewesen.

Ueber die Titel wäre also nichts mehr zu sagen. Was nun die übrige Terminologie anbetrifft, so hätten wir auch hier

vor allem den Wunsch ein und denselben Text in chinesischer und tibetischer Sprache verglichen zu sehen, aber ja nicht auf die Weise, wie es in der dem gelehrten Publicum schon bekannten Pentaglotte geschieht, da in derselben die chinesischen Ausdrücke leider nicht so wiedergegeben sind, wie sie in den chinesischen Originalen vorkommen, sondern wie sie der Herausgeber (der *Tshantsha Chutuktu*) aus dem Tibetischen zu übersetzen für gut fand. Wie sollten nach solchem Vorgange die europäischen Gelehrten eine Uebereinstimmung in den Uebersetzungen derselben hoffen können!

Hr. Stanislas Julien sagt, dass er sich bemüht habe den Text der in dem terminologischen Wörterbuche *Fan-i-ming-i-tsi* angeführten Capitel wiederherzustellen. Doch eine solche Arbeit ist wahrscheinlich mehr als ein Jahrhundert vor ihm bereits in China geliefert worden. Wir haben bei uns ein gedrucktes Heft, in welchem lauter Sanskrittitel mitgetheilt werden; leider haben wir trotz aller Bemühungen bei unserer eingeengten Stellung in Peking das ganze Werk nicht auftreiben können, obwohl es wahrscheinlich denselben Leuten seinen Ursprung verdankt, welche die Pentaglotte verfasst haben.

Wissen wir, was wir freilich nur durch eine gewisse Belesenheit in beiden Sprachen wissen können, welchem tibetischen Ausdrucke ein chinesischer entspricht, so haben wir zur Wiederauffindung der Sanskritbedeutung ein ausgezeichnetes Hülfsmittel in dem bisher noch ganz unbekannten [19]) tibetisch-sanskritischen Wörterbuch: ལེགས་བར་སྦྱར་བའི་སྐད་ཀྱི་ཕྱེ་ཐག་ངེད་ཀྱི་བརྡའ་ཀུ་ལེའི་ཟེད་བར་གོ་རིམ་དེས་བར་བྱས་པ «die Verschiedenheiten der Sanskritsprache vergleichendes tibetisches Wörterbuch, nach der Reihenfolge der Consonanten stufenweise abgefasst». Ueber den Werth dieses Wörterbuchs kann man schon daraus schliessen, dass es in demselben eine Masse

19) Wenn es nicht mit dem von mir freilich nur einige Stunden benutzten Wörterbuch des asiatischen Departements unter No. 586 identisch ist; (s. Anmerk. 5 zur Lebensbeschreib. *Çâkjamuni's*. Sch.

tibetischer Wörter giebt, welche in andern Wörterbüchern nicht vorkommen; einem tibetischen Worte entsprechen oft zwanzig und mehr Sanskritwörter. Obwohl es im *Tandjur* ein sanskrit-tibetisches Wörterbuch giebt, welches nach den Sanskritendungen geordnet ist, so ist es doch bedeutend kleiner, als das in Rede stehende Werk, welches, wie in demselben gesagt wird, aus einer Masse in Tibet befindlicher Wörterbücher, Grammatiken und aus manchen andern auf die Dichtkunst bezüglichen Werken, welche alle in grosser Anzahl in unsrer Bibliothek befindlich sind, zusammengestellt ist. Natürlich muss man bei Benutzung eines solchen Wörterbuchs vorsichtig sein, weil man sich in der Wahl des Sanskritwortes irren kann. Nimmt man aber seine Zuflucht zu demselben mit Zuratheziehung eines in buddhistischen Werken belesenen Sanskritisten, so kann man solche Fehler leicht vermeiden. Zur Wiederherstellung der im Chinesischen verunstalteten Sanskritwörter hat man in demselben sicher ein gutes Hülfsmittel. Ein solches Wörterbuch kann uns auch nur helfen bei Wiederherstellung der Eigennamen in der Geschichte des Buddhismus von *Târanâtha*.

In Bezug auf die buddhistische Terminologie muss jedoch den ersten Rang unter allen Hülfsmitteln das im *Tandjur* befindliche Wörterbuch *Mahâvjutpatti*, tibetisch: བྱེ་བྲག་ཏུ་རྟོགས་པར་བྱེད་པ་ཆེན་པོ[20]), einnehmen. Ausser dem *Tandjur*-Exemplar besitzen wir noch zwei Handschriften desselben, von denen die eine, welche dem *Yû-ta-jin* zugehört hat, ausser dem Originaltext in *Lang'a*-Charakteren, die in der *Tandjur*-Ausgabe durch tibetische Buchstaben ersetzt sind, noch eine chinesische und mongolische Uebersetzung darbietet, welche jedoch auch nicht auf Grundlage der in Werken buddhistischen

---

20) Das asiatische Museum unserer Akademie besitzt eine durch den Baron Schilling v. Canstadt besorgte Abschrift dieses Wörterbuchs, das mir zur Erlernung der buddhistischen Ausdrücke von grossem Nutzen gewesen ist. Die erste Nachricht über dasselbe habe ich 1848 mitgetheilt im *Bulletin histor.-philol. T. V. No.* 10 *S.* 147. Sch.

Inhalts in beiden Sprachen befindlichen Ausdrücke verfasst ist. Nur die hin und wieder vorkommenden Verbesserungen, die wie es scheint von der Hand des *Yú-ta-jin* (dessen Bekanntschaft ich leider nicht mehr machen konnte, sondern nur nach seinem Tode sein Wörterbuch erhielt) herrühren, genügen unsern Anforderungen; doch diese Verbesserungen sind in unbedeutender Zahl da, während das Wörterbuch selbst in den grössten Dimensionen abgefasst ist. Es haben in demselben nicht nur alle irgendwie bedeutenden buddhistischen Ausdrücke Platz gefunden, welche, wie es überall hervorleuchtet, aus Originalwerken geschöpft sind, so dass vielleicht der Sanskrittext noch in Indien verfasst ist als eine kurze Uebersicht alles dessen, was ein Buddhist wissen muss, sondern auch die Namen der Bäume, Vögel, Pflanzen u. s. w. Ein kurzer Commentar zu einigen dieser Ausdrücke, der unter dem Namen *Ra-dshor* (རྒྱ་བྱོར་བམ་གཉིས) bekannt ist, gilt bei den Tibetern selbst als classisch und ist eine Hauptquelle der Citate. Der Hauptzweck dieses Lexicons, so wie auch des später von *Tshantsha Chutuktu* als Anleitung zum Uebersetzen aus dem Tibetischen ins Mongolische verfassten མཁས་པའི་འབྱུང་གནས, d. h. Fundgrube des Weisen, war als Grundlage bei der Vereinbarung der verschiedenen in Tibet befindlichen Uebersetzungen eines und desselben Buchs zu dienen und ein und dieselbe Sprache in den später zu Stande kommenden Sammlungen des *Kandjur* und *Tandjur* anzubahnen. In dieser Hinsicht haben die Tibeter mehr gethan, als ihre chinesischen Glaubensgenossen; bei den letztern finden wir noch bis auf den heutigen Tag nicht nur in jedem Werke, wenn es verschiedene Uebersetzer hat, eine besondere Uebersetzung der Sanskritwörter oder eine eigenthümliche Transcription der Sanskritlaute, sondern in ihren Sammlungen sind oft mehrere Uebersetzungen eines und desselben Werkes vereinigt, so dass man nicht weiss, an welche man sich halten soll.

Nachdem ich mir die obengenannte, dem *Yú-ta-jin* zugehörige Handschrift des Wörterbuchs *Mahávjutpatti* gegen Ende

meines Aufenthalts in Peking verschafft hatte, machte ich mich mit aller Kraft an die Bearbeitung desselben und liess alle andern angefangenen Arbeiten unbeendigt. In der That lohnte es sich der Mühe, um dieses Wörterbuch als Inbegriff der Terminologie in allen vier Sprachen herauszugeben, es ins Russische zu übersetzen und eine kurze Erklärung sowohl der einzelnen Ausdrücke als auch der Capitel, unter die sie vertheilt sind, beizugeben. Dies würde nicht nur den Beifall der Gelehrten finden, sondern auch kein unbedeutendes Hülfsmittel sowohl ihnen als jedem, der eine dieser vier Sprachen treibt, abgehen. Bald ergab sich jedoch die ganze Ungründlichkeit der chinesischen und mongolischen Uebersetzung, welche letztere ich in dem mongolischen *Tandjur* aufgefunden habe. Von ihr weicht das obengenannte Wörterbuch des *Tshantsha Chutuktu* »die Fundgrube des Weisen« in nicht wenigen Stellen ab. Nicht so leicht war es mit dem chinesischen Text fertig zu werden; ich glaubte eine Hülfe in den obenangeführten Wörterbüchern zu finden; ich habe jedoch bereits schon oben ihre Mangelhaftigkeit rücksichtlich der wesentlichen Terminologie erwähnt. Man musste sich deshalb an die Originalwerke machen; wie viel Mühe und Forschung war dazu nöthig, um herauszubekommen, aus welchem tibetischen *Sûtra* oder aus welchem Originalwerk die im Lexikon vorkommende Stelle entlehnt war und dann die entsprechende in der chinesischen Uebersetzung aufzufinden! Jeder wird begreifen, wie viel Mühe dies gekostet hat, ich aber wollte mich bei der Erklärung nicht auf die tibetischen Quellen beschränken, obwohl dies weit leichter gewesen wäre. In vielen Fällen bin ich recht glücklich gewesen und oft ist es mir gelungen mehrere chinesische Varianten zu dem Sanskrittexte aufzutreiben. Auch zweifle ich nicht an einer reichen Ausbeute, wenn ich mich mit der Zeit an die Fortsetzung meiner Arbeit mache.

Was soll ich von den Commentaren sprechen, deren es leider keine zu diesem Wörterbuche giebt. Ich habe alles aufgenommen, was in den obenangeführten Wörterbüchern *Ra-dshor*, *Fan-i-ming-i-tsi* und *San-thsang-fa-sou* ungefähr unsern Anforderungen entsprechen könnte. Doch eine flüchtige Durchsicht

zeigt schon wie unbedeutend solche Erklärungen im Verhältniss zu den übrigen Erläuterungen sind, die ich hinzufügen zu müssen für nothwendig erachtet habe. Bei allem dem sind meine Erläuterungen noch weit von der erwünschten Vollständigkeit entfernt. Je mehr ich mich in das unabsehbare Gebiet der Commentare hineinbegab, desto klarer wurde mir das innere Leben des Buddhismus und seine geheimen Triebfedern. Ich bin den Gründen, welche die Verschiedenheit und hin und wieder auch den offenbaren Widerspruch der in diesem oder jenem Werke vorkommenden Erklärungen herbeigeführt, auf die Spur gekommen. Oft brachten mich neue Punkte zu neuen Aufschlüssen, die mir bei der Behandlung der vorhergehenden noch ganz fern lagen, so dass nach Beendigung der ganzen Arbeit so manches eine andere Gestalt erhalten muss. Ausserdem kam ich, als ich mich an die Erklärung des terminologischen Wörterbuchs machte und diese immer mehr und mehr an Umfang zunahm, auf den Gedanken, daraus eine Art von buddhistischer Encyklopädie zu schaffen, die nicht nur als Commentar zu allen meinen frühern Arbeiten, sondern auch als Anleitung für alle nachfolgenden Gelehrten dienen könnte. Die Wichtigkeit eines solchen Unternehmens beseelte meinen Eifer und ich zweifelte nicht an dem Gelingen (so wie ich auch noch jetzt überzeugt bin, dass sich lange nicht nur in unserm Vaterlande, sondern auch in ganz Europa schwerlich Jemand finden wird, der meinen Plan verwirklichen sollte), doch die Zeit verfloss gar rasch und ich kehrte nach Hause zurück, ohne meine Arbeit beendigt zu haben. Uebrigens ist die Hauptsache schon fertig; die Lücken, die sich in beiden Bänden meiner Handschrift finden, verlangen theils keine grossen Erklärungen für andere (wie z. B. die Theile des menschlichen Körpers); eine grosse Masse von Material ist bei mir schon geordnet, für andere Partien habe ich Register angefertigt, um die betreffenden Nachrichten sowohl in chinesischen als in tibetischen Quellen aufzusuchen. Ich spreche hier nur von diesen beiden Sprachen; an die Erklärung der Sanskritausdrücke habe ich mich nicht gemacht; mir war es genug anzugeben wie die chinesischen und tibetischen Quellen diese Ausdrücke erklären, nicht aber

was ihre eigentliche Bedeutung ist, denn dazu wäre grosse Belesenheit in der Sanskritlitteratur erforderlich. Ausserdem hoffte ich in diesem Punkt auf den Beistand unserer Sanskritologen.

Ehe ich nun zur Ueberarbeitung dieses Lexicons schreite, wünsche ich sowohl rücksichtlich meines Plans als meiner Methode von der Akademie ein Gutachten zu haben und lege deshalb einen Theil meiner Arbeit ihrer Beprüfung vor, indem ich damit die Bitte verbinde sie möge mir ihren gelehrten Rath angedeihen lassen.

(Aus dem *Bull. hist.-phil. T. XI. No.* 22. 23.)

21 April / 3 Mai 1854.

Noch einige Nachweisungen über Pehlewy-Münzen. Von B. DORN.

In diesen Tagen ist mir wieder eine sehr bedeutende Anzahl von Pehlewy-Münzen, d. i. etwa tausend Stück, durch die Hand gegangen. Da sich unter ihnen einige Merkwürdigkeiten befinden, so wird eine vorläufige theilweise Angabe derselben hier nicht am unrechten Orte sein.

I. *Sasaniden.*

Ardeschir I.

1 — 4) Vier MM. von *Ardeschir I.* mit der Inschrift auf der Rückseite: אתורי בוראי etc.

5) Æ. Nachzeichnung einer Kupfermünze desselben Königes im Besitze des Hrn. v. Bartholomaei, aber mit fast ganz verschwundenen Inschriften; nur die Rückseite lässt die da gewöhnliche Aufschrift halb erkennen. Sie gleicht der von E. Thomas in *Numism. Chronicle* Bd. XV. S. 181. No. 2. (cf. Taf. No. 2.) herausgegebenen Münze, indem sie dem Kopf des Prägeherrn gegenüber noch das Brustbild seines Sohnes Schahpur enthält.

Schahpur I.

6 — 9) Vier MM. von *Schahpur I.*

Hormisdas I.

10) M. von *Hormisdas I.*

11) Æ. Kleine Kupferm., die Thomas a. a. O. S. 183. No. 10 (Taf. No. 10) Hormisdas II., Hr. Mordtmann dem ersten dieses Namens zugeschrieben hat. Die letztere Annahme ist wohl die richtige; ich hatte überdiess schon im J. 1843 (*Bull hist.-philol.* T. I. S. 276) eine derartige, wenngleich auf der Rückseite verschiedene Münze als Hormisdas I. angehörig erkannt. Die dort befindliche Inschrift, welche auf dem nicht zum Besten erhaltenen Exemplare kaum lesbar war, wird wohl die von Thomas (l. c. T. XV. No. 8. Mordtmann S. 37. No. 26) von einer gut erhaltenen Münze mitgetheilte sein.

Varahran I.

12 — 13) Zwei MM. von *Varahran I.* (eine sehr merkw.).

Varahran II.

14 — 15) Zwei MM. von *Varahran II.* mit drei Brustbildern.

Schahpur II.

16 — 19) Vier MM. von *Schahpur II.*

Schahpur III.

20) Eine M. von *Schahpur III.* (sehr verwischt).

Varahran IV.

21 — 22) Zwei MM. von *Varahran IV.* Die eine derselben bietet auf der Rückseite auf der Altarsäule, so wie links von der Flamme ورهر oder vielmehr . . רהר. (*Va*)*rahr*(*an*).

Jesdegerd III.

23 — 24) Zwei MM. von *Jesdegerd III.* Hr. Mordtmann S. 71. No. 160 hat auf der rechten Seite des Feueraltars *niki* gelesen; auf den vorliegenden Exemplaren kann man nur *nuki* نوکی finden, so wie umgekehrt auf einem Schahpur III. (Mordtm. S. 54. Z. 2) nicht *athu*, sondern *athi*.

Chodad (?) Varda.

25 — 35) Eilf Ex. von der Münze, auf welchen Hr. Mordtmann S. 71 *Chodad Varda* findet, eine Lesart, die allerdings

bestehen kann, wenngleich namentlich das erstere Wort auch andere Leseweisen zulässt. Die abgekürzten Städtenamen sind: ... , ... , ... , ... (si), und ... .

Pirus.

36 — 42) Sieben Münzen von *Pirus* mit verschiedenen Prägörtern, auch dem bisher noch sehr verkannten ... *Oth;* auf einer enthält die Rückseite ein Wort, das man fast ... *scheba*, sieben, lesen möchte, das aber noch näherer Untersuchung bedarf. Auf einer andern dagegen ist ... vier ganz deutlich.

Dschamasp.

43 — 45) Drei MM., die Hr. Mordtmann S. 76 — 77 als von *Palasch* oder vielleicht auch *Kobad* geprägt ansieht. Hr. von Bartholomaei schreibt sie dem *Dschamasp* zu. In der That lautet die Inschrift vorn nicht, wie Hr. Mordtmann liest *aum*, *Dam* oder *Jam*, sondern ... كام *kâm* oder گام *gâm*, nach Hrn. v. Bartholomaei جام oder زلم. Letzteres liest man auf einem Exemplare ganz deutlich ... . Die Jahrzahl ist ... oder ... ארנכי (آونگی ?), offenbar eins, aber wie das mit אחד oder אוחדי zusammenbringen? Doch wohl i. q. آوندی *primus*, denn auf andern Exempl. liest man geradezu آوندی, ... *ondi*. Hr. Mordtmann (S. 183—4. No. 5 u. 6) liest (nach Thomas) אסקי (?). — Die dritte Münze ist vom Jahre 2. Die Münze mit dem J. 6 (Mordtm. S. 77. No. 181) spricht nicht gegen Dschamasp, der nach *Tabary* sechs Jahre regiert hat. Vergl. dagegen Mordtm. S. 76. ZZ. 34 u. 35.

Kuwad.

46 — 47) Zwei Münzen von *Kuwad*, auf der Vorder- und Rückseite mit eben diesem Namen, also vor dem Jahre 11 geprägt. Vergl. dagegen *ibid.* Z. 41 — 3.

48 — 58) MM. mit den Jahren 15. 17. 18. 30. 31. 34. 35. 36. 37. 38. 39, auch mit den Prägörtern ... بيس oder

بيش, ىىدكد ايرا, welches letztere viel eher eine Abkürzung von *Iran* als *Hira* ist, und ىىمىد ? *Amul*.

59 — 60) Zwei MM. aus den JJ. 33 u. 34 mit dem Prägort ديوان *Diwan*, eine Strasse in Merw, wo, wie ich in den *Mélanges asiatiq. T. II. livr. III. p.* 257 vermuthete, die Münzstätte gelegen haben mag. Hiernach ist das im *Bull. T. XI. No.* 15. *S.* 231 über Diwan Gesagte umzuändern. Ueberhaupt geben die Kuwad-Münzen noch manche andere Bemerkung an die Hand.

61—62) Zwei MM., mit denen ich fürs Erste nicht im Klaren bin. Sie müssen in den Zeitraum von Hormisdas III. bis Kuwad fallen. Die Vorderseite ist ohne Inschrift, die Rückseite enthält rechts ein Wort *a*) مركدر, *b*) مركد (مرو, مروى?) nur dass der erste Buchstabe auch ein ز sein könnte. Links ist eine sonst sehr deutliche aber umgekehrt (von der linken Hand) zu lesende Inschrift, die im Spiegel so erscheint: ىىدىىدد, also *schusith?*

Chosroës I.

63 — 76) Münzen von *Chosroës I.* aus den JJ. 4 (*arba* und چىهار *tschehar*[1])) 7. 8. 12. 20. 21. 25. 26. 27. 28. 30. 34. 36. 42. Einige mit ىىرىدكد *Chosrud* od. *Chosravad*, und den Prägstätten ىدكى *Arm(enien?)* und ىىىو *Bost* oder *Bist(am)*.

Hormisdas IV.

77 — 86) MM. von *Hormisdas IV* aus den JJ. 2. 3. 4. 6. 7. 10. 11. 12. Auf der vom J. 4 ist der Name gerade so geschrieben, wie er auf georgisch-sasanidischen Münzen vorkommt, und den Fürsten Baratajev bewogen hat حكم *gou-*

1) Das ganze Gepräge der Münze beweist, dass sie aus den ersten Regierungsjahren Chosroës I. herstammt, und nicht in das Jahr 40 gesetzt werden kann. Wir haben also hier die in ihrer Art fast einzige Erscheinung, dass die Jahrzahlen auf Sasaniden auch bis zehn nicht immer aramäisch waren. Solches ist die Meinung des Hrn. v. Bartholomaei, der auch ich beitrete. Vergl. übrigens das kurz vorher über eins Bemerkte: أونلى *primus* ist rein persisch.

verna zu lesen. Auf einer anderen vom J. 6 erscheint diese Jahrzahl *so*: ꭥꭥ. Eine M. trägt den Prägort كى *Riv*, nicht, wie Hr. Mordtmann S. 109, No. 448 etc. (vergl. S. 19, 24) will, *Raj*, sondern ريو اردشير d. i. *Suk el-Ahwas*.

Chosroës II.

87 — 100) MM. von Chosroës II. aus den JJ. 5. 10. 15. 24. 25. 26. 27. 34. 35. 36. 37. 38. Mehrere mit ꭥ *afid* euge! und der Prägstätte ڏڪ *Der*, در سفيل = البيضا *Beisza?*. Unbegründet ist die Annahme, dass es von Chosroës II. Münzen vom J. 1 nicht geben könne (s. Mordtm. S. 111); es giebt solche.

Ardeschir III.

101) M. von *Ardeschir III.* mit dem J. 2.

—

II. *Chalifen und deren Statthalter.*

102) Eine M. wie sie Ohlshausen, *Zeitschr. der D. morg. Gesell. Bd. I. S.* 334 beschrieben hat. Die Worte بسم الله sind ganz deutlich, der darauf folgende Raum links aber ist durch ein angebrachtes Oehr so verdeckt, dass man das Wort الملك, wenn es wirklich da war, nicht mehr findet. Der zweite Theil der Jahrzahl ist dreissig; der erste: eins oder zwei, also 31 oder 32; der Prägort ꭥ *Besa*. (Geschenk des Hrn. v. Bartholomaei für das Asiat. Museum). Das Museum besass übrigens schon eine ähnliche sehr schöne Münze mit der arab. Inschrift: بسم الله ولى, aus *Besa*, und dem J. ꭥ *nuwadschsi* d. i. 39..

Saïd.

103 — 4) MM. mit سعيل, aus den JJ. 125 mit ꭥ, und 127, ohne letzteres.

Omar.

105 — 6) MM. mit عمر a. 128.

Abdullah b. Hâsim.

107) Eine Abdullahm. aus *Tapuristan*, wie sie Frähn. *Bull. hist.-philol. T. IV, S.* 43 mitgetheilt hat. Die Jahrzahl ist 14. etwa 6? also 146, d. i. ungefähr 181 d. Fl.

Da Ainy berichtet, dass *Abdullah ben Hâsim* عبد الله بن حازم im J. 180 Statthalter von Tabaristan ward, so ist kein Zweifel, dass Frähn's Vermuthung, das auf der Münze befindliche عريم oder حريم möge nichts anderes bezeichnen als eben حازم, sich als richtig erweist. Der auf der von Sawe, liev angeführten Münze vom J. 140 (Mordtmann S. 177 u. 180) vorkommende Abdullah ist *Abdullah ben Kahtaba* عبد الله بن قحطبه. Sehir-eddin erwähnt sie beide. Es gab überhaupt fünf arabische Statthalter in Tabaristan, die den Namen Abdullah führten und hier in Betracht kommen können [2]). 1) *Abdullah ben Kahtaba* a. 165, und später um 175 — 6; 2) *Abdullah ben Abdulasis* um 177; 3) *Abdullah ben Hâsim* a. 180; 4) *Abdullah ben Saïd* a. 185, und 5) *Abdullah ben Mâlik* a. 189. Daraus scheint aber hervorzugehen, dass auf den derartigen Abdullah-Münzen (*Bull. XI. No.* 15. *S.* 233 *No.* 3. *Mélanges asiat. S.* 259 — 60. *No.* 3) nicht 104, sondern 140 zu lesen, und *Abdullah ben Kahtaba* zu verstehen ist. Es steht da freilich deutlich *tschehar sat* (ganz wie bei Mordtmann Taf. III. No. 104), nur sind beide Wörter getrennt; es wird also doch wohl *tschehal* oder *tschehel* auszusprechen sein, obgleich das Schluss-*r* ganz dem *r* in dem Namen (*Oma*)*r* gleicht, sonst kommt die Zeitrechnung nicht heraus. Uebrigens muss der Abdullah ben Hâsim, von welchem Hr. Mordtmann S 161 bis 163 eine Reihe Münzen aus den Jahren 63 — 73 d. Fl. anführt, von dem hier in Rede stehenden verschieden sein. Genug, von nun an wird die Zeitbestimmung der tabaristanischen Abdullah-Münzen keiner Schwierigkeit mehr unterliegen. Die von Frähn angeführten Abdullah-MM. (Ohlshausen, S. 15 u. 35) sind aus Tabaristan, und von *Abdullah ben*

2) Es werden ausserdem noch *Abdullah ben Chordadbeh* und *Abdullah ben Tahir* als solche genannt.

Kahtaba unter Harun's, nicht wie Frähn sehr verzeihlicher Weise vermuthet hatte, Mamun's Chalifat geprägt. Dagegen ist der mit dem J. 137 vorkommende *Sulaiman* سليمن (auf keiner von mir gesehenen Münze steht سليمان), *Sulaiman ben Manfur*, wie Frähn (*Bull. sc. T. IV. S.* 317) richtig angegeben hatte. — *Jahja ben Michnaf* aber, oder wie ihn Ainy nennt, *Jahja el-Chorasany* (al. الجرشي) war vom J. 164—167 Statthalter von Tabaristan und Dschordschan, so wie *Ferascheh* von Dunjawend und Kumis, *Chalef ben Abdullah* von Rai (164 — 167) und *Saïd ben Daaledsch* von Sedschistan. Jahja wurde im J. 167 durch *Omar ben el-Ala* ersetzt, und *Ferascheh* nach Dschordschan gesandt. Zum Statthalter von Sedschistan aber wurde im J. 166 *Temim* تميم, der Sohn des Saïd ben Daaledsch ernannt.

Wir kennen nun tabaristanische Münzen aus dem Zeitraume von 73 — 146 der tabarist. Aera, mit Ausnahme einiger Jahre, namentlich aber von 108 — 113, d. i. es fehlen uns noch solche Denkmäler von den Statthaltern *Abul-Chafib* ابو الخصيب, *Chusaima* خزيمه, *Abul-Abbas Tusy* ابو العباس طوسى und *Rauh ben Hatim* روح بن حاتم.

12 (26) April 1854.

—

Das Obige war niedergeschrieben, als ich [am 18. (30) April] von Hrn. v. Bartholomaei sowohl ein Verzeichniss seiner sehr bedeutenden Sammlung von Sasaniden-Münzen, als einige Bemerkungen über das Mordtmann'sche Werk erhielt. Dieselben scheinen mir so wohl begründet, dass ich nicht umhin kann, sie hier mitzutheilen. Dass Hr. v. Bartholomaei die schonungs- und rücksichtslose Art und Weise durchaus misbilligt, wie Hr. Mordtmann gegen Hrn. v. Longpérier auftritt, kann man nur gutheissen; letzterer hat ja sein Werk selbst nur ein *Essai* genannt, und sich in der Vorrede S. III dahin erklärt, dass er nur eine einfache numismatische Classification beabsichtige. Auch hatte damals Olshausen sein Werk noch nicht herausgegeben, welches Hrn. v. Longpé-

rier in den Stand gesetzt haben würde, manche Misgriffe zu vermeiden. Hr. v. Bartholomaei fährt fort:

1) «Hr. Mordtmann hat Unrecht gehabt, bei den Münzen von *Hormisdas I.* die schöne derartige Silbermünze des asiatischen Institutes (*Bullet. hist.-phil. T. I. S.* 27) nicht anzuführen, da sie die einzige von jenem Könige ist, welche unstreitig in Persien geprägt, unter die eigentlichen Sasaniden gesetzt werden kann; die andern Münzen dieses Königes, welche Hr. Mordtmann beschreibt, gehören mehr oder minder den indischen oder kabulischen Denkmälern der Art an.

2) «Die Münze, die Hr. M. S. 63. No. 131 (Taf. VII, 16) *Jesdegird I.* zuschreibt, hätte nicht den eigentlichen Sasaniden eingereiht werden sollen; ihr ganzes Gepräge, selbst das Metall, scheint darauf hinzudeuten, dass sie wahrscheinlich nur eine in einer entfernten Provinz, wahrscheinlich Kabul, verfertigte Nachahmung von Münzen Schahpur's II. ist.

3) «Was Hr. M. über das Wort كسدر *rdst* sagt, welches sich seit Schahpur II. oft auf dem Altarschaft befindet (d. h. es sollte den vollen Gehalt der Münzen bezeichnen u. s. w.), scheint mir unhaltbar; eine Inschrift auf dem Altare wird sich eher auf den Cultus, als auf die Finanzen beziehen; überdiess besitze ich eine schöne Goldmünze von Schahpur II. mit demselben Worte ebenda, so dass Hrn. Mordtmann's Ausspruch (S. 49. No. 69 unten: «Da es eine Goldmünze ist, so bedurfte es nicht der Bescheinigung ihrer Aechtheit auf dem Revers; als gute Waare lobte sie sich selbst.») von selbst zusammenfällt.

4) «Dass Hr. M. hinsichtlich der *Chodad Varda*-Münzen (S. 71. 17.) das Richtige getroffen hat, scheint mir unbestreitbar; nur müsste man noch die Verschiedenheit in der Schreibung des Namens *Varda*, der öfters als كذسد erscheint, zu erklären suchen. (Auf mehreren MM. des Hrn. v. Bartholom., so wie bei mir — ich habe überhaupt gegen zwanzig derartige Exemplare unter der Hand — ist der zweite Buchstabe ein *i*, der dritte ein ك *k*, so dass man immer wieder auf (هيكل oder) خيكل zurückkommt. كت, wie schon Hr. M. S. 70. No. 157 bemerkt hat, bedeutet *gross*, und scheint sich in dem Vor-

namen Jesdegerd III. und *Pirus*, die nach den neupersischen Schriftstellern die Beinamen مردانه und فرزانه führten, wiederzufinden. Es wäre also noch nachzuweisen, dass خی (هی?) die Bedeutung von Herr (کی) hätte, dann hätten wir den Namen *Ahura-masda* oder *Hormisdas*, den wir brauchen. In früheren Zeiten würde man nicht beanstandet haben, den Namen des mongolischen Ilchanes *Keichatu* کیخاتو zur Vergleichung herbeizuziehen. Auf andern Exemplaren ist freilich der zweite Buchstabe *u*, der dritte *d*. *D*.)

5) Dagegen ist es mir unbegreiflich, dass Hr. M. *Dschamasp* auf den Münzen nicht anerkennen will, die ich diesem Könige zugeschrieben habe. [illegible] muss *Zam* und nicht *aum* gelesen werden, wie Hr. M. S. 77. No. 179 es liest. (Die kleine gekrönte Figur wird Dschamasp's Sohn Narsi sein. *D*.)

6) •Auf der Münze S. 77. No. 181. Taf. VIII. No. 22 glaubt Hr. M. mit Unrecht das Jahr 6 zu finden; es ist das Jahr 3; das Loch in der Münze hat die Hälfte des ersten Buchstabens weggenommen, man sieht [illegible], aber ursprünglich stand da: [illegible]. Aber selbst wenn man Münzen mit dem Jahre 6 fände, was aber unwahrscheinlich ist — man kennt bisher blos solche mit den JJ. 1. 2 u. 3 — so würden sie nur beweisen, dass Dschamasp ein oder zwei Jahre länger regiert hat, als die Geschichtschreiber angeben. (Tabary giebt 6 Jahre an. *D*)

7) •Die Münze, welche Hr. M. S. 78. No. 182. Taf. VIII. No. 23 dem Dschamasp zuschreibt, ist von *Kobad;* der Name des Prägeherrn ist auf der Vorderseite ausgelassen, wie auf vielen anderen; die Rückseite enthält eine unerklärbare Inschrift, welche nur der Unwissenheit des Stempelschneiders, oder der Prägung in einer entfernten Provinz ihr Entstehen verdankt.

8) •Die Kobad-Münzen No. 191 u. 192. S. 80 sind offenbar ohne Jahrzahl; sie sind rücksichtlich ihres Gepräges mit einer ganzen Reihe von Kobad-Münzen identisch, auf welchen man auf beiden Seiten den Namen des Königes liest. Hr. M. hat [illegible] *wist* anstatt [illegible] *Kawad* gelesen. Er hat auf diese Weise in seinem Werke keine Münzen, welche der ersten

Regierungsperiode Kobad's angehören; ohne solche würde man sich nicht erklären können, warum die ältesten Münzen Kobad's das J. 11 enthalten. (Es giebt MM., die, ohne Jahrzahl, den Namen *Kobad* entweder auf beiden Seiten, oder nur auf der Vorderseite führen. *D.*)

9) Die Prägorte Hrn. M.'s lassen viele Bemerkungen zu.

10) «Die Deutung des Monogrammes 𐭪 durch سیم Silber, ist unzulässig; es findet sich auf goldenen und kupfernen Pehlewy-Münzen, und da die übrigen Inschriften ganz richtig sind, so kann man unmöglich das Monogramm (in der Bedeutung von Silber) als aus mangelhafter Kenntniss des Pehlewy hervorgegangen ansehen, wie Hr. M. S. 182 es thut.

11) «Die Münze von *Kobad II. Schirujeh* (Pirudsch) S. 141. No. 738 ist — wie ich glaube — ganz richtig bestimmt, und eine schätzbare Bereicherung der Sasaniden-Münzreihe.

12) «Dagegen ist die der *Azermidocht* zugetheilte Münze (S. 142. No. 743) sicherlich eine kabulische, wie sich schon ähnliche in Wilson finden. Hr. M. hätte sie also um so weniger unter die Sasaniden aufnehmen sollen, als er es S. 71 Hrn. v. Longpérier zum Vorwurf macht, eine ähnliche Münze Hormisdas III. zugeschrieben zu haben. Er sagt da, dieselbe bilde «in Betreff der künstlerischen Ausführung eine wahre Abnormität», und doch trifft ihn hinsichtlich der Azermidocht-Münze dieselbe Rüge.»

Wenn Hr. v. Bartholomaei endlich noch Bedenken trägt, das Wort 𐭠𐭮𐭥𐭥, welches Hr. Mordtmann durch *Athuri(a)* erklärt, in dieser Bedeutung anzunehmen, so lässt sich dagegen fürs Erste nichts Erhebliches einwenden; jenes Wort kommt sehr häufig auf Gemmen und Inschriften, z. B. der zu Derbend, in 𐭠𐭮𐭥𐭥𐭯𐭠𐭣 *athunpad* = آذرباد u. s. w. vor, wo die von Hrn. M. vorgeschlagene Erklärung kaum zulässig sein dürfte. Ferner hiess *Bahram V.* nicht *Rasti* (M. S. 68), sondern wird *Bagh-i-rasti* «der Herr (Gott) der Rechtlichkeit, des rechten Glaubens» genannt, wie früher Hormisdas I. *Bagh-i-ruschan*. *Rasti* in der Bedeutung von *probitas* kommt oft auf Gemmen vor. *Jesdegerd's* (II.?) Bei-

namen lese ich *Ram-Schatri*, und möchte in ihm *Jesdegerd sipah-dost* سپاه دوست suchen. Ueberhaupt ist da noch Manches ins Reine zu bringen. Auf No. 108. 134. SS. 59. 66 liest Hr. M. *Athu(ria)* und *Baba;* No. 114 *Athu(ria)* und *Kir(man)*; No. 143 *Athuri(a)* und *Ath(uria)*, nimmt also eine zweifache Angabe entweder eines oder mehrerer Prägörter an, und erklärt deshalb hier *Kir(man)* für *Kermanschahan*. Ferner nimmt er die Abkürzung *as* (S. 13. No. 11) überhaupt für *Ispahan*, und 𐭤𐭫 תר (S. 20. No. 31) für *Herat*. Auf der Münze No. 102. S. 58 lässt er aber diese Abkürzung ungedeutet, weil Herat doch nicht in Assyrien liegt, nimmt auf den Münzen No. 140 und 149 *as* für *Isphahan*, aber dann wieder No. 110 und 144 für *as(man)* Himmel, und später No. 133 *Har* (oder *Hel*) doch für *Herat*. Solcher zu lösenden Räthsel giebt es noch viele in der Pehlewy-Münzkunde, und es wäre unwissenschaftlich, sie zum Gegenstande von Tadel zu machen, sie gehen eben aus der Natur der Sache hervor.

Zum Schluss will ich hinsichtlich des dunkelen 𐭲 bemerken, dass es auf sehr vielen Münzen eine ganz auffallende Aehnlichkeit — es fehlen natürlich oben die beiden Puncte — mit dem von Wahl (*Allg. Gesch. d. morgl. Spr. Taf. V.*) gegebenen tachygraphischen Beispiele *ghedeman*, im Burhan-i-kati: گدمن *ghadmin* d. i. نور = روشنائی معنوی Licht, Erleuchtung, hat. Die Bedeutung passt vortrefflich; wer prüfen kann, der prüfe, ob diese sehr zulässige Lesung nicht wirklich das erwünschte Licht gewährt. Ungenau ist die Nachbildung bei Hrn. Mordtmann Taf. II. No. 19; es fehlt da namentlich dem *m* der hier gerade sehr wesentliche Endstrich, der nichts anderes als *u* oder *n* sein kann, und auf keiner von den mir vorgekommenen Hunderten von derartigen Münzen vermisst wird. Man vergl. die Tafel bei Olshausen No. 1 u. 3 und Thomas (*J. R. A. S. vol. XIII, p. II. S.* 408), wo man ungezwungen *gh-d-m-n* liest. Sollte etwa dieses (innerliche, geistige) Licht mit Beziehung auf die Lichtreligion auf den Münzen ein Ersatz gewesen sein für das Hormusd IV. durch Blendung entzogene äusserliche Licht, was dann sein Sohn und Nachfolger Chosroës II. und von da

an fast alle Sassaniden-Könige beibehalten hätten? Dass der geblendete und doch wieder auf kurze Zeit in seine Würde eingesetzte Hormisdas IV. seinen Münzen ein افزود گرمن aufprägen liess, könnte eben so wenig befremden, als wenn ich diesen Bemerkungen mit Rücksicht auf die in Rede stehende Frage ein *lux augeatur!* beifüge. Daher — so glaube ich — ist die Münze Hormisdas IV. mit jenem Worte nicht wie Hr. Mordtmann S. 110 annimmt, an einem entlegenen Ort, sondern gerade in der unmittelbaren Nähe des erwähnten Herrschers geprägt. Und wie vortrefflich passt diese Inschrift auf den Münzen, die den Namen eines Prägeherrn nicht haben? Also: *lux augeatur!*

(Aus dem *Bull. histor.-philol. T.*

$\frac{10}{22}$ März 1854.

Vierzehn unedirte Samaniden-Münzen; von P. SAWELJEW.

Die in den russischen Münzfunden so häufig vorkommenden silbernen Samaniden-Münzen bilden in unsern öffentlichen und Privat-Münzsammlungen eine der reichsten Classen, die schon eine ziemlich vollständige chronologische Reihe vorstellt. Doch sind einige Lücken da, welche aus derselben Quelle ergänzt werden können.

Ich habe die Ehre der Akademie eine kurze Beschreibung von vierzehn Inediten mit der Angabe ihrer Fundorte vorzulegen.

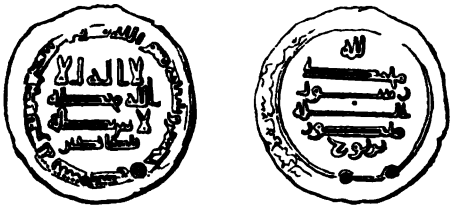
No. 1. Ismaïl ben Ahmed. Enderabe. 293 = 905, 906. Av., unter dem Symbol, der Name Ahmed ben Muhammed ben Ahmed, der schon auf den Enderaber-Dirhemen vom J. 292 und auf den balcher und termedschen vom J. 293 vorkommt. Rev., oben: لله, unten: بالله (sic) المكتفى اسمعيل بن احمد. (Aus dem kiewschen Münzfunde von 1851, in der Sammlung des Curators des kiewschen Lehrbezirks S. Exc. von Jusefowitsch).

No. 2. Mansur ben Nuh. Bochara. 354 = 965. Av., supr. بغرا, inf. بك بك, Rev.: Muti-lillah. Mansur ben Nuh. (Aus dem zweiten räsan'schen Funde, in meiner Sammlung).

No. 3. Derselbe. Bochara? 354 = 965. I. Supra: المطو (المطفر?). Margo: سنة (sic) باحس ضرب هذا الدرهم

اسع (اربع) وحسين (حمسين) وثلثية. Den Namen des Münzhofes meine ich بخارا lesen zu müssen. Die Münze ist gewichtvoll und von gutem Silber; gehört also nicht zu den barbarischen Nachahmungen, obgleich einige Schriftfehler in der Inschrift vorkommen. (Im J. 1853, von mir im Dorfe Gross-Brembola, im pereslawschen Kreise des wladimirschen Gouvernements, gefunden).

No. 4. Derselbe. Ghasna. 359 = 969, 970. Eine der schätzbarsten Inediten.



Av., unter dem Symbol: بلكا تكس (بلكا تكين), Balkà oder Bulkà-Tegin. Margo: ضربه سنة تسع وحسين وثلثماية. Der Name des Münzhofes عربه kann nichts anders als غزنه Ghasna sein. Diese Stadt kommt hier zum ersten Male in der Samaniden-Numismatik vor. Es ist bekannt, dass bei der Thronbesteigung des jungen Mansur's, Alptegin sich gegen ihn in Ghasna empört, sein Kriegsheer zwei Mal geschlagen und sich unabhängig erklärt hatte. Die Geschichte erwähnt nur des Sieges Alptegin's, schweigt aber über die Herrschaft der Samaniden in Ghasna. Aus unserer Münze ersehen wir, dass Balkà- oder Bulkà-Tegin, im Jahre 359, das Oberhaupt der Samaniden-Partei in dieser Stadt gewesen. Sein Name kommt schon auf den Balcher-Münzen des J. 324 vor (*v. Recens. p.* 569 *No.* 229, *d*). Später ging er zu Alptegin's Partei über, wurde Hadshib unter Abu-Ishak und soll nach dem Tode desselben (im J. 365) den Thron bestiegen haben (*s.* Frähn, *Bull. hist.-philol. IV*, 15). Auf dem Rev. fehlt der Name des Chalifen: لا اله الا الله || محمد || رسول

بن نوح || منصور || الله || . (Von mir, im Jahre 1853, im Dorfe Kabanskoje, im Wladimirschen, ausgegraben).

No. 5. Derselbe. Enderabe. 365 = 975, 976. Av., supra: * فايق, infr. سهلو (سهل يثق?). Rev.: رسول || محمد || الله || منصور || بن نوح (sic) المطيع للهع || الله. (Fundort: Gross-Brembola).

No. 6. Nuh ben Mansur. Bochara. 366 = 976, 977. (Fundort: Dorf Wesj, im susdalschen Kreise.)

No. 7. Derselbe. Bochara. 368 = 978, 979. Av., supra عدل, infr. فايق. (Ebendaselbst).

No. 8. Derselbe. Samarkand. 369 = 979. (Im Dorfe Schelbowo, im J. 1852, vom Grafen A. Uwarow ausgegraben).

No. 9. Derselbe. Schasch. 370=980, 981. Auf dem Rev., der Name des Chalifen el-Thai-lillah الطايع لله, nicht Muthi-lillah, wie auf den sonst bekannten Schascher-Dirhemen desselben Jahres. (Fundort: Dorf Wesj).

No. 10. Derselbe. Samarkand. 370. Av., supra عدل. (Ebendaselbst).

No. 11. Derselbe. Bochara. 374 = 984, 985. Av., supra: عدل, infr. سلبك (تشلبك?). (Fundort: Schelbowo.)

No. 12. Derselbe. Samarkand. 374. Av., supra عدل, inf. يثق بالله. Rev., nach dem Namen des Chalifen: الملك || المنصور || نوح بن منصور. (In den Kurganen des Dorfes Gorodistsche, unweit Pereslaw, im wladim. Gouvern., ausgegraben).

No. 13. Derselbe. Bochara. 377 = 987, 988. Av., supra: مك, infr. الملك المنصور. (Im Dorfe Wesj).

No. 14. Derselbe. Enderabe. 379=989, 990. Av., supra: برعا (برغا?). Rev.: el-Thai-lillah. Nuh ben Mansur. (Aus der Sammlung des Grafen P. Schuwalow).

(Aus dem *Bull. histor.-philol. T. XII. No.* 6.)

$\frac{2}{14}$ Juni 1854.

Kurze Charakteristik der Thusch-Sprache; von A. SCHIEFNER.

Die von Güldenstädt auf seiner kaukasischen Reise veranstalteten Wörtersammlungen waren vor noch nicht gar langer Zeit so ziemlich die einzige Quelle, aus der man seine Kenntnisse von diesen Sprachen schöpfte. Auf dieser Grundlage ruhen auch die von Klaproth in seiner *Asia polyglotta* bewerkstelligten Vergleiche der einzelnen Sprachen unter einander. In dem seiner Reise in den Kaukasus beigegebenen Anhang über die kaukasischen Sprachen hat der letztgenannte Forscher zwar manche eignen Reisefrüchte mitgetheilt, im Ganzen genommen ist aber das von ihm Geleistete nicht von der Beschaffenheit, dass man daraus ein genügendes Bild von den einzelnen Sprachen zu entwerfen im Stande wäre. Für das zu der iranischen Gruppe gehörige Ossetische ist unterdessen durch die Forschungen Sjögren's Bahn gebrochen worden und für die dem Georgischen[1]) mehr oder minder nahestehenden Sprachen, wie das Mingrelische, Lazische und Suanische haben die freilich nur beiläufig angestellten Untersuchungen Rosen's manches dankenswerthe Material geliefert. Derselbe Gelehrte hat uns einigen Aufschluss über das Abchasische gegeben; das mit diesem verwandte Tscher-

1) Ueber das für diese Sprache selbst in den letzten zwanzig Jahren Geleistete s. Brosset, *Additions et éclaircissements à l'histoire de la Géorgie p.* 67.

kessische hat durch die Leistungen L'Huilier eben keine befriedigende Beleuchtung gefunden. Von den Sprachen Daghestans waren bis jetzt die lesghischen Dialekte und auch die sogenannten mizdshegischen Sprachen nur nach den Klaproth'schen Zusammenstellungen bekannt. Um so erfreulicher ist es, dass unser verehrter College Brosset bei seinem Aufenthalte in und um Tiflis die Gelegenheit wahrgenommen hat, für beide Sprachenfamilien nach Möglichkeit Materialien herbeizuschaffen. Für das Lesghische sind ihm indessen nur zwei im awarischen Dialekte verfasste Lieder und einige andere Sprachproben geringeren Umfangs geliefert worden. Schon eine flüchtige Durchsicht derselben brachte mich zu der Ueberzeugung, dass wir es hier mit einigen Erscheinungen zu thun haben, die sowohl den indogermanischen als auch den uralaltischen Sprachen fremd sind. Durchaus merkwürdig ist die Veränderung des Anlauts zur Bezeichnung des Geschlechts und der Zahl beim Zeitwort. Nicht minder war es mir interessant auf eine andere Eigenthümlichkeit zu stossen, die mir schon beim tibetischen Zeitwort vorgekommen war. Das ist nämlich die Erscheinung, dass die Zeitwörter, die den Begriff einer Thätigkeit enthalten, durchaus nicht mit dem Nominativ des thätig gedachten Gegenstandes verbunden werden können, sondern letzteres durch den Instrumental oder Instructiv ausgedrückt werden muss. Obwohl beide genannte Eigenthümlichkeiten in Verein mit mehreren andern interessanten Erscheinungen es wünschenswerth machten, recht bald die obengenannten lesghischen Sprachproben veröffentlicht zu sehen und obwohl mir Hr. P. Sawelje w, der auch eine Zeitlang mit Hülfe einiger lesghischer Knaben auf ähnliche Studien bedacht gewesen war, mit der grössten Bereitwilligkeit das von ihm gesammelte Material zur beliebigen Benutzung abtrat, glaubte ich dennoch gut daran zu thun das auf diese Sprache Bezügliche nicht früher mitzutheilen, als bis es mir vergönnt gewesen wäre, sowohl über die lautlichen als grammatischen Beziehungen derselben aus dem Munde eingeborner Lesghier die nöthige Belehrung zu erhalten. Denn einmal sind sowohl die russischen Buchstaben, mit denen die Mehrzahl der mir zu Gebote stehenden Materialien

niedergeschrieben sind, als auch die arabischen, deren sich die Lesghier selbst in ihrem Verkehr bedienen, zur Bezeichnung der ihnen eigenthümlichen Laute unzureichend und zweitens gab sich in der Art und Weise der Auffassung eine gewisse Unsicherheit zu erkennen. So konnte ich noch immer nicht ermitteln, ob die Lesghier blos den Mischlaut $\dagger = tl$ haben, der uns schon aus dem Ostjakischen und aus mehrern amerikanischen Sprachen bekannt ist, oder ob sie auch einen ähnlichen Mischlaut aus den Elementen *d* und *l* haben. In Bezug auf die Formenlehre muss ich bemerken, dass die Declinations- und Conjugationsproben so ziemlich nur dem einmal bekannten Schema der russischen Grammatik angepasst und die beiden Lieder nicht umfangreich genug sind, um aus denselben einigermaassen genügenden Stoff zu schöpfen. Während ich mich also nach einem irgendwie brauchbaren Individuum für meine lesghischen Studien umsah, und meine ersten Bemühungen nicht von dem günstigsten Erfolge gekrönt wurden, machte ich einen Versuch das ebenfalls von Hrn. Brosset von seiner kaukasischen Reise mitgebrachte reichhaltige Material für die Thusch-Sprache einer Durchsicht zu unterwerfen. Dieses besteht 1) aus einer Uebersetzung der im Jahre 1839 hierselbst von Pluchart in russischer Bearbeitung herausgegebenen biblischen Geschichte des Neuen Testaments von Sacy [2]); 2) aus einem Wörterverzeichniss, welchem das im J. 1839 in St. Petersburg gedruckte georgisch-französisch-russische Vocabularium von Sulchanow als Grundlage gedient hat; 3) aus mehreren Thusch-Liedern in georgischer Sprache mit beigegebener buchstäblicher Thusch-Uebersetzung; 4) aus einigen Sprachproben geistlichen Inhalts und endlich 5) aus einer nach dem Vorbilde der kleinen russischen Schulgrammatik von Gretsch verfassten Grammatik der Thusch-Sprache. Dieses reichhaltige Material verdanken wir dem jetzt als Inspector der Pfarrschule zu Tionethi thätigen Geistlichen Hiob Ziskarow, der es fast sämmtlich mit georgischer

2) Священная Исторія Ветхаго и Новаго Завѣта. Часть вторая. Новый Завѣтъ. Спб. 1839. 8°.

Schrift niedergeschrieben hat. Eine Ausnahme bildete das Wörterverzeichniss, bei welchem das russische Alphabet gebraucht worden ist. Beide Schriftarten erweisen sich aber als ungenügend, da das Thusch Laute besitzt, zu deren Bezeichnung sie nicht ausreichen. Eine nähere Kenntniss der Thusch-Laute wurde mir aber erst möglich durch die Beihülfe des hier anwesenden Bruders Georg Ziskarow, Studirenden der geistlichen Akademie. Mit demselben habe ich auch sämmtliche Texte durchgenommen und mir bei dieser Gelegenheit das zu einer grammatischen Behandlung der Sprache erforderliche Material zurechtgelegt; denn leider ist die von H. Ziskarow verfasste Sprachlehre nur mit den in der russischen Grammatik vorkommenden Kategorien bekannt und bietet sonach keine Möglichkeit, aus ihr die charakteristischen Eigenthümlichkeiten dieser merkwürdigen Sprache kennen zu lernen. Von diesen hoffe ich nach Verlauf einiger Monate ein den Anforderungen der Sprachwissenschaft entsprechenderes Bild in einer Arbeit vorzulegen, die vor der Hand noch meinen eignen Ansprüchen nicht vollkommen genügt. Einstweilen halte ich es jedoch für meine Pflicht über meine nun bereits mit wenigen Unterbrechungen ein halbes Jahr hindurch fortgesetzten Studien in dieser Sprache einen kurzen Bericht abzustatten.

Schon aus Klaproth's *Asia polyglotta* und aus seinen *Kaukasischen Sprachen* ist es hinlänglich bekannt, dass das Thusch-Volk zu der von ihm sogenannten mizdshegischen Gruppe gehört. Freilich hat dieses Volk seine frühern Sitze in dem gebirgigen Thuschetien zum Theil aufgegeben und ist mehr nach Süden an die Ufer des Alasani gezogen, wo mehrere Gemeinden die Sprache ihrer Väter mit der georgischen vertauscht oder mehr oder minder mit derselben vermischt haben. Allem Anschein nach müssen sowohl die mizdshegischen oder kistischen als leśghischen Völkerschaften schon seit Alters in den jetzt von ihnen bewohnten oder wenigstens nicht viel nördlicher belegenen Gegenden Ursassen gewesen sein, obwohl erst Ptolemaeus (l. V. c. 9.) einen sichern Anhaltspunkt giebt, in dem er Τοῦσχοι und Δίδουροι neben einander zwischen den kaukasischen und keraunischen Bergen aufführt.

Sowie wir in den Τοῦσχοι wohl nur unser Thusch-Volk zu suchen haben, so ist diesem noch jetzt der den Δίδουροι entsprechende lesghische Stamm der Dido benachbart. Eine ausführlichere Auseinandersetzung der geographischen und ethnographischen Verhältnisse muss ich mir für die Einleitung zu der grammatischen Arbeit vorbehalten. Hier will ich nur soviel bemerken, dass das Thusch-Volk nach den Angaben eines ethnographischen Aufsatzes von dem Geistlichen Eliasidze den rauhesten der kistischen Dialekte spricht, wogegen das Tschetschenzische, soviel ich nach den mit russischer Schrift wiedergegebenen Sprachproben schliessen kann, bedeutend milder zu sein scheint. In Betreff des Lesghischen muss ich bemerken, dass es in grammatischer Beziehung sich eng an die Gesetze der kistischen Sprachen anschliesst, dass dagegen der Sprachschatz selbst nur ein geringeres Stück Gemeingut mit denselben zu haben scheint. Diese Erscheinung erinnert uns an die schon früher ausgesprochene Wahrnehmung eines ähnlichen Verhältnisses der uralaltaischen Sprachen zu einander, wodurch sie sich in bedeutendem Maasse von dem indogermanischen Sprachstamme unterscheiden.

Was die lautlichen Beziehungen der Thusch-Sprache betrifft, so ist dieselbe in der Entwicklung des Consonantismus unendlich reicher als in dem Vocalleben. Ausser den fünf Vocalen a, e, i, o, u stossen wir nur auf eine mässige Anzahl von Vocalgruppen: ai, ei, oi, ui; ae, ie, oe; au, eu, iu, ou; oa; und die Verdoppelungen aa, ee, oo. Manche Wörter haben im Anlaut eine mit grösserer Betheiligung der Sprachorgane bewerkstelligte Aussprache des a, e, o und u, so dass man namentlich bei den beiden zuletztgenannten Vocalen fast den Vorschlag eines flüchtigen e zu hören glaubt. Solche Vocale werde ich mit dem *Spiritus lenis* versehen. Zur Bezeichnung der Consonanten bediene ich mich der für die nächstens erscheinende samojedische Sprachlehre Castrén's geschnittenen Schrift mit Hinzufügung einiger Zeichen für bisher unbekannte Laute. Es sind mir im Ganzen folgende Consonanten vorgekommen: q, ɣ, ḫ, k, kh, x, g, gh; ć, ç, c, ç, ʒ́, ʒ, ś, s, ź, z; t, th, d, n; p, ph, b, m; j, r, l, ļ, w; h. In Betreff dieser Zeichen habe ich zu bemerken, dass q zur Be-

zeichnung des verschiedenen orientalischen Völkern eigenthümlichen tiefen Kehllauts dient; ɣ ist ein aus den hintersten Gaumentheilen unter Mitwirkung der Zungenwurzel hervorgehender aspirirter K-Laut; ḫ ein rauher heiserer Kehlhauch, der fast mit einem nachtönenden flüchtigen e zu hören ist; die aspirirten Consonanten kh, th, ph lassen nur eine sehr leise Aspiration vernehmen und sind von einer so weichen Beschaffenheit, dass sie hin und wieder mit den entsprechenden weichen Lauten g, d, b verwechselt werden; x ist das deutsche *ch* in dem Worte *lachen;* gh entspricht dem jakutischen ҕ — und tönt fast wie ein rauhes von der Zungenwurzel ausgehendes *r*. Die Zeichen ć, ʒ́, ś, ź sind dem samojedischen Alphabet entnommen und entsprechen den russischen Zeichen ч, дж, ш, ж; ʒ, welches ebenfalls in einem Samojedendialekt vorkommt und sowie ʒ́ auch ein ursprünglich für das Lappische in Anwendung gebrachtes Zeichen ist, ist gleich dem russischen дз; ç und ç, sind Verstärkungen der Laute ć und c und werden durch intensivere Berührung der obern Zahnreihe durch die vorderen Zungentheile hervorgebracht; *c* ist das russische ц, sowie *z* das russische з. Durchaus eigenthümlich ist der Thusch-Sprache der Laut l̥, ein mit vortönender Aspiration versehener L-Laut.

Was die einzelnen Consonantenverbindungen anbetrifft, so würde es mich zu weit führen, wenn ich hier eine vollständige Uebersicht derselben geben wollte. Namentlich hat mich aber eine nähere Betrachtung der einzelnen Wörter zu der Annahme geführt, dass der jetzige Reichthum an solchen Verbindungen erst in späterer Zeit und zum Theil sicher erst durch das nahe Verhältniss zu den Georgiern entstanden sein muss. Hauptsächlich im Anlaut ist die Zahl der im echten Thusch vorkommenden Consonantenhäufungen sehr unbedeutend und nur wenige derselben fehlen der georgischen Sprache, deren Reichthum an Consonantenhäufungen wohl auch zum Theil durch Elision von zwischenliegenden Vocalen entstanden sein dürfte. Von den einfachen Consonanten wird wie im Samojedischen, Mongolischen und Tatarischen im Anlaute echter Thusch-Wörter *r* nicht geduldet. Eine andere eben-

falls an das Mongolische erinnernde Eigenthümlichkeit, die an diesen Laut geknüpft ist, besteht darin, dass bei Wörtern, die im Inlaut ein *r* haben, ein im Anlaut stehendes *r* des Suffixes in *l* verwandelt werden muss, z. B. ḥathxre, *der vordere*, aber gargle, *der nächste*. Vergl. Bobrownikow's mongolisch-kalmückische Grammatik §§ 105. 232.

Als echte Gebirgssprache hat das Thusch einen grossen Reichthum an massenhaften K-Lauten und begnügt sich nicht mit den schon berührten Aspiraten, sondern gefällt sich ausserdem noch in Verbindungen des heisern Kehlhauchs ḥ mit vorhergehenden Consonanten; so finden wir kḥ, tḥ, dḥ, nḥ, pḥ, bḥ, mḥ, jḥ und wḥ.

Erinnerten uns so eben einige Erscheinungen an das Mongolische, also an ein Glied der uralaltaischen Sprachenfamilie, welcher Schleicher in den Sprachen Europa's S. 61 die kaukasischen Sprachen beizählen zu wollen scheint, so fehlt es nicht an andern Punkten, die uns an verschiedene Glieder des indogermanischen Sprachstammes denken lassen. Höchst eigenthümlich ist nämlich die Erscheinung, dass sowohl das i als auch das u der Suffixe eine Versetzung erdulden und dann mit dem Stammvocal zusammen einen Diphthong bilden können; z. B. nax, *Volk*, Genit naxi oder naix; khorth, *Kopf*, Genit. khorthi oder khoirth; aphuś, *Lüge*, Genit. auphśi. Wer denkt hiebei nicht an Bildungen wie das griechische δότειρα, μέλαινα statt δοτηρια, μελανια u. s. w.; s. Ahrens, Griech. Formenlehre S. 185. Im Thusch scheint diese Versetzung theils auf einem Gesetze lautlichen Gleichgewichts zu beruhen, welchem zufolge ein solches bewegliches i oder u zu zu schwach ist, um sich nach einer vollgewichtigern Silbe oder zwischen zweien solchen zu erhalten; so kommt z. B. neben dagino, *gesehen*, auch daigno vor, im Plural aber nie daginui, sondern nur daignui. Andern Theils spielt aber auch der Umstand, dass die Sprache eine besondere Vorliebe für ein- und zweisilbige Wörter hat und Dreisilbigkeit seltener eintreten lässt, eine bedeutende Rolle.

Wenden wir uns zu der Formenlehre, so tritt uns beim Nennwort ein grosser Reichthum von Beugefällen entgegen.

Der Nominativ bietet uns nicht den reinen Stamm des Worts, sondern steht entweder in einer verkürzten Form da, z. B. çe, *Feuer*, Stamm çar; phu, *Hund*, Stamm phar, oder es findet blos eine Trübung oder Verstärkung des Stammvocals Statt; z. B. mott, *Zunge*, Stamm matt, buthth, *Mond*, Stamm bathth, niq, *Weg*, Stamm naq; thuil, *Räuber*, Stamm thul, Aindr, *Andreas*, Luik, *Lucas* u. s. w.

Die Bildung der Mehrzahl findet durch Anfügung eines i an den Stamm Statt; eine Reihe von Wörtern verstärken es zu ni, mi, bi und śi, neben welchem letztern auch iś und sogar einfach ś vorkommt; z. B. dad, *Vater*, Pl. dadi; doś, *Wort*, Pl. daśni; dok, *Herz*, Pl. dakmi; ɣer, *Stein*, Pl. ɣerbi; quil, *Dieb*, Pl. quilśi; niq, *Weg*, Pl. naqiś. Neben dieser Formation hat sich eine andere auf ar in einigen Wörtern erhalten, von denen der Singular oft nicht mehr vorhanden zu sein scheint, z. B. maxkar, *Jungfrauen*, gazar, *Böcke*. waśo, *Bruder*, und jaśo, *Schwester*, erdulden ausserdem noch eine sonst in der lesghischen Pluralbildung vorkommende Erweichung, so dass die Mehrzahl waźar und jaźar lautet. So merkwürdig es nun klingen mag, so kann ich doch nicht umhin im Thusch eine mir schon aus dem Tibetischen bekannte Erscheinung[3]), nämlich die einer doppelten Pluralbezeichnung geltend zu machen. Es giebt nämlich eine beträchtliche Anzahl von Wörtern, bei denen der Plural auf airç oder nach vorhergehendem r im Inlaut auf ailç ausgeht; z. B. jett, *Kuh*, Pl. attairç, daxko, *Maus*, Pl. daxkairç; herco, *Kessel*, Pl. hercailç. Offenbar besteht dieses airç aus den Pluralendungen ar und çi, welche letztere sich noch im Tschetschenzischen unverkürzt erhalten hat, z. B. stu, *Ochse*, Pl. starçi, während im Thusch der Auslautsvocal verschwunden ist, z. B. phu, *Hund*, Pl. pharç, pstu, *Ochse*, Pl. pstarç.

Der Genitiv endet ursprünglich wohl nur auf i und nur die kleinere Zahl von Wörtern bietet ein e als Genitivendung dar.

---

3) S. meine Ergänzungen und Berichtigungen zu Schmidt's Ausgabe des Dsanglun S. 16.

Der Dativcharakter ist n, welches entweder unmittelbar an den Stamm tritt oder mit Hülfe eines Bindevocals; z. B. nax, *Volk*, Dativ naxn; stak, *Mensch*, Dativ stakon; der Mutativ hat die Endung gh; z. B. knathegh, von knath, *Sohn;* die Endung des Instructivs oder Instrumentals ist entweder w oder nur im Singular namentlich von Personen s, welche Endung auch das Lesghische darbietet; z. B. daśw, *durch das Wort*, dadas, *durch den Vater;* der Ablativ endet auf x oder ḥ; z. B. totex von tot, *Hand*, 'eimreḥ, *im Grabe*, von 'emur; der Elativ auf xi; z. B. xixi, *aus dem Wasser*, von xi, stakxi, *aus dem Menschen*, von stak. Der Allativ nimmt die Endung go, der Illativ lo an; z. B. naxgo, *zu dem Volke*, naxlo, *ins Volk*. Der Delativ hat die Endung re oder nach inlautendem r die Endung le; z. B. maxkre, *aus der Gegend*, von maxk, 'eimrele, *aus dem Grabe*, von 'emur. Der Comitativ hat die Endung ci, der Caritiv dagegen çi; z. B. dadci, *mit dem Vater*, naxci, *mit dem Volk;* daqarçi, *ohne Essen*, von daqar, gonçi, *unvernünftig*, von gon. Endlich wäre noch der Terminativ mit der Endung mci und der Adverbialis mit der Endung sa aufzuführen: z. B. khalkhimci, *bis zur Stadt*, bolomci, *bis zum Ende;* staksa, *wie ein Mensch*, ɣauɣsa, *wie eine Taube*. Wenn auch einige dieser Beugefälle seltener im Gebrauch sein möchten, wie z. B. der Caritiv und Adverbialis, so giebt es dafür eine Anzahl recht häufig vorkommender abgeleiteter und durch Zusammensetzung entstandener Suffixe. Namentlich verbinden sich das Allativ- und Illativaffix mit dem Ablativsuffix und bilden das Adessiv- und Inessivsuffix goḥ und loḥ; z. B. stakgoḥ, *bei dem Menschen*, zghwiloḥ, *im Meere;* ähnlich entsteht das Conversivaffix goiḥ; z. B. Dalgoiḥ, *zu Gott hin*, khorthgoiḥ, *zu dem Kopfe hin;* ferner verbinden sich das Allativ- und Illativaffix mit dem Delativ- und auch dem Terminativsuffix zu gore, lore und gomci, lomci; z. B. daxkgore, *von der Wolke her*, von doxk, naxlore, *aus dem Volke her;* girwakhgomci, *bis zu einem Pfunde*, xanlomci, *bis zur Zeit*. Ausser diesen suffixiven Elementen kommen noch ein Paar Postpositionen, die merkwürdiger Weise als eine Art von Präpositionen beim Zeit-

worte auftreten, in ähnlicher Eigenschaft vor; namentlich makh in der Bedeutung *auf*, *über*, *von*, und daḫ in der Bedeutung *fort*, *weg;* dieses letztere wird namentlich mit dem Delativsuffix verbunden, sowohl einfach als auch mit vorhergehendem Elativsuffix; z. B. maxkredaḫ, *aus der Gegend*, Eghipteredaḫ, *aus Aegypten*, Dalgoredaḫ, *von Gott her*, *durch Gott*, sigoredaḫ, *von Seiten des Geistes*. Nie kann es jedoch so wie makh die Geltung einer reinen Postposition erhalten; letztere tritt dann gewöhnlich nach dem Dativsuffix auf; hin und wieder sinkt sie zum Suffix herab und wird dann unmittelbar an den reinen Stamm gefügt; z. B. badrenmakh, *über das Kind*, von bader; aber khazdarmakh, *auf die Erde* Auch können an makh mehrere der obengenannten Suffixe treten; z. B. lapmakhre, *von der Treppe herab*, ćakuimakhre, *vom Stuhl herab*, waśainmakhdaḫ, *vom Bruder* (*de fratre*), knathenmakhdaḫ, *vom Sohn;* ja ich habe sogar einen Fall gefunden, wo das Ablativsuffix an dasselbe gefügt wird, nämlich ćakuimakhax, *auf Stühlen*.

In der Mehrzahl hätten wir auf die Genitivendung a aufmerksam zu machen, an deren Stelle nur in wenigen Wörtern o steht; an die Genitivform tritt das Ablativ- und Elativsuffix, die übrigen an die Nominativform der Mehrzahl.

An die Flexion des Nennworts schliesst sich auch das Adjectiv an und fügt die Casussuffixe an einen besondern Charakter ćo, z. B. woχo, *gross*, Gen. woχoćo, Dat. woχoćon, Mut. woχoćogh, Instr. woχoćow u. s. w.; attributiv gebraucht pflegen sie bei nachfolgendem Nennwort keine Suffixbezeichnung anzunehmen, sondern es genügt für alle Beugefälle die im Genitiv rein auftretende attributive Form; z. B. woχoćo stakon, *dem grossen Manne*. Die Vergleichungsgrade der Adjective werden also ausgedrückt: der Comparativ vermittelst der Endung xu oder ux, z. B. ghaze, *gut*, ghazeux, *besser*, woχoux, *grösser;* dakhixu, *besser*, von dakhi, *gut;* der Superlativ durch das Suffix ć; z. B. woχoić, *sehr gross*, oder auch durch Umschreibung.

Die Zahlwörter haben auch im Thusch die Eigenthümlichkeit anderer kaukasischer Sprachen, nämlich das vigesi-

male System, worüber Pott in seinem Werke über die quinäre und vigesimale Zählmethode S. 81 — 85 hinlängliche Auskunft gegeben hat[4]). Die höchste einfache Zahl ist tqa 20, aus welcher die übrigen durch Zusammensetzung gebildet werden; 100 ist phxauztq, d. h. 5 × 20. Die Zahlen von 1 bis 10 lauten: 1 cḥa, 2 śi, 3 χo, 4 dḥew, 5 phxi, 6 jethx, 7 worḽ, 8 barḽ, 9 is, 10 itt; cḥa und śi haben eine Declination. Die Ordnungszahlen werden vermittelst der Endung loghe oder lghe gebildet; z. B. śilghe, *der zweite*, ittloghe, *der zehnte*; eine Ausnahme bildet duiḥre, *der erste*.

Das Pronomen folgt im Ganzen genommen der substantivischen Flexion; zu den Merkwürdigkeiten gehört aber wohl, dass das Personalpronomen sich weder an das der uralaltaischen, noch der indogermanischen Sprachen anlehnt, während diese beiden Sprachstämme so manche Annäherung an einander in diesem Punkte darbieten. Das Pronomen für die erste Person lautet so, für die zweite ḥo, im Plural thxo und śu. Die Form thxo, *wir*, gilt jedoch nur, wenn man sich einer angeredeten Person gegenüber zusammenfasst; spricht man nur unter sich, so wird dafür wai gebraucht. Von beiden Fürwörtern erscheint bei allen Zeitwörtern, die nur irgendwie den Begriff einer Selbstthätigkeit in sich schliessen, die in ihrer Formation etwas abweichende Instrumentalform as für die erste Person (Pl. athxo) und aḥ für die zweite (Pl. aiś). Für die dritte Person wird o (Pl. obi) gebraucht, welches ursprünglich ein Demonstrativpronomen für den entfernteren Gegenstand ist, während für den näheren i (Pl. ibi) gebraucht wird. In der Attributivform haben beide den Charakter χu (im Pl. χar), also oχu oder ouχ, iχu (im Pl. oχar, iχar). Ausser einer eignen Form des Reflexivpronomens dient khorth, *Kopf*, zum Ausdruck der Selbstheit; z. B. bax ḥai khorth, *rette deinen Kopf*, d. h. dich selbst. Das Possessivpronomen wird aus der Genitivform der ersten und zweiten Person gebildet; für die

4) Dass sich auch die Tataren im Kaukasus diese Zählmethode angeeignet haben, ersehen wir aus Makarow's Grammatik; s. Böhtlingk im *Bull. hist.-phil. T. VI* Spalte 337 = *Mélanges asiat. T. I* S. 135.

dritte Person hat sowohl der Singular als Plural seine besondere Form. Sowohl die Relativ- als die Interrogativpronomina sind mit eignen Formen bedacht, die zum Theil auch auf den Stamm me oder mi zurückzuführen sind, theils aber von einem Stamme ḫa herkommen.

Wenn man mit Recht den ganzen Schwerpunkt grammatischer Forschung im Zeitwort sucht, so haben auch wir in der Thusch-Sprache das vollste Gewicht auf die höchst merkwürdige Gestaltung des Verbums zu legen. Wir haben auch hier zu unterscheiden zwischen Zeitwörtern, die den Begriff einer Thätigkeit ausdrücken und solchen, die zuständlicher Natur sind. Von beiden Arten giebt es eine ganze Reihe von Zeitwörtern, deren Anlaut je nach dem Geschlechte der Nennwörter, auf welche sie sich beziehen, wechselt. Dieses nöthigt uns hier die bisher bei Seite gelassene Frage über das Geschlecht und dessen Bezeichnung aufzunehmen. Das Lesghische hat, wie ich oben kurz andeutete, Veränderung des Anlauts zur Bezeichnung des Geschlechts und zwar tritt in dieser Sprache für das männliche Geschlecht *w*, für das weibliche *j*, für das Neutrum *b* ein. Das Thusch geht einen Schritt weiter und bietet einen vierfachen Wechsel zur Bezeichnung des Geschlechts dar, wobei dieselben Elemente auch zur Pluralbezeichnung ausreichen, für welche das Lesghische noch das im Anlaut echter Thusch-Wörter nicht geduldete *r* in Anwendung bringt. Statt dessen bietet das Thusch *d* dar, welches zu gleicher Zeit dem lesghischen *b* als Neutralbezeichnung entspricht. Wollen wir die Sache an einem Beispiel erläutern, so nehmen wir das *Verbum substantivum;* wa, ja, ba, da drücken sämmtlich den Begriff *ist* aus, doch mit dem Unterschiede, dass wa nur von Personen männlichen Geschlechts gebraucht wird, ja überhaupt von Personen und Gegenständen weiblichen Geschlechts, ba und da theilen das Neutrum so unter sich, dass ba das concrete, da neben diesem auch das abstractere zu umfassen scheint. Als Plural von wa tritt ba auf, von ja bei belebten Gegenständen da, sonst bleibt es unverändert; da bleibt für beide Zahlen. Zu bemerken ist jedoch eine Anzahl von Wörtern, die im Singular ba erfordern, im

Plural aber ja darbieten; z. B. bḫark ba, *das Auge ist*, aber bḫarki ja, *die Augen sind;* tark ba, *der Finger ist*, tarki ja, *die Finger sind.* Demnach hätten wir für die Veränderungen des Anlauts zur Geschlechtsbezeichnung in beiden Zahlen folgende Tabelle:

Singular:	wa	ja	ba	da
Plural:	ba	da, ja	da, ba, ja	da

Bei dieser Gelegenheit wollen wir in Betreff des Geschlechts noch bemerken, dass nicht allein weibliche oder weiblich gedachte Gegenstände, sondern auch die denselben gehörigen Dinge und Eigenschaften mit ja verbunden werden. Eigenthümlich ist es auch, dass Begriffe wie angloz, *der Engel*, eśma, *der Teufel*, qarul, *der Wächter*, laçmar, *ein Kranker*, unter die abstractere Kategorie von da eingereiht werden. Die im Anlaut stattfindende Geschlechtsbezeichnung erstreckt sich aber nicht allein auf das Zeitwort, sondern auch auf die Adjective und die sowohl von Zeitwörtern als auch von den Adjectiven abgeleiteten Nennwörter; z. B. woχo waśo, *grosser Bruder*, joχo jaśo, *grosse Schwester*, doχo bader, *grosses Kind*, boχo do, *grosses Pferd;* waχol, *der Ruhm eines Mannes*, jaχol, *der Ruhm eines Weibes;* baχol, *der Ruhm einer Mehrheit*, z. B. eines Volkes, daχol, *der Ruhm eines Kindes.* Wo eine solche Veränderung des Anlauts am Nennwort unthunlich ist, ersehen wir aus dem Attribut oder dem in Beziehung stehenden Verbum, wenn diese eine solche Veränderung zulassen, welches Geschlecht dem Nennwort zuertheilt wird. Interessant ist die Erscheinung, dass zwei Nennwörter verschiedenen Geschlechts, sei es des männlichen und weiblichen oder sächlichen oder der beiden letztgenannten nur den Anlaut d im Prädicat zulassen. Doch kehren wir nun zum Zeitwort zurück, so haben wir dessen sonstige Natur noch näher zu untersuchen. Ursprünglich scheint nur der Unterschied zwischen der gegenwärtigen Zeit und der vergangenen in verschiedener Auffassungsweise bestanden zu haben und das Futurum erst später hin und wieder aufgetaucht zu sein. Die Pronominalbezeichnung ist eine zweifache: entweder stehen die Perso-

nalpronomina vor dem Zeitwort oder hinter demselben, und zwar können nur die Pronomina der ersten und zweiten Person sowohl im Singular als Plural hinten an den Tempusstamm herantreten und eine mehr oder weniger innige Verbindung mit demselben eingehen. Wie ich schon oben bemerkte, werden bei allen Zeitwörtern, die nur irgend eine Selbstthätigkeit ausdrücken, die Pronomina der ersten und zweiten Person in den Instrumental gesetzt, der freilich bei der Suffigirung derselben sich eine Verkürzung gefallen lassen muss. Aus dem Gesagten dürfte schon hinlänglich hervorgehen, dass die Natur des Zeitworts im Thusch eine grosse Analogie mit der schon oben berührten Eigenthümlichkeit des lesghischen Zeitworts verräth, welcher zufolge der handelnde oder handelndgedachte Gegenstand bei den Zeitwörtern der Thätigkeit nicht in den Nominativ, sondern in den Instrumental oder Instructiv gesetzt wird; demnach sagt man: as a̱o, *ich sage*, aḥ a̱o, *du sagst*, oχus a̱o, *er sagt*, oder in der suffigirten Form 1. a̱os, 2. a̱oḥ, im Plural 1. athxo a̱o, 2. aiś a̱o, 3. oχar a̱o, oder in der suffigirten Form 1. a̱othxo, 2. a̱oiś. Während man aber as lei, *ich spreche*, aḥ lei, *du sprichst*, und ebenso im Plural 1. athxo lei und 2. aiś lei sagt, bleibt die dritte Person, so wie jeder andere Gegenstand, wegen der Intransivität von lewar, *sprechen*, im Nominativ, also o lei, *er spricht*, obi lei, *sie sprechen*. — Das ganze eigenthümliche Gepräge des Thusch-Verbums entfaltet sich aber erst in seiner prädicativen Verbindung, weil erst in dieser die Modificationen des Anlauts je nach den Forderungen der begrifflichen Congruenz zum Vorschein kommen: as *w*ike stak, *ich nehme den Menschen*, as *j*ike joḥ, *ich nehme das Mädchen*, as *d*ike bader, *ich nehme das Kind*, as *b*ike do, *ich nehme das Pferd*; stak waiçu, *der Mensch folgt*, joḥ jaiçu, *das Mädchen folgt*, bader daiçu, *das Kind folgt*, do baiçu, *das Pferd folgt*.

Was die verschiedenen Arten von Zeitwörtern betrifft, so kann aus einem intransitiven ein transitives gebildet werden durch Beihülfe des Zeitworts dar, war, jar, bar, *thun*; z. B. lewar, *sprechen* (Infinitiv lewa), lewdar, *sagen*; dawar (wawar, jawar, bawar), *umkommen*, dawdar (wawwar, jawjar, bawbar)

umbringen. Von diesem Hülfsverbum scheint ursprünglich auch eine andere Factitivform wegen des häufigen Wechsels von th und d nicht verschieden; z. B. a̱ithar, *sagen machen*, von a̱lar, daithar, *senden*, von daar, *kommen*. Eine Medialform wird vermittelst des Hülfsverbums dalar (walar, jalar, balar) bewerkstelligt, z. B. a̱ldalar, *gesagt werden*.

Was die Aussageweisen anbelangt, so kommen ausser dem Indicativ der Conjunctiv, der Conditionalis, der Imperativ und Infinitiv vor. Der Conjunctiv wird gewöhnlich durch die Endung ol, ul (ole, ule) gebildet und steht nicht leicht ohne vorhergehende Conjunction me, *damit;* z. B. meas a̱lole, oder me a̱lles, *dass ich sage*. Der Charakter des Conditionalis besteht in einem ḥe (ḥ), welches an den Präsensstamm gefügt wird; z. B. as a̱loḥ oder a̱loḥes, *wenn ich sage*. Beim Präteritum tritt der Charakter vor dessen Auslautsconsonant, z. B. son xeeḥer, *wenn dir bekannt wäre, wenn du wüsstest*, von xeer; doch kommt auch eine der Präsensform analoge Bildung vor: ai̱noḥes, *wenn ich gesagt hätte*, von a̱ino, ai̱no, *gesagt*. Der Imperativ bietet in der Regel in seiner zweiten Person des Singulars den reinen Verbalstamm dar; z. B. a̱l, *sage*; die dritte Person in beiden Zahlen endet auf al, z. B. a̱lal; der Plural der zweiten Person aber auf ath, z. B. a̱lath. Die Infinitivendung ist a, welches dem reinen Verbalstamm angefügt wird.

Was die Zeiten anbelangt, so bemerkte ich schon oben, dass das Futurum sich erst später und zwar aus dem Präsens entwickelt hat. Das Präsens selbst wird in vielen Fällen erst durch eine Verstärkung des Verbalstamms gebildet; diese Verstärkung kann entweder eine vocalische sein oder vermittelst eines Consonanten, z. B. as aitu, *ich schweige*, vom Stamm at, as woitu, *ich gehe*, vom Stamm wot, as webż, *ich falle*, vom Stamm woż. Wie dieses letztgenannte Beispiel zeigt, ist der Wurzelvocal selbst auch einer Veränderung unterworfen. Es wechseln nämlich in den Verbalstämmen die Vocale a, o und i mit e dergestalt, dass a, o und i eintreten, wenn die Dauer der Handlung nur eine momentane ist, e dagegen bei einer längeren Dauer in Anwendung kommt. Deshalb er-

scheint es häufig im Präsens und auch in der Imperfectform des Präteritums, welche eine Dauer oder Wiederholung der Handlung ausdrückt; dagegen hat das Perfectum oder das abgeschlossene Präteritum meist die Vocale a, o, i, z. B. Präs. lexo, Impf. lexor, Perf. laxi, Inf. lexa, *suchen*.

Die Participia werden durch Anfügung von -in an den Präsens- oder Präteritumstamm gebildet, wobei ein auslautendes o gewöhnlich in u übergeht, z. B. ixuin, *gehend*, von ixo, aber doin, *machend*, von do, dagin, *gesehen*. In der Declination folgen sie den Adjectiven, namentlich in Betreff des Charakters ćo. Eine an die Construction des absoluten Ablativs mahnende Form auf ćeḫ, die eben nur aus ćoḫ entstanden zu sein scheint, hat fast schon gerundiale Bedeutung erlangt, z. B. aiḭćeḫ, *nachdem gesagt worden*. Die Gerundialform endet auf ṡ, welches auch zur Adverbialform dient; z. B. lewdoṡ, von lewdar, *sagen*, daṡ von dar, *sein*.

Schliesslich hätte ich noch der Verbalnomina Erwähnung zu thun. Solche werden durch Anfügung eines r an den Infinitiv gebildet; z. B. lewar, *das Sprechen*, dagar, *das Sehen*. Eine zweite Bildung endet auf -ila; z. B. duila, *That*, von dar (Präsens do), waḭuila, *Geburt*, von waḭar, theḭuila, *Gabe*, von theḭar. Diese Bildung schliesst sich den auf -ol aus Adjectiven und Nennwörtern gebildeten Formen nahe an; z. B. mosol, *Schlechtigkeit*, von mosi, *schlecht*, dakhol, *Güte*, von dakhi, *gut;* badrol, *Kindheit*, von bader, *Kind*, theṡol, *Zeugniss*, von theṡ, *Zeuge*.

Ehe wir vom Verbum scheiden, müssen noch kurz die schon oben erwähnten Postpositionen genannt werden, die beim Verbum merkwürdiger Weise in Präpositionen umschlagen, hier jedoch in der Regel mehr adverbialer Natur sind und dem Verbum nachfolgen können. Ausser den schon unter den Suffixen genannten makh und daḫ kommen ću, *in*, und hathx, *vor*, am häufigsten in Anwendung, z. B. ćuwollar, *einstecken*, *beerdigen*, ćuxiḭar, *sich bücken*, ḫathxoththar, *widerstehen*. Rein adverbialer Natur sind die ebenfalls mit dem Verbum verbundenen ḫal, *empor*, waṡar, *zusammen*, bḫar, *entge-*

gen, nḫai, *hinaus*, aḫ, *fort*, dux (wux, jux, bux), *zurück*, bed, *auseinander*, sodaḫ, *hin und her*, tquiḫ, *hinter*. Die Adverbia des Orts und der Zeit werden grösstentheils von Pronominalstämmen gebildet. Ausser der schon oben besprochenen Postposition makh, *auf*, wären noch ḫathx, *vor*, und tquiḫ, *hinter*, zu nennen, die ebenfalls den Dativ erfordern. Mit dem Ablativ werden doli, *seit*, gard, *ausser*, u. a. verbunden.

Die Zahl der Conjunctionen ist nicht sehr bedeutend, und auch unter diesen giebt es einige Entlehnungen aus dem Georgischen. Für und braucht man e, für oder le, welches auf das Verbum laar, *wollen*, Präsens lee, zurückzuführen ist.

Ich habe in dem bisher Angeführten mehrmals Gelegenheit gehabt auf syntaktische Eigenthümlichkeiten des Thusch Rücksicht zu nehmen. Einige Punkte will ich in dem Nachfolgenden hinzufügen. Was den Gebrauch der einzelnen Beugefälle anbetrifft, so wird man sich zuerst wegen des Accusativs vergeblich umsehen, da derselbe in der Sprache fehlt. Dies ist aber nur eine Folge des eigenthümlichen Charakters des Thusch-Verbums, das sich hierin ganz genau an das Tibetische anlehnt. Freilich hat sich der verstorbene Schmidt in seiner tibetischen Grammatik die Sache anders zurecht gelegt (s. die Vorrede S. XI und die Grammatik selbst § 198) und insofern die Natur des tibetischen Verbums nicht besser als Csoma aufgefasst. Der tibetische Satz ཁོང་གིས་ང་ལག་བས་བཏུབས *er schlug mich mit der Hand* (eig. *durch ihn ich mit der Hand geschlagen*), würde im Thusch zu vergleichen sein oxus wike so totiw, *er führte mich mit den Händen* (eig. *durch ihn geführt ich mit den Händen*). Durch diesen Mangel des Accusativs erklärt sich auch zum Theil die Verwendung der übrigen Beugefälle. Wenn es uns aus andern Sprachen geläufig ist, den Genitiv bei den Zeitwörtern des Anstrebens und Verlangens zu finden, so haben wir im Thusch diesen Casus bei jedem Verbum der Bewegung nach einem Ziel, z. B. jaxe śair çein (= śari çeni), *sie ging in ihr Haus*. Den Dativ der Person erfordern die Verba der sinnlichen Wahrnehmung, z. B. sehen, hören, ferner des Wollens und Findens, z. B. son dagi *ich sah* (*mihi visum est*), xet śun, *ihr findet* (*e*

Der Allativ kommt bei den Zeitwörtern des Kommens, Sagens, Nennens, Rufens u. a. vor. Der von mir Ablativ genannte Casus hat manche Uebereinstimmung mit dem lateinischen Ablativ; er steht bei den verschiedenartigsten Zeitwörtern, z. B. des Glaubens, Fürchtens, der Aehnlichkeit, bei Vergleichungen u. a. m., z. B. theś sox, *glaube an mich*, thar|dala anglozax, *den Engeln ähnlich werden;* woxoux thxe dadax, *grösser als unsere Väter.*

Rücksichtlich des Numerus ist zu bemerken, dass das Nomen im Singular steht, selbst wenn das Attributiv quantitativer Natur ist; z. B. itt stak, *zehn Menschen*, dẖew bader, *vier Kinder;* das hinzutretende Prädikat kann sich aber nach dem Inhalt richten; also itt stak ba iseḫ, *zehn Menschen sind hier.*

Da es nicht meine Absicht sein kann, hier eine erschöpfende Aufzählung aller syntaktischen Eigenthümlichkeiten darzubieten, so will ich so manches andere Interessante bei Seite lassen und nur noch ein Paar merkwürdige Erscheinungen besprechen. Die Verbindung zweier Verba, ja auch die zweier Nomina wird auf eine ganz eigenthümliche Weise angedeutet. Wie wir oben sahen wird die Conjunction und durch e ausgedrückt; doch giebt es noch andere Mittel eine Zusammengehörigkeit auszudrücken: *Häuser* und *Länder* ist einfach çemni pnd apstri, doch mit einander verbunden çemne apstre, ebenso khoke tote, *Füsse und Hände*, statt khoki und toti. Doch ist e nicht der einzige Vocal, der zu diesem Zwecke angewandt wird. Es kommen ebenso auch a, i und o vor; z. B. Petrina Iwnena dagi, *Petrus und Johannes sahen*, statt Petrin und Iwnen; ixra theçdor, *gingen und lehrten*, statt ixor und theçdor. Doch nicht allein bei Verbindungen, sondern auch wenn einem einzelnen Worte ein besonderer Nachdruck gegeben wird, tritt dieser Vocalwechsel oder die Vocalanfügung ein; z. B. obe, *auch sie*, oe, *auch er* (statt obi, o), thxona oder waina, *uns.*

Wie ich schon oben angedeutet habe, hat sowohl das Adjectiv als auch das Pronomen einen besondern Charakter, der in den obliquen Casus angewendet wird und vollkommen genügt, wenn das näher zu bestimmende Nomen unmittelbar

darauf folgt; fehlt letzteres aber, so darf auch dem Adjectiv oder Pronomen die Flexionsendung nicht fehlen. Es genügt somit tquiḥsiluċo ɪaneḥ, *in der zukünftigen Zeit*, aber nothwendig heisst es woɣɪuċow, *durch den Grösseren*, d. h. den Herren, Fürsten. Ebenso ergeht es dem Particip. Es giebt jedoch eine besondere Art selbstständiger oder vielmehr selbstständig gebrauchter Participialsätze, z. B. bader daḷeno barḷ de daɪċeḥ doli, *post puerum natum octo diebus elapsis*, eigentlich aber steht der Satz bader daḷeno, *puer natus*, ganz unverbunden vor barḷ de daɪċeḥ doli, *octo diebus elapsis;* ähnlich heisst es: ɪa waḷuin Iwne, *die Zeit der Geburt des Johannes;* macme jee ɪa ɪiḷuin ḥathɪaḷino, *als da kam die Zeit des Werdens des Vorherverkündeten.*

Hiermit wollen wir die Charakteristik der grammatischen Eigenthümlichkeiten dieser Sprache beschliessen. Nicht ohne Interesse dürfte es für den Leser sein, auch jetzt schon einige Blicke in den Wortschatz des merkwürdigen Volkes zu werfen. Wie die Sprache uns jetzt vorliegt, ist die grösste Masse fremden Gutes den benachbarten Georgiern entlehnt und nicht wenig muss es uns in Staunen setzen, eine bedeutende Anzahl der alltäglichsten Gegenstände darunter zu finden; die Namen mancher vierfüssiger Thiere und Vögel sind rein georgisch, ja selbst für den Begriff Vogel braucht man das aus dem Georgischen corrumpirte phrinwel. Dies darf uns nicht wundern, da nach Rosen's Angabe (über die Sprache der Lazen p. 29) auch die Lazen nebst manchem andern die Namen für *Schwalbe* śilidón und *Wachtel* ortiki den Griechen entlehnt haben. Ebenfalls auf das griechische χήρα führt Rosen das lazische śira, *Wittwe*, zurück, welchem sich das gleichbedeutende Thusch-Wort ɪero anschliesst. Ebenso möchte ein anderes Thusch-Wort sani, *Thür*, das nur im Plural gebräuchlich ist, aus dem griechischen, bei Homer ebenfalls nur in der Pluralform vorkommenden σανίδες zu erklären sein. Doch sinkt die Zahl der Wörter, die das Thusch dem Griechischen entweder durch directe Berührung oder anderweitige Vermittlung zu danken hat, auf ein Minimum herab. Ueberhaupt sind die Fälle, wo das Thusch oder die verwand-

ten Sprachen der sogenannten mizdshegischen Gruppe an das Lazische anstreifen, allem Anschein nach sehr selten. In den meisten Fällen dürfte Verwandtschaft des Lazischen mit dem Georgischen, dem sowohl das Thusch als manche der benachbarten Sprachen nicht wenig entlehnt haben, in Anschlag zu bringen sein. Deshalb will es mir nicht glücken, «die zahlreichen Analogien» aufzufinden, die Vivien de St. Martin (in den *Nouvelles Annales des voyages* 1852 Bd. 134 S. 163) in dem Rosen'schen Wörterverzeichniss mit der von Klaproth gegebenen lesghischen Wörtersammlung zu entdecken geglaubt hat. Da das Lazische in seinem grammatischen Bau wesentlich von den lesghischen Sprachen abweicht, so kann das Gemeingut nur späteren Ursprungs sein. Einzelne Wörter wollen nicht viel bedeuten. Man kann die Thusch-Wörter ućna, *finster*, zora, *heftig*, mit dem lazischen uća, *schwarz* (bei Rosen S. 37) und zorba, *grausam*, auch das lazische léta, *Erde*, (ebend. S. 34) mit dem tschetschenzischen lete, latte (nach Klaproth) oder lätta (nach Beläjew's Aufzeichnung латта) zusammenstellen, wird es aber wohl vor der Hand noch unterlassen müssen, besondere Resultate daraus zu ziehen. Mit dem Georgischen sind auch die von demselben aus andern Sprachen, z. B. dem Osmanli und andern türkischen Dialekten, so wie auch dem Armenischen und Persischen entlehnten Elemente zu dem Thusch-Volke gedrungen. Anderes müssen sie direct entlehnt haben. So führe ich hier nur den neben dem georgischen Worte *kwira* (aus dem griechischen κυριακή) gebräuchlichen Ausdruck für «Woche» *geps* an, der offenbar auf iranischen Ursprung zurückgeht. Der nach Ausscheidung der fremden Elemente nachbleibende Sprachschatz dürfte wohl der Art sein, dass man sich hüten muss, ihn in eine gar zu enge Beziehung zu einem bestimmten der näher durchforschten Sprachstämme zu bringen. Klaproth hat durch seine Zusammenstellungen Andere zu ferneren Combinationen verleitet. Parrot in seinem Versuch über die Liwen Bd II Erl. 29 durfte das Thusch-Volk nicht ausser Acht lassen. In neuester Zeit aber hat Knobel, in seiner Völkertafel der Genesis S. 117 folg. auf Klaproth fortbauend in den *Mesech* der Genesis und den *Moschi* des

Herodot (III, 94; VII, 78) die von Lesghiern *Mossok* genannten Thuscher zu finden geglaubt. An diese reiht er die ebenfalls bei Herodot (VII, 72) im Heere des Xerxes genannten *Ligyer* an, »die im Landstriche der Tibarener und Moscher gewohnt haben müssen« und trägt kein Bedenken, die *Ligyer* oder *Ligurer* »als Theil des finnischen Volksstamms zu betrachten, welcher dem fernsten Norden und Westen angehört. Hiezu stimmt gut, dass die Sprachen der Mizdjegi ... »Wörter darbieten, welche im Finnischen Verwandtes haben, »dass die keltischen Sprachen in Gallien und auf den brittischen Inseln, wo wir auch die *Liguren* finden, manche Bestandtheile desselben Ursprungs enthalten.« Diese *Ligyer* des Herodot hat ausserdem Vivien de St.-Martin (a. a. O. B. 133 S. 80 folg.) mit den von den Georgiern *Lekhi* genannten Lesghiern identificirt, was freilich auch schon Andere vor ihm gethan haben; s. Diefenbach, *Celtica II, p.* 25. Was nun zuerst die von Klaproth gegebenen Vergleiche mit finnischen und samojedischen Wörtern anbelangt, so ruhen diese auf höchst unsicherem Grunde. So vergleicht er das tschetsch. *dik* (im Thusch diq), *Beil*, mit dem gleichbedeutenden samojedischen *tuka;* diese Form kommt aber nur in dem consonantenarmen Jenissei-Dialekt vor, während das Jurakische die vollere Form *tubka* und das Tawgy die Form *tobaká* darbietet; das Thusch-Wort tark (nicht tarka), *Finger,* stellt er mit dem wahrscheinlich dem grossen vergleichenden Wörterbuche der Kaiserin Catharina unter No. 122 entnommenen jurakischen *tarka* oder richtiger *tárka* zusammen, welches letztere in den Castrén'schen Sammlungen nur *Holzgabel* bedeutet. Ich könnte auf eine andere Analogie hinweisen, die das Thusch nicht nur mit dem Samojedischen, sondern auch mit dem Mandshu darbietet. Wie letzteres eine Art von Einverleibung der negativen Partikel *akó* beim Verbum negativum vornimmt (s. Gabelentz, *Élemens de la grammaire Mandshoue* § 73), so fügt das Samojedische die enklitische Partikel *raha* oder *laha* »gleichwie« zwischen dem Verbalstamm und dem Personalsuffix ein; s. Castrén, Samojedische Sprachlehre §§ 502. 524. Eine ähnliche Verbindung sahen wir oben bei dem Conditionalis des Thusch-Verbums; ausserdem wird aber so auch die

Partikel ge, *schon*, eingefügt; z. B. o wager, *er war schon*, währen o war, *er war*, bedeutet; me incdoli co theçdogele, *dass sie hinfort nicht mehr lehreten*, wo ge zwischen theçdo und dem Conjunctivsuffix le eingefügt ist Eben so wenig wie wir wegen solcher vereinzelter Erscheinungen an einen nähern Zusammenhang mit den fernliegenden nordasiatischen Sprachen denken dürfen, wird es uns gelingen, ein sehr nahes Verhältniss zu den keltischen Sprachen nachzuweisen. Wenn es auch auffallen muss, dass in einer derselben, der bretonischen, nach Guillome (*Grammaire française-bretonne, Vannes* 1836, *p.* 18 folg.) einige Adjectiva, die mit *b* oder *m* anlauten, diesen Anlaut im Femininum in *v* verwandeln, wenn sie unmittelbar auf die von ihnen näher bestimmten Nomina folgen, so dass *bras*, gross, *brahue*, hübsch, *bihan*, klein, und *mad*, gut, in *vras, vrahue, vihan, vad* verwandelt werden, so steht diese Erscheinung bei den vier Adjectiven so ziemlich vereinzelt da. Interessant ist es freilich, dass wenn diese Adjectiva sich auf belebte Gegenstände beziehen, sie in beiden Geschlechtern denselben Anlautsübergang vornehmen. Dies schöne Spiel wird aber gestört, sobald das geringste Wort zwischen Nomen und Adjectiv tritt. Es ist also durchaus nicht an eine durchgreifende begriffliche Congruenz wie im Thusch zu denken; auch sind die jetzt so weitreichenden Anlautsveränderungen der keltischen Sprachen ganz andern Gesetzen unterworfen. Ausserdem bieten die keltischen Sprachen auch die oben angeführte Wandelbarkeit des *i* dar. Durch das Zurückspringen desselben in die Wurzelsilbe können auch hier Diphthonge gebildet werden. Zeuss in seiner *Grammatica celtica I.* S. 6 dürfte wohl Recht haben, wenn er *flaith dominium* auf *flathi* und *ainm nomen* auf *anim* zurückführt. Doch wie überraschend immer diese und andere Analogien (wie z. B. die den Kelten ebenso als den kaukasischen Völkern bekannte vigesimale Zählmethode; s. Pott a. a. O. S. 99 u. 81 folg.) sein mögen und wie sehr sie in vorliegendem Fall manch kühner ethnographischer Hypothese die Hand zu bieten scheinen, so voreilig wäre es aus denselben Schlüsse auf einen nahen Zusammenhang des Thusch-Volkes mit den Kelten zu ziehen. Wenn man den in der Genesis neben *Mesech*

vorkommenden Namen *Tubal* auf die *Tibarener* gedeutet und in diesen die *Iberer* gesehen hat, so könnte es einem andern einfallen wegen den oben angedeuteten Analogien einiger kaukasischer Sprachen mit dem Tibetischen, in *Tubal* die Tibeter zu sehen, deren Namen bei Simeon Sethi unter der Form Τουπάτ vorkommt und bei den Mongolen noch jetzt *Tubed* lautet [5]). Wenn aber Scymnus v. 915 also von den Tibarenern Meldung thut:

Τιβαρηνοὶ ᾤκουν ἔθνος ὁμοχώριοι,
γελᾶν πάνυ σπεύδοντες ἐκ παντὸς τρόπου,
εὐδαιμονίαν εἶναι ταύτην κεκρικότες,

so wird man sich nicht wenig wundern bei *Massudi* (Reinaud, *Mémoire sur l'Inde p.* 218) in Betreff Tibets dasselbe zu erfahren: «*L'homme ne cesse pas d'y rire de plaisir, il ignore le nom de la tristesse et des soucis. Jeunes et vieux, tout le monde y est gai.*» S. auch Reinaud's *Aboulféda, Introduction p. CCCLVIII.*

Lassen wir also alle diese Combinationen bei Seite und wenden wir uns nochmals zu dem Sprachschatz des Thusch, so hätten wir noch der benachbarten Osseten Erwähnung zu thun, da es nicht an Wörtern fehlt, die beiden Völkern gemeinsam sind. Abgesehen von den beiden durch das Türkische zugebrachten Wörtern, die zum Theil arabischen Ursprungs sind, giebt es einiges, was durch den gegenseitigen Verkehr Eingang gefunden hat; z. B. das ossetische бary, *wahrhaft, gewiss*, das ich in dem gleichbedeutenden Thusch-Worte baqe mit unwandelbarem Anlaute wiedererkenne. Das ossetische пасkом, *Gesicht*, das Sjögren S. 469 in паст, *Auge*, und ком, *Ecke, Kinn*, zerlegt, letzteres Element aber lieber im Sinne einer Postposition auffassen möchte, so dass an eine Analogie mit andern indogermanischen Sprachen, z. B. dem griechischen πρόσωπον zu denken wäre, scheint mir eine Erklärung zu finden durch die Thusch-Bezeichnung desselben Begriffes, nämlich marʟ-baḳhi, d. h. marʟo und baḳh, *Nase*

5) S. meine Tibetischen Studien im *Bull. hist.-phil. T. VIII* Spalte 218 = *Mélanges asiatiques I.* S. 333.

und *Mundmündung*. Andere interessante Thusch-Bezeichnungen sind: für *Dämmerung* bḫark bexkbaiḫo, d. h. das Auge verbunden, für *Regenbogen* lamu duxka, Himmels-Gürtel oder Binde, was an das littauische *dangaus josta* (s. Grimm, Mythologie S. 695) erinnert; lam bezeichnet sowohl *Himmel* als *Berg*, für welchen letztern Begriff auch das an Indogermanisches anklingende gornak vorkommt. de, *Tag*, (Stamm: den), ṭheir (Stamm: ṭher), *Stern*, air̲, *Widder*, gaza, *Ziegenbock*, moç, *Honig*, bḫorç, *Wolf*, mar, *Ehemann*, lassen uns an ähnliche Wörter des letztgenannten Stammes denken; dagegen weist law, *Schnee*, und noch mehr das tschetschenzische *lua* auf das finnische *lumi* (im Tscheremissischen *lum*), während das Wort für *Kälte* pśel oder vielmehr das ursprünglichere tschetschenzische śil gerade zu indogermanisch aussieht; s. Pott, Zigeuner II, S. 231.

Die in dem *Periplus Ponti Euxini* eines unbekannten Verfassers p. 5 vorkommende Stelle: «Νῦν δὲ λέγεται ἡ Θευδοσία τῇ Ἀλανικῇ ἤτοι τῇ Ταυρικῇ διαλέκτῳ Ἀρδαύδα (nach andern Handschr. Ἀρδάβδα), τοῦτ'ἔστιν ἑπτάθεος» gab dem berühmten Pallas in seinen Bemerkungen auf einer Reise in die südlichen Statthalterschaften des russischen Reichs Bd. I S. 416 Veranlassung den fremden Namen der Stadt durch das kistische *uar* «sieben» und *dada* «Vater und Gott» zu erklären. Diese auch vom Grafen Potocki angenommene Vermuthung hat sich nicht des Beifalls von Klaproth erfreuen können. In dem obengenannten Anhange zu seinem Reisewerke S. 143 folg. giebt er zwar zu, dass *uor* sieben heisse, *dada* aber könne weder Gott noch Vater bedeuten. Wir können hiezu nur sagen, dass sowohl die Güldenstädt'schen Sprachproben als auch das unter Pallas' oberer Leitung erschienene vergleichende Wörterbuch aus den kistischen Sprachen für sieben *uor* darbieten, während sich unter den Beläjew'schen Aufzeichnungen die tschetschenzische Form *uar* findet; ebendaselbst ist auch die tschetschenzische Form *dada* «Vater», wofür sich im Thusch dad findet. Ob ein Zusammenhang dieses Wortes mit *Dal* oder tschetsch. *Dali*, *Deli* (nach Beläjew) «Gott» so schlechtweg geläugnet werden könne, ist eine andere Frage. Doch hüten auch wir uns auf

dieses Zusammentreffen zu viel zu bauen und wollen wir es uns vor der Hand lieber an einer Sprachprobe des jetzigen Thusch genügen lassen. Leider kann ich nur die Uebersetzung eines von den Thusch in georgischer Sprache gesungenen Liedes mittheilen:

Koxax bugh gugut, babçkailalo le co? Laçiś wa Koçai χthisao, denkailalo le co? Bḥark lelob Leka lamnax, makh eglo wai le co? Bstunaw bieno borgi, boxbos śu le co? Nanas bollino χać, aḥai baχos ḥo le co? Baḷeno Wabba knathi, ḥathx waiḷuas śun le co? Śild khoirthxi Xoreni pśeli xi, phex xauas ḥon le co? Isighaḥo baghuin Leki, ḥathx bḥo χethbos śun le co?

»In Kachetien ruft der Kuckuck, sollte er zu erkennen sein oder nicht? Krank ist Kotscha's Sohn Khthisao, sollte er gesund werden oder nicht? Das Auge lässt er gehen auf den Bergen der Lesghier, betreten wir sie oder nicht? Von dem Weibe verfertigte Stiefel, vertrage ich euch oder nicht? Von der Mutter eingepackte Wegkost, führe ich dich aufs Feld oder nicht? Ausgerückte Wabba-Söhne [6]), schreite ich euch voran oder nicht? Oberhalb Schild [7]) befindliches kaltes Choren [8])-Wasser, setze ich mich an deine Seite oder nicht? Jenseits kommende Lesghier, stelle ich euch Krieger entgegen oder nicht?«

6) Eine Bezeichnung des Thusch-Volks.
7) Ein Dorf.
8) Eine Oertlichkeit.

(Aus dem *Bull. hist.-phil. T. XII. No.* 7. 8.)

$\frac{5}{17}$ Mai 1854.

Extrait d'une lettre de M. KHANYKOV à M. DORN.

Pendant mon séjour à Tébriz et puis à Salmaz, j'ai eu l'occasion de faire quelques bonnes acquisitions en fait de livres, nommément j'ai acheté un Moqâmât arabe, divisé aussi en 50 moqâmâts, comme celui de Hariri, copié dans l'année 677, d'après le manuscrit de l'auteur et un an seulement après la conclusion de l'ouvrage. Ce recueil connu sous le nom de مقامات زينبيه semble avoir joui d'une assez grande vogue dans les derniers temps du khalifat des Abassides, et dans un post-scriptum assez étendu le copiste nous donne des détails circonstanciés sur les différentes sommités en littérature et en science, qui ont assisté à la première lecture des divers moqâmats, de même que le nom des médressés où ces lectures étaient faites. Ces détails donnent une idée assez avantageuse des moyens littéraires de Bagdad bientôt après la prise de cette ville par Houlagou-Khan. En général cet ouvrage contient beaucoup de détails très curieux sur les moeurs de cette époque remarquable de l'histoire de l'orient, et je ne manquerai pas en temps et lieu d'en publier un extrait. En même temps j'ai acquis un dictionnaire de noms propres, connu sous le nom abrégé de كتاب رجال, mais dont le nom entier est كتاب تلخيص المقال فى تحقيق الرجال transcrit dans l'année 1070, puis une explication de quelques

sourates du Coran, dont, je crois, c'est l'original, mis au net dans l'année 630. Comme ce dernier ouvrage m'a paru digne d'être offert au Musée asiatique, ne fût-ce que pour son âge respectable, j'ai l'honneur de vous le transmettre ci-près, en vous priant de l'offrir au Musée en mon nom. Vous verrez, Monsieur, que cet ouvrage contient la traduction en persan de quelques versets choisis de différentes sourates du Coran et que, n'ayant ni nom d'auteur, ni aucune préface, il semble pourtant avoir été dirigé contre quelque hérésie de la religion orthodoxe musulmane, ayant surgi parmi les Persans, et si je puis me baser sur un seul indice, celui que l'auteur termine très souvent la 3ème personne pluriel du passé défini des verbes qu'il emploie, en ی, telles que بردندی — کفتندی etc., au lieu de بردند et کفتند, je crois que cet ouvrage a dû être composé dans le Mawer-an-Nahr ou tout au plus dans le Khorassan, car passé ces limites je ne me rappelle pas avoir rencontré une flexion semblable dans les temps susmentionnés. Mais ce qui, selon moi, forme la particularité la plus remarquable de ce manuscrit, c'est que sa partie persane est munie de زیر et de زبر qui permettent de juger que dans un laps de temps de 640 ans la prononciation de la langue persane n'a nullement varié, constance dont il me semble difficile de trouver un équivalent dans les langues vivantes de l'Europe. Le dernier feuillet de ce livre contient le nom du transcripteur, écrit en chikesteh très enchevêtré; à l'aide des mirzas, rompus à de pareils tours de force en calligraphie, je suis parvenu à y découvrir la phrase suivante:

العبد المتمادی فی عهد لتناهی بی غیر وعزله بزعم الله امر وعزلر ادعا للکاتب ویمستکب ویقول ارحمهما واستجب.

A Salmaz j'ai eu le bonheur enfin de mettre la main sur un exemplaire très correct du شرف نامه que je cherchais depuis longtemps; le manuscrit en est assez moderne, ayant été terminé l'année 1251 à Dilmakan (Salmaz), au coucher du soleil, le 3ème jour du mois de Cha'bân. Je me propose d'en publier un extrait détaillé dans mon voyage dans le Kourdistan persan, dont tous les travaux préparatoires, tels que

calcul des hauteurs, tracé des itinéraires, déchiffrement des inscriptions recueillies etc., sont déjà assez avancés pour me donner l'espoir de pouvoir mettre bientôt la dernière main à cet ouvrage. Mon travail sur les fragments du 3ème volume de Réchid-ed Din, que j'ai eu l'occasion de trouver, avance aussi vîte que me le permet ma vie constamment nomade pendant ces deux dernières années. J'ai déjà traduit sa Préface de l'histoire des Juifs, celle qui précède l'histoire des Francs, sa description de l'Arménie, celle des pays occidentaux et son histoire des papes et des empereurs, morceaux auxquels je me propose de joindre la Préface de son histoire de la Chine et son Avant-Propos de la vie de Çakiamouni, après quoi je publierai cette traduction avec le texte. J'espère que ces extraits prouveront que les chaleureux regrets, exprimés par M. Quatremère sur la perte de ce 3ème volume, sont pour le moins exagérés.

A Khoï j'ai trouvé parmi les serviteurs du gouverneur Iskender-Khan quelques Afghans chiites, qui sont entrés après le siége de Hérat au service de ce neveu du Salar, si renommé pour sa révolte dans le Khorassan. L'un d'eux, natif de Kandahar, m'a été recommandé surtout comme connaissant beaucoup de chansons et de vers afghans, et quoique malheureusement il ne sût ni lire ni écrire, et que j'aie dû me borner à transcrire d'après l'oreille les phrases qu'il me récitait, je me fais un devoir de vous communiquer pourtant le peu que j'ai recueilli, pour que vous fassiez tel emploi que bon vous semblera Je commence par transcrire la description qu'il me fit de l'installation des Anglais au Kaboul et de la cause de leurs désastres dans l'Afghanistan *).

*) Diese in sprachlicher Hinsicht sehr schätzbaren Nachrichten werde ich nächstens in diesen Blättern zu veröffentlichen nicht unterlassen. *D.*

(Aus dem *Bull. histor.-philol. T. XII. No.* 8.)

27 Octobre / 8 Novembre 1854.

Ueber die nepalischen, assamischen und ceylonischen Münzen des Asiatischen Museums; von A. SCHIEFNER.

Zu Folge einer Aufforderung des H. Directors des Asiatischen Museums, Staatsrath Dorn gebe ich eine kurze Uebersicht der in demselben befindlichen nepalischen, assamischen und ceylonischen Münzen, obwohl mir sonst numismatische Studien fremd geblieben sind.

I. Nepalische Münzen.

1. Unter diesen steht dem Alter nach oben an eine zweisprachige mit der Legende: R. श्री श्री कवीन्द्रजय ॥ A. प्रतापमल्ल 778 der Newar. Aera = 1657 n. Ch. G.; zwischen den einzelnen Devanâgarî-Charakteren steht auf der Vorderseite سالی, auf der Rückseite (?) لر سیا.

R. kommt in der Mitte der Dreizack (Triçûla), A. der Phallos vor.

2. Der vorigen ähnlich; mit der Legende: R. श्री श्री जयनृपेन्द्र ॥ A. मल्लदेव 798 der Newar. Aera = 1677 n. Ch. G. Diese Münze bezieht sich vielleicht auf den bei Prinsep in den *Useful tables p. II S.* 116 unter den Herrschern von Bhatgâon angeführten Raya (lies Jaya) Malla, der vielleicht mit

dem auf der vorhergehenden Münzen identisch ist. Zwischen den Devanâgarî-Charakteren auf der Vorderseite (?) لسا حها, auf der Rückseite سر لت.

3. R. Ein Octogon mit einem Dreizack in der Mitte und ringsum die Legende: श्रीर त्रयभूपालेन्द्रमल्ल; um das Octogon die Umschrift नेपालेश्वरराजेन्द्र.

A. Ein Octogon mit einem Phallos, darum die Umschrift श्री श्रीनारायण, 809 Newar. Aera = 1688.

4. R. Ein Rhombus, der von zwei gleichseitigen in einandergestülpten Dreiecken so durchschnitten wird, dass acht spitze Ecken gegen die Peripherie der Münze auslaufen. Meist auf den freien Feldern ausserhalb der Ecken die Legende: श्री प्रतापलक्ष्मीदेवी; um die in einem kleinen Rhombus befindliche Pagode (?) nebst einigen Symbolen: श्रीनरेन्द्रलक्ष्मीदेवी. Unten 809 = 1688.

A. Acht Linien, die ein aus vier Rechtecken und einem in der Mitte befindlichen Quadrat bestehendes Kreuz bilden, mit rechtshin an den Rand der Münze laufender Verlängerung der vier äussersten Linien. Die innere, im obersten Rechteck und Quadrat befindliche Legende श्रीश्र ताकनाथ, um diese herum श्री यागनरेन्द्रमल्लदेव, drittens ausserhalb der äussersten Linien संगीतावयाग.

5. R. Innerer Kreis mit dem Dreizack, darum श्रीर त्रयभूपालेन्द्र, ringsum acht verschiedene Embleme.

A. Innen der Phallos, mit Fortsetzung des Names मल्लदेव 812 = 1691, ausserhalb: नेपालेश्वरराजेन्द्र.

6. R. Innen: श्री श्री त्रयभूपतीन्द्रमल्लदेव, 819 = 1698; ringsum und auf der Kehrseite, die in der Mitte den Dreizack hat, zackenartige Charaktere, die ein chinesisches Gepräge haben. Neben zehn ganz gleichen Exemplaren habe ich eins gefunden, das sonst ganz, sogar in der Jahreszahl übereinstimmt, aber statt °पतीन्द्र° — °पतिन्द्र° aufweist.

7. In den inneren Kreisen beider Seiten श्री श्री त्रयभूसूर् ॥ मल्लदेव, A. mit dem Dreizack in der Mitte, acht Emblemen am Rande, R. mit dem Phallos und der Jahrzahl 821=1700, zwischen मल्लदेव 2 Querstriche, Umschr. गिरिन्द्र नेपालेश्वर्

8. R. Innen ein achteckiger Stern mit der Inschrift: श्रीत्रयप्रकाशमल्ल mit dem Dreizack in der Mitte; ringsum die acht Embleme; zwischen diesen und dem Stern नेपालेश्वर् 823 = 1702.

A. Innen ein Dreieck mit einem Punkt in der Mitte, um dasselbe श्रीश्रेलक्तमात्त; Umschrift श्री श्री श्री कुमारी मात्त, zwischen den einzelnen Zeichen und dem äussersten Rande: श्री मक्षीपतीन्द्रमल्ल. Bei Marsden, No. MCXV; vergl. Benfey in Grote's Blättern für Münzkunde B. III S. 255.

9. Ein ½ Muhr: R. श्री त्रयप्रकाशमल्ल, in der Mitte der Dreizack, A. गुह्येश्वरी 823=1702, in der Mitte der Phallos s. Marsden No. MCXVII p. 760.

10. R. Im innern Kreise der Dreizack, zu beiden Seiten श्री श्री, unter dem Dreizack 829=1708; Umschrift त्रयवीरमक्षीन्द्रमल्ल.

A. Im inneren Kreise der Phallos mit Sonne und Mond. Umschrift श्री श्री ताकनाथ.

11. Im innern Kreise der Dreizack mit der Umschrift श्रीर वीरभूपालेन्द्र; äussere Umschrift: गिरिन्द्र राजराजेन्द्र.

A. Innen der Phallos, zu dessen Seite श्री श्री कली 830=1709; Umschrift: कृष्णमणिसम्राट् (?).

12. In den innern Kreisen der Dreizack und Phallos, darum श्री श्री त्रयमक्षीन्द्र ॥ सिंहदेव 837 = 1716; R. ringsum die acht Embleme, A. श्री श्री श्री कलुनामय; vergl. Marsden S. 761 No. MCXX.

13. In den innern Kreisen wie in No. 12, doch ist A. der Phallos von zwei horizontalen Strichen oben und unten um-

gehen; die Umschrift: गिरिन्द्र नेपालेश्वर; vergl. Marsden p. 762 No. MCXXI.

14. R. In dem innern Kreise ein Löwe; in den zwölf umringenden Feldern: श्री श्री वीरसुक्तिमल्लदेव und ausserdem ein ऱ in dem untersten Felde.

A. In dem innern Kreise Phallos mit Sonne und Mond; in den umringenden Feldern: श्री श्री करुणयमयनम 839=1718.

15. Ein halber Muhr, ähnlich dem bei Marsden p. 763 No. MCXXIII beschriebenen: R. der Phallos mit श्री श्री; Umschrift: जयराजित् मल्लदेव, A. Lotus (?) Umschrift: सम्वत् ६४२ वैशाख १०.

16. Ein *Âna*, auf R. ein stehendes Schwert (?); Inschrift auf beiden Seiten श्री श्री जयरण ॥ जित् मल्लदेव.

17. R. Im innern Kreise ein Dreizack; in dem umringenden und in vier Felder zertheilten Quadrat die Inschrift: श्री श्री पृथीनारायण साहदेव, unten die Jahreszahl der *Çâka*-Aera 1691=1769 christl. Zeitrechn. A. Im innern Kreise der Phallos; Inschrift: श्री श्री भवानी; Umschrift in den acht Feldern: श्री श्री श्री गोरषनाथ; vergl. Marsden S. 65 No. MCXXVII; auch bei Bonneville, *Traité des monnaies d'or et d'argent, monnaies de l'Asie pl.* 6 *No.* 25.

18. Ein Viertel-Muhr mit dem Gepräge der bei Marsden p. 766 No. MCXXXIII beschriebenen Goldmünze: R. श्री श्री नरिन्द्रलक्ष्मीदेवी; A. श्री श्री भवानी 1692 = 1770.

19. Ein Viertel-Muhr; R. Umschrift: श्री श्री राजेन्द्रलक्ष्मी देवी; in der Mitte eine baumähnliche Verzierung; A. श्री श्री भवानी 1700 = 1778, in der Mitte der Dreizack; vgl. Marsden S. 769.

20. Ein *Âna* (Achtel-Muhr) mit der Aufschrift: श्री श्री रण ॥ बेहादुर्साहदेव ohne Datum; R. ein phallosähnliches Gebilde, A. etwas keulenartiges.

21. ¼ *Âna*, ähnlich der bei Marsden No. MCXLIV abgebildeten Goldmünze; R. श्री रणा . . ., in der Mitte ein Phallos; A. unleserlich.

22. Die einzige Goldmünze der Sammlung. R. श्री श्री श्री गीर्वाणयुद्धविक्रमसाह्देव 1728=1806; in der Mitte ein Dreizack; sonst ähnlich No. 17; A. im innern Kreise श्रीभवानी um einen Phallos. Umschrift: श्री श्री श्री गोरषनाथ; vergl. Marsden No. MCXLVI.

23. R. श्री श्री श्री राजेन्द्रविक्रमसाह्देव 1738=1816, sonst wie No. 17. — A. In einem Kreise: श्रीभवानी und in der Mitte ein Phallos. Umschrift: श्री श्री श्री गोरषनाथ.

24. Viertel-Muhr. R. श्री ललितत्रिपुरसुन्दरीदेवी, in der Mitte etwas baumartiges. A. श्री श्री भवानी 1741=1819; in der Mitte ein Dreizack.

25. R. श्री श्री राजेन्द्रविक्रमसाह्देव 1747 = 1825, im innern Kreise ein Dreizack, sonst wie No. 17. 23. A. Im innern Kreise: श्रीभवानी, in der Mitte ein Phallos. Umschrift: श्री श्री श्री गोरषनाथ.

Was die historischen Resultate anbetrifft, so kann ich, da mir die Hauptwerke über Nepal nicht zu Gebote stehen, nur wenig bemerken. Interessant ist das auf No. 1 vorkommende Epithet *kavîndra*; vergleicht man die Epithete *nṛpendra* (auf No. 2), *bhûpâlendra* (auf No. 3, 5, 11), *bhûpatîndra* (auf No. 6), *mahîpatîndra* (auf No. 8), *râg'endra* (auf No. 3, 5, 11, 19, 23, 25), so wird man wohl nicht anstehen, auch *kavîndra* als «Fürst der Könige» oder «König der Könige» aufzufassen. Eine solche Auffassung von *kavi* (s. Benfey im Glossar zum *Sâma-veda* u. d. W.) ist vielleicht persischem Einfluss beizuschreiben, was auch die gerade auf derselben, unter No. 1 beschriebenen, Münze vorkommenden, schwer zu deutenden arabischen Charaktere vermuthen lassen. Wenn Prinsep im Jahre 1695 einen König *Bhupati Indramalla* darbietet, so hat er nicht viel mehr als ein Epithet des Königs *G'aja* gegeben, der übrigens schon 1691 (auf No. 5) mit dem Epithet *bhûpâ-*